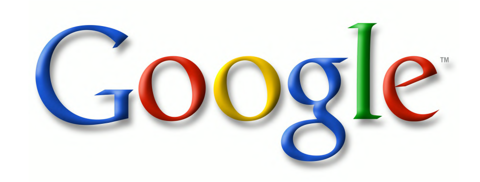
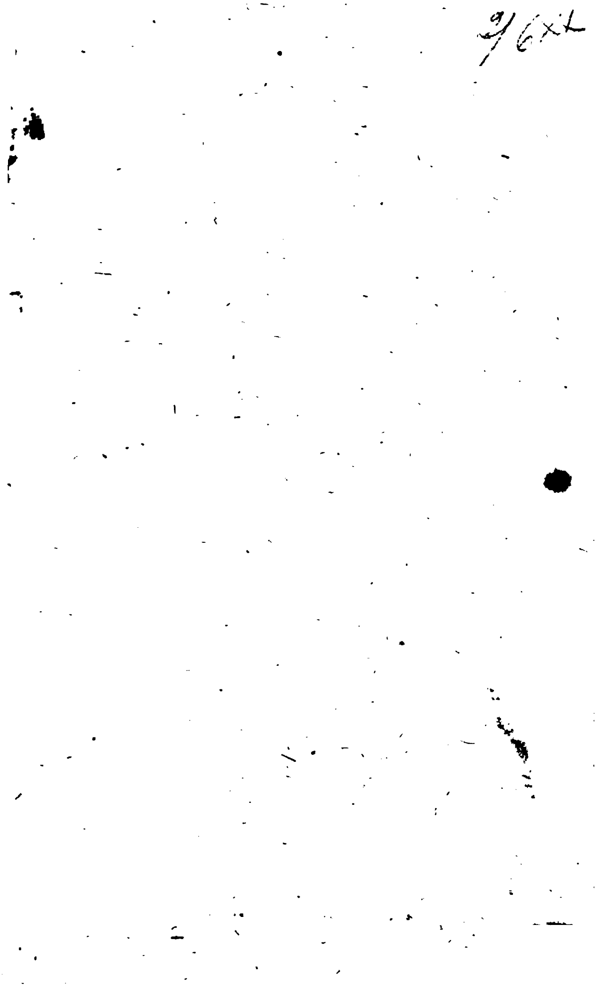



34. a. 5
Taylor Institution.
1865





DICTIONNAIRE

PORTATIF

DES POÈTES FRANÇAIS

MORTS,

Depuis 1050 jusqu'à 1804;

PRÉCÉDÉ D'UNE HISTOIRE ABRÉGÉE DE LA POÉSIE FRANÇAISE;

PAR L. PHILIPON-LA-MADELAINE,

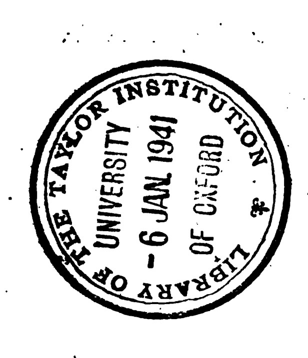
de l'Académie de Lyon.



A PARIS,

CHEZ CAPELLE ET RENAND, LIBRAIRES-COMMISSIONNAIRES,
RUE J.-J. ROUSSEAU.

1805.



AVIS DES ÉDITEURS.

Les dictionnaires historiques ont deux avantages principaux ; le premier, de donner, aux personnes qui n'ont pas le tems de s'instruire, ces notions superficielles qu'il faut au moins avoir dans la société, pour n'y être pas tout à fait étranger aux lectures et aux conversations ; le second, de rappeler aux gens instruits des dates, des noms, quelques faits qui échappent souvent aux plus heureuses mémoires.

Sous ce double rapport, il faut convenir que plus le dictionnaire sera portatif, plus il aura d'utilité,

ou, ce qui est la même chose, plus il pourra être consulté facilement.

Il serait même à desirer que chaque grande classe eût son dictionnaire séparé.

Celui des Hommes Célèbres contient aujourd'hui treize gros volumes in-8°. : faudra-t-il obliger l'homme qui s'occupe de la poésie à les parcourir tous, pour y démêler, dans la foule, les noms qu'il lui importe de connaître?

Un dictionnaire qui se bornerait à lui en donner la nomenclature satisferait plus promptement sa curiosité, et ménagerait son tems.

Tel est le service que nous avons cherché à rendre aux amateurs de la poésie française.

Nous leur offrons dans ce volume, qui complette notre *Petite Encyclo-*

pédie Poétique, tout ce qu'il est essentiel de savoir sur les Français qui, prenant la route du Pinde, ont fait parler notre langue aux divinités de la double cime.

Cet *essentiel* se borne aux dates de la naissance et de la mort de nos poètes, à l'indication de leur pays, du genre auquel ils se sont livrés, du jugement surtout que l'opinion publique a porté de leurs ouvrages; et nous ne ferons en l'énonçant que répéter ce qu'auront dit les meilleurs critiques.

Quelquefois il nous a été impossible de fixer avec précision le lieu ou l'année qui a vu naître ou mourir un poète; mais alors nous avons eu soin d'indiquer le siècle dans lequel il a écrit, ou l'époque à laquelle il a imprimé; et souvent il sera facile, par cela

seul, d'apprécier le degré d'importance de ses productions.

Celles des Troubadours sont en général sans intérêt ; toutes se ressemblent, à quelques exceptions près : ce ne sont que des trivialités sans goût pour ou contre les femmes, et des satires sans esprit contre les prêtres et les grands.

Ces chantres de la Durance ou de la Garonne seront en petit nombre dans la nomenclature suivante,

1°. Parce que le vrai nom de la plupart d'entre eux n'est pas connu ;

2°. Parce que leurs ouvrages, qu'on ne peut plus lire que dans les traductions, ne valent presque jamais la peine qu'on s'occupe de l'auteur ;

3°. Parce qu'on ignore le plus souvent la date de leur naissance et de leur mort, ainsi que le lieu qui fut

leur berceau. Leurs historiens observent seulement qu'ils parurent à la cour de tel ou tel seigneur, et qu'ils existaient dans le douzième ou le treizième siècle.

Au reste, les personnes qui trouveraient notre Dictionnaire défectueux à cet égard, comme il l'est sans doute sur beaucoup d'autres points, nous accorderont quelque indulgence, attendu que la forme adoptée pour la *Petite Encyclopédie Poetique* resserrait notre travail dans des bornes très-étroites.

Nous avons tâché cependant d'y mêler quelques anecdotes et quelques citations. Les premières font mieux connaître l'homme, et les secondes sa manière. Celles-ci surtout devenaient un devoir quand nous parlions d'un poète qui n'a point fait de

recueil, ou dont les poésies sont peu répandues. Heureux si par-là nous avons trouvé le secret de diminuer la sécheresse de notre ouvrage, et de le faire parcourir avec une sorte d'agrément!

Plusieurs Français paraissent avoir réussi dans la poésie latine : tels sont Fraguier, Santeuil, Rapin, Vanière et autres : qu'on ne les cherche point ici; nous ne nommerons que les Français qui ont écrit dans l'idiome national.

Les poètes vivans non plus ne sont point placés dans notre recueil; la postérité seule peut leur assigner un rang sur le Parnasse; les contemporains doivent se taire.

Tous ceux même que la mort a fait descendre dans l'Elysée ne sont pas ici rappelés : comment les connaître tous? est-il un homme de lettres,

quelque étranger qu'il soit à la poésie, est-il un homme du monde qui dans sa vie n'aît brûlé quelques grains d'encens sur l'autel des Muses? Mais un quatrain ou un couplet ne suffit pas pour être qualifié élève d'Apollon.

Ajoutons qu'il n'est point de contrée, de ville, de bourg qui n'aît en son rimeur en titre, son faiseur de bouquets ou de chansons : il est impossible de n'en omettre aucun.

Ceux même qui ont donné leurs recueils au public ne sont souvent pas moins obscurs : où trouver des détails sur le capitaine Lasphrise, par exemple, sur l'auteur de la Muse Normande, sur MM. Bosquillon, Roubin, Betoulaud, le père Derel, madame de Dalet et plusieurs autres? Les biographes se taisant absolument sur eux; leurs articles se bornent né-

cessairement à leurs noms, au titre de leurs ouvrages, et à l'époque où ils ont paru. Ainsi, notre attention n'a pu, malgré nous, se porter que sur les poètes les moins inconnus.

Si l'on trouve même qu'en ce qui regarde ceux-ci nous sommes quelquefois trop concis, nous invitons ceux qui nous feront ce reproche à réfléchir d'abord sur la petitesse du cadre de notre tableau; ensuite à remonter aux sources où nous avons puisé, et à consulter les livres qui nous ont servi de guides, tels que l'Histoire des Troubadours, l'Origine de la Poésie Française, la Bibliothèque Française, les Trois Siècles de la Littérature, les Mémoires de M. Palissot, ceux de M. Désessarts, le Tableau Historique de l'Esprit et du Caractère des Littérateurs Français;

les vies ou les notices placées à la tête des différens recueils de poésies, et principalement la dernière édition du Dictionnaire des Hommes Célèbres, où MM. Chaudon et de Landine paraissent avoir montré autant de sagacité que d'exactitude.

HISTOIRE ABRÉGÉE
DE LA POÉSIE FRANÇAISE. (1)

AUSSITÔT qu'il y eut des hommes réunis ils eurent un langage; et dès qu'il s'éleva parmi eux des hommes passionnés on y compta des poètes. Ossian, dans les climats glacés de l'Ourse, n'eut pas plus de maître qu'Orphée dans les champs de la Thrace, ou Pilpai sur les rives de l'Indus. La passion fit naître l'en-

(1) Ce morceau n'a rien de neuf; ce n'est qu'un extrait de ce qu'ont écrit sur le même sujet MM. l'abbé Massieu, Fontenelle, Legrand-d'Aussy, Goujet, Millot et autres littérateurs estimés.

thousiasme, et de l'enthousiasme naquit la poésie.

Le propre de la passion est de sentir vivement ce qu'elle éprouve, de voir même ce qu'elle imagine, et de peindre avec force ce qu'elle a senti, vu ou créé. Les idées et les objets se présentent à elle d'une manière toute différente de celle dont ils s'offrent à l'homme de sang froid; et comme elle veut, en parlant de ce qui l'a frappée, faire partager l'émotion qu'elle a reçue, elle accumule les expressions hardies, les tours imposans, les mouvemens vifs, les descriptions, les comparaisons, les métaphores; et voilà ce qui constitue essentiellement la poésie. N'en cherchons donc pas l'origine chez un peuple ou chez un autre; partout elle est née de la nature.

La meilleure définition que l'on en puisse donner est celle d'Horace: *Ut pictura poesis*. Oui, la poésie n'est qu'une peinture parlée; ses images sont pour l'esprit ce qu'un tableau est pour les yeux.

Mais la peinture ne pouvant subsister sans couleurs, il ne peut de même exister de poésie sans versification. La prose la plus poé-

tique ne sera jamais un poème : il faut, pour lui en imprimer le caractère, donner à ses périodes et à ses mouvemens cette mesure, ce nombre, ce rhythme qui tiennent à l'essence de l'art des vers. S'il embellissait les *Aventures de Télémaque*, Fénélon serait le premier de nos poètes.

En vain la langue française reconnaît la langue latine pour sa mère; notre versification n'en vient pas : le mécanisme des vers consistait chez les Romains dans la réunion d'un certain nombre de pieds, c'est à dire d'un certain nombre de syllabes brèves ou longues, suivant le plus ou le moins de rapidité que comportait leur prononciation.

Les plus grands vers latins sont de six pieds; ce qui leur donne treize syllabes au moins, et dix-sept au plus. Nos vers les plus longs n'en comptent que douze; s'ils paraissent en avoir *treize* lorsqu'ils sont féminins, c'est que, la dernière syllabe alors étant muette, elle est censée hors de compte.

Nous avons, comme les Latins, des vers d'une moindre étendue; nos chansonniers même s'en permettent de monosyllabiques.

Ce sont eux aussi qui ont introduit parmi nous des vers de neuf et de onze syllabes; mais ces sortes de vers ne sont tolérés que sous les rapports de la musique; la poésie récitée ou déclamée ne les admet pas.

Voilà donc en quoi consiste la première différence entre les vers latins et les nôtres; c'est que la mesure de ceux-là se calculait par le nombre des pieds, et que la mesure de ceux-ci s'estime par le nombre des syllabes.

Chaque pied pouvait se composer chez les Latins de deux syllabes, de trois, et même de quatre. Les nôtres n'en ont jamais que deux, sans aucun égard à la longueur ou à la brièveté syllabique, c'est-à-dire à la manière lente ou prompte dont la voix doit laisser échapper les syllabes.

Ce n'est pas que notre langue n'en ait de brèves et de longues, et que ceux de nos poètes qui ont l'oreille délicate n'en fassent un heureux mélange, pour communiquer à leurs vers plus de légèreté ou plus d'harmonie. M. l'abbé d'Olivet, dans sa Prosodie française, a fait sur ces tems de nos syllabes des observations qui ont plus de finesse que

d'utilité. Quelque mérite qu'ait son ouvrage, nos versificateurs continueront à donner plus d'attention à la quantité numérique des syllabes qu'à leur quantité prosodique.

La seconde différence qui existe entre nos vers et les vers latins résulte de la rime :

On peut la définir le retour des mêmes sons après des intervalles donnés.

Nous avons deux sortes de rimes ; la masculine et la féminine :

Celle-ci se forme exclusivement des mots terminés en *e* muet : *Armes*, *charmes* ; *tendresse*, *adresse* ; *prairies*, *fleuries*, etc. Toutes les autres terminaisons, même celles qui présentent un *é* fermé, donnent des rimes masculines : elles ne cessent de l'être qu'au moyen de l'*e* muet.

L'usage après cela, fondé sur le plaisir de l'oreille, veut que ces rimes se mélangent, et que l'on ne mette jamais l'un à côté de l'autre deux vers masculins ou deux vers féminins qui ne riment pas ensemble.

La rime féminine doit toujours croiser les vers masculins de consonnance diverse; et ceux-ci doivent de même rompre la suite des rimes

féminines qui ne seraient pas ce que l'on nomme *rimes redoublées*.

Le dernier bon exemple que je connaisse de quatre vers masculins de rimes disparates est dans ce quatrain du grand Corneille :

Qu'on parle mal ou bien du fameux cardinal, (*Richelieu*)
Ma prose ni mes vers n'en diront jamais rien :
Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal ;
Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien.

Si le quatrain était en rimes mêlées il aurait sans contredit plus de grâce.

Les Latins paraissent avoir soupçonné le bon effet de la rime ; plusieurs de leurs vers élégiaques offrent des consonnances (1) sensibles. Mais, quoiqu'ils aient attaché quelque prix à la rime, ce n'était là pour eux qu'un faible accessoire ; ils la fuyaient moins qu'ils ne la cherchaient : au contraire, ce fut vers elle que se tournèrent nos premiers versifi-

(1) *Discentur numeri, cultè Tibulle, tui,*
Et revocant niveos solis euntis equos.
Bellica non dextræ convenit hasta tuæ
Velle, sed ex alto dissimulare, puto.

OVID, Passim.

cateurs. Ils en ont même fait le caractère distinctif de notre poésie, qui ne peut plus s'en passer. Nos voisins ont des vers blancs, c'est à dire qui ne sont que mesurés, et qui manquent de rimes. Nous n'en avons pas de ce genre : sans rimes point de vers français.

D'où a pu naître parmi nous le goût de la rime? Jean-le-Maire, après en avoir placé la naissance sept cents ans avant la guerre de Troye, la fait apporter dans les Gaules par un certain Bardus, père de nos Bardes, et descendant de ces Troyens qui, sous la conduite du pieux Enée, établirent dans les campagnes du Latium leurs dieux et leurs usages.

Le savant Huet dit que la rime nous a été transmise par les Arabes, qui chantaient sans doute en promenant leurs chameaux dans les déserts.

Mais ce que les Arabes ont trouvé d'eux-mêmes pourquoi ne l'aurions-nous pas trouvé de nous-mêmes également? Des pâtres et des bergers pour se distraire, des soldats pour s'animer aux combats, des buveurs pour s'exciter et s'égayer sous la treille, ont dû, sans avoir de modèles, faire des chansons où

la rime tenait lieu de raison et de poésie. Telle dut être sans doute cette fameuse chanson de Rolland, tant répétée par nos braves, et si peu connue aujourd'hui; tels sont encore nos impromptu de cabaret ou de corps de garde : la mesure n'est rien pour les acteurs de ces théâtres-là; ils ne cherchent qu'une consonnance quelconque.

Il en a été de notre poésie comme du langage né du besoin, sans syntaxe et sans lois. Mais quand une fois la chose eut une existence les gens d'esprit soumirent à des règles ce que le peuple avait imaginé au hasard.

Une circonstance néanmoins semble favoriser le sentiment de M. Huet; c'est que de tems immémorial la rime a été en usage parmi les Arabes, et qu'avant l'irruption des Maures en Europe on n'y avait point entendu de vers rimés. *Mais depuis ce tems*, dit l'abbé Massieu, *on n'y vit autre chose.*

La rime commença par s'emparer de la poésie latine, à qui elle enleva ses charmes réels, pour leur substituer un mérite de convention, qui n'est fondé que sur le plaisir de l'oreille; et, comme ce mérite pouvait s'obtenir aisément,

on n'eut plus d'autre poésie latine que des lignes rimées. Elles s'échappèrent surtout en abondance de ces cloîtres où le peu de savoir qui restait semblait être relégué, et où le désœuvrement livrait à des niaiseries pénibles des hommes qui aimaient encore mieux faire des riens que de ne rien faire.

Là se fabriquèrent toutes ces proses rimées qui sont encore chantées dans la liturgie catholique :

Lauda, Sion, salvatorem;
Lauda ducem et pastorem, etc.

Veni, pater pauperum;
Veni, dator munerum, etc.

Le plus ancien même des hymnes de l'église est dû au diacre Paul, contemporain de Charlemagne.

Ut queant laxis
Resonare fibris,
Mira gestorum
Famuli tuorum, etc.

Il ne faut donc pas s'étonner que nos premiers poètes, voyant la divinité honorée par des chants rimés, se soient enhardis à célébrer

de même en rimes, dans l'idiome de leur pays, les dames, les héros et les hauts faits.

Les Espagnols, chez qui les Maures pénétrèrent, furent donc en Europe les premiers rimeurs.

Bientôt après cette rime, qui est si souvent en guerre avec le bon sens, et qu'un de nos vieux auteurs appelle *meurtrière des gentils esprits*; bientôt, dis-je, cette fureur de rimer franchit les Pyrénées, et se répandit comme un torrent dans nos provinces méridionales.

Elle commença par la Provence; de façon que *provençal* et *poète* furent long-tems synonymes.

Quel climat en effet eût été plus propre que la Provence à développer le germe poétique? Un ciel pur, un sol abondant en esprits de vie, des forêts d'orangers, de citronniers, de cédras; ces parfums que l'on y respire avec l'air, ce spectacle d'une nature toujours active et toujours belle, cette franche gaîté des hommes, cette agaçante vivacité des femmes, ce souffle d'amour qui semble animer tous les êtres... oui, tout concourut sur les bords de la Durance à la naissance et aux progrès du *gai sa-*

voir (*gudi saber*), car c'était le nom du bel art que professaient les poètes provençaux. Leur pays fut appelé la *Boutique des Troubadours*. De ce brillant atelier sortirent de nombreux élèves qui se répandirent en Languedoc, en Picardie, dans la Normandie même; et la *joyeuse science* fit le tour de la France, de l'Allemagne et de l'Italie : partout elle eut des prosélytes.

Dans les âges précédens on n'avait rien composé qu'en un mauvais latin, mêlé avec des termes de terroir; et c'est en cet idiome qu'avaient été chantés Charlemagne, Arthus, les Chevaliers de la Table Ronde. Ce misérable jargon s'appelait *langue romane*.

Elle cessa d'être à la mode vers l'an 1050, tems où la France obéissait au premier de nos Henris. Son règne est la vraie époque de notre poésie.

Je ne puis trop redire que ce fut la nature qui fit nos premiers poètes : « L'art ni l'étude, « dit M. de Fontenelle, (1) ne lui en pouvaient « disputer l'honneur. A l'égard des *Trouverres*,

(1) Histoire du Théâtre Français.

« les Grecs ni les Latins n'avaient jamais
« été ; personne, sans exception, n'entendait
« le Grec : il n'y avait que quelques ecclésias-
« tiques qui entendissent le latin. Aussi les ou-
« vrages étaient-ils sans règles, sans élévation,
« sans justesse. En récompense on y trouvait
« une simplicité qui se rend son lecteur favo-
« rable, une naïveté qui fait rire, sans paraître
« trop ridicule, et quelquefois des traits de
« génie imprévus et assez agréables. »

Ils remplissaient l'idée que l'on s'était faite du *Troubadour* ou *Trouverre* : c'était un trouveur de conceptions heureuses, de jolies pensées, d'images riantes. Ne croyez pourtant pas que ces beautés de détail soient très-abondantes chez nos *Troubadours* ; trop souvent la rime seule faisait le prix de leur versification ; *elle leur tenait lieu d'expression et de pensée*, dit M. l'abbé Massieu : *pourvu qu'elle vînt se présenter à point nommé, on s'embarrassait peu du reste ; tout était bon dès qu'il était marqué à ce coin.*

M. l'abbé Millot, quoique prévenu en faveur des Troubadours, dont il a fait l'histoire, est forcé de rendre cet hommage à la vérité : « Je

« j'avoue, les fades lieux communs de galan-
« terie, les répétitions fréquentes des mêmes
« pensées et des mêmes expressions, les lon-
« gueurs et le mauvais goût rendraient insup-
« portable un recueil complet de leurs ou-
« vrages. »

Leur poésie consistait presque toujours en couplets, que le Troubadour chantait lui-même, en se faisant accompagner par son *ménétrier*, qui s'appelait également son *audiar*, auditeur ou élève. Quelquefois aussi le ménétrier seul chantait les productions du Troubadour.

L'un et l'autre parcouraient les châteaux : ils allaient amuser les grands pendant leurs repas, ou égayer par leurs chansons, les fêtes que donnaient les souverains à leurs vassaux, et les chevaliers à leurs dames.

Pour rendre ces solennités plus complettes les *jongleurs* se joignaient aux *Troubadours*, et remplissaient, par leurs tours, leurs farces, leurs singeries, les intervalles que laissait vides la voix des Trouverres. De l'argent et quelques provisions de bled, de vin, de fruits étaient le salaire du *jongleur* : le *Troubadour*

était récompensé par des distinctions flatteuses ; c'étaient des habits, des armes, des chevaux, et souvent il obtenait ces baisers des belles qui pour le gentil Troubadour sont encore à présent d'un prix inestimable.

Long-tems les chansons de ces Orphées de Provence ou de Languedoc ne roulèrent que sur l'Amour : ils agitaient même des questions de galanterie ; et ces sortes de pièces de vers se nommaient *tensons*.

On les appelait *retrouanges,* si elles étaient à refrain ; *aubades,* si elles avaient pour objet l'aurore, ou se chantaient à l'aube du jour ; *sérénades,* si elles se faisaient entendre le soir, ou peignaient les délices d'une belle soirée.

Ils chantaient aussi le mois de mai, le retour du printems, les plaisirs champêtres : leurs pièces de vers prenaient alors les noms de *reverdis, pastourelles, jeux sous l'ormel.*

Pourquoi dissimulerions-nous qu'ils se permirent des satires sous le nom de *sirventes,* et que, par une fatalité qui tient aux mœurs du tems, la cour de Rome et les prêtres furent plus souvent l'objet de leurs épigrammes que les seigneurs déloyaux ou tyrans ? C'est que

ceux-ci les payaient, et que le clergé ne savait pas couvrir ses désordres par des libéralités.

Cette vie ambulante des *Troubadours* ressemblait assez à celle des anciens poètes grecs. A se contenter de les suivre de l'œil on croirait voir Homère parcourant les cités de la Grèce, et amusant le peuple de ses *rapsodies*; mais la différence est immense entre la sublime poésie de celui-ci et les rimailleries de ceux-là, qui n'entretenaient leurs auditeurs que de questions ineptes sur l'Amour, ou de contes bien inférieurs aux Mille et une Nuits.

Nos rimeurs pourtant commencèrent à chanter les exploits des guerriers lorsqu'en 1066 le duc Guillaume alla conquérir l'Angleterre.

Ils s'y livrèrent encore plus lorsque, sous les règnes de Philippe Ier et de Louis-le-Gros, la fureur, ou plutôt la rage, des croisades s'empara des esprits, et que l'Occident tout entier s'ébranla en 1099 pour se précipiter sur l'Asie. Les noms de Godefroy, de Renaud, de Tancrède, de Noradin, de Saladin figurèrent alors dans tous les ouvrages. Les califes, les soudans, leurs usages, leurs mœurs, leurs fa-

bles et leurs rêveries, tout fournit de nouveaux sujets de *fabliaux*, de *tensons*, ou de *sirventes*.

Mais ces petites pièces n'occupaient pas tellement les Muses françaises qu'elles ne prétendissent à de plus grands travaux : sous Louis-le-Jeune parut le roman, ou poème, de *Bruts* ou *Brutus*.

L'an mil cent cinquante-cinq ans
Fit maître Eustache ce romans.

Dire quel était ce poète, c'est ce qui serait difficile ; c'est bien assez de savoir de lui-même en quel tems il a écrit.

Ce qui paraît plus difficile encore, c'est de faire l'analyse de son ouvrage, qui n'offre ni ordre, ni unité d'action. Il commence ainsi :

Qui veut ouïr, qui veut sçavoir,
De roi en roi, et d'hoir en hoir,
Qui cils furent, et d'où cils vinrent,
Qui, Angleterre, primes tinrent, etc.

Ce poème, en effet, contient l'histoire de la fondation du royaume d'Angleterre, et maître Eustache l'attribue à un Brutus, auquel il donne Enée pour aïeul.

Peu de tems après ce roman, car c'est ainsi

que l'on appelait les poèmes historiques, héroïques ou supposés tels, parut celui d'*Alexandre*.

Il fait époque dans l'histoire de notre poésie : elle ne s'était permis jusque là que des vers de huit syllabes, ou tout au plus de dix; ici ce furent des vers de douze, qui prirent du nom du héros, ou du nom d'un des auteurs, celui de vers *alexandrins*. Quatre poètes y travaillèrent, et le plus célèbre fut Alexandre de Paris.

Le nom des trois autres est fort indifférent, ainsi que celui de tous les versificateurs nés dans cet âge ou dans les suivans : une nomenclature sèche n'est pas ce que l'on attend de moi; c'est l'histoire de l'art des vers que j'écris; et je ne dois faire une mention spéciale que de ceux qui, d'une façon bien marquée, ont concouru à ses progrès.

Tel fut cet Abailard, si connu par ses malheurs, par son savoir, par ses disputes théologiques et par ses chansons galantes :

Tel fut, sous Philippe-Auguste, cet Helynand, d'abord homme de cour, puis moine de Citeaux, duquel il ne nous reste d'important que son poème sur la Mort :

Tel fut encore, sous Saint-Louis, ce Thibault, comte de Champagne, chevalier aussi galant et aussi brave que bon chansonnier.

Avant lui on ignorait le secret du mélange des rimes masculines et féminines; tous les poètes les accumulaient indistinctement et comme elles se présentaient. Ainsi Hébert dit dans le roman des Sept Sages:

Rien tant ne grève à menteor,
A larron, ne à robeor,
N'a mauvais hom quiex qui soit,
Comm' véritez quand l'aperçoit;
Et véritez est la maçue
Qui tot le monde occit et tue.

Les rimes masculines se suivaient donc sans intermédiaire, comme on vient de le voir, ou se croisaient, comme dans ce quatrain de Thibault:

De bien amer ne puet nus enseignier,
Fors que li cuers qui done le talent;
Qui bien ame de fin cuer loyaument,
Cil en sçait plus, et moins s'en puet aidier.

Thibault, ainsi que je l'ai observé, se corrigea, et, par le mélange des rimes, rendit ses

couplets plus gracieux : on peut en juger par celui-ci :

Autre chose ne m'a Amors meri,
Di tant comme j'ai esté en sa baillie;
Mais bien m'a dex par sa pitié guari,
Quand délivré m'a de sa seigneurie,
Et keskapez lui sui, sans perdre vie :
Ains de mes ieux si boine eure ne vi.
Si sai-je faire encor maint *jeu parti*,
Et maint sonnet et mainte *reverdie*.

Je citerai encore ce couplet, sur la mesure duquel l'Arioste et le Tasse semblent avoir modelé les huitains qu'ils ont adoptés pour chanter leurs héros : « car, ainsi que l'observe « M. de Fontenelle, la plus grande gloire de « la poésie provençale est d'avoir pour fille « la poésie italienne. »

Au renouviau de la douçour d'été,
Que reclaircit li doiz à la fontaine,
Et qui sont verds bois et vergers et pré,
Et li rosiers en mai florit et graine,
Lors chanterai que trop m'aura grevé
Ire et émoi qui m'est au cueur prochaine.
Et fins amis à tort atoisonnez,
Et moult souvent de léger effrayez.

Ces vers, qui sont encore les plus corrects

de ceux du règne de Saint-Louis, nous font voir cependant jusqu'à quel excès nos rimeurs alors portaient la licence de faire ou de ne faire pas des élisions, de supprimer des voyelles ou des consonnes, de se permettre des hiatus, de faire rimer des singuliers avec des pluriels, des mots même qui ne se ressemblaient que par une lettre. C'était tout à la fois l'enfance de l'art et du langage.

La *reverdie*, ou le *reverdis*, était, je le répète, un poème ou chant sur le retour de la verdure.

Le *sonnet* est une pièce que l'on connaît encore aujourd'hui, et qui commence malheureusement à se perdre. Quoiqu'elle ne contienne que quatorze vers, ils ont, aux yeux du législateur du Parnasse français, tant de prix s'ils sont bien faits, qu'il n'a pas craint de dire :

Un sonnet sans défaut vaut seul un long poème.

On connaît de même le *triolet*, qui plaisait si fort à nos pères, et que nous négligeons trop, malgré la grâce qui lui est propre. En voici un

qui peint encore la langue et la versification du tems :

J'aim' bien loyaument,
Et j'ai bel amy,
Pour qui dis souvent :
J'aim' bien loyaument.
Est mien ligeament ;
Je le sai de fy.
J'aim' bien loyaument,
Et j'ai bel amy.

« J'aime bien loyalement ; aussi j'ai un bel « ami, pour qui je dis souvent : j'aime, etc. Il « est à moi d'hommage-lige ; je le sais de foi « ou d'assurance, » etc....

Quant aux *jeux partis*, ils firent naître les *cours d'amour*, dont les annales des Troubadours font si souvent mention. Ces *jeux partis*, ou partagés, consistaient en questions de jurisprudence galante, sur lesquelles on plaidait le pour et le contre. Par exemple :

Lequel est le plus heureux d'une vieille femme qui devient l'amie d'un jouvenceau, ou d'un vieillard qui a une jeune amie?...

Vaut-il mieux avoir pour maîtresse une femme ou une demoiselle?

Quel est le signe d'amour le plus expressif, *serrer la main ou marcher sur le pied?*

Lequel doit plus faire pour sa dame, ou celui qui a ou celui qui espère? etc.

Le poète développait tour à tour l'une et l'autre opinions, et finissait par se décider pour celle qu'il croyait la plus vraisemblable. Mais comme les auditeurs ou les lecteurs n'étaient pas toujours de l'avis du rimeur, on imagina de créer des lois pour discuter et terminer de pareilles disputes.

La Provence eut donc sa *cour d'amour*, et la Picardie, sa rivale, les *gieux et plaids sous l'ormel.* Tout s'y passait avec l'apparence et dans le style des formes judiciaires; les arrêts étaient sans appel, et la présidence toujours déférée aux femmes : qui se connaît mieux qu'elles en véritable amour!

Les tems où ces cours jouirent de la plus grande célébrité furent le douzième et le treizième siècles.

Mais de tous les rois qui occupèrent alors le trône, aucun n'aima les lettres plus que Louis IX. Il en fit partager le goût aux seigneurs qui le suivirent dans ses croisades; et

tous à l'envi semblent s'être fait un devoir et un plaisir de retracer en vers les dangers qu'ils ont courus, et le tendre souvenir qu'ils ont conservé de leurs dames; témoin ces vers de Henri de Soissons:

Bien m'a Amours éprouvé en Surie,
Et en Egypte, où je fus mené pris:
Si que je fus en grand paour de ma vie,
Et chacun jour cuidai bien estre occis.
Mais pour tout ce mon cuer ne s'est parti,
Ne dessevré de ma douce ennemie;
Ne en France pour ma grand' maladie,
Quand je cuidai de ma goutte mourir,
Ne se pouvait mon cuer d'elle partir.

A ces galanteries on pourrait opposer des malices contre les femmes, et des sarcasmes contre le clergé; car les satires continuaient d'être à la mode; et la cour de Rome, comme autrefois, en était presque toujours l'objet.

Les contes et les fabliaux se multipliaient aussi chaque jour; on eut même quelques grands poèmes, mais ils furent en petit nombre, jusqu'à ce qu'on vit paraître le célèbre roman de la Rose:

Ci est le roman de la Rose,
Où tout l'art d'Amour est enclose.

Il ne contient effectivement que l'art d'aimer et de jouir.

Guillaume de Lorris en Gatinais, mort l'an 1262, en composa la plus grande partie : il fut achevé par Jean de Meun, surnommé *Clopinel*, ou boiteux, que les uns ont transformé en moine Dominicain, et dont les autres ont fait un docteur en droit.

Le plan de ce poème est fort simple, et tient au génie d'un tems où les songes, les pélerinages, les allégories jouissaient de la plus grande faveur. Un jeune homme s'endort dans un jardin délicieux : quand on dort on rêve ; et quel songe peut nous bercer à cet âge, si ce n'est un songe amoureux ! Il voit donc une rose éclatante, qu'il est tenté de cueillir ; ses efforts pour arriver jusqu'à elle redoublent en proportion des obstacles que lui opposent les génies malfaisans qui la gardent : *Faux-Semblant*, *Male-Bouche*, etc. Mais il trouve aussi des génies généreux qui lui prêtent leur secours : *Pitié*, *Franchise*, *Bon-Accueil*, etc.

Enfin, après bien des difficultés vaincues, des murs escaladés, des châteaux forcés, des

charmes détruits, le bon jeune homme s'écrie:

Ains eus-je la rose vermeille:
A tant fut jour, et je m'éveille.

Cet ouvrage offre le singulier mélange de tableaux gracieux et licencieux, de fades complimens et de critiques amères. Les femmes, les prêtres, les avocats, les médecins y sont traités sans ménagement; et ces méchancetés eurent d'autant plus de lecteurs, que ce poème fut long-tems regardé comme le chef-d'œuvre de la poésie française.

On y lit ce quatrain contre les juges:

Tous s'efforcent de l'autrui prendre:
Tel juge fait le larron pendre,
Qui de plein droit serait pendu
Si jugement lui fust rendu.

On y lit contre les femmes:

Folle est qui son ami ne plume
Jusques à la dernière plume;
Car qui mieux plumer le sçaura,
C'est celle qui meilleur l'aura,
Et plus chère sera tenue
Quand plus cher se sera vendue.

On y lit contre les moines:

Tel a robe religieuse;
Doncques il est religieux:
Cet argument est vicieux,
Et ne vaut une vieille gaine;
Car l'habit ne fait pas le moine.

Ce dernier vers est devenu proverbe. Il offre un nouvel exemple des licences que se donnait la rime; il lui suffisait de ressembler par les deux dernières lettres.

Parmi les satires contre les moines et le clergé, on a distingué long-tems une pièce d'Anselme Faydit, intitulée : *l'Heregia dels Preyres*, (l'Hérésie des Prêtres.) M. de Fontenelle la regarde comme la plus ancienne de nos pièces de théâtre. J'ignore si elle est écrite en vers, ainsi que quelques autres de ce même Anselme, mort en 1220.

Avant d'aller plus loin je dois remarquer avec M. l'abbé Massieu, comme une chose surprenante, qu'on ne vit jamais autant de poètes non-seulement tendres et galans, mais libres et licencieux, que sous le plus pieux de nos rois. « Je nomme à regret, dit cet auteur, « Richard de Lille, Courtois d'Arras, Ga-

« rin, Haisiaux, Henri Leroi, et Courte-
« Barbe, poètes qui ne manquaient pas de
« génie, mais qui en firent un très-mauvais
« usage... Je ne puis me résoudre à parler de
« leurs ouvrages, dont laplupart portent, jus-
« ques dans leur titre, des marques de la cor-
« ruption de leurs auteurs.»

Les règnes qui suivirent celui de Saint-Louis furent peu féconds en poètes. La prose alors eut son tour; on osa même s'en servir pour traduire et *dérimer* les anciens poèmes, qui, attendu l'ignorance générale, n'étaient plus à la portée de tous. Les guerres contre les Anglais, les croisades contre les Albigeois, les querelles particulières entre les possesseurs de fiefs, la manie de la chevalerie errante, furent les principales causes qui forcèrent les muses à se taire ou à populariser leur langage.

Je ne dois pourtant pas oublier que l'an 1324 vit fonder à Toulouse une académie destinée à couronner les meilleurs poètes. Les prix furent trois fleurs d'or; une églantine, une violette, un souci. Ces fleurs, et l'époque de leur distribution fixée au commencement

du mois de mai, firent donner à cette solennité le nom de *Jeux floraux*.

Ce n'est pas que les poèmes d'alors fussent tous des *reverdis*, des *retours du mois de mai* ou *des villanelles* : au contraire, ils avaient pour la plupart un caractère sérieux, uniforme et monotone. Tous les auteurs manquaient de ce qui constitue essentiellement le poète; je veux dire l'invention : c'étaient toujours des songes où le poète avait vu le paradis et l'enfer, la vierge et les saints, les vertus et les vices; ou bien des pélerinages dont il décrivait la route et le terme, en y mêlant les incidens du voyage.

C'est ainsi qu'en 1330, ou environ, Guillaume de Déqueville rima le *Pélerinage de la Vie humaine*, le *Pélerinage de l'Ame séparée du corps*, le *Pélerinage de Jésus-Christ*, etc. Sur son chemin il trouve la Grâce de Dieu, la Raison, la Vérité et la Justice, etc. *Grâce de Dieu* l'avertit

De bien se garder de *Venus*,
A qui ne se compare nus
Veneur du monde, quel qu'il soit;
Car trop plus assez el' deçoit,

Et prend des bestes et occist,
Qu'oncques autre veneur ne fist.
De Vener, *Venus*, elle á nom,
Qui point ne fault à Venaison :
C'est la nouvelle veneresse,
Qui jamais de vener ne cesse, etc.

En voilà bien assez pour juger de la poésie de ces tems-là.

Les jeux floraux sont le seul établissement qui nous reste de ces anciens Troubadours, que le président Hénault appelle les *chevaliers errans de la galanterie.*

Est-ce à eux, est-ce à Clémence Isaure qu'est due la fondation des jeux floraux? Si l'on s'en tient à la jolie romance de M. de Florian, dans Estelle, on en a l'obligation à cette femme célèbre, fille des comtes de Toulouse, dont la tradition ne nous a conservé que le nom. Si l'on consulte les monumens on ne sait pas même si cette femme a existé.

Quoi qu'il en soit, l'établissement subsiste encore; il forme la plus ancienne Académie française que l'on connaisse; et ce fut pour la poésie un coup de lumière bien heureux au milieu de ces jours de ténèbres.

Enfin régna Charles V dit le Sage. Il fut le protecteur des lettres. On lui doit la bibliothèque royale, qu'il forma d'abord de neuf cents volumes : c'était beaucoup pour le tems où il vivait; et ce rassemblement, quelque médiocre qu'il paraisse, lui coûta des peines et des dépenses. Charles V aima les vers : la protection qu'il accordait aux poètes en fit croître le nombre; et ceux-ci firent naître à leur tour différens genres de poésie. On s'était borné jusque là aux *tensons*, aux *sirvantes* et aux *fabliaux* : on imagina le *lai*, ou complainte amoureuse, le *virelai*, le *chant royal*, la *ballade*, le *rondel* ou *rondeau*, la *villanelle* ou chanson villageoise.

Toutes ces pièces sont à refrain, et leur perfection consiste à l'amener avec finesse. Elles jouissaient encore de beaucoup de faveur sous Louis XIII et dans les premières années du grand règne qui suivit le sien. Mais notre siècle dédaigneux ne voit plus dans tout cela que des bagatelles, qui n'ont de prix que par la difficulté vaincue. Ainsi, la paresse d'un côté, et de l'autre l'ambition d'obtenir des succès dans un genre plus soutenu, ont pres-

que entièrement proscrit ce petit genre, qui, ne permettant ni de beaux développemens, ni un grand essor, semble n'assurer d'autre gloire que celle de la patience.

Le goût néanmoins regrettera long-tems la gentillesse du *triolet*, et la naïveté du *rondeau, né gaulois*. Heureusement pour les amateurs, nés ou à naître, nos traités de poésie, la Petite Encyclopédie Poétique et le Dictionnaire même des Rimes conservent les règles, les caprices, les variantes, et des exemples de toutes ces petites pièces qui charmaient si fort nos pères au 14ᵉ siècle.

Son commencement fut l'époque de la disparition des Troubadours. « Ils s'étaient avilis « par leurs désordres, dit M. l'abbé Millot, « jusqu'à se faire plus d'une fois chasser avec « opprobre. Les cours s'étaient dégoûtées de « cette foule d'hommes avides et corrompus, « parmi lesquels on ne voyait presque plus de « vrai talent. D'autres objets, ou plus sérieux « ou plus agréables, firent perdre de vue leurs « personnes et leurs compositions. »

Celles qui remplacèrent leurs ouvrages ne valurent pas mieux : on vit alors paraître ces

La langue et la versification continuèrent de s'épurer sous Charles VI et sous Charles VII, mais faiblement. La maladie du premier, ainsi que les querelles domestiques dont sa cour fut sans cesse agitée, et les guerres que le second eut à soutenir contre les Anglais, ne permettaient pas aux Muses de faire entendre leur voix : il leur faut du calme et des encouragemens.

Alain Chartier cependant les introduisit à la cour de Charles VI et de Charles VII, dont il fut successivement le secrétaire. Né en 1386, il mourut en 1458. On le traitait de

. . . . poète haut et scientifique,
Clerc excellent, orateur magnifique.

C'est lui qui, s'étant endormi dans une galerie du Palais, y reçut un baiser de Marguerite d'Ecosse, femme du Dauphin qui fut depuis Louis XI; et comme on s'étonnait de lui voir accorder cette faveur à l'homme le plus laid du royaume, elle répondit : «Je n'ai « pas baisé l'homme, mais la précieuse bouche « de laquelle sont issus et sortis tant de bons « mots et vertueuses paroles. »

Les deux frères *Greban* vécurent dans le

même tems, et firent voir que notre versification était susceptible de nombre et d'harmonie.

Martin Franc montra dans son *Champion des Dames* que la force et l'énergie n'étaient point étrangères à la poésie française.

Elle dut languir sous le règne de l'avare, hypocrite et cruel Louis XI ; les mauvais princes n'aiment pas les dispensateurs de la renommée.

Ce fut néanmoins alors que parut avec avantage celui que l'on regarde comme le héros de notre vieille poésie, et de qui Boileau a dit :

Villon sut le premier, dans ces siècles grossiers,
Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.

François Villon, né aux environs de Pontoise sous Charles VIII, mérita par sa mauvaise conduite d'être condamné à la potence : Louis XI lui fit grâce.

Il est le premier, dit M. l'abbé Massieu, *qui soit bien entré dans le génie de notre langue ; ses écrits sont pleins d'expression et de tours qui sont encore de mise aujourd'hui. Il donna de nouvelles grâces à la ballade et au*

rondeau. Il fut aussi l'inventeur de ce badinage délicat qui tient comme le milieu entre l'agréable et le bouffon.

C'est dommage que la paresse, les mauvaises mœurs et les liaisons peu délicates de ce poète aimable l'aient fait souvent tomber dans le trivial, dans le bas, et qu'il ait réuni si souvent le meilleur esprit au plus mauvais goût.

Ses principaux ouvrages sont ses *deux Testamens* et ses *Répues franches*, ou *Instructions pour corriger la fortune par l'industrie*, dont il dit:

C'était la mère nourricière
De ceux qui n'avaient point d'argent;
A tromper devant et derrière
C'était un homme diligent.

Le père Ducerceau, qui a fait une espèce de préface au recueil des œuvres de Villon, dit que ce poète fut le maître de Clément Marot. Le disciple en ce cas vaut beaucoup mieux que le maître.

Dans l'intervalle qui les sépare on distingua quelques poètes ; les moins inconnus sont Georges Chatelain et Guillaume Coquillard.

Le premier, né dans le Hainault, fut élevé à la cour des ducs de Bourgogne ; et sa poésie, malgré cela, n'est que de la prose rimée.

On doit en dire autant de la versification du second qui, engagé dans l'état ecclésiastique, fut official de Reims, et qui n'en fut pas moins satirique et licencieux.

O que j'aime bien mieux ce bon Réné d'Anjou, roi titulaire de Sicile, et comte effectif de Provence ! Il y protégeait les arts, faisait lui-même des vers, des tableaux, et versait le bonheur sur ces heureuses contrées, où l'on n'en parle encore qu'avec attendrissement. Il fit bien plus pour les lettres dans son petit état que Charles VIII et Louis XII dans leurs grandes possessions. Les guerres d'Italie, où ils transportaient leurs hommes d'armes, leur cour et leurs finances, ne laissaient aux poètes ni fêtes à embellir, ni récompense à espérer.

Aussi vit-on, dans ce désœuvrement des Muses, naître de toutes parts ces bagatelles difficiles auxquelles l'esprit se livre follement quand il est sans motif ou sans moyen pour s'élever.

Je parle d'abord de ces vers nains de deux,

de trois et de quatre syllabes, qui offrent bien plus de sons que de sens : *comme si l'on avait cru*, dit M. l'abbé Massieu, *qu'on ne pouvait mettre la raison trop à l'étroit*.

Je parle surtout de ces rimes *batelée*, *fraternisée*, *brisée*, *rétrograde*, *enchaînée*, *sénée*, *couronnée*, *équivoque*, *empérière* et *kyrielle*.

Celle-ci, à proprement parler, était moins une rime qu'un refrain ; le vers qui le formait devait se ramener avec adresse après trois autres :

Qui voudrait savoir la pratique
De cette rime juridique,
Je dis que, bien mise en effet,
La kyrielle ainsi se fait.

Disons un mot des autres ; elles tiennent à l'histoire de la poésie, et font connaître l'esprit littéraire du siècle de Charles VIII et de Louis XII.

Lorsque l'hémistiche d'un vers rime avec la fin du vers précédent, la rime est *batelée*.

Quand Neptune, puissant dieu de la *mer*,
Cessa d'a*rmer* caraques et *galées*,
Les Gallicans bien le durent ai*mer*,
Et récla*mer* ses grand's ondes salées.

Fraternisée ou *annexée*, lorsque le mot qui termine un vers se répète en tout ou en partie au commencement du vers qui suit :

Mets voile au vent, cingle vers nous, *Caron;*
Car on t'attend; et quand seras en *tente,*
Tant et plus bois, *bonum vinum carum,*
Qu'aurons pour vrai, etc.

Rétrograde, est celle où les vers lus à rebours conservent un sens, et riment encore ensemble :

Triomphament cherchez honneur et prix,
Terriblement êtes moqués et pris.

Ou bien :

Pris et moqués êtes terriblement,
Prix et honneur cherchez triomphament. (*)

Enchaînée. Cet adjectif indique moins la

(*) Un auteur qui se qualifie le *Banni de Liesse* fit deux huitains, dont le premier est précédé de cette note : *Les huit vers ci-dessous écrits se peuvent lire et retourner en trente-huit manières.* Au haut de l'autre on lit : *Cette oraison se peut dire par huit ou par seize vers, tant en rétrogradant qu'autrement, tellement qu'elle se peut lire en trente-deux manières et plus ; et à chacune y aura sens et rime, et peut commencer toujours par mots différens qui veut.*

rime que le caractère d'enchaînement des idées :

Dieu des amours, de mort me garde;
M'en *gardant*, *donne-moi* bonheur :
En me le *donnant prends* ta darde;
En la *prenant* nâvre son cœur, etc.

Brisée. Cette rime demande que le repos même de chaque vers rime avec l'hémistiche de celui qui l'accompagne; tel est ce quatrain qui, déchiré avec intention par l'envieux de *Zadig*, indisposa le roi contre lui, et causa la disgrace de ce héros du roman de Voltaire.

Par les plus grands forfaits — J'ai vu troubler la terre;
Sur le trône affermi — Le roi sait tout dompter :
Dans la publique paix — L'Amour seul fait la guerre;
C'est le seul ennemi — Qui soit à redouter.

Equivoque, lorsqu'un même mot se trouve répété tout entier à la fin de deux vers, mais dans une signification différente. Ainsi Crétin, dans sa prière à Sainte-Géneviève, lui dit :

Peuple en paix te plaise *maintenir*,
Et envers nous si bien la *main tenir*,
Qu'après la vie ayons fin de *mort sûre*
Pour éviter infernale *morsure*.

Sénée. Il faut que tous les mots du vers commencent par la même lettre; tels sont ces vers ridicules :

Ton tuteur te tentait, tu tentais ton tuteur,
Tes traits trop tentatifs tentaient ton tentateur.

Couronnée, quand le vers finit par une rime double.

Ma blanche colom*belle belle*,
Je vais souvent *priant*, *criant*
Que dessous la cor*delle d'elle*
Me jette un œil *friant*, *riant*.

Il fallait que cette rime fût triple pour mériter la qualité d'*empérière*.

Benins lecteurs, très-dili*gents gents*, *gents*,
Prenez en gré mes impar*faits faits faits*.

Pour finir par un exemple frappant de ces difficultés de mauvais goût, je citerai ces quatre vers de Jean *Moulinet*, qui vivait sous Charles VIII. Il dit en parlant de lui :

Mou*linet* n'*est* sans bruit ni sans *nom*, *non*;
Il a *son son*, et, comme tu *vois*, *voix* :
Son doux *plaid plaît* plus que ne fait *ton ton*,
Son vif *art ard* plus clair que char*bon bon*.

Toutes ces petitesses n'empêchaient pas les

poètes du tems de se croire de grands hommes ; et comme les chevaliers avaient leurs cris d'armes, nos rimeurs aussi voulurent avoir leurs devises. Celle de Marot, de qui je parlerai bientôt, est *la mort n'y mord.*

C'est à ce tems-là que M. de Fontenelle place la comédie de l'Avocat Patelin, *où il y a*, dit-il, *des choses qui ne paraissent pas indignes du siècle de Molière, ni de Molière même.* L'auteur en est inconnu, quoique plusieurs personnes l'attribuent à Pierre Blanchet de Poitiers. Cette pièce, qui parut en 1448, est écrite en vers de huit syllabes.

C'était ceux dont alors on faisait le plus fréquent usage.

Mais ces vers, ainsi que ceux de dix syllabes qu'on employait également, étaient pleins d'hiatus, de rimes hasardées et de repos défectueux.

Jusques à *ce* que par un repentir.....
Nos jours pas*sent*, jamais nul ne revient...

Jean le Maire fut le premier qui remarqua le mauvais effet de ce repos : il en avertit les rimeurs ses confrères ; mais il ne les corrigea pas, et ne se corrigea pas lui-même ; tant

l'habitude et la paresse opposent d'obstacles à la perfection !

Le Maire naquit dans le Hainaut en 1473. Les plus distingués de ses confrères et contemporains furent Octavien et Melin de Saint-Galais.

Le 12 septembre 1494 naquit à Cognac François Ier, à qui les lettres ont eu de si grandes obligations.

Il fut le successeur de Louis XII, qui les protégeait aussi, les cultivait, et fit, n'étant que duc d'Orléans, de jolis couplets pour Anne de Bretagne, qu'il épousa ensuite.

Mais ce qui vaut mieux que des chansons, c'est qu'il rendit ses sujets heureux, et mérita le titre de *père du peuple*, laissant à François Ier celui de *père des savans*.

Ce dernier règne fut la véritable époque de la régénération de notre poésie.

M. l'abbé Massieu parle ainsi des rimeurs qui avaient précédé : « Ils n'avaient nulle règle « pour l'arrangement ou pour le mélange des « rimes : ils plaçaient l'*e* féminin au repos « du vers ; ils faisaient rimer des singuliers « avec des pluriels ; ils ne s'embarrassaient

« point du son rude que le choc des voyelles « cause à l'oreille; ils n'étaient nullement « scrupuleux sur la rime féminine, et n'a- « vaient égard qu'à la dernière syllabe, bien « que tout dépende de la pénultième, de « sorte que *hallebarde* et *miséricorde* étaient « alors une bonne rime. »

« Mais, quoique ces fautes fussent grossiè- « res, ils en faisaient de bien plus considé- « rables dans la manière de traiter les sujets: « ils n'avaient presque aucune idée du grand « et du sublime; leur sérieux était un vrai « burlesque; ils confondaient les styles, et « ignoraient les convenances. Au lieu de faire « servir la rime à la raison, ils sacrifiaient « absolument la raison à la rime », etc.

Un nouvel ordre de choses s'établit avec le nouveau règne: la poésie fit, sous les auspices de François Ier, plus de progrès en trente ans qu'elle n'en avait fait pendant plusieurs siècles.

Les cadres néanmoins, ou les canevas des poèmes, furent toujours les mêmes; des songes, des pélerinages, des chasses, des visions, et toujours des personnages allégoriques; *cruauté,*

justice, *vieillesse*, *faux-semblant*, *mauvaise grâce*, *noise*, *discorde*, *refus*, etc.

A l'époque où nous sommes arrivés parurent des poèmes bizarres, appelés en *taralantara*. Ils se faisaient en vers de dix syllabes, ayant leur repos à la cinquième. Bonaventure Despériers a rimé en cette mesure son *Carême prenant*. Heureusement cette bizarrerie a disparu, et nos vers de dix syllabes ont repris et gardé leur repos au second pied.

François Ier ne protégea pas seulement les poètes, il fit lui-même des vers.

Sa sœur, Marguerite de Valois, s'en occupa également; elle y eut même tant de succès, qu'elle fut nommée par les poètes de son tems, c'est à dire par ses pairs, quatrième Grâce et dixième Muse; et quoiqu'elle fût reine de Navarre, ce n'était point une flatterie; les vers qu'elle nous a laissés égalent quelquefois ceux de Marot.

Il y eut alors trois poètes de ce nom; Jean, Clément et Michel: Clément, fils du premier, et père du troisième, les a fait oublier tous les deux. Il naquit à Cahors en 1495, et fut,

comme son père, valet de chambre du roi, qui l'aima et le protégea constamment. Les détails de sa vie sont connus : son grand attachement à François Ier, près duquel il fut blessé à Pavie, son amour pour Diane de Poitiers qui le trahit, son emprisonnement, sa fuite à Ferrare, etc., tout cela est étranger à mon sujet; je ne dois voir en lui que le poète.

Ses vers ont de la facilité, de la grâce, de la correction même ; les rimes y sont heureusement mélangées, les expressions franches, les tours heureux, les pensées fines, le badinage du meilleur ton, et la morale assaisonnée de ce sel qui lui ôte sa fadeur. Boileau, après avoir dit :

Marot bientôt après fit fleurir les ballades,
Tourna des triolets, rima des mascarades,
A des refrains réglés asservit les rondeaux,
Et montra pour rimer des chemins tout nouveaux.

Boileau, dis-je, finit par citer ce poète comme un modèle :

Imitons de Marot l'élégant badinage.

Sa diction a un tel cachet de naturel, de naïveté, d'agrément, que le style marotique

forme aujourd'hui pour la poésie française un genre à part, dans lequel nos meilleurs poètes se sont exercés.

Malheureusement ces beaux jours des Muses françaises eurent peu de durée : les règnes de Henri II, François II, Charles IX et Henri III furent trop courts, trop agités et trop funestes à la France pour produire de grands poètes et de bons vers.

Plus malheureusement encore parut Ronsard, qui,

Réglant tout, brouilla tout, fit un art à sa mode.

Sa muse, ajoute Boileau,

..........En français parla grec et latin.

Effectivement il voulut imprimer à nos vers la marche et le rhythme de la poésie latine : notre langue sous sa plume se hérissa de mots grecs qu'il francisait de son mieux ; et notre poésie prit une teinte effrayante et barbare.

Le mal eût été léger si Ronsard ne se fût pas fait des disciples qui partagèrent et exagérèrent encore le mauvais goût de leur maître. Il en choisit six pour former avec lui cette fa-

meuse *Pléiade* (1) qui devait être la gloire du Parnasse français, et qui, à force de vouloir donner à nos Muses le vernis de l'antiquité, finit par les vieillir et les rendre méconnaissables.

Les six compagnons qu'il s'associa furent Jodelle, du Bellay, Baïf, Thyard, Belleau et Dorat. Ils ne valaient pas la peine d'être nommés. Le seul Pierre Ronsard, à titre de chef et à cause de la réputation dont l'ignorance de son siècle le fit jouir, mérite qu'on remarque qu'il naquit dans le Vendômois en 1525; qu'il était engagé dans l'état ecclésiastique; qu'il fut proclamé le *poète français* par excellence; et qu'il reçut des magistrats de Toulouse une Minerve d'argent massif, qu'ils lui décernèrent au lieu de la violette d'or dont ses vers avaient été jugés dignes par l'académie des Jeux floraux.

Sa poésie paraît âpre, tourmentée et pédantesque; mais il faut bien plus s'en prendre à la bizarrerie de son esprit qu'au langage du

(1) Les *pléiades* ou *hyades* forment une constellation composée de sept étoiles.

tems où il vivait. On voit par les vers dont l'honora Charles IX que l'on parlait déjà purement à la cour :

L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
Doit être à plus haut prix que celui de régner.
Tous deux également nous portons des couronnes,
Mais roi je les reçois; poète tu les donnes.

. . . .

Ta lyre, qui ravit par de si doux accords,
T'asservit les esprits dont je n'ai que le corps, etc.

Je ne m'arrêterai pas aux autres versificateurs contemporains ou successeurs de Ronsard; ils firent bien peu de chose pour leur propre gloire, et rien pour les progrès de l'art.

Enfin Malherbe vint; et, le premier en France,
Fit sentir dans ses vers une juste cadence;
D'un mot mis à sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit la Muse aux règles du devoir.
Par ce sage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée:
Les stances avec grâce apprirent à tomber,
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.
Tout reconnut ses lois; et ce guide fidèle
Aux auteurs de ce tems sert encor de modèle.
Marchez donc sur ses pas; aimez sa pureté,
Et de son tour heureux imitez la clarté.

Malherbe naquit en 1556, dans la ville de Caen, à qui les lettres doivent tant d'autres hommes célèbres. C'est lui qui a vraiment élevé notre poésie à la hauteur de l'ode, à laquelle on n'avait pas cru jusque là qu'elle pût atteindre. Son style est plein de hardiesse, fort, vigoureux, et très-souvent sublime : en un mot, il est pour la poésie lyrique du haut ton ce que le grand Corneille est pour la tragédie.

Malherbe s'était formé sur la lecture des anciens : il avait bien saisi le génie de sa langue, et il sut donner à la versification française ce caractère de justesse et d'harmonie qui en fera toujours le premier mérite.

C'est à lui surtout que les bons poëtes qui l'ont suivi doivent cet art inconnu à ses devanciers, cet art si difficile de rendre avec noblesse des choses simples, et de faire disparaître, par la richesse ou par l'élégance de la diction, la faiblesse de la pensée.

Voyez, par exemple, de quelle manière harmonieuse et relevée il fixe l'attention de Louis XIII sur cette idée si commune : *La protection que vous accorderez aux Muses*

leur fera faire les plus grands efforts pour vous louer dignement.

Voici la strophe :

Les neuf Muses, ces belles fées,
Dont les bois suivent les chansons,
Rempliront de nouveaux Orphées
La troupe de leurs nourrissons;
Tout leur soin sera de te plaire,
Et si ta faveur tutélaire
Fait signe de les avouer,
Jamais ne partit de leurs veilles
Rien qui se compare aux merveilles
Qu'elles feront pour te louer.

Malherbe mourut à Paris en 1628.

Alors s'élevait et se mûrissait dans une autre ville de Normandie un homme que la littérature française peut avec orgueil et avec défi montrer à toute l'Europe : Pierre Corneille, né à Rouen en 1606, tira notre théâtre du chaos, et, par un coup de génie, il le porta tout de suite à sa perfection : il en est le vrai créateur. On a pu l'atteindre, mais non le dépasser : nous n'avons rien encore qui l'emporte sur Cinna et Rodogune; et celui que Boileau met au-dessus d'Euripide n'a fait, suivant lui-même, que balancer Corneille.

Mais cet homme étonnant, qui étincelle encore plus que Malherbe de grandes beautés poétiques, manque souvent, comme lui, de correction, et de cette pureté de style qui charme si fort l'oreille. C'est la faute du tems où ils ont vécu.

Le cardinal de Richelieu, qui consolait les Muses de la perte de François Ier, eut beau faire les plus grands efforts pour rétablir et leur culte et leur temple, il ne fit qu'essuyer leurs larmes : ce fut Boileau, ce fut Racine qui les couvrirent de fleurs immortelles.

Mais ils eurent à vaincre les obstacles qu'opposaient aux progrès de l'art Chapelain et ses admirateurs. L'ignorance l'avait nommé *roi des auteurs*, et la sottise s'était prosternée devant lui. Il ne faut pourtant que lire douze vers de la Pucelle pour sentir qu'il n'avait pas plus de droit à ce beau titre que Pierre Ronsard, son devancier et son modèle, n'en avait à celui d'*Apollon de la source des Muses*, qui lui fut donné par Marie Stuard, reine d'Ecosse.

A la chûte de Chapelain, que Boileau perça

de ses traits, les vrais talens montèrent sur le Parnasse, délivré de ses usurpateurs.

On y vit briller ce Molière que Thalie pleure encore, malgré les nombreux courtisans qui ont volé sur ses traces, et même malgré quelques favoris qu'elle a honorés de ses bontés.

Ce La Fontaine, à qui tant de gens ont voulu ressembler, et dont personne n'a pu saisir les grâces, la naïveté, la bonhomie, la franchise, le secret enfin de réunir la belle poésie du jour à la diction du vieux tems, le langage de Malherbe à celui de Marot.

Ce Jean Racine, poète inimitable, à qui Apollon même a révélé tous ses mystères, et de qui les pièces, écrites avec une pureté et une élégance toujours soutenues, seront le modèle éternel et l'éternel désespoir de ceux qui s'engagent dans la même carrière.

Ce Nicolas Boileau, le premier des versificateurs, et qui semble s'être accordé avec Racine pour poser la borne de l'art des vers.

Ainsi le pensait Voltaire : lorsque de jeunes auteurs lui demandaient un guide pour les

conduire au Parnasse : *Allez*, leur disait-il, *allez à Jean et à Nicolas.*

Je le crie de même à cette jeunesse impétueuse qui brûle de s'élancer sur le double sommet. En s'écartant des routes que lui ont frayées Racine et Boileau, elle ne peut que s'égarer.

C'est une vérité que l'on sent mieux encore lorsque, prolongeant ses regards sur le chemin que nous venons de parcourir, on voit à quelle distance ces deux excellens poètes ont laissé derrière eux la foule ambitieuse et immense des rimeurs. Il en a paru des milliers depuis maître Eustache jusqu'à Malherbe; et, dans cet intervalle de six siècles, on en compte à peine dix ou douze dont les ouvrages aient échappé à ce vaste naufrage, où le tems engloutit les hommes et leurs productions.

Le beau siècle de Louis XIV en a produit beaucoup plus à lui seul que les vingt règnes précédens; et l'on doit avouer que le mérite de leur versification, et même de leur poésie, est dû en grande partie soit à Boileau, qui a su en donner le précepte et l'exemple, soit à l'harmonieux et toujours élégant Racine, que

Boileau se félicitait d'avoir instruit dans l'art difficile de faire de bons vers. On doit appliquer à ces deux maîtres du Parnasse français ce que Boileau dit d'Homère:

Aimez donc *leurs* écrits, mais d'un amour sincère;
C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.

DICTIONNAIRE
PORTATIF
DES POÈTES FRANÇAIS.

DICTIONNAIRE

PORTATIF

DES POÈTES FRANÇAIS.

A.

ABAILARD, (PIERRE) né d'une famille noble, à Palais près de Nantes, en 1079, fut célèbre par son savoir et par son malheur. Il entra dans l'ordre de Saint-Benoît, congrégation de Cluny, et mourut en 1142 dans le couvent de Saint-Marcel-lez-Châlons-sur-Saône. On le regarde comme le plus ancien de nos poètes : il est inutile de dire qu'Héloïse et l'amour furent l'objet de ses chansons. Le corps d'Abailard fut porté au couvent du Paraclet, dont Héloïse était supérieure : elle lui fit construire un tombeau, où elle fut placée elle-même à côté de son amant, de son époux, en 1163, ainsi qu'elle l'avait toujours desiré. Elle termine de cette manière la touchante épître où elle cherche à le rappeler auprès d'elle, et où elle

l'invite à venir recueillir son dernier soupir et son dernier baiser :

Et toi, quand le trépas aura flétri tes charmes,
Ces charmes séducteurs, la source de mes larmes,
Quand la mort de tes jours éteindra le flambeau,
Qu'on nous unisse encor dans la nuit du tombeau :
Que la main des Amours y grave notre histoire ;
Et que le voyageur, pleurant notre mémoire,
Dise : Ils s'aimèrent trop ; ils furent malheureux :
Gémissons sur leur tombe, et n'aimons pas comme eux.

Epître d'Héloïse à Abailard, traduction de Colardeau.

ABANCOURT, (C.-J. Villemain d') né à Paris, 22 juillet 1749, mort dans la même ville, 10 juin 1803, s'est exercé dans tous les genres de poésie. Des héroïdes, des épîtres, des fables, des contes, des tragédies, des comédies. Il n'a eu que de légers succès.

ABEILLE, (Gaspard) né à Riez en Provence, 1648, mort à Paris, 21 mai 1718, de l'Académie française. Tragédies, comédies, opéra. Ce fut à sa tragédie d'*Argélie* que l'actrice ayant dit :

Ma sœur, vous souvient-il du feu roi notre père ?

et la sœur hésitant à répondre, un plaisant cria du parterre :

Ma foi, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère.

Ce mot peut être appliqué aujourd'hui aux poésies de l'abbé Abeille.

Un de ses frères, (Scipion *Abeille*) chirurgien-major du régiment de Picardie, a laissé aussi quelques vers. Mort en 1697.

ADHÉMAR, (Guill.) gentilhomme du Gévaudan, a laissé un poème des *Femmes Illustres*. « Ses

« poésies sont au nombre de dix-huit ; elles n'offrent « presque toutes que des lieux communs de galan- « terie. » (*)

Après avoir vécu assez long-tems dans le monde en vrai troubadour, Adhémar entra dans l'ordre monastique de Grammont, où il mourut sur la fin du douzième siècle.

ALAMANON, (Bertrand d') né dans le diocèse d'Aix en Provence, vivait vers 1240. Il fit, comme tant d'autres troubadours, des sirventes, ou satires, et des chansons. En voici une assez naïve : « On veut sa- « voir pourquoi je fais une demi-chanson ; c'est que je « n'ai qu'un demi-sujet de chanter : il n'y a d'amour « que de ma part ; la dame que j'aime ne veut pas « m'aimer ; mais au défaut des *oui* qu'elle me refuse « je prendrai les *non* qu'elle me prodigue. Espérer au- « près d'elle vaut mieux que jouir auprès d'une autre ; « et, ne pouvant résister à l'empire de l'amour, je ne « sais de moyen pour soulager mes peines que de « penser qu'un jour peut-être elle m'aimera. »

ALAIN, (Réné) mort à Paris, sa patrie, 22 décembre 1720, âgé de 40 ans, a laissé quelques comédies, dont la meilleure est *l'Epreuve réciproque*. Lamotte, qui la trouvait trop courte, dit à la première représentation, que *l'auteur n'avait pas assez alongé la courroie :* allusion à la profession de sellier que le père du poète exerçait.

ALBON, (Camille d') né à Lyon, 1753, d'une des meilleures maisons de France. Il fut grand économiste, disciple, à cet égard, de M. Quesnay, dont il a fait un éloge. Quelques discours assez bons sur les divers gouvernemens de l'Europe ; des poésies médiocres. Mort

(*) J'avertis, une fois pour toutes, qu'en parlant des Troubadours je ne fais que copier M. l'abbé Millot, leur historien.

en 1788, à Franconville, entre Paris et Pontoise. Il y avait orné ses beaux jardins du tombeau de M. Court de Géblin, auteur du *Monde primitif*.

ALEXANDRE, surnommé de PARIS, lieu de sa naissance, vivait au douzième siècle. Il eut la plus grande part au poème d'*Alexandre-le-Grand*, écrit en vers de douze syllabes. Du héros ou de l'auteur est venue la qualification d'*alexandrins* donnée à cette sorte de vers.

ALEXIS (GUILLAUME) vivait en 1500, fut moine bénédictin dans l'abbaye de Lire, et composa rondeaux, ballades, chants royaux en l'honneur de la Sainte Vierge. Il a fait deux poèmes; l'un *le Blason des Faulces Amours*; l'autre *le Passe-Tems de tout Homme et de toute Femme*. « Ce dernier titre, dit « l'abbé Massieu, semble promettre du badinage et de « la gaîté : c'est pourtant un ouvrage très-sérieux; car « le Passe-Tems dont il s'agit n'est autre chose que « les misères nécessairement attachées à la condition « humaine. »

Dans le poème des *Faulces Amours* le bon moine se déchaîne contre les femmes, qu'il accuse, entre autres défauts, de s'attacher plus à la fortune qu'au mérite :

Soit un amant
Frais et plaisant,
Soit diligent,
Soit plus luisant
Qu'un diamant,
Joli et gent,
Qu'il soit prudent,
Parlant aussi bien qu'un romant,
S'il n'a de l'or et de l'argent,
On lui dit : A Dieu vous commant.

Quelques biographes ont attribué à frère Alexis la comédie de *l'Avocat Patelin*.

ALIBRAI, (CH.-VION D') mort à Paris, sa patrie, en 1655, dans un âge avancé. Il avait d'abord suivi le parti des armes. Ses *Œuvres Poétiques* ont été imprimées en 1653; elles contiennent soixante-treize épigrammes contre le parasite *Montmaur*. Voici de quelle manière d'Alibrai se peint dans un de ses sonnets:

Je ne vais point aux coups exposer ma bedaine,
Moi qui ne suis connu ni d'Armand ni du Roi;
Je veux savoir combien un poltron comme moi
Peut vivre, n'étant pas soldat ni capitaine.
. . . .
Je veux mourir entier, et sans gloire et sans nom;
Et, crois-moi, cher Clindor, si je meurs par la bouche,
Que ce ne sera pas par celle du canon.

ALLAINVAL, (LÉONARD-JEAN-CHRISTINE SOULAS, abbé D') né à Chartres, mort à l'Hôtel-Dieu de Paris, 2 mai 1753. Quelques comédies, soit aux Français, soit aux Italiens. On se souvient encore de *l'Embarras des Richesses* et de *l'Ecole des Bourgeois*. Celle-ci, dont plusieurs scènes rappellent le bon comique de Molière, reparaît quelquefois au théâtre.

ALMUCS, (DONNA) née à Châteauneuf du Pape, dans le comtat d'Avignon, se distingua parmi les troubadours du treizième siècle.

ALTOUVITI. (MARSEILLE D') Cette femme célèbre, qui eut pour marraine la ville de Marseille, naquit à Aix en 1550. Peu de vers, mais bons pour leur tems. Elle a célébré dans une ode Louis Bellaud de Grasse et Pierre-Paul de Marseille, ses contem-

porains, que l'on regarde comme les restaurateurs de la poésie provençale.

Nul n'aura dans le ciel partage
S'il n'a chanté par l'univers
Le rare Phénix de notre âge;
Paul et Bellaud unis en vers.

Mercuriens, diserts poètes,
Enfans des neuf Muses chéris,
J'unis aux lauriers de vos têtes
Deux fleurons de myrtes choisis.

Atropos a voulu dissoudre
Un couple d'amis si très-beau,
Ayant mis Louis Bellaud en poudre
Sous le froid marbre du tombeau.

Mais de quoi lui sert son envie ?
L'Amour a dompté son effort:
Car Paul lui redonne la vie
Malgré le destin et le sort.

AMANIEU DES ESCAS, né aux environs de Toulouse, vivait en 1217. Ses vers sont presque tous hérissés de proverbes : « Vous ne pouvez savoir combien « je vous aime si je ne vous le dis, non plus qu'on « sait *le baiser donné à une personne qui dort*. Vous « savez, il est vrai, que je vous aime ; mais vous igno« rez l'excès de ma flamme : j'éprouve la vérité du « proverbe : *tel croit se chauffer, qui se brûle....* « Amour qui ne va que d'un côté est à demi perdu ; il « doit se partager par moitié entre l'ami et l'amie ; ils « s'aident mutuellement, suivant ce proverbe que je « goûte beaucoup : *avec une main on lave l'autre, et « les deux lavent les yeux et le visage,* » etc.

AMBOISE (MICHEL D') fut un de ces poètes mé-

diocres qui fourmillèrent sous le règne de François Ier. D'Amboise vivait à la cour, et n'en écrivait pas mieux. Il fut tué à la bataille de Pavie, 24 février 1525. Ses *Epîtres Vénériennes* ou *Amoureuses*, ses *Fantaisies*, ses *Epigrammes*, etc., rien de tout cela ne mérite d'être tiré de l'oubli.

AMFREVILLE, (N. abbé d') mort à Paris vers 1740, a laissé quelques chansons anacréontiques. Je citerai l'une des plus courtes :

Pour écarter l'indifférence
Il est tant de secrets charmans !
Faut-il que contre l'inconstance
L'Amour n'ait point de talismans !

L'abbé d'Amfreville avait le plus grand talent pour conter et pour lire. La célèbre actrice Lecouvreur en avait pris des leçons dans l'art de déclamer; et lorsqu'elle mourut en 1730 il lui fit donner dans son jardin la sépulture, que l'église lui refusait.

ANCOURT, (FLORENT CARTON D') né à Fontainebleau, 1 novembre 1661, fut bon auteur et bon acteur. Ses pièces de théâtre respirent la plus franche gaîté; le dialogue en est vif et rapide : sa prose est bien supérieure à ses vers. Il quitta le théâtre en 1718, et mourut le 16 décembre 1726, dans sa terre de Courcelles en Berry. Louis XIV l'aimait, et se faisait lire ses ouvrages par lui-même avant de les aller entendre.

ANDRÉ, (MAÎTRE) perruquier, né à Langres, 1721, fit imprimer en 1757 une tragédie sur *le tremblement de terre de Lisbonne*. Il en offrit l'hommage à M. de Voltaire, qui lui répondit par ces mots répétés plusieurs fois : *Faites des perruques*. Ce qui fit

dire à l'auteur : *On voit bien que M. de Voltaire vieillit; il ne fait que rabâcher.*

Cette pièce, jouée sur les boulevards en 1805, a fait un moment courir la foule, attirée par l'excès du ridicule qui caractérise l'ouvrage.

ANDRIEUX, (N.) né dans la petite ville de Tarare, à six lieues de Lyon, exerça dans celle-ci la profession de commerçant, et monta souvent de son comptoir au Parnasse. Les Almanachs des Muses offrent plusieurs de ses poésies, qui annoncent un bel esprit et un bon cœur. Mort à Lyon, 1797.

ANEAU, (Barthélemy) né à Bourges, mort principal du collège à Lyon, 1565, assommé par les catholiques, qui le soupçonnaient de calvinisme. Des *Chants Royaux*, un *Mystère de la Nativité*, *Lyon Marchand*, pièce satirique; *Alecton* ou *le Coq*, histoire fabuleuse.

ANGIER, (Paul) de Carantan en Normandie, n'est bon qu'à faire nombre dans le catalogue des rimeurs que François Ier fit éclore.

ANGOT, (Robert) de Caen, vivait en 1620. Des sonnets, des élégies, des odes même, comme il y en avait tant.

ANNEIX DE SOUVENEL, (Alexis-François) avocat célèbre au parlement de Bretagne, naquit à Rennes en 1689, y mourut en 1758. Son *Epître à l'Ombre de Boileau* prouve qu'il avait autant de bon goût en littérature que de vrai talent pour les vers.

ANSEAUME, né à Paris, où il mourut en juillet 1784, fut d'abord souffleur de la Comédie Italienne, puis auteur de vingt-quatre ou vingt-cinq opéra comiques, dont plusieurs ont été et sont encore vus

avec plaisir, tels que *les Chasseurs et la Laitière, le Peintre Amoureux de son Modèle, le Tableau Parlant*, etc.

ANSELME, (Antoine) né à l'Isle-en-Jourdain, ville d'Armagnac, 13 janvier 1632, abbé, couronné plusieurs fois aux jeux floraux. Mort à Saint-Sever en Gascogne, 18 août 1717. Il fut encore meilleur prédicateur qu'il n'était bon poëte.

ARNAUD DE CARCASSÉS. On ne sait de ce troubadour ni où ni quand il vivait. Une seule *novelle*, ou conte, qui reste de lui prouve qu'il n'était pas sans talent. Il met en scène un perroquet qui arrange un rendez-vous, et qui va mettre le feu à une tour, afin que, tout le château étant occupé à l'éteindre, les deux amans puissent s'entretenir.

« Ceci, dit l'auteur en finissant, a été fait par Ar-« naud de Carcassés, qui a aimé beaucoup de dames, et « pour corriger les maris qui veulent garder leurs « femmes. Il vaudrait bien mieux les laisser aller où il « leur plaît; c'est le parti le plus sûr. »

APCHIER, (Garin d') né dans le Gévaudan, vivait dans le douzième siècle. *Il fut*, disent les manuscrits du tems, *vaillant et bon guerrier, bon troubadour, bon chevalier; il sut bien faire l'amour, être galant, et poussa la libéralité jusqu'à donner tout ce qu'il avait.* Il reste de lui cinq pièces, qui n'ont pour nous qu'un mérite très-commun.

ARMENÇAI, (N. Marquise d') fille de M. de Sabatier, gentilhomme provençal, fut attachée à la maison d'Orléans. On ne connaît d'elle que fort peu de vers; et franchement il ne faut pas desirer d'en connaître davantage. On en jugera par quelques-uns de ceux qu'elle adressa en 1684 à Madame Royale

de Savoie, sur son départ de Saint-Cloud. Elle y dit aux nymphes de cette belle demeure :

Un amant plein d'ardeur attend notre princesse :
Son cœur est enflammé pour ses divins appas ;
Et ses brûlans soupirs, volant ici sans cesse,
Auraient fondu la neige et chassé les frimas....
Leurs étoiles au ciel, l'une à l'autre assortie,
Dans leur ame ont formé la tendre sympathie,
Qui sait en un moment produire pour toujours
L'heureux charme qui fait d'éternelles amours, etc.

ASSELIN, (Gilles-Thomas) né à Vire, mort à Paris, 11 décembre 1767, à quatre-vingt-cinq ans. Plusieurs pièces de poésie couronnées à l'Académie française et aux jeux floraux ; un poème sur *la Religion*, fort inférieur à celui de Racine. Les deux odes sur *l'Existence de Dieu* et sur *l'Immortalité de l'Ame* sont ce que l'abbé Asselin a fait de mieux.

ASSOUCI (Ch. Coypeau d') naquit à Paris, 1604, d'un père qui exerçait la profession d'avocat. Après avoir eu des aventures bizarres, et même après avoir failli d'être brûlé (*) à Montpellier, il mourut à Paris en 1679. Il a traduit, ou plutôt parodié en style bouffon les *Métamorphoses d'Ovide*, sous le titre d'*Ovide en belle Humeur*. Toutes ses poésies sont écrites dans ce genre méprisable, et le firent surnommer *le Singe de Scarron*.

ASTROS, (J.-G. d') né près de Lectour, vécut simple vicaire du village de Saint-Clair, dans la Lomagne. Il fut contemporain de Goudouli, c'est à dire qu'il existait vers le commencement du dix-septième siècle. Ses vers ont un grand prix pour les habitans des

(*) Voyez le Voyage de Chapelle et Bachaumont.

rivages de la Garonne : ils ont été imprimés en 1762, sous le titre de *Trioumphé dé la lénguo gascouno.* On y trouve un poème des *Saisons*. Les Gascons le regardent comme leur Hésiode.

AUBERT, (Guillaume) né à Poitiers, avocat au parlement de Paris, y mourut en 1601. Quelques vers français au chancelier de Lhopital. Il a fait aussi en vers un éloge du président de Thou. On voit au moins que, s'il encensait les idoles du siècle, il savait bien choisir ses divinités.

AUBIGNAC. (François, abbé d') Son vrai nom est *Hedelin ;* l'autre, sous lequel il est plus connu, est celui de son abbaye. Né à Paris, 1604, mort à Nemours, 1676. Il a fait quelques tragédies, entre autres celle de *Zénobie, qui prouve,* dit Voltaire, *que les connaissances ne donnent pas les talens.* On estime sa *Pratique du Théâtre.*

AUBRY, (Jean-B.) maître paveur à Paris, où il est mort, 1692. Deux tragédies; *Démétrius* et *Agathocle.*

On peut mettre ces deux tragédies à côté de celle du perruquier André sur le *tremblement de terre de Lisbonne.*

AUDIGUIER, (Vital d') né à Clermont en 1565, où son père était *magistrat royal :* il eut beaucoup d'aventures. Rimeur comme Marot, il fut volé comme lui par son valet, vécut à la cour comme lui, y fut comme lui tour à tour heureux ou infortuné, accusé enfin et emprisonné comme lui; mais par malheur il ne versifiait pas aussi bien que maître Clément. Les fruits même qu'il recueillit sur les bords de l'Hypocrène lui parurent si amers, qu'il déclara plus d'une fois que si ses enfans voulaient y suivre ses traces il les déshériterait. Ses poésies sont oubliées, malgré

quelques étincelles qui brillent à travers beaucoup de fumée. Elles parurent en 1606 et 1614. L'auteur mourut assassiné en 1630.

AUGIER. (JEAN) Son recueil de vers est intitulé *Lamentations*, et il remplit son titre. L'auteur, qui vivait en 1589, était maître particulier des eaux et forêts à Issoudun.

Un troubadour de ce nom, né près de Vienne en Dauphiné, vivait en 1162, et fit des *sirvantes* qui eurent de la célébrité ; il en fit une entre autres contre ceux qui préfèrent les vieilles femmes aux jeunes.

AURIOL, (BLAISE D') né à Castelnaudari, fut professeur en droit canon à Toulouse, où il eut de la réputation. Il obtint de François Ier la noblesse personnelle pour les professeurs de l'université de cette ville. Son nom y est encore aujourd'hui en vénération. Ses poésies ne valent pas ses ouvrages de jurisprudence; les vers en sont bizarres comme les titres : *Departies d'Amours, Joies et Douleurs de Notre-Dame*, etc. Mort en 1540.

AUTELZ, (GUILLAUME DES) né à Charolles, 1529, mort vers 1580. Odes, sonnets, élégies, etc., rien de tout cela n'est lisible aujourd'hui. Sa devise était *travail et repos*.

AUTHON, (JEAN D') de l'ordre de Saint-Augustin, mort à Angle en Poitou, à soixante-un ans, en 1527. *Ballades et Rondeaulx sur le faict de la Guerre de Venise*. Il fut historiographe de Louis XII.

AUTREAU, (JACQUES D') peintre par besoin, poète par goût, né à Paris, où il est mort aux Incurables en 1745, dans un âge fort avancé. Beaucoup de pièces aux Français, aux Italiens, et même à l'Opéra : *le Port à l'Anglais, Démocrite prétendu Fou, le Chevalier Bayard*, etc. Dialogue naturel, style aisé;

mais des négligences dans la diction, et de la faiblesse dans les intrigues.

Voici une de ses chansons :

« Foin de la paix ! » s'écriait en courroux
Une fillette de Nanterre :
« Nos amans devenaient époux
« De crainte d'aller à la guerre.

« Vive la paix ! dit une autre à son tour.
« Pour un amant j'en aurai douze :
« C'est avec eux qu'on fait l'amour ;
« Mais il est fait quand on épouse. »

AUVRAI, (JEAN) né en Normandie vers 1590, y suivit le barreau avec quelque succès. On a de lui deux ou trois pièces de théâtre ; *Madonte et Dorinde*, *l'Innocence Reconnue*, etc. Mort sur la fin de 1633.

AVOST, (JÉRÔME D') né à Laval en 1548. Elégies et madrigaux. Ce quatrain à mademoiselle Duprat donnera une idée de sa poésie :

Vos vers sont d'une gravité
Telle qu'ils défient la Parque
Et du passeur l'aislée barque,
Targués de l'immortalité.

AVRIGNY, (GILLES D') était de Beauvais, vivait encore en 1553. Il a fait *le Tuteur d'Amour*, poème où l'on trouve de l'imagination, et même autant de grâce que peut en comporter le style du tems.

AYGUEBERE, (JEAN DUMAS D') conseiller au parlement de Toulouse, sa patrie, mort en 1755. *Les Trois Spectacles*, *le Prince de Noisy*, et quelques autres pièces de théâtre, ont fait regretter qu'il eût si

promptement abandonné cette carrière. Voltaire a marqué plus d'une fois son estime pour le talent poétique de ce magistrat.

B.

BACHAUMONT, (François le Coigneux de) fils d'un président à mortier au parlement de Paris, né en 1624, mort en 1702. Il n'est plus connu que par son amitié pour Chapelle, et la part qu'il eut au *Voyage de Languedoc et de Provence.* C'est lui, dit-on, qui en a fait ces jolis vers :

Sous ce berceau qu'Amour exprès
Fit pour toucher quelque inhumaine,
L'un de nous deux un jour, au frais,
Assis près de cette fontaine,
Le cœur percé de mille traits,
D'une main qu'il portait à peine
Grava ces vers sur un cyprès :

« Hélas ! que l'on serait heureux
« Dans ce beau lieu digne d'envie,
« Si, toujours aimé de Sylvie,
« L'on pouvait, toujours amoureux,
« Avec elle passer sa vie ! »

Mme de Lambert, dont il épousa la mère, doit en partie sa célébrité aux leçons qu'il lui donna.

BAIF, (J.-Ant.) fils naturel de l'abbé de Grenetière, naquit à Venise, où son père était ambassadeur, 1532, mort à Paris, 1592. Il fut l'ami de Ronsard, et versifia comme lui, durement et sans correction.

Baïf composa un dithyrambe pour la fête donnée à son ami Jodelle, (Voy. ce mot.) à qui l'on conduisit un

bouc, comme autrefois à Thespis. «Ce dithyrambe, dit M. de Fontenelle, est assez curieux et tout à fait à la grecque.» En voici deux couplets :

Au dieu Bacchus sacrons cette feste :
Bachique brigade,
Qu'en gaye gambade
Le lierre on secoue,
Qui nous ceint la teste ;
Qu'on joue,
Qu'on trépigne,
Qu'on fasse maint tour
Alentour
Du bouc qui nous guigne,
Se voyant environné
De notre essaim couronné
Du lierre ami des vineuses carolles. (1)
Yach, evoë iach, ia, ha.

C'est ce dous dieu qui nous pousse,
Espris de sa fureur douce,
A ressusciter le joyeux mystère
De ses gayes orgies,
Par l'ignorance abolies...
O père Evien!
Bacche d thyrambe,
Qui, retiré de la souffreuse flambe,
Dedans l'antre nysien,
Aux Nysides tes nourrices,
Par ton deux fois père,
Meurdrier de ta mère,
Fut baillé jadis à nourrir...
Dieu brise soucy!
O Nictelien!
O Semelien!
Démon aime dance...
Yach, evoë iach, ia, ha, etc.

(1) *Caroller*, en vieux langage, veut dire danser.

« Cet yach, evoë iach... continue M. de Fonte-
« nelle, (*) est le refrain de tous les couplets.

« Quel jargon! et à quel point l'amour du grec peut « faire extravaguer les auteurs! Cependant il faut ren- « dre justice à Baïf; ce jargon, ces mots forgés, ce « galimathias, tout cela, selon l'idée des anciens, est « fort dithyrambique; et c'est dommage que cette pièce « soit en français. »

BAILLY, (JACQUES) garde des tableaux du roi, né à Versailles, 1701, mort en 1768, a fait deux volumes de pièces de théâtre. Ses parodies eurent quelques succès.

BAILLY, (JEAN-SYLVAIN) fils du précédent, de l'Académie française, né à Paris, 15 septembre 1736, mort sur l'échafaud révolutionnaire, le 12 novembre 1793, après avoir été maire de Paris. Cet écrivain, dont les ouvrages en prose sont si estimés, avait fait à dix-sept ans deux tragédies; et l'on a remarqué que celle de *Clothaire* présente le tableau déchirant d'un maire de Paris massacré par le peuple. Nulle victime de la révolution n'est allée à la mort avec plus de sérénité et de courage. On employa trois quarts-d'heure à reconstruire l'échafaud en sa présence : la saison était rude, et il pleuvait à verse; Bailly grelottait. *Tu trembles*, lui dit un des cannibales spectateurs. Il répondit avec calme : *Mon ami, ce n'est que de froid.* Il paraît assez bien caractérisé dans ce quatrain:

De ses vertus, de sa raison
Il servit sa patrie ingrate :
Il écrivit comme *Platon*,
Et sut mourir comme *Socrate*.

BAINVILLE, (JACQUES) né en Provence, vint à

(*) Histoire du Théâtre Français.

Paris, et fit des tableaux, d'après le conseil de Boileau, son parent, qui aimait mieux le voir bon peintre que poète médiocre. Il a laissé pourtant des pièces fugitives, un opéra et des chansons à boire.

BALMONT, (N., comtesse de SAINT) a fait imprimer en 1650 une tragédie sous le titre des *Jumeaux Martyrs, ou Marc et Marcellin.* Elle était d'une bonne maison de Lorraine, s'habillait en homme, et maniait également bien l'épée et la lyre. Pendant l'absence de son mari un officier s'étant mal comporté sur ses terres, et refusant de réparer ses torts, quoiqu'elle l'en eût prié, elle lui envoya un cartel signé *le chevalier de Saint-Balmont.* L'officier vint, se battit, et fut désarmé. L'amazone-poète lui rendit généreusement son épée, se nomma, et lui recommanda d'avoir à l'avenir plus d'égards pour les prières des dames. L'officier, *honteux et confus,* quitta le service.

BARATON. (N.) Malgré mes recherches je n'ai pu me procurer aucun détail sur ce poète; il n'est pourtant pas ancien. Plusieurs de ses vers sont dans le recueil du père Bouhours, de 1693. Lui-même a fait paraître ses *poésies diverses* en juillet 1704. Je les ai parcourues; rien n'y décèle la patrie ou l'état de l'auteur. Ce sont différens bons mots des anciens, des anecdotes modernes, de petits contes, etc., rimés assez simplement. Deux ou trois exemples:

Pour la confession le père Henri sans doute
A grosse pratique aujourd'hui:
Mais savez-vous pourquoi tant de gens vont à lui?
C'est qu'il est sourd, et ne voit goutte.

Huissiers, qu'on fasse silence,
Dit en tenant l'audience
Un président de Baugé:

C'est un bruit à tête fendre ;
Nous avons déjà jugé
Dix causes sans les entendre.

Lorsqu'Eraste épousa la fille de Criton,
Fort riche, mais nullement belle,
Il l'a prise, disait Damon,
Comme on prend la vieille vaisselle,
Pour le poids et sans la façon.

BARBESIEU, (RICHARD DE) troubadour de Saintonge, mort vers la fin du quatorzième siècle. Pétrarque en a imité quelques chansons.

BARBIER-D'AUCOUR, (JEAN) né à Langres en 1641, mort à Paris, 1694, de l'Académie française, avocat moins connu par ses plaidoyers que par une critique ingénieuse des entretiens d'Ariste et d'Eugène, du P. Bouhours, jésuite. On le nommait l'avocat *Sacrus*, et voici à quelle occasion. Les jésuites donnaient dans leur église un exercice littéraire; et d'Aucour ayant cru remarquer parmi les tableaux exposés quelques peintures trop libres, il s'écria : *Si iste locus sit sacrus*, (au lieu de *sacer*) *quare exponitis tabulas?*.... Les écoliers ne le laissèrent pas achever, et le nom d'avocat *Sacrus* lui resta. Il a fait quelques satires et quelques turlupinades en mauvais vers, telles que *l'Onguent pour la Brûlure*, contre les Jésuites; *Apollon, vendeur de Mithridate*, contre Racine, etc.

BARBIER, (MARIE-ANNE) née à Orléans, morte à Paris, 1745, dans un âge avancé. Des tragédies : *Arrie et Pœtus*, *Tomyris*, *la Mort de César*, etc. Quelques opéra : *les Fêtes d'Eté*, *le Jugement de Pâris*, *les Plaisirs de la Campagne*, etc. Les pièces de mademoiselle *Barbier* sont assez bien conduites, mais la versification en est lâche et prosaïque. Des jaloux ou

des méchans répandaient qu'elle avait pris l'abbé Pellegrin pour collaborateur.

Un auteur du même nom a fait quelques faibles comédies, imprimées à Lyon en 1710; *l'Opéra Impromptu, la Fille à la Mode, les Eaux de mille Fleurs, l'Heureux Naufrage*, etc.

BARGÈDE, (Nicolas) né à Vézelai, vivait en 1550. Son principal poème est le *Moins que Rien, fils aîné de la Terre* : c'est le corps humain.

Son fils Hélie BARGÈDE, avocat d'Auxerre, a composé six livres en vers; *de la France triomphante.*

BARON. (Michel) Son vrai nom était *Boyron*, fils d'un marchand d'Issoudun : il y naquit en 1652, mort à Paris, 22 décembre 1729. Auteur de plusieurs pièces de théâtre. On joue encore *l'Homme à Bonnes Fortunes.* Les pièces de Baron parurent si bien faites qu'on ne crut pas qu'elles fussent de lui. On les attribua au jésuite Larue. Mais ce qui faisait la grande célébrité de Baron c'était son rare talent pour le théâtre. Il est le comédien le plus noble et le plus vrai qui ait paru sur notre scène. Par malheur il affectait dans le monde cet air de noblesse qui alors devenait fierté, et qui lui attira quelquefois des mots peu agréables. *Vos gens ont battu les miens*, dit-il un jour à M. de Biron. *Mon pauvre Baron*, lui répondit le duc, *que veux-tu que je te dise? Pourquoi as-tu des gens?*

BARREAUX, (Jacques Vallée, seigneur des) né à Paris, 1602, mort à Châlons-sur-Saône, 1673. Il était conseiller au parlement : mais, ayant été chargé du rapport d'un procès auquel il n'entendait rien, il paya de sa bourse ce que le demandeur exigeait, jeta le procès au feu, et se démit de sa charge. Les pièces de vers qu'on a de lui sont agréables : il écrivait dans

le goût de Sarrasin et de Chapelle. On le croit auteur de ce fameux sonnet :

Grand Dieu, tes jugemens sont remplis d'équité ;
Toujours tu prends plaisir à nous être propice :
Mais j'ai tant fait de mal que jamais ta bonté
Ne me pardonnera sans blesser ta justice, etc.

« Il est très-faux que ce sonnet soit de des Barreaux ; il est de l'abbé de *Lavau*, qui était alors jeune et inconsidéré. J'en ai vu la preuve dans une lettre de *Lavau* à l'abbé *Servien.* » VOLTAIRE.

BARTAS, (GUILL. DE SALLUSTE DU) fils d'un trésorier de France, né en 1544 dans le diocèse d'Auch, y mourut en 1590. Sa *Création du Monde,* qu'il publia sous le titre de *Sepmaine*, eut plus de trente éditions en cinq ou six ans. Parmi une foule de choses de mauvais goût on y trouve de la variété, de l'élévation même ; il y en a certainement dans cette description de la retraite des eaux après le déluge :

Elles vont s'écouler : tous les fleuves s'abaissent ;
La *mer rentre en prison ;* les montagnes renaissent ;
Les bois montrent déjà leurs limoneux rameaux ;
Déjà la terre croît par le décroît des eaux ;
Et *bref*, la seule main du Dieu *darde tonnerre*
Montre la terre au ciel, et la ciel à la terre.

Mais quelle chûte ne fait pas le poète, et combien ne laisse-t-il pas apercevoir que le génie n'est presque rien sans le goût dans ces vers, auxquels il a voulu donner le caractère imitatif !

La gentille alouette, avec son tire lire,
Tire lire aliré, et tire lirant tire
Vers la voûte du ciel ; puis son vol vers ce lieu
Vire, et desire dire : Adieu, Dieu, adieu, Dieu.

BARTHE, (Nicolas-Thomas) né à Marseille, 1733, mort à Paris, 17 juin 1785, poète ingénieux et facile. *Les Fausses Infidélités*, et quelques autres comédies bien écrites; des épîtres charmantes; une sur le *Régime*, une autre sur le *Cou*, un *Art d'Aimer*, qui pourtant ne vaut pas celui de Bernard, etc.

Il était l'ami de Colardeau. Celui-ci était bien malade; Barthe voulut cependant lui faire entendre sa comédie de *l'Homme personnel*. Quand il eut achevé Colardeau lui dit : Il manque un trait à votre égoïste. — Lequel? — C'est d'avoir forcé son ami mourant à écouter une de ses pièces.

BASSELIN, (Olivier) foulon de Vire en Normandie, vivait en 1450. Il fit beaucoup de chansons qu'il chantait, dit-on, au pied d'un coteau appelé *les Vaux*, sur la rivière de Vire : on les nomma les Vaux-de-Vire. De là, dit-on encore, est venu le mot *vaudeville*. Les chansons de Basselin ont été corrigées un siècle après lui, par Jean-le-*Houx*, qui les a données au public telles que nous les avons.

BAURANS, (N.) né à Toulouse, 1710, y mourut en avril 1764, après avoir vécu long-tems à Paris, où il fit l'éducation de MM. de la Porte. Par *la Servante Maîtresse* et *le Maître de Musique* il prouva que la bonne musique italienne peut s'adapter à de jolies paroles françaises.

BAYEUX, avocat à Caen. Une ode couronnée à Rouen, sur *la Piété Filiale;* une traduction des *Fastes d'Ovide*, qui parut en 1783. Massacré dans les prisons d'Orléans en 1792.

BEAUBREUIL, (Jean de) avocat et poète de Limoges, y fit imprimer en 1582 sa tragédie *d'Attilius Regulus*.

BEAUCHAMPS, (P.-F. Godard de) mort à Paris, sa patrie, en 1761, âgé de soixante-douze ans. Il a

publié des *recherches* curieuses *sur les théâtres de France*. Il a fait aussi quelques pièces de théâtre, et une traduction en vers prosaïques des *Lettres d'Héloïse et Abailard*.

Ses adieux aux Muses ont pourtant de la facilité et même de l'agrément. Il les adresse à madame de ***, et les termine ainsi :

Recevez mon dernier hommage :
Qu'importe qu'il soit imparfait ;
On ne dira rien de l'ouvrage,
Et l'on parlera d'âge en âge
De celle pour qui je l'ai fait.

BEAUCHATEAU, (Fr.-Math. de) né d'un comédien à Paris, en 1645. Les vers qu'il entendait sans cesse déclamer à son père le rendirent poète dès l'âge de huit ans. Il n'en avait que douze lorsqu'il publia un recueil de ses poésies, sous le titre de *la Lyre du jeune Apollon*, ou *la Muse naissante*. Ses vers n'ont rien de fort spirituel; mais il est étonnant de voir un enfant rimer dans l'âge où l'on sait à peine lire. Aussi n'y croyait-on pas à la cour, qui l'avait accueilli comme un petit prodige. Souvent on lui donnait un sujet à traiter, et on l'enfermait dans une chambre pour s'assurer qu'il ne serait aidé de personne; et presque toujours il sortait de cette espèce de prison avec deux pièces au lieu d'une. Toutes celles que nous avons de lui sont adressées au roi, à la reine, aux princes, ou à des personnes de distinction. Elles n'ont, comme je l'ai dit, rien de remarquable que leur facilité et l'âge de l'auteur.

A Mesdemoiselles de Mancini.

Jeunes astres naissans
Dont les charmes puissans
Causent déjà du trouble dans nos sens,
Ah! si votre beauté, qui n'a point de seconde,

Vous acquiert sitôt des amans,
Hélas! quand vous aurez quinze ans
Vous captiverez tout le monde.

A Messieurs Barillon frères.

Ils n'ont tous deux aucun défaut,
Et de l'honneur ils ont le parfait caractère :
Enfin ils seraient sans égaux
S'ils avaient pu naître sans père.

Pour un Amant de Mademoiselle de Laporte.

Le tems me vengera de vos cruels mépris ;
Il ternira vos lis, il flétrira vos roses :
Je verrai l'abrégé de tant de belles choses
Souffrir un funeste débris.
Mais en serai-je mieux? quelle fureur m'emporte?
Non, non, trop aimable LAPORTE,
Quoi qu'il puisse arriver, mon destin est écrit:
J'ai gravé dans mon cœur votre charmante image ;
Et si de vos beautés le tems fait le ravage
J'adorerai toujours votre divin esprit.

Le jeune Beauchâteau faisait aussi des vers italiens. Le desir de jouir de sa réputation précoce le fit passer en Angleterre, où il fut bien reçu de Cromwell et de la cour. Un ecclésiastique qui avait abjuré son état sut l'engager à se rendre en Perse avec lui, et depuis ce moment on n'a plus entendu parler ni de l'auteur ni de ses ouvrages.

BEAUJEU (CHRISTOPHE DE) publia en 1589 son poëme de la Suisse. Il dit dans un de ses sonnets :

Au cabinet des dieux tous mes vers furent faits.

En les lisant on ne s'en douterait pas.

BEAULATON, mort à Paris, 1782, a traduit le *Paradis Perdu* en vers, dont le plus grand nombre est incorrect et dur.

BEAUMARCHAIS, (PI.-AUG. CARON DE) né à Paris, 24 janvier 1732, fils d'un horloger comme J.-J. Rousseau, mort dans sa patrie en 1797. Ses mémoires dans l'affaire *Goësman* eurent la plus grande célébrité, et contribuèrent à jeter sur le parlement Maupe ou cette défaveur qui acheva d'en déterminer la suppression. Son *Barbier de Séville*, son *Mariage de Figaro* sont des pièces d'un bon comique, qui furent jouées avec le plus grand succès. Il n'en fut pas de même de son *Négociant de Lyon, ou les Deux Amis*. A la première représentation cette pièce tomba; et comme on y parle d'une banqueroute qu'un des Amis vient d'essuyer, un plaisant du parterre cria : *Rien n'est plus vrai, car j'y suis pour mes vingt sols.*

A juger de la poésie de Beaumarchais par son opéra de Tarare, sa prose vaut infiniment mieux que ses vers. On chante cependant encore quelques-uns de ses couplets, où il y a du sel et de l'originalité : c'était là le fond de son caractère.

BEDOYERE. (HUGUES-CH.-MARIE HUGHET DE LA) Son mariage avec la belle Sticotti, comédienne, le procès qu'il soutint à ce sujet contre son père en 1763, et ses mémoires écrits avec intérêt, ont fait plus de bruit que sa comédie de *l'Indolente*, en trois actes et en vers.

BELIN, (N.) né à Marseille, mort à la fin du siècle dernier, a fait plusieurs tragédies, dont on n'a retenu que les titres : *Othon, Vononès, Mustapha et Zeangir*, etc. M. de Champfort a traité aussi ce dernier sujet. M. de Laharpe, tome XIII de son *Cours de Littérature*, compare ces deux pièces, et finit par dire : « Quoiqu'il n'y ait point de comparaison à faire « pour le style entre Belin et M. de Champfort, il y « a pourtant quelques endroits où ce dernier, en imi-

« tant, ou même en empruntant, est resté au-dessous « de l'autre. »

BELLAY, (Jean, cardinal du) né en 1492, évêque de Bayonne, puis de Paris, mort à Rome le 15 février 1560, a laissé des élégies, des épigrammes, des odes, où il y a plus de négligences que de poésie.

BELLAY, (Joachim du) parent du cardinal, né à Liré en Anjou, 1524, mort chanoine de Paris le 11 juin 1559. La douceur, la facilité et l'abondance de ses vers le faisaient appeler l'Ovide français. Il vécut à la cour de François Ier, de Henri II et de Marguerite de Navarre. Il a célébré en 115 sonnets, qu'il appelait ses *Cantiques*, la belle *Olive*, anagramme de *Viole* d'Angers. On lui a reproché de manquer aux convenances de son état. A cela près sa poésie a la mollesse et la grâce de celle de Malherbe. Comparez les stances de celui-ci à M. Duperrier, sur la Mort de sa Fille, avec les stances de Joachim du Bellay à un ami sur la Mort de sa Femme. En voici quelques-unes :

Tout ce qui prend naissance
Est périssable aussi :
L'indomptable puissance
Du sort le veut ainsi.

La rose journalière
Mesure son vermeil
A l'ardente carrière
Du renaissant soleil.

Mais il faut que l'on meure ;
Et l'homme ne peut pas
Tarder de demi-heure
Le jour de son trépas.

Il faut que chacun passe
Dans l'éternelle nuit :
La Mort qui nous menace
Comme l'ombre nous suit.

A donc ira ton ame
Sa moitié retrouver,
Pour ta première flamme
Encores éprouver.

L'Amour, ta douce peine,
T'ouvrira le pourpris
Où la Mort guide et mène
Les amoureux esprits.

Là, sous le saint ombrage
Des myrtes verdoyans,
S'appaisera l'orage
De tes yeux larmoyans.

BELLEAU, (Remi) né à Nogent-le-Rotrou, 1528, mort à Paris le 6 mars 1577. Ronsard l'appelait le *peintre de la nature*. Un poème *sur la nature et la diversité des Pierres précieuses*, estimé dans son tems; des pastorales, des odes, des chansons, dont une assez bonne sur *le Mois d'Avril*. Il fut l'un des sept poètes de la pléiade française.

BELLE-FORET, (Fr. de) né dans le comté de Comminges en novembre 1530, mort à Paris, 1 janvier 1583. *La Chasse d'Amour,* les fables de *Narcisse et Cerbère, déplorations* ou élégies, sonnets, etc. Quoiqu'il ait été nommé historiographe de France par Charles IX, il ne vaut pas mieux sous ce titre que sous celui de rimeur. «Historien sans discer-« nement et sans goût, il gâta presque tout ce qu'il « toucha; poète au dernier rang, il rampa plutôt qu'il « ne monta sur le Parnasse... Il était si fécond qu'on « disait *qu'il avait des moules à faire des livres;* « mais on ne disait pas qu'il en eût à en faire de bons.»

Landine.

BELLIARD, (Guill.) était de Blois, fut secrétaire de Marguerite de Valois, et ne versifia pas à beau-

coup près aussi bien qu'elle : on peut en juger par son poème dramatique des *Délicieuses Amours de Marc-Antoine et de Cléopâtre.*

BELLOCQ, (PIERRE) valet-de-chambre de Louis XIV, fut lié avec Molière et Racine. Ses satires des *Petits Maîtres* et *des Nouvellistes* sont pleines de feu. Il a montré du talent dans son poème sur *l'Hôtel des Invalides.* Né à Paris, il y mourut le 4 octobre 1704, âgé de 59 ans.

BELLOI, (PI.-LAUR. BUYRETTE DU) né à Saint-Flour, 1727, mort à Paris le 5 mars 1775, de l'Académie française. Des tragédies jouées avec un grand succès, surtout *le Siège de Calais.* Ses pièces fugitives fourmillent de vers lâches ou durs. C'est aussi le défaut de plusieurs de ses vers tragiques : ce qui occasionna un bon mot de M. le duc d'Ayen. Ce seigneur n'était allé qu'une fois au *Siège de Calais*, que tout Paris cependant revoyait avec enthousiasme. *Vous n'aimez pas cette tragédie,* lui dit Louis XV : *est-ce que vous ne seriez pas bon Français?* — Sire, reprit le duc, *je voudrais pour l'amour de l'auteur que ses vers fussent aussi bons français que moi.*

BELMONT (AIMERI DE) vivait en 1230 à la cour du comte de Provence. Le Dictionnaire des Hommes Illustres fait l'éloge de ce troubadour. L'abbé Millot l'accuse de plagiat, et d'une exagération qui ôte tout agrément aux éloges qu'il prodigue à la dame de ses pensées (madame de Soubeiras.)

BENEVENT, (JÉRÔME DE) trésorier de France à Bourges vers 1570. Traduction en vers du *Phénix* de Claudien, recueil de *Plaintes* ou élégies.

BENSERADE, (JEAN DE) né à Lions en Normandie, 1612, mort à Gentilly près de Paris, 19 octobre 1691, de l'Académie française. Poète aimable, il fai-

sait aisément des vers gracieux; il en fit surtout un grand nombre pour les ballets de la cour. Confident discret des amours de Louis XIV et de madame de La Vallière, il écrivit tour à tour les lettres de l'un et de l'autre. Ses *Métamorphoses d'Ovide mises en rondeaux*, loin de répondre à sa réputation, parurent l'affaiblir.

« Toute la cour, dit M. de Landine, fut partagée, « en 1651, sur le sonnet de *Job* par Benserade, et « sur celui d'*Uranie* par Voiture. Il y eut deux par- « tis; les Jobelins et les Uraniens. Le prince de « Conti fut à la tête du premier, et sa sœur, Mme de « Longueville, pour l'autre. Ces deux sonnets firent « beaucoup de bruit alors; et sans cela on n'en par- « lerait pas à présent. »

Voici le sonnet de Benserade; on trouvera celui d'*Uranie* à l'article VOITURE.

Job, de mille tourmens atteint,
Vous rendra sa peine connue;
Mais raisonnablement il craint
Que vous n'en soyez point émue.

Vous verrez sa misère nue;
Ici lui même se dépeint:
Accoutumez-vous à la vue
D'un homme qui souffre et se plaint.

Bien qu'il eût d'extrêmes souffrances,
On voit aller des patiences
Plus loin que la sienne n'alla;

Car s'il eut des maux incroyables
Il s'en plaignit, il en parla:
J'en connais de plus misérables.

Enfin, dégoûté des muses, des grands et de la cour,

Benserade se retira dans son jardin de Gentilly, et fit écrire sur la porte :

Adieu, fortune, honneurs; adieu, vous et les vôtres :
Je viens ici vous oublier.
Adieu toi-même, Amour, bien plus que tous les autres
Difficile à congédier.

BEREAU, (JACQUES) poitevin, poète et jurisconsulte, et médiocre sous ces deux rapports, vivait en 1550.

BERNARD, (CATHERINE) née à Rouen, morte à Paris en 1712, couronnée plusieurs fois aux Jeux floraux et à l'Académie française. Quelques pièces fugitives, où il y a de la légèreté. Sa tragédie de *Brutus* fut bien accueillie en 1691. Celle de *Laodamie* le fut moins. On croit que M. de Fontenelle, son ami et son compatriote, lui donna souvent la main pour gravir sur la double cime.

BERNARD (PIERRE-JOSEPH) naquit à Grenoble en 1710 d'un sculpteur. Il fut secrétaire général des dragons, et mourut le 1er novembre 1775 au château de Choisi, dont il était bibliothécaire. La fin de sa vie fut une espèce d'enfance. Voltaire lui a donné le surnom de *Gentil*, que la postérité lui conserve, et que méritent bien son opéra de *Castor et Pollux* (le meilleur qui ait été fait depuis Quinault), son *Art d'Aimer*, son poème de *Phrosine et Mélidore*, sa jolie *ode à la Rose*, etc., etc. Qui ne sait pas ces vers délicieux adressés à l'Amitié?

C'est dans tes nœuds charmans que tout est jouissance.
Le tems ajoute encore un lustre à ta beauté :
L'Amour te laisse la constance,
Et tu serais la Volupté
Si l'homme avait son innocence.

Voici un quatrain oublié dans les œuvres de cet aimable auteur. Il en avait fait l'inscription d'un boudoir.

> Contentons-nous de cet espace ;
> Il suffit à tous nos souhaits :
> Le Bonheur tient si peu de place !
> Et ce dieu n'en change jamais.

BERNIS, (FR.-JOACHIM-PIERRE DE) ambassadeur, ministre, cardinal, né dans les Cévennes, 1715, mort à Rome le 1er novembre 1794, de l'Académie française. Poésie fraîche et harmonieuse : son seul défaut est l'abus du langage mythologique. Les fleurs prodiguées dans ses *Quatre Saisons*, dans les *Quatre Parties du Jour,* dans l'*Epître aux Grâces*, etc., le firent surnommer *Babet-la-Bouquetière*.

Il cessa de faire des vers lorsqu'il fut parvenu aux grandes places ; et comme on lui en demandait la raison, il répondit que la poésie, pour un homme de qualité, ressemblait au bâton, duquel on se sert pour franchir un fossé : on le jette quand on est au-delà.

BERQUIN, né à Bordeaux, mort à Paris le 21 décembre 1791, à quarante-deux ans. Ses idylles et ses romances ont tout le mérite de ce genre agréable, et font aimer l'auteur. On chantera long-tems sa romance si touchante d'une mère occupée à bercer son fils, dont le père les a méchamment abandonnés :

> *Dors, mon enfant*, etc.
>
> Deux victimes infortunées
> Se doivent de tendres secours :
> J'ai soin de tes jeunes années ;
> Tu prendras soin de mes vieux jours.

Ses dix à douze volumes de *l'Ami des Enfans* font autant d'honneur à son cœur qu'à son esprit, et seront long-tems utiles à l'éducation du premier âge.

Ce bon livre obtint en 1784, au jugement de l'Académie française, le prix de 1200 francs, fondé par le comte de Valbelle pour l'ouvrage le plus utile qui aurait paru dans le cours de l'année.

BERTAUD, (JEAN) né à Caen, 1552, mort évêque de Séez le 8 juin 1611. *Poésies Chrétiennes et Profanes*, où l'on remarque de l'aisance et du naturel. Comme on les retrouve avec satisfaction dans les stances qui suivent!

Les cieux inexorables
Me sont si rigoureux,
Que les plus misérables
Se comparant à moi s'estimeraient heureux.

Mon lit est de mes larmes
Trempé toutes les nuits;
Le sommeil par ses charmes
Ne peut lorsque je dors assoupir mes ennuis.

Si je fais quelque songe
J'en sors épouvanté;
Car même son mensonge
Exprime de mes maux la triste vérité.

La pitié, la justice,
La constance et la foi,
Cédant à l'artifice,
Dans le cœur des humains sont éteintes pour moi.

En un cruel orage
On me laisse périr;
Et, courant au naufrage,
Je vois chacun me plaindre, et nul me secourir.

Félicité passée
Qui ne peut revenir,
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je en te perdant perdu le souvenir!

BERTHET, (Jean) jésuite, né à Tarascon, 22 février 1622, mort à Paris chez M. le cardinal de Bouillon, 29 juin 1692, faisait des vers italiens, espagnols, provençaux et français avec une rapidité singulière; c'est à dire qu'ils étaient bien médiocres.

BERTHRAND, (Fr.) d'Orléans, vivait sur la fin du seizième siècle. Sonnets, élégies, stances, etc., qui composent ses quatre livres des *Amours d'Europe*.

BERTIN, (Antoine chevalier de) né à l'île de Bourbon, 10 octobre 1752, mort à Saint-Domingue à la fin de juin 1790, précisément la veille de son mariage : les flambeaux de l'Hymen se changèrent pour lui en torches funéraires. Il était capitaine de cavalerie, et cherchait à réunir au laurier de Mars celui d'Apollon : il obtint ce dernier dans le genre érotique, où il a parfaitement réussi. Disciple de Dorat, il sut en prendre les gentillesses sans en contracter le mauvais goût. Son recueil est fait pour orner le boudoir des jolies femmes; il renferme vraiment les missives de l'Amour à la beauté.

BERTRAND, (Fr.-Séraphique) avocat, né à Nantes, 1702, y mourut, 1752. *Poésies diverses*, quelques jolis vers et quelques bonnes traductions de diverses odes d'Horace. Poésie en général trop négligée.

BÉSUCHET, (Elisabeth) née à Paris, 1704, morte dans la même ville, 7 juillet 1784. Ses pièces fugitives, et surtout ses stances sur le *Miserere*, attestent son talent pour la poésie.

BÉTOULAUD, (N. de) abbé, n'est connu sous la qualité de rimeur que par quelques vers insérés dans le recueil du P. Bouhours, imprimé en 1693.

BEYS, (Char. de) ami et contemporain de Scarron, mourut en 1665. Ses *OEuvres Poétiques*, parmi lesquelles sont diverses pièces de théâtre, restent de-

puis long-tems ensevelies dans les cabinets de ces curieux qui ramassent tout.

BÈZE, (Théodore de) né à Vézelai en Nivernais le 24 juin 1519, mort en 1605. Deux ou trois faibles pièces de théâtre : il réussissait mieux en vers latins.

BIÈVRE, (N. Maréchal, marquis de) né à Paris, 1747, mort à Spa, 1789, petit-fils de Georges *Maréchal,* premier chirurgien de Louis XIV. Il commença par être mousquetaire; mais il fut moins célèbre par son mérite militaire que par ses réparties ingénieuses et ses calembourgs, petit genre où il excellait, mais où il a eu beaucoup de mauvais imitateurs. Ce goût, ou plutôt cette manie des calembourgs, qui n'annonce que trop souvent un esprit incapable de s'élever, fit tort à M. de Bièvre lorsqu'en 1783 il fit jouer aux Français sa charmante comédie du *Séducteur,* en vers et en cinq actes. Le public s'obstina long-tems à penser qu'il n'était ici qu'un prête-nom, et que la pièce était de Monsieur; on le croyait d'autant plus, que sa comédie des *Réputations* avait été reçue faiblement, et paraissait inférieure au *Séducteur.*

BIGNE (Gacé de la) était de Bayeux. Il donna en 1359, pour faire sa cour à Philippe-de-Valois, qui aimait beaucoup la chasse au faucon, le poème ou *Roman des Oiseaux.* C'est un traité de fauconnerie où l'auteur décrit la nature et la propriété des oiseaux de chasse, et où il enseigne la manière de les dresser.

BIGNICOURT, (Simon de) né à Reims, 1709, y mourut en 1775, conseiller au présidial. Quelques poésies françaises, courtes, mais d'un style facile et naturel.

BILLARD DE COURGENEY, (Claude) né dans le Bourbonnais. Un poème de *l'Eglise triomphante* et plusieurs tragédies. Mort vers 1618, âgé d'environ soixante-dix ans.

BILLAUT, (Adam) plus connu sous le nom de Maître Adam, menuisier de Nevers, mort en 1662, à Nevers, où il était né. *Sans aucune littérature*, dit Voltaire, *il devint poète dans sa boutique.* On aime encore à chanter ceux de ses couplets qui commencent par ces vers :

Aussitôt que la lumière
Vient redorer nos coteaux, etc.

BILLY, (Jacques de) né à Guise, 1535, mort à Paris, 25 décembre 1581. *Sonnets spirituels*, et autres vers pieux. Il était abbé.

BIMET, (N.) chirurgien de Lyon, y fit imprimer en 1664 un *Traité d'Ostéologie* en vers français.

BINET, (Claude) né dans le Beauvoisis, avocat et poète, vivait en 1560. Il fut aussi peu favorisé de Thémis que des Muses.

BIRAGUE, (Flaminio) vivait sous Charles IX. Quatrains, sixains, sonnets, élégies, épitaphes. En voici une qui fera juger du mauvais genre de poésie de ce tems-là:

Passant, penses-tu pas de passer ce passage
Qu'en mourant j'ai passé? Penses au même pas.
Si tu n'y penses bien, de vrai tu n'es pas sage;
Car possible demain passeras au trépas.

BLANC, (Ant. de Guillet le) né à Marseille, 2 mars 1730, mort à Paris, 1799, oratorien. *Les Druïdes*, *Virginie*, *Manco-Capac*, etc., tragédies; traduction en vers du poème de *Lucrèce*, etc.; versification à la Chapelain : beaucoup de vers dans le genre de celui-ci :

Crois-tu de ce forfait Manco-Capac capable?

BLANC, (Jean le) parisien, vivait sous Henri IV, fit imprimer beaucoup de vers, dont on ne parla guère alors, et dont on ne parle plus aujourd'hui.

BLANC, (JEAN-BERNARD-LE) né à Dijon, 1707, mort à Paris, 1781, abbé. Sa tragédie d'*Abensaïd* eut du succès malgré l'âpreté de la versification. Elégies et autres poésies sans douceur et sans harmonie.

BLANCHET, (PIERRE) prêtre, de Poitiers, où il naquit en 1452, et où il mourut en 1519. On lui attribue la comédie agréable de *l'Avocat Patelin.*

BLANCHET, (FR.) abbé, né à Angerville près de Chartres, 26 janvier 1707, mort à Saint-Germain-en-Laye, 29 janvier 1784. Ses *contes orientaux* ont eu plus de succès que ses jolies pièces fugitives, qui sont en trop petit nombre pour former un recueil. Cette raison nous détermine à citer de lui deux ou trois morceaux, qui prouveront son talent pour les vers. Nous commencerons par ce joli triolet :

Aimables sœurs, entre vous trois
A qui mon cœur doit-il se rendre ?
Il n'a point encor fait de choix,
Aimables sœurs, entre vous trois ;
Mais il se donnerait, je crois,
A la moins fière, à la plus tendre.
Aimables sœurs, entre vous trois
A qui mon cœur doit-il se rendre ?

L'énigme suivante est une des mieux faites que l'on connaisse :

On vous annonce une maison
A louer en toute saison :
Elle a deux portes, trois fenêtres,
Du logement pour quatre maîtres,
Même pour cinq en un besoin,
Ecurie et grenier à foin.
Est-elle en un quartier qui pourrait ne pas plaire,
En ce cas le propriétaire,
Avec certains mots qui font peur,
Et sa baguette d'enchanteur,
Emportera maison, meubles et locataire,

Et tant fera
Qu'il les mettra
En tel endroit que l'on voudra.
On connait cet hôtel célèbre
A son écriteau singulier,
Pris dans Barême ou dans l'algèbre;
Et l'on trouve au calendrier
Son nom et celui du sorcier. (*)

L'abbé Blanchet fit dans sa jeunesse une ode contre les incrédules. Desfontaines traita fort bien cette pièce dans son journal. Nous en rapporterons une strophe:

Aux accens de sa voix féconde
L'Etre éternel et tout-puissant
Fit sortir le tems et le monde
Du sombre abyme du néant.
Dans une argile corruptible
Il transmit ce souffle invisible
Qui nous fait penser et sentir;
Cette ame faite à son image,
Inaltérable, et qu'un dieu sage
Ne peut vouloir anéantir.

BLANCHON, (JOACHIM) était de Limoges, et vivait en 1580. Des sonnets, des poésies amoureuses: style du tems, pointes, vers durs, etc.

BLEGIER, (HONORÉ-ETIENNE) né à Aix, 1661, y mourut le 31 janvier 1735. Des vers provençaux, marotiques et français. Ils furent estimés dans leur tems; à présent on ne les connaît plus: peut-être aussi plusieurs de ses pièces ne furent-elles redevables de leur célébrité qu'à leur ton satirique; et cette célébrité-là dure bien peu.

BLOND, (JEAN LE) né à Evreux, fit imprimer en 1536 un poème intitulé *le Printems de l'humble Espérant*. Il fut le contemporain de Marot; et il en fut le rival à peu près comme Pradon le fut de Racine.

(*) *Le mot est* FIACRE.

BODERIE, (Guy-le-Fèvre de la) né à Falaise, 1541, mort dans sa terre de la Boderie, près de cette ville, 1598. *L'Encyclie des Secrets de l'Eternité*, poème en huit cercles, ou chants; *la Galliade*, etc.

BOETIE, (Etienne de la) né à Sarlat, conseiller au parlement de Bordeaux, y mourut le 9 août 1563, âgé de 32 ans. Il fit des vers passables en latin et en français; mais son plus bel éloge est d'avoir été l'ami de Montaigne.

BOILEAU DESPRÉAUX, (Nicolas) né à Crosne près de Paris, 1636, mort à Paris, 1711, de l'Académie française, historiographe de France. Son *Art Poétique*, ses *Satires*, ses *Epîtres*, que tout le monde sait par cœur, l'ont mis, avec raison, au premier rang de nos poètes. C'est vraiment le législateur du Parnasse français. Je ne dis rien de sa vie; elle est partout. Il est un de ces hommes à grands talens, qu'il suffit de nommer. Je citerai pourtant cette anecdote peu connue. Après la mort de Racine il allait seul à la cour prendre les ordres de Louis XIV. Un jour ce monarque lui montra des vers de sa façon, et le pria de lui en dire franchement son avis. «Sire, répondit Boileau « avec autant d'adresse que de hardiesse, on voit bien « que rien n'est impossible à votre majesté : elle a « voulu faire de mauvais vers; elle y a réussi. »

BOILEAU, (Gilles) frère aîné du précédent, de l'Académie française, mort à Paris, 1669, à trente-huit ans. Quelques vers médiocres.

BOINDIN, (Nicolas) né à Paris, 1676, y mourut le 30 novembre 1751. La faiblesse de son tempérament lui fit quitter les mousquetaires, où d'abord il avait été admis; et le travail du cabinet remplaça le service militaire. L'Académie des Belles-Lettres lui donna une place. Il aurait pu obtenir aussi le fauteuil

à l'Académie française pour quelques jolies comédies pleines de traits fins et agréablement dialoguées, telles que *les Trois Gascons, le Port de Mer, le Petit-Maître de Robe*, etc.

BOISROBERT, (Fr. le Metel de) né à Caen, 1592, mort à Paris, 1662, abbé, favori du cardinal de Richelieu, de l'Académie française, a fait des tragédies, des comédies, des contes, etc., que personne ne lit. Cependant ce joli madrigal de sa façon mérite bien d'être conservé. Il s'adresse à une demoiselle de onze à douze ans :

Hé quoi! dans un âge aussi tendre
On ne peut déjà vous entendre,
Ni voir vos beaux yeux sans mourir!
Ah! soyez, jeune Iris, ou plus grande ou moins belle :
Attendez, petite cruelle,
Attendez pour blesser que vous puissiez guérir.

Boisrobert racontait de vive voix beaucoup mieux que la plume à la main; aussi disait-il à son ami Conrard :

En récitant des vers je fais merveilles ;
Je suis, Conrard, un grand dupeur d'oreilles.

Quand le cardinal de Richelieu était triste son médecin lui ordonnait *une prise de Boisrobert.*

BOISSY, (Louis de) né à Vic en Auvergne, 26 novembre 1694, de l'Académie française, mort à Paris en avril 1758. Neuf volumes de pièces de théâtre : on y trouve des vers bien faits, des détails heureux sur les mœurs du jour, des portraits piquans. Plusieurs de ses pièces reparaissent encore sur la scène; *le Babillard, les Dehors Trompeurs*, etc.

BOISGELIN, (Jean-de-Dieu Raymond de) né à Rennes en 1732, archevêque de Tours et cardinal, mort en septembre 1804. Orateur justement estimé pour quelques oraisons funèbres et autres discours

d'appareil. Il a payé aussi son tribut aux muses : *le Psalmiste, précédé d'un discours sur la poésie sacrée, imprimé en* 1799, est une assez bonne imitation en vers de plusieurs psaumes.

BOIVIN, (JEAN) né en Normandie, à Montreuil-l'Argile, mort à Paris, 1726, à soixante-quatre ans, de l'Académie française, et garde de la bibliothèque du roi. Il possédait parfaitement le grec, et il a fait en cette langue des vers qui furent trouvés très-bons. On n'en dit pas autant de ceux qu'il composa en français : sa traduction de la *Batrachomyomachie* prouve qu'il était plus savant que poète.

BOLOGNE, (PIERRE DE) secrétaire du roi, né à la Martinique, 1706, mort à Paris vers la fin du siècle. Ses *Amusemens d'un Septuagénaire* sont un recueil de contes, d'anecdotes, de bons mots, de naïvetés ; mais il ne s'en est pas tenu à la poésie profane. « Après Rousseau et le Franc, il est celui de tous « nos poètes qui a le mieux réussi dans les odes « sacrées. Ce qui caractérise principalement sa poésie « n'est ni la force ni l'enthousiasme, qualités cependant nécessaires au poète lyrique, mais remplacées, autant qu'elles peuvent l'être, par la pureté, « l'élégance, l'harmonie, le naturel et l'aisance de « la versification. » SABATIER.

BONAFOND D'ALBRET, (MADELAINE) née à Versailles, 1717, morte vers 1790, a publié dans les journaux beaucoup de vers dont il n'y a ni bien ni mal à dire : on a cependant loué son conte allégorique de *Tanastès*.

BONNARD, (BERNARD, chevalier de) d'abord officier d'artillerie, puis colonel de dragons, attaché à l'éducation de MM. d'Orléans, naquit à Semur en Auxois, et mourut à Paris, 24 septembre 1784, âgé de 40 ans. Sa mort fut le sacrifice de l'amour paternel. Il

s'était fait inoculer deux fois sans succès; et dès lors il se crut à l'abri de la petite vérole. Ses deux fils en furent attaqués; il ne les quitta ni jour ni nuit; et lui-même fut emporté par la cruelle maladie, à laquelle ses soins les avaient arrachés.

« Comme poète il était, dit M. de Laharpe, de la « bonne école : il écrivait avec pureté et élégance; il « a de la vérité, de la délicatesse et de la grâce. On « pourrait lui desirer quelquefois plus d'expression poé- « tique et plus de précision dans les détails. Mais en « général son petit volume de poésies se lit avec plai- « sir; et s'il y a des pièces faibles, il y en a d'excel- « lentes. »

Parmi celles-ci M. de Laharpe cite avec raison l'*Epître à Zéphirine*, et celle *à un Ami revenant de l'armée.* Je ne rappellerai que les vers suivans, parce qu'ils sont moins connus :

Dans le cours d'une vie entière
S'il fallait ne compter que les heureux momens,
A quoi se réduirait la plus longue carrière?
On nous croit des vieillards; nous sommes des enfans.
Qu'est-ce en effet que des jours languissans
Flétris par la douleur ou par la maladie?
Long-tems souffrir est-ce vivre long-tems?
Ce n'est pas le nombre des ans,
C'est le plaisir qui fait la vie.

Le chevalier de BONNARD, doux et sans prétention, parlait peu dans la société. Il avait à cet égard consigné ses principes dans ce quatrain:

Ne parler jamais qu'à propos
Est un rare et grand avantage:
Le silence est l'esprit des sots,
Et l'une des vertus du sage.

BONNECORSE, marseillais, fut consul de France

au Caire. S'il existe encore dans la mémoire, il le doit plus aux satires de Boileau qu'à ses propres ouvrages. *Le Lutrigot, la Montre d'Amour*, etc. Mort en 1706.

BORDES, (Charles) décédé à Lyon, sa patrie, 1781. Ses œuvres, imprimées en quatre volumes, renferment des tragédies, des comédies non jouées, et des fugitives pleines d'esprit, de sel, de raison, et d'une versification aisée. On sait par cœur sa fable de *Chloé et le Papillon*. Dans son *Parapilla* il oublia trop le respect dû aux mœurs.

BORDIGNÉ, (Charles de) né à Angers : il y possédait un canonicat en 1531. Son grand poème porte le titre de *Gestes et Dits joyeux de maître Pierre Faifeu, écolier d'Angers*. C'est la peinture des moyens, des tours qu'emploie un jeune étourdi pour arriver à ses fins. L'ouvrage, divisé en quarante-neuf chants, n'est pas sans esprit.

BORNEIL, (Giraud de) né à Sidueil dans la vicomté de Limoges, mort en 1278, fut appelé *maître des Troubadours*, et jouit de la plus grande réputation. Ses poésies nombreuses brillent d'idées galantes; mais on trouve beaucoup d'obscurité dans ses *sirvantes* relatives aux croisades et au tems où il vivait.

« Qui entend bien les droits et lois d'Amour, et qui « sait aimer, ne peut jamais avoir grande joie s'il n'y « mêle un peu de témérité : jamais on ne vit l'Amour « trop sage devenir heureux; mais un peu d'étourde- « rie embellit, pare la sagesse, qui prescrit toujours « d'être sur la réserve avec les dames. »

BORY, (N. de) gouverneur de Pierre-Scize à Lyon, y mourut en 1791. Il a traduit en vers plusieurs odes d'Horace, et en a fait une sur *l'Immortalité de l'Ame*. Cette ode et son élégie sur *la mort d'Eglé* sont

les seules pièces que ce poète modeste ait fait imprimer. Il a été long-tems secrétaire de l'Académie de Lyon.

BOSQUILLON. (N., abbé de) Le P. Bouhours dans son *Recueil de Vers choisis*, 1693, a inséré plusieurs pièces de ce poète, qui, d'ailleurs, est peu connu. Mademoiselle de Scudéri se plaignant de ce qu'on avait tenté de voler chez elle, Bosquillon lui envoya ce madrigal :

Afin d'écarter de chez vous
Tous les voleurs et les filous,
Vous prenez grand soin de répandre
Que vous n'avez pour biens que l'esprit et le cœur.
Sapho, je ne veux point redoubler votre peur ;
Mais si l'on croit jamais qu'on puisse vous les prendre,
Tel vous paraît homme d'honneur
Qui bientôt deviendra voleur.

BOTON, (PIERRE) mâconnais. Vers bien faibles, sous le titre de *Resveries et Discours d'un Amant désespéré*, impr. en 1573.

BOUCHET, (JEAN) procureur à Poitiers, où il naquit le 30 janvier 1476, et mourut vers 1550. Il s'est plus illustré par ses *Annales d'Acquitaine*, et ses *Généalogies* de nos rois que par ses poésies morales, dont la plus singulière est *le Chapelet des Princes*, formé de cinq dixaines de rondeaux, et d'une balade à la fin de chaque dixaine, en guise de *pater*.

BOUDIER DE LA JOUSSELINIÈRE, (RÉNÉ) né à Alençon, 1634, mort à Mantes, 1723, a fait jusqu'à quatre-vingt-dix ans des vers français ; mais pour être bon poète il était trop de choses. Il semble en convenir dans son épitaphe faite par lui-même :

Sans cesse le livre à la main,
J'étais plus sérieux que triste,

Moins français que grec et romain,
Antiquaire, archi-médailliste;
J'étais poète, historien,...
Et maintenant je ne suis rien.

BOUGOUINC (SIMON) fut valet de chambre de Louis XII. Un ou deux titres de ses ouvrages suffisent pour en donner l'idée : *L'Homme pécheur et l'Homme juste, par personnages; l'Épinette du jeune prince conquérant le royaume de Bonne Renommée*, etc.

BOUHIER, (JEAN) président au parlement de Dijon, y naquit le 16 mars 1673, et y mourut le 17 mars 1746, de l'Académie française. Il a traduit en vers assez négligés le poème de Pétrone sur *la Guerre civile*, et quelques fragmens d'Ovide et de Virgile. On a de lui une chanson sur le vaudeville, dans laquelle il semble dire qu'il s'est fort occupé de ce genre de poésie :

Je m'en tiens donc à mes chansons:
Thémis, dont je suis les leçons,
A ce prix m'a permis la rime;
Et si j'aime à me promener
Sur le mont à la double cime,
Je rougirais d'y séjourner.

BOUILLON, (N.) mort à Paris, 1662. Ses rimes y furent imprimées l'année suivante. Sa *Joconde* balança quelque tems celle de *La Fontaine*; et ce fut pour assurer à celle-ci la préférence bien méritée que Boileau fit sa dissertation. Il traite Bouillon *d'auteur sec et aride, ne disant jamais rien qui ne puisse être mieux dit; moins à blâmer pour les fautes qui sont dans ses ouvrages que pour l'esprit et le génie qui n'y sont pas.*

BOULLANGER, (CL.-FR.-FÉLIX) lieutenant civil d'Amiens, y naquit en 1724, et y mourut en 1758. « Ses *Fables* et ses *Contes* en vers français se « font lire avec plaisir, même après les chefs-d'œuvres « de La Fontaine dans ces deux genres. » LANDINE.

BOULLAY (EDMOND DU) était de Lorraine, et donna en 1549 son poème du *Combat de la Chair et de l'Esprit.*

Il y a eu un autre DU BOULAI (*Michel*) qui naquit à Paris, et mourut à Rome, secrétaire du grand-prieur, M. de Vendôme. Il est auteur des opéra d'*Orphée* et de *Zéphire et Flore,* dont *Lully* fit la musique.

BOUNYN, (GABRIEL) né à Châteauroux, où il occupa la place de bailli, fit imprimer en 1561 une tragédie intitulée *la Sultane,* et en 1586 *l'Alectriomachie,* ou *Joûte des Coqs.*

BOURETTE, (CHARLOTTE RENYER) née à Paris, 1714, y décéda en janvier 1784, a fait *la Coquette Punie,* comédie jouée en 1779, et beaucoup de vers très-médiocres, qu'elle a donnés sous le titre de *la Muse Limonadière :* elle tenait en effet le café qui fait le coin de la rue du Bouloi et de celle de Bourbon. Elle avait la manie d'envoyer ses petits vers à tous les hommes célèbres, afin d'en obtenir des réponses dont elle pût orner la collection de ses œuvres. Sa fureur de rimer allait au point d'adresser des pièces à son porteur d'eau et à sa blanchisseuse. Voici son épître à la dernière :

Dans le tems qu'à tout l'univers
J'adresse fréquemment des vers,
Sans faire aucune différence
Des états ni de la naissance,

Vous devez goûter le plaisir
D'avoir des fruits de mon loisir.
Depuis le moment qu'au Parnasse
Je suis montée avec audace,
J'ai du papier abondamment,
Dont je me sers *utilement*.
Je ne puis trop vous *exhorter*
A toujours prendre un soin extrême
Du linge que je dois porter :
Plus il est blanc, et plus je l'aime.
Qu'il ne paraisse point froissé,
Qu'il soit aussi bien repassé
Que vous voulez l'être vous-même.

BOURGES, (CLÉMENCE DE) née à Lyon, y mourut vers 1561, de chagrin d'avoir perdu son amant, *Jean Dupeyrat*, tué cette année-là au siège de Beaurepaire. Elle a fait différentes pièces de vers admirées de son tems : on les a réunies à celles de Louise Labbé, dont elle fut la rivale en poésie et en amour. Les Lyonnais, dont elle avait captivé l'estime et l'affection, lui firent des funérailles superbes, et couvrirent son tombeau de larmes et de fleurs.

BOURGUEIL, (N.) né à Paris, 1763, y mourut en juillet 1802. Ses succès au théâtre du Vaudeville, où il a donné tantôt seul, tantôt en société, *Pour et Contre, le Mur Mitoyen, Gessner, M. Guillaume*, etc., ainsi que plusieurs jolies chansons insérées dans le recueil des *Dîners du Vaudeville*, prouvent qu'il était né avec bien du talent pour le théâtre et pour les vers de société. Ceux qui l'ont connu chériront long-tems sa mémoire.

BOURSAULT, (EDME) né à Mussi-l'Évêque, 1638, mort receveur des tailles à Montluçon, le 15 septembre 1701. Des fables bien faites, des comédies, parmi

lesquelles on remarque *Esope à la Cour* et *le Mercure Galant*. Son nom parut dans les premières éditions des satires de Boileau : il en fut ôté lorsque le satirique eut reçu de Boursault un service important, que celui-ci avait eu l'attention de lui rendre sous le voile de l'anonyme. Boileau était aux eaux de Bourbonne ; il y manquait d'argent : Boursault, sans se nommer, lui envoya deux mille livres. Néanmoins, en faisant disparaitre le nom de Boursault, ce fut moins de la part de Boileau un simple acte de reconnaissance qu'un acte de justice. Lui-même en convenait avec Brossette, son commentateur, lorsqu'il lui écrivait : « De tous les auteurs que j'ai critiqués, Boursault est « à mon sens celui qui a le plus de mérite. » Ses épigrammes ont presque toujours le mérite de la précision :

Un maréchal, ayant guéri la mule
D'un médecin de réputation,
Ne voulut point de rétribution.
Dieu me garde, dit-il, d'être assez ridicule
Pour rien prendre des gens de ma profession !

Hier au soir un gros chanoine,
Voyant que d'un peu d'eau la terre avait besoin,
Disait que cette année on aurait peu de foin,
Et peut-être encor moins d'avoine.
« Pour les pauvres chevaux que ce tems est mauvais !
« Tous vont mourir de faim sans aucune réserve. »
Monsieur, s'écria son laquais,
Que d'un si grand malheur le bon Dieu vous préserve !

BOUTARD, (Franç.) né à Troyes, mort à Paris en 1729, âgé de 75 ans. Beaucoup de vers français et latins : ceux-ci passent pour les plus supportables. Ce poète, à qui Bossuet procura de la cour une pension

de mille livres, devint le protégé du prélat d'une façon assez singulière. Mlle de Mauléon, amie de Bossuet, lui envoyait un pâté pour le jour de sa fête. Boutard y joignit une ode, et voilà sa fortune faite.

BOYER, (Claude) né à Alby, 1618, mort à Paris, 1698, abbé, de l'Académie française. On a de lui vingt-deux mauvaises pièces de théâtre, entre autres celle que l'épigramme de Racine empêchera d'oublier :

> A sa *Judith* Boyer, par aventure,
> Était assis près d'un riche caissier, etc.

Boyer a pourtant fait un sonnet assez bon, sur *la véritable gloire*. En voici la fin :

> Souvent les beaux projets d'un cœur ambitieux,
> Les crimes éclatans éblouissent les yeux,
> Et font de leurs auteurs honorer la mémoire.
>
> Trompés par de faux jours qui conduisent nos pas,
> Nous pensons rencontrer la véritable gloire ;
> Mais il n'est point de gloire où la vertu n'est pas.

On compte parmi les troubadours provençaux un Guillaume *Boyer de Nice*, mort en 1355. Il eut de la célébrité par ses chansons.

BOYSSIÈRES, (Jean de) né en février 1555, à Montferrand en Auvergne, mort vers 1590. Il a mis en mauvaises rimes la croisade de Godefroi de Bouillon.

BRACH (Pierre de) a chanté sa patrie dans un *Hymne de Bordeaux ;* mort vers 1600 ; versificateur faible et diffus.

BRANCAS (Marie de) vivait sous Henri II, et nous a laissé une longue élégie sur la mort de son père, assassiné en Bourbonnais, à Cusset, dont il était gouverneur. Le motif fait excuser les vers.

BRÉBEUF, (GEORGES DE) né à Thorigny en Normandie, 1618, mort à Venoix près de Caen, 1661. Des éloges poétiques, la traduction de la Pharsale en vers ampoulés, et des épigrammes, dont cent cinquante *contre une femme fardée*.

Quel âge a cette Iris dont on fait tant de bruit?
Me demandait Cliton naguère.
Il faut, dis-je, vous satisfaire :
Elle a vingt ans le jour, et cinquante ans la nuit.

Avant-hier Alison partit si follement
Pour un long et fâcheux voyage,
Que, sortant de chez elle avec empressement,
Elle oublia ses gants, ses dents et son visage.

BRÉCOURT, (GUILLAUME MARTOUREAU DE) excellent comédien, a fait de mauvaises comédies en vers plus mauvais encore. Il se rompit une veine en jouant sa pièce de *Timon*, et il en mourut, 1685.

BRÉGY, (CHARLOTTE SAUMAISE DE CHAZAN, comtesse de) morte à Paris le 3 avril 1693, à soixante-quatorze ans. Recueil de lettres et de vers, où l'on trouve esprit et facilité. Voici une épitaphe de sa façon :

Ci-dessous gît un grand seigneur
Qui de son vivant nous apprit
Qu'un homme peut vivre sans cœur,
Et mourir sans rendre l'esprit.

BRET, (ANT.) né à Dijon, 1717, mort à Paris en février 1792. Des comédies froides, mais purement écrites et bien dialoguées; des fugitives qui ont de la fraîcheur; des commentaires sur Molière : c'est son meilleur ouvrage; la critique en est douce et juste, et

les observations sont pleines de finesse et de goût. On verra volontiers ici son joli madrigal sur la santé :

Mettez tous les biens en un tas ;
Perles, rubis, terres, contrats,
Maison superbe et bonne table,
Honneurs à foison, dignité ;
Si je n'y vois point la *santé*
Je donnerai le tas au diable.
La *santé !* Pauvre misérable !
Il m'en souvient, hélas ! il fut un jour
Où j'eusse dit : *si je n'y vois l'Amour.*

BRETIN, (PHILIBERT) né à Auxonne, mourut à Dijon, 1595, âgé de quarante-cinq ans ; médecin et poète. *Poésies amoureuses* et *Mélanges poétiques.*

BRETONNAYAU, (RÉNÉ) né à Vernantes en Anjou. Il exerçait la médecine, et rima, vers le commencement du dix-septième siècle, sous le titre de *l'Esculape français*, la formation de l'homme, ses maladies, leurs symptômes et leurs remèdes.

BRICHANTEAU, (PIERRE DE) gentilhomme ordinaire de la chambre de Henri IV, mort à vingt-deux ans. Soixante-dix sonnets, vingt stances, trois chansons et une épître, le tout en style très-commun.

BRIDAINE, (N.) prêtre, né dans le diocèse d'Uzès, fut un missionnaire très-célèbre. Engagé à prêcher un sermon devant la cour, curieuse de l'entendre, il dit au roi : «*Sire, je ne vous fais point de compliment, parce que je n'en ai pas trouvé dans l'Evangile.*» Nous ne le plaçons ici qu'en qualité d'auteur de *Cantiques spirituels.* Mort en décembre 1767.

BRIE, (N. DE) fils d'un chapelier de Paris. La tragédie des *Héraclides*, la comédie du *Lourdaud*, où

les mauvais plaisans crurent apercevoir le portrait de l'auteur. Mort à Paris 1716.

BRIEUX, (JACQUES-MOISANT DE) conseiller au parlement de Metz, né à Caen, y mourut en 1674, âgé de 60 ans. L'académie de Caen lui doit son existence. *Mes Divertissemens, ou Recueil de Lettres et de Vers français et latins.* Les connaisseurs, s'il y en a beaucoup qui puissent bien apprécier le mérite d'ouvrages faits dans une langue morte, les connaisseurs, dis-je, préfèrent les vers latins de ce poète aux vers français, qui, en vérité, sont bien faibles.

BRISSET, (ROLAND) né à Tours, suivait le barreau à Paris en 1590. Ses tragédies ne se lisent plus. Corneille a tué en ce genre tout ce qui était venu avant lui.

BRODEAU (VICTOR) était de Tours. Il fut valet de chambre et secrétaire de François Ier. Il mourut en septembre 1540. Peu de vers et point de poésie.

BROUSSE, (FR. BERNIER DE LA) mort au commencement du dix-septième siècle, a composé des pastorales, des bergeries, et deux tragédies, dont une a pour titre *l'Embryon romain.*

BRUÈRE (CH. LECLERC DE LA) fut secrétaire d'ambassade à Rome, où il mourut en 1754, âgé de trente-neuf ans. Il a montré du talent pour le genre lyrique, ainsi que le prouvent *Dardanus, les Voyages de l'Amour,* etc. La musique peu savante de ce dernier opéra faillit à en causer la chûte. D'austères censeurs, de leur côté, reprochaient à l'auteur de n'avoir fait qu'un tissu de madrigaux. Voltaire le consola par les vers suivans, omis dans la plupart de ses éditions.

L'Amour t'a prêté son flambeau;
Quinault, son ministre fidelle,

T'a laissé son plus doux pinceau :
Tu jouiras d'un sort nouveau
Sans craindre jamais de Boileau,
Et sans rencontrer de cruelle.

BRUEYS, (David-Augustin de) né à Aix, 1640, mort à Montpellier, 1723, fut abbé, fit des livres de controverse, et des pièces de théâtre. On joue encore sa comédie du *Grondeur,* où il fut aidé par Palaprat. Il a mis en meilleur français *l'Avocat patelin.*

BRUMOY, (Pierre) jésuite, né à Rouen, 1688, mort à Paris, 17 avril 1742. Son *Théâtre des Grecs* lui a fait honneur. « Ses poésies ont prouvé, dit Vol« taire, qu'il est bien plus aisé de traduire et de louer « les anciens que d'égaler par ses propres productions « les grands modernes. »

BRUN, (Ant.-Louis le) né à Paris, 1680, y mourut en 1743. Des opéra, des odes, des fables. Rimeur qui semble né, comme tant d'autres, pour faire nombre : *Nos numerus sumus* et chartas *consumere nati.*

BRUN DE GRANVILLE, (Jean-Etienne le) mort à Paris, sa patrie, en 1765, à vingt-sept ans. Quelques satires insipides, une épître sur les progrès et la décadence de la poésie.

BRUNET, (Hugues) troubadour, né à Rhodez, mort en 1223 dans un cloître de Chartreux, où un dépit amoureux le précipita. Des chansons et des poèmes moraux. L'éloge le plus remarquable que lui donne l'abbé Millot est celui « de plaire à tout le « monde en disant aux fous des folies, aux sots des « sottises, aux gens d'esprit des choses spirituelles. »

BRUNET, (Pierre-Nicolas) né en 1733, mort le 4 novembre 1771. Après avoir donné un faible poème de *Minorque conquise* il s'élança dans la carrière du

théâtre, où il fit beaucoup de pas, et n'avança guère : aux Français *l'Indifférent corrigé*, aux Italiens *le faux Devin*, etc., et à l'Opéra *Hippomène et Atalante*, etc.

BRUTÉ DE LOIRELLE fut censeur royal, et mourut à Paris, 21 mars 1781. Un poème de *David et Jonathas*, en quatre chants, et deux comédies jouées sans succès.

BUFFIER, (Claude) jésuite, né en Pologne de parens français, 1661, mort à Paris le 17 mai 1737. Ses poésies annoncent peu de travail et peu de talent. Ce qu'il a fait de mieux en ce genre c'est sa *Mémoire artificielle*, « où il fait servir les vers, je ne dis « pas la poésie, à leur premier usage, qui était d'imprimer dans la mémoire des hommes les évènemens « dont on voulait garder le souvenir. » Voltaire.

BUSSIÈRES, (Jean de) jésuite, né à Villefranche en Beaujolais, 1607, mort à Lyon, 1678. Des poésies latines qu'on lit dans les écoles ; des poésies françaises qui ne se lisent nulle part.

BUTTET, (Marc-Claude de) né à Chambéry, vivait sous Henri II. Son *Amalthée* est un recueil d'insipides sonnets. Il a fait en français des vers saphiques, à l'imitation des vers latins de ce rhythme : heureusement on ne l'a pas imité ; on ne le lit même plus.

BUYS, (Guillaume du) né en Quercy, vivait sous Henri II, a eu des prix aux Jeux Floraux. Son poème de *la Noblesse* abonde en bons principes et en méchans vers.

C.

CABESTAING, (Guillaume de) gentilhomme de Roussillon ou de Provence, vivait à peu près en 1181. « Ses chansons, qui nous restent au nombre de sept, « expriment d'une manière naturelle et tendre les sen- « timens de son amour. »

Cet amour fut cause de sa mort : il avait pour objet Marguerite, épouse du comte de Roussillon. Celui-ci, transporté de la plus affreuse jalousie, assassine l'amant, lui arrache le cœur, et le fait manger à Marguerite, qui, au sortir de la table où elle venait de dévorer ce cœur qui lui avait été si cher, se précipite d'un balcon, et se tue.

Ceci ressemble un peu à Fayel et à Gabrielle de Vergy.

CADENET, troubadour provençal, se fit templier, et mourut en combattant contre les Sarrazins, 1280. Un poème sur les mauvais plaisans, qu'il nomme *Galiardours*; vingt-quatre chansons où il célèbre le vin et l'amour, et où il reproche aux barons leurs brigandages, etc.

CAHUSAC, (Louis de) né à Montauban, mort à Paris au mois de juin 1759. Des comédies et des tragédies qui eurent du succès; *Pharamond*, qu'il donna fort jeune, et *Zénéide*. Mais le genre où il a vraiment excellé c'est l'opéra. Son *Zoroastre*, inférieur peut-être aux pièces de Quinault, est au-dessus de celles de Lamotte. Il a fait de plus les *Fêtes de Polymnie*, les *Fêtes de l'Hymen*, *Zaïs*, *Naïs*, la *Naissance d'Osiris*, *Anacréon*, les *Amours de Tempé*, etc.

CAILLY (Jacques de) était d'Orléans, mourut en 1674, chevalier de l'ordre de Saint-Michel. Beaucoup d'épigrammes naturellement versifiées. Il les publia sous le nom de d'*Aceilly*, anagramme du sien. Citons-en une ou deux :

Mon cher frère, disait Sylvie,
Si tu quittais le jeu que je serais ravie!
Ne le pourras-tu point abandonner un jour?
-- Oui, ma sœur, j'en perdrai l'envie
Quand tu ne feras plus l'amour.
-- Va, méchant, tu joueras tout le tems de ta vie!

L'enfant que Lise a fait n'est pas plus grand que rien;
Cesse-t-on pour si peu d'être fille de bien?

CAIRELS, (Elias) né à Sarlat en Périgord vers l'année 1200. « Il fut un de ces poètes qui se plaisent « à multiplier les difficultés mécaniques de l'art pour « avoir l'honneur de les vaincre : les vers courts et les « rimes recherchées lui paraissaient un grand mérite, « aussi bien que de commencer chaque couplet par « les derniers mots du précédent. »

Il est un des premiers qui ait mis en vers cette pensée tant répétée depuis : « On est bien dupe de vouloir « toujours être raisonnable! j'ai vu souvent la Folie « réussir où la Raison ne faisait que nuire. »

CAIRON, (Thérèse le Boucher de) morte en Normandie, 1790, à 51 ans. « Eut des vertus et des « talens. Plusieurs petits poèmes manuscrits attestent « ceux-ci. On connaît d'elle une ode sur l'*Insensibi-* « *lité*, publiée dans divers journaux. » Landine.

CALANSON, (Giraud de) jongleur de Gascogne, vivait dans le treizième siècle. Une de ses pièces est curieuse, parce qu'elle peint l'art des jongleurs du tems, et dénomme les instrumens dont ils se servaient.

« Sache jouer du tambour et des cymbales, et faire « retentir la symphonie ; sache jeter et retenir de pe« tites pommes avec des couteaux, imiter le chant des « oiseaux, faire des tours avec des corbeilles. faire at« taquer des châteaux, faire sauter au travers de quatre « cerceaux, jouer de la citale et de la mandore, ma« nier la manicorde et la guittare qu'on entend vo« lontiers, garnir la roue avec dix-sept cordes, jouer « de la harpe, et bien accorder la gigue, pour égayer « l'air du psalterion : jongleur, tu feras préparer neuf « instrumens de dix cordes; fais aussi retentir les lyres « et résonner les grelots, » etc.

CALLIER (Raoul) vivait sous Henri IV, et fit des vers à la Ronsard : *les Infidèles fidèles, fable boscagère*, etc.

CALLIERES, (Fr. de) né au diocèse de Bayeux, de l'Académie française, mort à Paris, 1717, à soixante-douze ans. Quelques poésies, mais faibles : ses ouvrages de diplomatie valent mieux.

CALPRENÈDE, (Gautier de Costes de la) né à Cahors, mort aux Andelys en Normandie, 1663. Des romans peu estimés, et des tragédies qui le sont encore moins. Cependant il y a de belles scènes dans son *Comte d'Essex*. Sa tragédie d'*Erménégilde*, qui est en prose, a sans doute fourni à *Lamotte* l'idée de ne plus faire parler Melpomène en vers. Boileau trouvait trop de fanfaronades dans les pièces de cet auteur :

Tout a l'humeur gasconne en un auteur gascon :
Calprenède et Juba parlent du même ton.

CAMPISTRON, (Jean-Galbert) né à Toulouse, 1656, y mourut le 11 mai 1723, de l'Académie française. Faible imitateur de Racine, dont il avait été

l'élève. *Andronic* est la meilleure de ses tragédies. Sa comédie du *Jaloux désabusé* est conduite avec art ; les caractères en sont aussi vrais que bien soutenus, et la diction en est facile et naturelle ; on pourrait la jouer encore. Sa tragédie-opéra du *Triomphe d'Hercule* lui valut cette épigramme :

A force de forger on devient forgeron :
Il n'en est pas ainsi du pauvre Campistron ;
Au lieu d'avancer il recule :
Voyez Hercule.

CAMPISTRON, (Louis) frère du précédent, mort à Toulouse, 1733, à soixante-dix-sept ans, fut jésuite, et fit des vers que l'on trouve dans le recueil des Jeux Floraux.

CAMUS, (Charlotte de Melsons, épouse d'André Girard le) conseiller d'état. Elle a fait différentes pièces de poésie qui lui ont mérité les éloges des beaux esprits du règne de Louis XIV. Les vers suivans feront juger de sa manière :

A URANIE.

La Probité, la Vertu, le Mérite,
La Noblesse, l'Honneur, l'Esprit et la Beauté,
Après avoir bien consulté
Pour faire une femme d'élite,
Joignirent avec eux et l'Amour et Vénus
Pour aller de concert en prier la Nature.
Elle leur dit : Vous êtes bien venus ;
Nous ferons un chef-d'œuvre, et par les dieux j'en jure.
Ainsi fut dit, ainsi fut fait :
Ils composèrent donc ensemble
Cette femme qui vous ressemble.
Le ciel y mit un esprit tout parfait.

L'Amour en la voyant parut fort en colère,
Et dit avec douleur :
Pourquoi lui donner l'air et les traits de ma mère
Sans qu'elle en ait aussi l'humeur ?
Avec elle jamais je n'aurai rien à faire.
L'Honneur lui répondit : Vous la verrez un jour
Estimée en tous lieux, et surtout à la cour ;
Sans vous même elle saura plaire :
Par elle je pourrai triompher à mon tour,
Et je saurai vous faire taire.
L'Amour, chagrin, sortit avec fureur,
En cédant la place à l'Honneur.
L'Honneur resta près d'Uranie,
Et l'a toujours depuis fidèlement servie.

L'Académie des *Ricovrati* de Padoue avait donné une place à madame Le Camus, qui mourut à Paris le 21 juin 1702.

CANTENAC, rimeur obscur, fit paraître ses *Poésies nouvelles* en 1662. *L'Occasion perdue et retrouvée*, petite pièce très-libre de cet auteur, fut trouvée assez bonne pour être attribuée au grand Corneille.

CARDINAL, (PIERRE) gentilhomme du Puy en Velay, fut un des plus célèbres troubadours du treizième siècle ; il excellait surtout dans les *sirvantes* : ce fut le Juvénal de son tems. Prêtres, moines, marchands, femmes, troubadours même, il n'épargne personne ; il en veut surtout aux seigneurs. « Lorsqu'un grand se met en route la méchanceté le précède, l'accompagne et le suit, la convoitise l'escorte, « l'injustice porte la bannière, et l'orgueil est son « guide, » etc.

CAREL, (JACQUES) ou LERAC, anagramme du vrai

nom, était de Rouen. Depuis long-tems on ne parlerait plus de lui sans ces vers de Boileau :

O le plaisant projet d'un poète ignorant
Qui de tant de héros va choisir Childebrand !

C'est là en effet le héros du poème de l'abbé Carel: *les Sarrasins chassés de France.*

CARON, (LOUIS LE) nommé aussi CHARONDAS, parisien, poète et avocat, décéda en 1617, à quatre-vingts ans. *Le Démon d'Amour*, soixante-dix sonnets sous le titre de *la Clarté amoureuse* (sa maîtresse se nommait *Claire.*)

CARSILLIER, (J.-B.) né à Mantes, avocat au parlement de Paris, mort en 1760. *Etrennes des Amours*, *Requête au Roi pour le curé d'Antoin, contre celui de Fontenoi*, poésie faible.

CASSAGNES, (JACQUES) abbé, de l'Académie française, né à Nîmes, 1615, mort à Paris dans la maison de Saint-Lazare, 1679. Ce qui lui valut cette réclusion fut le chagrin qu'il ressentit de ces deux vers de Boileau :

Si l'on n'est plus au large assis en un festin
Qu'aux sermons de Cassagne ou de l'abbé Cotin.

L'abbé Cassagnes en perdit la tête, et devint fou. Indépendamment de ses sermons il se livrait à la poésie ; mais par malheur il versifiait comme il prêchait.

Il y a pourtant de la facilité et du naturel dans ses vers sur la mort :

Rose en qui je vois paraître
Un éclat si vif et si doux,
Vous mourrez bientôt ; mais peut-être
Je dois mourir plutôt que vous.

La mort, que mon ame redoute,
Peut m'arriver incessamment.
Vous mourrez en un jour sans doute,
Et moi peut-être en un moment.

CASTEL, (JEAN DE) religieux bénédictin. Son principal ouvrage, composé en 1468, est un poème sur la mort, intitulé *Mirouer des Pécheurs et Pécheresses*.

CASTELLOZA. (DONNA) Elle était d'Auvergne, vivait dans le treizième siècle, brûla pour un Armand de Bréon, et versifia pour lui comme Sapho pour Phaon.

« Je vous aime, et j'y trouve ma satisfaction, quoi« que tout le monde dise qu'il sied mal à une dame « de faire à un chevalier des prévenances d'amour, et « de le tenir continuellement auprès d'elle : ceux qui « le disent ne savent pas bien aimer.... Je m'imagine « sans cesse être au moment de vous posséder, vous, « mon ami, que je ne puis rendre sensible : je n'ai de « joie que dans l'illusion d'un pareil songe.... Il n'y a « plus de remède à mon mal ; je meurs si vous ne vou« lez le guérir. »

CASTILLE, (Mademoiselle N. DE) parisienne, a fait beaucoup de vers pieux, une pièce sur la comète de 1680, et des traductions de quelques odes d'Horace. Elle vivait sur la fin du dix-septième siècle, et versifiait comme tout le monde.

CATELLAN, (MARIE - CLAIRE - PRISCILLE-MARGUERITE DE) née à Narbonne, 1662, se fixa, par une suite de son goût pour les lettres, à Toulouse, et mourut près de cette ville, au château de la Masquère, en 1745. Une ode sur *Clémence Isaure* lui obtint le prix des Jeux Floraux. Elle y reçut bientôt après d'autres couronnes qui lui méritèrent enfin des lettres de *maîtresse* dans cette compagnie. Ses talens, ses

qualités et ses grâces la firent surnommer *la moderne Corinne*.

CAVALIER, (Louise) fille d'un procureur de Rouen, y naquit, 25 novembre 1703, et mourut à Paris, 18 mai 1745. Elle épousa un gendarme de la garde, nommé *Lévêque*, et lui porta en dot une charmante figure et beaucoup d'esprit. Ses poésies ont de l'agrément, surtout *Minet, Augustin et le Siècle*.

CAUX DE MONTLEBERT, (Gilles de) contrôleur des fermes, né à Ligneris au duché d'Alençon, 1683, mort à Bayeux, 1733. Il était parent de Corneille, et, à l'exemple de ce grand homme, il fit sa cour à Melpomène. Son *Marius* eut du succès en 1715. Sa tragédie de *Lysimachus*, jouée en 1737, avait été achevée par son fils. Il a laissé outre cela quelques petites pièces de poésie, dont la principale et la mieux versifiée est *l'Horloge de Sable, figure du monde*.

CEPPÈDE, (Jean de la) né à Marseille, fut reçu conseiller au parlement d'Aix le 28 octobre 1578. Des *Théorèmes spirituels*, dont Malherbe a fait l'éloge.

CERCEAU, (Jean-Antoine du) né à Paris en 1670, mort au château de Veret, chez M. le duc d'Aiguillon, en 1730. Il était jésuite, et fit au collège de Louis-le-Grand l'éducation de M. le prince de Conti. « On trouve, dit Voltaire, dans ses poésies françaises, « qui sont du genre médiocre, quelques vers naïfs et « heureux. »

Il voulait suivre Marot, et rarement il atteignait son modèle. On aime pourtant à relire ses contes de la *Nouvelle Eve* et des *Bottes de Foin*, ainsi que ses vers sur *les Pincettes* et à ses *Tisons*. L'on trouve aussi de jolies scènes dans ses comédies : *l'Ecole des Pères*,

les Incommodités de la Grandeur, Esope au Collège, l'Enfant Prodigue, etc.

CÉRISY. (Voyez Habert de.)

CERTAIN (Mademoiselle) « vivait au milieu du « seizième siècle : on a imprimé en 1565 ses poé- « sies, qui sont médiocres. » Landine.

CÉRUTTI, (Joseph-Antoine-Joachim) né à Turin, 13 juin 1738, mort à Paris en février 1792 : il avait été jésuite ; et, pendant les dix ou douze années qu'il passa dans cette société, il remporta divers prix d'éloquence à Toulouse, à Montauban, etc. Rien n'est plus brillant que sa prose. Ses vers, qui doivent seuls nous occuper ici, consistent en une épitre sur *le Charlatanisme*, un poème sur *les Echecs*, et deux ou trois pièces fugitives. Sa poésie, un peu sèche, est semée de traits, et l'on y admire souvent la difficulté vaincue.

CHABANON, (N. de) de l'Académie française, mort à Paris le 12 juillet 1792, fut élève de Voltaire, et donna *Eponine, Eudoxie*, tragédies; *Sabinus*, opéra; *Heureusement* et *les Valets-Maîtres*, comédies, etc. Chabanon fut plutôt un littérateur estimable qu'un bon poète. Sa versification est pénible et glacée : sa prose, qui vaut mieux, a plus fait que ses vers pour sa réputation.

Son frère, CHABANON DE MAUGRIS, mort en 1780, a donné *Alexis et Daphné, Philémon et Baucis*, pastorales; une traduction en vers peu harmonieux, du troisième livre des odes d'Horace.

CHAMPCENETZ. (N. de) officier aux Gardes-Françaises, a fait d'agréables chansons et de petits vers pleins d'esprit et de causticité: mort à Paris sur l'échafaud révolutionnaire, 1793, à trente-cinq ans. Il a travaillé avec M. de Rivarol au *Petit Almanach*

des Grands Hommes. Les deux couplets suivans donneront une idée de la tournure de son génie :

D'un ami suivant les leçons,
Je fais des chansons et des dettes:
Les premières sont sans façons,
Mais les secondes sont bien faites.
C'est pour échapper à l'ennui
Qu'un homme prudent se dérange :
Quel bien est solide aujourd'hui ?
Le plus sûr est celui qu'on mange.

Eh! qui ne doit pas maintenant ?
C'est la mode la plus constante ;
Et le plus petit intrigant
De mille créanciers se vante.
Vieux parens, en vain vous prêchez ;
Vous êtes d'ennuyeux apôtres :
Rappelez-vous donc vos péchés,
Pour être indulgens sur les nôtres.

CHAMPFORT, né à Paris, y mourut en avril 1794. *Mustapha et Geangir*, tragédie ; *la Jeune Indienne* et *le Marchand de Smyrne*, comédies; des contes et autres fugitives, où l'on trouve goût et délicatesse. Dans ses ouvrages peut-être le bel esprit se laisse-t-il trop apercevoir. Champfort était de l'Académie française, où il avait été couronné pour son *Epître d'un Père à son Fils, sur la Naissance d'un Petit-Fils*, pièce remplie de beaux vers. Son ode sur *les Volcans* a de belles strophes. La révolution, dont il fut d'abord l'apotre, finit par en faire un martyr. Dans un moment de cette frayeur qu'il éprouvait fréquemment d'être traîné à l'échafaud, il se tira un coup de pistolet, se frappa ensuite avec un rasoir, et mourut de la suite de ses blessures.

CHAMPIER, (SYMPHORIEN) né à Saint-Sympho-

rieu, dans le Lyonnais, exerça la médecine, fut échevin de Lyon en 1520 et 1523, fit beaucoup de bien à son pays, et beaucoup de vers médiocres.

CHAMPMESLÉ, mort en 1701, à Paris, où il était né, a laissé deux volumes de petites comédies, soit en prose, soit en vers.

Il avait eu pour épouse cette célèbre Champmeslé qui fut, dit-on, aimée de Racine, et dont le jeu semblait donner un nouveau prix aux tragédies de ce grand poète.

CHANCE, (Mademoiselle N. DE) est une de ces muses nombreuses que fit naître, vers le milieu du dix-septième siècle, le goût des vers mis en crédit par Racine, Boileau, La Fontaine, etc.: peut-être étaient-elles encore plus animées par la faveur dont Louis XIV honorait les poètes, et par l'espoir d'obtenir un regard de ce monarque. (Voyez *la nouvelle Pandore,* où l'on a recueilli des vers de mademoiselle de Chancé de Dourlens.)

CHANTELOUVE, (FRANÇOIS DE) Bordelais et chevalier de Malte, fit imprimer en 1575 la tragédie de *feu Gaspard de Coligny, jadis amiral de France, contenant ce qui advint le 24 août 1572, avec les noms des personnages;* en 1582 une autre tragédie de *Pharaon.*

CHAMPS, (FR.-MICHEL-CHRÉTIEN DES) Champenois, né en 1688, mort à Paris, 1747. Des tragédies dont on ne parle plus, et des Recherches sur le Théâtre français que l'on consulte encore.

CHAPELAIN, (JEAN) de l'Académie française, né à Paris, 4 décembre 1595. «Sans la Pucelle il aurait « eu de la réputation parmi les gens de lettres.»

VOLTAIRE.

En effet, son Ode au cardinal de Richelieu, son ju-

gement sur *l'Adone* et sur *le Cid* lui avaient fait une grande réputation. Elle s'avanouit à la naissance de la Pucelle. Ce poème, annoncé, prôné, attendu depuis vingt ans, n'offrit qu'un tissu de vers secs, durs, barbares, sans facilité, sans chaleur, sans poésie; et Chapelain, proclamé auparavant *roi des auteurs*, tomba du haut du Pinde dans les marais de l'Hélicon. Au reste, il n'y eut que douze chants d'imprimés; les autres ont été déposés en manuscrit à la bibliothèque du roi.

Chapelain mourut à Paris, le 22 février 1674, d'une fluxion de poitrine, que lui causa son extrême avarice. Un jour d'académie, qu'il pleuvait à verse, il aima mieux passer le ruisseau, ayant de l'eau jusqu'à mi-jambe, que de payer pour le traverser sur une planche.

CHAPELLE. Son vrai nom est Claude-Emmanuel LUILLIER, puisque c'est celui du maître des requêtes dont il était le fils naturel. Le surnom sous lequel il parut dans le monde lui vient du village de *la Chapelle* près de Paris, dans lequel il était né en 1616, mort en 1686. Poète aimable, gai, facile: tout le monde lit encore son *Voyage de Languedoc et de Provence*. Il fut l'ami de Boileau et de Racine. Son goût excessif pour le vin lui avait fermé la porte de la célèbre Ninon. Il résolut pour s'en venger de s'enivrer tous les jours pendant un mois, et de faire tous les jours aussi une épigramme contre elle. Voltaire ajoute qu'il tint parole, et il cite cette épigramme:

Il ne faut pas qu'on s'étonne
Si toujours elle raisonne
De la sublime vertu
Dont Platon fut revêtu;
Car, à bien compter son âge,
Elle doit avoir vécu
Avec ce grand personnage.

On raconte que Boileau ayant trouvé dans une rue Chapelle à moitié gris, il lui renouvela ses sermons contre le vin. *Entrons ici*, lui dit l'ami de la bouteille; *nous causerons plus à notre aise*. C'était un cabaret. Chapelle finit par y enivrer le prédicateur.

CHAPELLE, (Jean de la) né à Bourges, 1655, mort à Paris le 29 mai 1723, de l'Académie française. Beaucoup de tragédies, que leur faiblesse condamne à l'obscurité; *le Carrosse d'Orléans*, comédie.

CHAPPUZEAU, (Samuel) né à Genève, fut précepteur de Guillaume III, roi d'Angleterre, mourut à Zell, 31 août 1701, vieux, aveugle et pauvre. Beaucoup de comédies; *les Eaux de Pyrmont, Colin-Maillard, le Riche mécontent*, etc. «Il n'est pas sans « mérite du côté de l'intrigue et de l'invention, mais « sa versification est pitoyable. » Landine.

Son récueil est intitulé *la Muse enjouée*.

CHARCE (Mademoiselle N. de la) fut encore une de ces muses que les faiseurs de compilations plus ou moins poétiques assurent avoir été un des ornemens du dix-septième siècle.

CHARLEVAL, (Charles Faucon de Ry de) né à Paris, 1613, mort en 1693. Des chansons, des épigrammes, des sonnets : style faible, mais gracieux. Scarron disait de lui que les *Muses ne le nourrissaient que de blanc manger et d'eau de poulet*.

L'épigramme suivante, attribuée mal à propos au chevalier de Cailly, est de Charleval :

En vain Lise fait la mignarde;
Chaque jour elle s'enlaidit :
Ce n'est pas que je la regarde;
Mais tout le monde me le dit.

CHARPENTIER, (Fr.) décédé le 22 avril 1702, à

Paris, où il était né en 1620, de l'Académie française, a beaucoup écrit en prose et en vers. Ses poésies, pleines de grands mots et vides de sens, justifient ce que Boileau en disait, qu'*il avait eu toute sa vie le style le plus écolier.*

CHARPENTIER, (N.) né à Paris, fut attaché à la police sous M. Hérault; mourut en 1730, après avoir donné à l'Opéra-Comique quelques pièces faiblement intriguées et faiblement écrites : *Les Aventures de Cythère, Qui Dort dîne, Jupiter amoureux d'Io*, etc., etc.

CHARTIER, (ALAIN) né à Bayeux, 1386, mort à Avignon en 1458, fut secrétaire de Charles VI et de Charles VII. Le peu de vers qu'il a laissés ont du mérite ; ils offrent souvent ces rimes redoublées dont Chapelle passe mal à propos pour avoir donné l'exemple. Ce fut à lui que Marguerite d'Ecosse donna un baiser tandis qu'il dormait dans une des salles du palais.

CHASSIGNET, (J.-B.) né à Besançon, y vivait sur la fin du quinzième siècle. Quatre cent quarante sonnets *sur le Mépris de la Vie.* Il a traduit en vers les psaumes de David : on le regarde comme un de ceux qui ont le plus contribué à tirer la poésie française de la barbarie. Je vais mettre le lecteur à portée de juger si c'est un bien grand pas qu'il lui a fait faire. Le poète s'adresse à Dieu :

Par toi le mol zéphyr, aux ailes diaprées,
Refrise d'un air doux la perruque des prées,
Et sur les monts voisins,
Eventant ses soupirs par les vignes pamprées,
Donne la vie aux fleurs, et du sucre aux raisins.

Par toi le doux soleil à la terre, sa femme,
D'un œil tout plein d'amour communique son ame,
Et tout à l'environ
Lui poudre les cheveux, ses vêtemens embâme,
Et de fruits et de grains lui jonche le giron.

CHASTELAIN (Georges) brillait à la cour des ducs de Bourgogne, et mourut le 22 mars 1474. Il était de Gand, et mit en vers les *choses merveilleuses arrivées de son tems.*

CHASTELET, (Gabrielle-Emilie de Breteuil, marquise du) née à Paris, 1706, morte au palais de Lunéville, d'une suite de couches, le 10 septembre 1749. On sera étonné sans doute de me voir ranger parmi les femmes-poètes cette *immortelle Emilie* qui a traduit, expliqué et commenté Newton; mais elle savait tempérer l'austérité des sciences par les charmes de la poésie, et se délassait de la fatigue d'un calcul algébrique en rimant un quatrain. Elle répondit à M. de Voltaire, qui avait fait un long étalage de tout ce qui pouvait flatter le goût et occuper l'esprit de son Emilie :

Hélas! vous avez oublié
Dans cette longue kyrielle
De placer le nom d'amitié :
Je donnerais tout le reste pour elle.

Elle avait fait graver cette inscription à l'entrée de ses jardins :

Du repos, une douce étude,
Peu de livres, point d'ennuyeux,
Un ami dans ma solitude,
Voilà mon sort; il est heureux.

CHASTEUIL, (LOUIS GALAUP DE) né à Aix, 1555, mort le 5 mai 1598. Versification ampoulée et obscure, dans le goût de Dubartas.

CHATEAUBRUN, (J.-B. VIVIEN DE) né à Angoulême, 1686, de l'Académie française, mort à Paris, 1775. *Les Troyennes* et *Philoctète* sont deux tragédies qui eurent un grand succès, et qui sont restées au théâtre. Sa versification est moins forte que naturelle et sentimentale.

Que ne nous apprend-on que les rois sont des hommes!

dit Pyrrhus dans *Philoctète ;* et dans *Astyanax* Andromaque, voyant qu'Ulysse n'emmène pas les soldats placés près du tombeau où elle a caché son fils, dit toute épouvantée au roi d'Itaque :

Ces farouches soldats les laissez-vous ici ?

CHATEL, (ANSELME DU) religieux célestin. Sonnets et quatrains de piété, imprimés en 1590.

CHEVIGNY, (JEAN-AIMÉ DE) né à Beaune, mort en 1604, âgé de quatre-vingts ans. *L'Hymne de l'Astrée, le Pilote de la Nef française*, etc.

CHAULIEU, (GUILLAUME ANFRYE DE) prieur d'Oléron, né à Fontenai dans le Vexin normand, 1639, mort au Temple, à Paris, 1720. Esprit, grâces, facilité, voilà ce qu'on trouve dans ses vers aimables. On y voudrait seulement moins de négligences; mais s'en aperçoit-on quand on lit l'ode sur *Fontenai*, cette ode où règne un si doux abandon?

Fontenai, lieu délicieux
Où d'abord je vis la lumière,
Bientôt au bout de ma carrière,
Chez toi je joindrai mes aïeux!

Muses qui dans ce lieu champêtre
Avec soin me fites nourrir,
Beaux arbres qui m'avez vu naître,
Bientôt vous me verrez mourir !....

Mais je vois revenir Lisette,
Qui, d'une coiffure de fleurs,
Avec son teint à leurs couleurs
Fait une nuance parfaite.

Egayons ce reste de jours
Que la bonté des dieux nous laisse:
Parlons à Lisette d'amours;
C'est le conseil de la Sagesse.

« Il n'aurait tenu qu'à lui de mettre la dernière main « à ses ouvrages; mais il ne savait pas corriger : la « plupart respirent la liberté, le plaisir, et une philo- « sophie au-dessus des préjugés. Tel était son carac- « tère. » VOLTAIRE.

Il fut surnommé *l'Anacréon français*. Son amitié pour le marquis de la Fare est comparée à celle d'Oreste pour Pylade.

CHAUSSÉE, (PI.-CL. NIVELLE DE LA) né à Paris, 1692, mort dans la même ville, 14 mars 1754, de l'Académie française, créateur du comique larmoyant, genre où il a excellé malgré la faiblesse de sa versification. Piron, qui le traitait comme un prédicateur en disant : « Allons entendre le père la « Chaussée, » fit contre lui l'épigramme suivante :

Connaissez-vous sur l'Hélicon
L'une et l'autre Thalie ?
L'une est Chaussée, et l'autre non,
Mais c'est la plus jolie;

L'une a le rire de Vénus,
L'autre est froide et pincée :
Honneur à la belle aux pieds nus !
Nargue de *la Chaussée* !

CHÉNIER, (MARIE-ANDRÉ) né à Constantinople, d'un consul de France, 1763, mort à Paris sur l'échafaud révolutionnaire, 1794. Des *élégies*, des *églogues*, un poème sur *la Chaste Susanne délivrée du supplice par Daniel*, etc. M. Palissot dit que dans les élégies d'André Chénier, «la sensibilité la plus exquise « s'allie à cette naïveté précieuse que la nature n'ac« corde qu'à quelques ames privilégiées, et par la« quelle il semblait se rapprocher beaucoup du carac« tère de La Fontaine.»

CHÉRON (ELIZABETH-SOPHIE) excella dans la peinture, la gravure, la musique; savait l'hébreu et le latin. Elle était de Paris, où elle naquit en 1648, et mourut le 3 septembre 1711. Son mari, M. *le Hay*, était ingénieur. Quoique mariée, elle n'a été placée au temple de mémoire, que sous le nom de *Chéron*. C'est sous ce nom qu'on a imprimé ses *Cantiques* et son poème ingénieux des *Cérises renversées*, traduit en vers latins par M. Raux.

Une dame se fit peindre par elle, et demanda cinq copies de son portrait. *Pourquoi cette quantité?* dit quelqu'un au peintre. Mlle. Chéron répondit par ce verset d'un psaume : *Quoniàm multiplicatæ sunt iniquitates ejus.*

CHEVALIER (GUILLAUME DE) publia en 1584 un très-long poème partagé en trois *visions*, et intitulé *le Décès*, ou *Fin du Monde*.

CHEVREAU, (URBAIN) né à Loudun en 1613, fut d'abord secrétaire de la reine Christine, ensuite précepteur de M. le duc du Maine; il quitta enfin la cour

et le tumulte des sociétés de Paris, et revint dans sa patrie, où il mourut le 15 février 1701. Son *Histoire du Monde* est estimée. Beaucoup de pièces de théâtre, dont on ne sait plus que les titres : *le Mariage du Cid, l'Avocat Dupé, Lucrèce, Coriolan*, etc. Ses œuvres mêlées fourmillent de vers latins et français, ceux-ci quelquefois ingénieux, souvent faibles. Il fit cette épitaphe pour M. de Turenne :

Turenne a son tombeau parmi ceux de nos rois :
Il obtint cet honneur par ses fameux exploits.
Louis voulut ainsi couronner sa vaillance,
Afin d'apprendre aux siècles à venir
Qu'il ne met point de différence
Entre porter le sceptre et le bien soutenir.

CHEVRIER, (FR.-ANT.) né à Nanci, mort à Rotterdam, en 1762, à quarante-un ans. La décence a proscrit son *Colporteur*, et le goût ses comédies.

CHILLAC (TIMOTHÉE DE) vivait sur la fin du seizième siècle. *Les Amours d'Angéline, les Amours de Lauriphile, la Liliade française*, dont Henri IV est le héros, etc.

CHOQUET (LOUIS) est auteur du *Mystère à personnage de l'Apocalypse de Saint-Jean*, représenté à Paris en 1541. Ce poème, devenu rare, contient neuf à dix mille vers.

CHOISEUL DUPLESSIS PRASLIN, (GILBERT) reçu docteur de Sorbonne en 1640, évêque de Comminges, ensuite de Tournai, mort à Paris, âgé de 75 ans, en 1689. Il s'est occupé de ses diocèses, de ses devoirs et des affaires ecclésiastiques bien plus que de la poésie; cependant on a de lui quelques pièces de vers qui décèlent son goût et son talent : je citerai le

sonnet qu'il fit sur là mort d'Anne d'Autriche, mère de Louis-le-Grand.

Superbes monumens d'une grandeur passée,
Vous voilà descendus du trône au monument:
Que reste-t-il de vous dans ce grand changement ?
Qu'un triste souvenir d'une gloire effacée.

Mortels dont la fortune est toujours balancée,
Et qui des ris aux pleurs passez en un moment,
Si vous voulez sortir de votre égarement,
Que ce terrible objet frappe votre pensée.

Anne vivait hier, et cette majesté,
Qui régnait sur les cœurs par sa rare bonté,
Dans ces antres sacrés n'est plus qu'un peu de cendre.

Orateurs, taisez-vous; cette foule de rois,
Qui sont ici comme elle et sans force et sans voix,
Fait moins de bruit que vous, mais se fait mieux entendre.

Il semble que Scarron ait voulu parodier ce sonnet, dans celui qu'il commence par ce vers:

Superbes monumens de l'orgueil des humains,

Et qu'il finit par ceux-ci:

Faut-il donc s'étonner qu'un méchant pourpoint noir,
Qui m'a duré deux ans, soit percé par le coude ?

CHOLIÈRES est le nom de l'auteur obscur de quelques ouvrages presque aussi inconnus que lui. Ses œuvres poétiques furent imprimées en 1588. Ses contes ont pour titre : *Neuf Matinées et neuf après-Dînées du sieur de Cholières.*

CHRESTIEN, (FLORENT) né à Orléans, 1540, mort à Vendôme, 1596, fut précepteur de Henri IV, et fit des vers qui furent peu goûtés. Il eut part à la *Satire Ménippée.*

CHRÉTIEN, de Troyes, surnommé MÉNESSIER, *orateur et chroniqueur de madame Jeanne, comtesse de Flandres*, a mis en vers français les aventures de divers chevaliers de la Table-Ronde. En citant quelques-uns de ses vers je donnerai une idée de son style et de celui du tems. Il vivait vers l'an 1200 :

Puisque vos plaist, or m'escoutés,
Cuer et oreilles me prestés ;
Car parole ouïe est perduë,
S'elle n'est de cuer entenduë.
Qu'as oreilles vient la parole,
Ainsi comme li vent qui vole,
Mès ni arreste ne demore :
Ains s'en parts en molt petit d'ore,
Se li cuer n'est si éveillé
Qu'al prendre soit apareillé,
Et qu'il la puisse en son venir
Prendre et enclorre et retenir.

CLÉMENT, (PIERRE) né à Genève, 1707, mort dans un état de démence à Charenton, 1767. Outre ses *cinq Années Littéraires*, il a laissé trois pièces de théâtre, dont une est la tragédie de *Mérope*, et des pièces fugitives où il y a de la vivacité et de l'esprit.

Au milieu du dix-septième siècle un M. CLÉMENT, conseiller à la cour des aides de Paris, faisait aussi des vers.

CLERC, (MICHEL LE) né à Alby, mort à Paris, dans un âge très-avancé, le 8 décembre 1692 ; de l'Académie française. Plusieurs tragédies : *Virginie*, *Oreste*, *Iphigénie*, etc. Ce fut à l'occasion de celle-ci que Racine fit l'épigramme suivante :

Entre Le Clerc et son ami Coras,
Deux grands auteurs rimant de compagnie,
N'a pas long-tems s'ourdirent grands débats
Sur le propos de leur Iphigénie.

Gérard lui dit : La pièce est de mon cru.
Le Clerc répond ; Elle est mienne et non vôtre.
Mais aussitôt que la pièce eut paru,
Plus n'ont voulu l'avoir fait l'un ni l'autre.

CLÉRIC, (PIERRE) jésuite, né à Béziers, mort à Toulouse en 1740, à soixante-dix-neuf ans, fut couronné huit fois aux Jeux Floraux. Il a traduit en vers français l'*Electre* de Sophocle. On peut dire de ses poésies, en parodiant un vers de Gresset :

Ce sont d'assez bons vers pour des vers de province.

Voici une de ses stances : le poète po strophe *l'or haïssable :*

Tu peux donner les diadêmes,
Armer des bataillons nombreux,
Former d'utiles stratagèmes ;
Mais peux-tu faire des heureux ?
O! si les grands à notre vue
Offraient leur ame toute nue,
Quels troubles n'y verrions-nous pas !
Moins s'agitent les mers du pole
Quand les fougueux enfans d'Eole
En font le champ de leurs combats.

CLOPINEL est le surnom donné à *Jean de Mehun*, parce qu'il était boiteux ; né à Mehun-sur-Loire en 1280, mort en 1364. Il a continué et achevé le célèbre roman de *la Rose*. Les dames y sont fort maltraitées. Plusieurs d'entre elles le surprirent un jour ; et, comme elles étaient en force, elles formèrent le projet d'exercer sur lui le même traitement qu'un pédant se permet sur son écolier. « *Je me soumets à ce châtiment*, leur dit-il, *pourvu que la plus laide ou la moins sage frappe les premiers coups.* » Aucune ne voulut commencer.

COCQUARD, (Fr.-Bernard) avocat au parlement de Dijon, sa patrie, où il naquit en 1700. « Ses « poésies recueillies bordent aujourd'hui les quais, « après avoir occupé quelques pages dans le Mercure. »

Sabatier.

Le madrigal suivant est un de ses meilleurs:

Je sens quand je vous vois une joie inconnue;
Quand je ne vous vois pas je suis au désespoir;
Et je voudrais toujours vous voir,
Ou ne vous avoir jamais vue.

COGOLIN, (Joseph de Cuers, chevalier de) né à Toulon en 1702. Après avoir servi dans la marine, il se livra entièrement à la poésie. Ses traductions de divers morceaux de Virgile et d'Ovide offrent toujours des vers faciles et souvent des vers à retenir. Un poëme contre *le Matérialisme*. Mort à Lyon le 1er janvier 1760.

COLARDEAU, (Ch.-Pierre) né à Janville dans l'Orléannais, 1735, mort à Paris le 7 avril 1776. C'est le poète dont la manière a le plus approché de la versification de Racine. Il n'est point de littérateur qui ne sache son *Epître d'Héloïse à Abailard*. « *L'Epître* « *à M. Duhamel*, le poëme des *Hommes de Prométhée*, la traduction du *Temple de Gnide*, respirent « cette élégante facilité, cette mollesse voluptueuse, « cette harmonie séduisante qui ont fait de M. Colardeau un de nos poètes les plus aimables. »

Laharpe.

Il fut élu à une place de l'Académie française: la mort l'empêcha d'aller s'y asseoir. M. de Laharpe, son successeur, dit en relevant cette triste circons-

tancé : « C'est descendre au tombeau la couronne à la « main. »

COLIN, (JACQUES) né à Auxerre, de l'ordre de S. Augustin, lecteur de François Ier, mort en 1537. Quelques épîtres, un dialogue passable entre *Cupidon* et *Vénus*.

COLLÉ, (CHARLES) secrétaire et lecteur de M. le duc d'Orléans, né à Paris, 1709, mort dans la même ville, 2 novembre 1783. Le regret d'avoir perdu sa femme, qu'il aimait beaucoup, accéléra la fin de sa carrière. Auteur plein d'esprit, et convive plein d'amabilité, il fut l'un des ornemens du célèbre Caveau. Sa *Partie de Chasse de Henri IV* eut le plus grand succès : *Dupuis et Desronais*, *la Vérité dans le Vin*, etc., prouvent son talent pour le théâtre. Il en montra encore plus pour les chansons, dont quelques-unes, par malheur, passent les bornes de l'honnête gaîté : celle qu'il fit sur la prise de port Mahon lui valut de la cour une pension de six cents livres. Jamais couplets ne furent mieux payés; mais jamais aussi chansonnier ne mérita mieux cette récompense.

Voulant un jour se moquer de cette manie trop à la mode de son tems, et peut-être encore plus du nôtre, de cette fureur de mettre partout de la finesse, et d'avoir l'air de dire quelque chose en ne disant rien, il fit ce couplet chez madame de Tencin :

Qu'il est heureux de se défendre
Quand le cœur ne s'est pas rendu !
Mais qu'il est fâcheux de se rendre
Quand le bonheur est suspendu !
Souvent par un mal entendu
L'amant adroit se fait entendre.

M. de Fontenelle crut trouver un sens délicat dans ce couplet, et il pria le chanteur de le répéter. Sur cela madame de Tencin lui dit : « *Ma grosse*

bête, (*) *ne vois-tu pas que ce couplet n'est que du galimathias? — Il ressemble si fort*, répondit Fontenelle, *à tous les vers que j'entends lire ou chanter ici, qu'il n'est pas étonnant que je me sois mépris.* »

COLLERIE, (ROGER DE) prêtre, secrétaire de l'évêque d'Auxerre, né en 1494, mort vers 1540. Il se donne dans ses poésies gajes et familières le surnom de *Bontems* : et de là cette espèce de sobriquet si connu : *c'est un Roger Bontems*.

COLLET, (CLAUDE) de Rumilly en Champagne, vivait encore en 1553. *L'Oraison de Mars*, l'*Epître du Coq à l'Ane*, etc.

COLLET, (N.) secrétaire de l'ordre de Saint-Michel, mort à Paris en 1787. Une *Epître à l'Hymen*, où ce dieu est loué en aussi bons vers que l'Amour pourrait en inspirer.

COLLETET, (GUILL.) né à Paris, 1598, y fut avocat aux conseils, et y mourut en 1659, de l'Académie française. On trouve quelque mérite dans ses poésies quand on a le courage de les parcourir. Ce fut à lui que le cardinal de Richelieu fit compter 600 liv. pour six vers qui peignaient admirablement bien, suivant son éminence, des canards barbotant dans une mare.

COLLETET, (FR.) fils du précédent, a fait des vers plus mauvais encore que ceux de son père. *La Muse Coquette* est le titre de son recueil. C'est de lui que Boileau a dit dans ses satires:

Tandis que Colletet, crotté jusqu'à l'échine,
S'en va chercher son pain de cuisine en cuisine,
Savant en ce métier si cher aux beaux esprits,
Dont Montmaur autrefois fit leçon dans Paris.

(*) On sait que madame de Tencin appelait *ses bêtes* les gens de lettres à qui elle donnait un dîner tous les mardis, et deux aunes de velours au jour de l'an.

COMBES DES MORELLES, (Perrette-Marie) née à Riom le 19 mai 1728, morte à la fin du siècle. *OEuvres spirituelles*, 2 vol. in-12, renfermant des poésies et des cantiques. Elle avait été élevée à Saint-Cyr.

COMMIRE, (Jean) jésuite, né à Amboise, 25 mars 1625; mort à Paris, 25 décembre 1702. Il dut à la nature un génie heureux pour la poésie : ce fut moins aux vers français qu'il le consacra qu'aux vers latins. Les recueils du tems offrent plusieurs exemples des premiers. Mais rien n'est plus commun ni moins ingénieux que ses rondeaux sur *la Mort d'un Chat*, sur *la Puissance de Louis-le-Grand*, sur *la Défaite de l'Hérésie*, etc. Il semble avoir gardé tout son feu pour ses odes latines, et toute sa délicatesse pour ses idylles et ses fables, écrites aussi en latin.

CONDAMINE, (Charles-Marie de la) né à Paris, 1701, y mourut le 3 février 1774, de l'Académie française et de celle des Sciences. Il est connu comme savant astronome : on doit ajouter qu'il faisait avec facilité des vers agréables, ingénieux et d'une tournure piquante. Dans un âge avancé ayant épousé une jeune femme, il lui dit :

Oui, de mon sort Titon serait jaloux.
Que ses liens sont différens des nôtres!
L'Aurore entre ses bras vit vieillir son époux,
Et je rajeunis dans les vôtres.

A sa réception à l'Académie française il fit ce quatrain :

La Condamine est aujourd'hui
Reçu dans la troupe immortelle :
Il est bien sourd ; tant mieux pour lui :
Mais non muet ; tant pis pour elle.

COQUILLART (GUILLAUME) vivait sous Charles VIII (1490). Il fut prêtre, official de Reims, et n'en oublia pas moins dans ses vers ce qu'il devait à son caractère et à sa place. Les titres de ses pièces sont : *Le Procès entre la Simple et la Rusée, le Purgatoire des mauvais Maris, l'Avocat des Dames de Paris qui vont gagner des pardons*, etc.

« La manière hardie avec laquelle il parle des per-
« sonnes et des choses les plus respectables, ainsi que
« les ordures dont il salit presque toutes ses pages, ont
« mis dans ses intérêts ceux qui ne sont pas ennemis
« de la satire et de la licence. » MASSIEU.

Il mourut de chagrin d'avoir perdu une somme considérable à *la morte*, sorte de jeu alors en usage. Marot fit à cette occasion un quatrain où il joua sur les mots.

La morte est jeu pire *qu'aux quilles*,
Ni qu'aux échecs, ni *qu'au quillart*.
A ce méchant jeu COQUILLART
Perdit la vie et ses *coquilles*. (*)

CORAS, (JACQUES DE) originaire de Toulouse, mort à Paris, 1677. Son poème de *Jonas, ou Ninive pénitente*, est tiré de l'oubli par ce vers de Boileau :

Le Jonas inconnu sèche dans la poussière.

Ses œuvres ont été recueillies et imprimées en 1665. On y trouve, je crois, la tragédie d'Iphigénie, faite en société avec Le Clerc. (*Voyez ce mot.*)

On aurait pu mettre sur la tombe de Coras pour

(*) Il portait trois coquilles dans ses armoiries.

toute épitaphe le dernier vers de ce quatrain, fait par Gombaud :

Colas est mort de maladie :
Tu veux que j'en pleure le sort.
Que diable veux-tu que j'en die ?
Colas vivait, Colas est mort.

CORBIN, (JACQUES) avocat, né en Berry, mort à Paris, 1653, est encore un de ces poètes infortunés que Boileau a malheureusement privé

. . . . du commun avantage
D'être cachés dans la foule des morts.

CORNEILLE, (PIERRE) né à Rouen, 1606. « Quoiqu'on ne représente plus, dit Voltaire, que six ou « sept pièces de trente-trois qu'il a composées, il sera « toujours le père du théâtre. » Mort à Paris, doyen de l'Académie française, le premier octobre 1684.

C'est là un de ces génies du premier rang, dont on ne peut parler sans être au-dessous de son sujet! il faut les nommer et se taire ; leur nom est leur plus bel éloge ; et ce vers de Voltaire donne du premier de nos poètes tragiques une plus haute idée que ne le pourrait faire l'éloquence la plus recherchée :

Le grand Condé pleurant aux vers du grand CORNEILLE.

CORNEILLE, (THOMAS) né à Rouen, 1625, frère du précédent, et comme lui de l'Académie française, mort aux Andelys, 8 décembre 1709. De ses trente-quatre pièces de théâtre on ne joue plus qu'*Ariane* et *le Comte d'Essex*. « Homme qui aurait eu une « grande réputation s'il n'avait point eu de frère. »

VOLTAIRE.

CORNU, (PI. DE) né à Grenoble, où il était con-

seiller au parlement, vivait en 1600. Des poésies amoureuses où l'on voudrait plus de sentiment, et des épigrammes où l'on voudrait plus d'esprit : elles ne roulent que sur des *jeux de paroles*, comme dit madame de Sévigné.

CORROZET, (GILLES) né à Paris le 4 juillet 1510, y mourut en 1568. Il était libraire : on a de lui des *Epîtres Vénériennes* (amoureuses), *Fantaisies*, *Complaintes*. Il a fait, comme nous, le *Parnasse des Poètes français ;* et, pour vouloir ne rien omettre, comme nous, il y a placé aussi beaucoup de gens qui n'ont eu de poète que le nom.

COSNARD, (Mlle) parisienne, donna au théâtre, en 1650, la tragédie des *Chastes Martyrs* : c'est tout ce qu'on sait de cette fille poète.

COSSART. Il ne s'agit pas ici du jésuite de ce nom, orateur et poète latin ; mais d'un rimeur qui, en 1606, fit paraître un poème sous le titre bizarre de *Brasier spirituel*, ouvrage devenu rare par sa singularité.

COTEL, (ANT. DE) conseiller au parlement de Paris, publia en 1578 ses *Mignardises et gayes Poésies*. Il a fait quelques bonnes épitaphes et un joli parallèle entre un fou et un poète.

COTIN, (CH.) né à Paris, où il est mort en 1682, prédicateur, poète, de l'Académie française, objet éternel des satires de Boileau. On a pourtant retenu de lui ce quatrain :

> Iris s'est rendue à ma foi :
> Qu'eût-elle fait pour sa défense ?
> Nous n'étions que nous trois ; elle, l'Amour et moi ;
> Et l'Amour fut d'intelligence.

COTTEREAU, (CLAUDE) né à Tours, fut cha-

noine de Paris, où il mourut, dans un âge avancé, vers l'an 1556. Quelques épitres en vers.

COULANGES, (PHILIP.-EMMANUEL DE) maître des requêtes, mort à Paris, sa patrie, en 1716, à 85 ans. Ses chansons faisaient les délices de son tems, et font encore plaisir dans le nôtre. A quatre-vingts ans il répondit par ce couplet à un directeur qui l'engageait à s'occuper uniquement de son salut :

Je voudrais à mon âge,
Il en serait tems,
Etre moins volage
Que les jeunes gens,
Et mettre en usage
D'un vieillard bien sage
Tous les sentimens.
Je voudrais du vieil homme
Etre séparé :
Le morceau de pomme
N'est pas digéré.

Un autre M. de COULANGES, qui n'a que le nom de commun avec le précédent, a fait imprimer, vers 1770, un choix de ses poésies, à la tête duquel il nous apprend qu'il a fait plus de dix mille vers en sa vie, et qu'à l'exception des quatre mille qui composent son *recueil*, tous les autres ont été la proie des flammes. Son *Tombeau de Grégoire* a du naturel et de la gaîté.

COURTIN DE CISSÉ, (JACQUES DE) né à Nogent-le-Rotrou, mort à 24 ans, le 18 mars 1584. Ses vers semblaient promettre un poète.

Un autre COURTIN, professeur en l'Université de Paris, a laissé des poésies publiées en 1687, entre autres un poème sur *la Chûte d'Adam*, un autre sur *Charlemagne*, un autre encore sur *la Conquête de la*

Franche-Comté. Le recueil est dédié à *David, pénitent;* et *les lecteurs,* dit M. de Landine, *partagent la pénitence.*

COURVAL-SONNET, (THOMAS DE) né à Vire en Normandie, médecin. Il vivait sous Louis XIII. Des satires.

COUTEL, (ANT.) né à Paris, 1622, mort à Blois vers 1693. Ses poésies parurent sous le titre de *Promenades.* On y trouve une idylle en vers alexandrins sur *les Moutons;* et l'envie prétend que Mme Deshoulières l'avait bien lue.

COYPEL. Ce nom qui semble n'annoncer que des peintres annonce aussi des poètes.

ANTOINE, né à Paris en 1661, premier peintre de MONSIEUR, et depuis premier peintre du roi, en 1717, a laissé plusieurs pièces de vers, surtout une *Epître d'un Père à son Fils sur la Peinture.* Il mourut à Paris le 7 janvier 1722.

CHARLES-ANTOINE, son fils, mort à Paris en 1752, à 58 ans, a fait aussi beaucoup de tableaux et de pièces de théâtre. Celles-ci furent presque toutes jouées à la cour, ou dans la maison d'Orléans. *Le Triomphe de la Raison, le Défiant, la Capricieuse, les Effets de l'Absence,* etc.

CRÉBILLON, (PROSPER JOLIOT DE) né à Dijon, 15 février 1674, de l'Académie française, l'un de nos quatre premiers poètes tragiques. La terreur est son partage. *Atrée et Thyeste, Rhadamiste et Zénobie* égaleraient sans la dureté des vers ce qu'il y a de plus parfait au théâtre. Mort à Paris, 17 juin 1762. Louis XV, qui l'aimait, lui demanda un jour s'il était vrai qu'il eût quatre-vingts ans. *Mon baptistaire peut les avoir,* répondit vivement Crébillon; *mais je ne les ai pas.*

Les gens de lettres qui travaillent pour le théâtre ignorent peut-être une obligation essentielle qu'ils ont à M. de Crébillon. Des créanciers de mauvaise humeur avaient fait saisir ses honoraires de *Catilina* en vertu d'une sentence des *consuls*. Crébillon courut chez le ministre, se plaignit, et lui dit gravement que *Catilina n'était pas consulaire*. Louis XV, à qui le mot fut rapporté, en rit beaucoup, et fit rendre par son conseil un arrêt qui déclare insaisissables les fruits de l'esprit et du talent.

On demandait à Crébillon pourquoi il avait adopté le genre terrible. *Je n'avais pas le choix*, répondit-il : *Corneille avait pris le ciel, Racine la terre ; il ne me restait que l'enfer ; je m'y suis précipité.*

CRETIN, (GUILLAUME DUBOIS, dit) originaire de Lyon, fut chantre de la Sainte-Chapelle de Paris, où il mourut vers 1525. Rabelais le traite de poète ridicule, et Marot de *souverain poète français*. Sa devise était *mieux que pis*. Les jeux de mots, les pointes, les équivoques, les turlupinades font le grand mérite des poésies de Cretin. Il employa assez fréquemment les vers de quatre syllabes :

Pasteurs loyaux,
En ces jours beaux
Je vous convie
A jeux nouveaux.
. . . .
Bergères franches,
Cueillez des branches
De lauriers verts, etc.

CROYSSARD, (MICHEL) de Lyon, jésuite. Des hymnes et des cantiques, imprimés en 1591.

CYRANO, (SAVINIEN) surnommé *de Bergerac*,

où il était né en 1620, mourut à Paris en 1655. Sa tragédie d'*Agrippine* fut bien reçue. Le public accueillit de même favorablement la comédie du *Pédant joué* : on la regarde comme la première comédie en prose, et la première où l'on ait fait parler aux paysans leur langage.

D.

DABONDANCE, notaire au Pont-Saint-Esprit, est auteur d'un *Mystère de la Passion*, en vers et à *personnages*. On ignore quand il a vécu ; ce doit être sous Charles VI. Son ouvrage imprimé à Lyon est très-rare.

DAIX, (FR.) né à Marseille, publia en 1605 ses *Mélanges poétiques de diverses Amours*.

DALET, (N. Comtesse DE) fille de M. le comte de Bussy-Rabutin, est mise au nombre des femmes-poètes qui ont illustré le siècle de Louis XIV. Je ne crois pas qu'elle ait fait un recueil de ses poésies; je ne connais même de ses vers que le conte suivant, qui a été conservé par le P. Bouhours, et qui, en montrant la faiblesse du talent poétique de l'auteur, apprend toujours davantage à se défier des réputations.

LA CALOMNIE CONFONDUE,

CONTE.

La Calomnie un jour s'applaudissait
D'avoir osé diffamer l'Innocence.
Comme le bruit partout s'en répandait,
La Vérité prit part à cette offense.

A l'accusée elle promit vengeance,
Et la fit bientôt éclater,
Sans faire aucune violence :
Car, pour chacun désabuser,
L'accusée ayant pris le parti du Silence,
La Vérité n'eut qu'à parler.

DANCHET, (Antoine) de l'Académie française, né à Riom, 1671, mort à Paris, 21 février 1748. Quelques tragédies faibles, de jolis opéra, des odes et des cantates, où il y a plus de douceur que d'élévation.

M. Danchet voulait qu'en poésie on employât toujours les expressions les moins communes et les plus nobles; et il avait raison. Un jeune auteur vint lui lire une pièce de vers qui commençait par celui-ci :

Maison qui renfermes l'objet de mes amours.

Changez ce premier mot, lui dit M. Danchet; mettez *palais*, *beaux lieux*, etc. *Hélas! monsieur*, répondit le jeune homme, *c'est une maison de force*. — *En ce cas continuez*.

Pour donner une idée des vers de Danchet je citerai ceux-ci :

Que l'amant qui devient heureux
En devienne encor plus fidèle :
Que toujours dans les mêmes nœuds
Il trouve une douceur nouvelle.
Que les soupirs et les langueurs
Puissent seuls fléchir les rigueurs
De la beauté la plus sévère :
Que l'amant comblé de faveurs
Sache les goûter et se taire.

DANGEAU, (Philippe de Courcillon, Marquis de) naquit dans la Beauce en 1638, et mourut à Paris en 1720, de l'Académie française; posséda de grandes

charges à la cour, où il brilla. Le duc de Saint-Simon, dans le portrait peu flatteur qu'il en a tracé, dit : « Il « faisait des vers, était bien fait, de bonne mine et « galant.» Sa facilité à rimer était prodigieuse. Un jour se mettant à la table du jeu du roi pour faire la partie de S. M., il pria ce monarque de le placer sur la liste des seigneurs qui devaient être du voyage de Marly. *Je le veux bien,* dit le roi; *mais vous me le demanderez en cent vers, que vous me réciterez après la partie.* Dangeau accepta, fit en jouant cent vers alexandrins bien comptés, et les récita en terminant la partie de piquet, qu'il eut encore le bon esprit de gagner.

C'est à lui qu'est adressée la satire de Boileau *sur la Noblesse.*

DANIEL, (Arnaud) né en Périgord, est l'un de nos plus anciens poètes; il mourut vers 1187. On vanta beaucoup ses *Fantaumariés dau paganisme.* Il a été également loué par le Dante et par Pétrarque : celui-ci l'appelle *le grand maître d'amour.* On fait remonter jusqu'à lui la folie des bouts rimés.

DAUBASSE, (Arnaud) poète gascon, né en 1660 à Moissac sur le Tarn, mort à Villeneuve d'Agen en 1710. Ce fut le Maître Adam de son pays : celui-ci était menuisier; Daubasse faisait des peignes de corne; et tous les deux, sans étude, sans maîtres et sans sortir de leurs boutiques, firent des vers aimables, faciles et brillant d'imagination.

En aidant une dame à passer une *palanque,* ou petit pont de planches sur un ruisseau, Daubasse lui adressa cet impromptu :

Bous sciez belo coumo lou jour;
Xamaï la neou n'estet pus blanquo,
Et per passa lou riou d'Amour,
Nou bouldrioï pas d'aoutro palanquo.

DEBEZ, (Ferrand) né à Paris, où il mourut en 1581, âgé de 53 ans, fut recteur de l'Université. Des rondeaux, des sonnets, des bergeries.

DÉGUILLEVILLE, (Guillaume) parisien, moine de Cîteaux, rima en 1330 des *songes* et des *pèlerinages*.

DEJAURE, auteur du *Franc Breton*, de *Montano*, de *l'Incertitude maternelle*, de *Lodoïska*, etc., mort jeune à Paris, en octobre 1800. Il annonçait du talent pour le théâtre, et tournait agréablement un vers.

DELAUDUN, (Pierre) né à Aigaliers, diocèse d'Uzès. Il exerça les fonctions de juge dans cette dernière ville; et de l'audience il grimpait sur le double mont. Son père avait déjà fait de mauvais vers; il l'imita: en 1559 il donna un *Art poëtique;* en 1604 *la Franciade*, deux tragédies (*Dioclétien* et *Horace*) etc. : style de Ronsard. Mort de la peste, 1620.

DENYSOT, (Nicolas) peintre et poète, né au Mans, 1515, mort à Paris, 1559, se piquait d'imiter Jodelle; a laissé des Cantiques. Il avait changé son nom en celui d'*Alsinoys*.

DÉPLANCHES, (Jean) né à Nouaillé en Poitou, vivait vers 1580. *Œuvres chrétiennes*, *Mélanges de diverses Poésies*, parmi lesquelles se trouve la *Misogine*, composée de cent trente-une stances contre les femmes.

DESBOULMIERS. (Jean-Augustin-JULIEN) Ce dernier nom est celui que l'auteur prenait le plus volontiers. Il était de Paris, où il mourut d'une maladie de poitrine en 1771, âgé d'environ 40 ans.

Plus romancier que poète ; il a pourtant donné plusieurs morceaux de poésie facilement écrits, et insérés dans son recueil, qu'il a intitulé : *De Tout un Peu.* Il a fait aussi pour l'Opéra-Comique *le Bon Seigneur, Raimond et Toinette,* etc.

DESCARTES, (CATHERINE) nièce du célèbre philosophe de ce nom, mourut en 1706 à Rennes, sa patrie, où elle s'était retirée après avoir vécu long-tems à Paris. Elle y avait eu pour amie intime mademoiselle de Scudéri, dont elle partageait le goût pour les vers. Ceux de mademoiselle Descartes sont ingénieux et délicats. *L'Ombre de Descartes* et la *Relation de sa mort* sont les deux pièces qui lui firent le plus d'honneur : dans la seconde les vers sont mêlés à la prose. Voici l'endroit où elle suppose un entretien de M. de Chanut, notre ambassadeur à Stockholm, avec Descartes, qu'il logeait et qui mourut chez lui.

N'oublions jamais, mon cher frère,
Que la douleur et la misère
Du corps mortel que nous avons
Et de la terre où nous vivons
Sont l'apanage nécessaire :
C'est un tribut que nous devons ;
Rendons-le librement, et suivons sans murmure
La conduite de la nature :
Elle est bonne, elle est sage, et ses riches présens,
Comme ceux d'une bonne mère,
Se répandant sur nous, se font goûter long-tems,
Et ses grands maux ne durent guère.

DESCALLIS, (FR.) d'Aix en Provence, vivait en 1600. Rimeur fécond, pauvre poète. Sa *Lydiade* est son grand ouvrage.

DESCOLES publia en 1555 un poème ayant pour titre *l'Enfer de Cupidon.*

DESFORGES MAILLARD, (PAUL) né au Croisic, 1699, fit des vers sous le nom de mademoiselle *Malcrais de la Vigne*. Ce stratagême lui réussit : il fut, comme femme, fêté par tous nos beaux esprits, qui en firent, suivant l'usage, une quatrième grâce, une dixième muse, et qui lui prodiguèrent des déclarations amoureuses et des éloges emphatiques. Enfin, la farce ayant assez long-temps duré, Maillard reprit son nom et son sexe, et l'on ne parla plus de lui. Piron a tiré un grand parti de cette aventure dans sa Métromanie. Maillard mourut à Paris en 1772.

DESFORGES, (N.) secrétaire de M. le maréchal de Broglie, et commissaire des guerres, mort à Paris au mois d'août 1768. Des vers pleins de force et des indiscrétions firent sa réputation et ses malheurs. Indigné d'avoir vu arrêter à l'Opéra même le malheureux Edouard, prétendant au trône d'Angleterre, il fit une pièce qui commençait par ces deux vers :

Peuple jadis si fier, aujourd'hui si servile,
Des princes malheureux tu n'es donc plus l'asile, etc.

Desforges ne dissimula pas qu'il en était l'auteur. Il fut pris, conduit au fort Saint-Michel, et enfermé dans un cachot de huit pieds quarrés, dans lequel il languit trois ans, et d'où il ne sortit que par la protection de M. de Broglie.

DESIRÉ, (ARTHUS) normand, prêtre fanatique, vivait en 1560. Des cantiques et beaucoup de vers sur les affaires du tems : c'est tout ce que l'on peut en dire.

DESLANDES, (ANDRÉ-FRANÇOIS BOUREAU) né à Pondichéri, 1690, mort à Paris, 1757, après avoir été commissaire de la marine à Brest et à Rochefort. Il eût pu être utile s'il eût su mettre un frein à sa

liberté de penser; car il était vraiment littérateur. Les bonnes mœurs condamnent ses vers latins, le goût réprouve ses vers français, et la saine raison ne lit qu'avec réserve son *Histoire critique de la Philosophie*, et ses *Réflexions sur les grands Hommes morts en plaisantant*.

DESMAHIS, (Jos.-Fr.-Edouard de Corsambleu) né à Sully-sur-Loire, 1722, mort à Paris, 1761. Pièces fugitives du meilleur ton. Il a fait la petite comédie de *l'Impertinent,* pièce bien versifiée.

L'abbé Sabatier dit que les poésies de Desmahis seraient supérieures à celles de Chapelle et de Chaulieu *si l'esprit n'y étouffait pas trop le sentiment*. Il est vrai qu'il prodigue l'esprit. Peu de morceaux m'ont paru plus ingénieux que son *Hymne au Silence*, qui fait partie de son charmant *Voyage d'Eponne*, près de Saint-Germain :

Silence, frère du Repos,
Habitant de la solitude,
Ami des arts et de l'étude,
Qui fais la pourpre et les faisceaux,
Toi par qui le sage se venge
Des critiques, des cabaleurs,
Des ignorans et des railleurs,
Reçois cet hymne à ta louange,
Et me préserves en échange
Du commerce des grands parleurs.
Quand notre oreille est affligée
Par de froids et brayans discours
C'est par toi qu'elle est soulagée :
Quand la raison est outragée
C'est à toi seul qu'elle a recours.
Après avoir par la parole
Amusé le sot genre humain,
La science, toujours frivole,

Et le bel esprit, toujours vain,
Privés du renom qui s'envole,
Vont se reposer dans ton sein.
Tu peins les amoureuses flammes
Mieux que les plus galans propos:
Les plus ingénieux bons mots
Ne valent pas tes épigrammes:
Tu conserves l'honneur des femmes,
Et tu tiens lieu d'esprit aux sots.

DESMARAIS. (Regnier) (*Voyez* REGNIER.)

DESMARETS de Saint-Sorlin. (*Voyez* SAINT-SORLIN.)

DESMOULINS, (Laurent) prêtre du diocèse de Chartres, y vivait vers 1520. On ne connaît d'autres vers de lui que *le Catholicon des Maladvisés*, autrement *le Cimetière des Malheureux*. Le cadre est un songe.

DESPORTES, (Philippe) né à Chartres, 1546, mort dans son abbaye de Bonport en Normandie, 5 octobre 1606. Poésies galantes et poésies dévotes, beaucoup plus correctes que celles de ses contemporains. Presque tous furent ses amis. Loin d'en être jaloux, il les servait de son crédit et de son argent : car le cheval Pégase, qui conduit trop souvent à l'hôpital, l'avait mené à la fortune. Son poème bien médiocre de *Rodomont* lui fut payé huit mille écus par Charles IX. L'abbaye de Tiron lui fut donnée pour un sonnet. Balzac paraît piqué de ce que *ses vers lui avaient acquis un loisir de dix mille écus de rente : ce qu'on peut regarder comme un écueil contre lequel dix mille poètes se sont brisés.*

La muse de Desportes a une naïveté et une simpli-

cité également aimables; les vers suivans en sont la preuve :

O sommeil, doux repos des travaux ordinaires,
Charmant par ta douceur les pensers ennemis,
Charme ces yeux d'Argus qui me sont si contraires,
Et retardent mon bien faute d'être endormis.

Je voudrais être roi pour faire une ordonnance
Que chacun dût la nuit au logis se tenir :
Les amoureux, sans plus, en auraient la licence;
Si quelque autre sortait je le ferais punir.

DESTOUCHES. (PHILIPPE NÉRICAULT) né à Tours, 1680, mort à Fortoiseau près de Melun, 1754, de l'Académie française. *Le Glorieux*, *le Dissipateur*, *le Philosophe marié*, etc., sont des comédies de caractère qui lui assurent, dans le genre noble, la première place chez Thalie. Voltaire, après la représentation du *Glorieux*, lui adressa des vers qui finissaient par ce quatrain :

Auteur solide, ingénieux,
Qui du théâtre êtes le maître,
Vous qui fîtes le Glorieux,
Il ne tiendrait qu'à vous de l'être.

DIGUE. (NICOLAS LE) On sait qu'il vivait en 1610, qu'il possédait un prieuré, et qu'il a fait des *cantiques* et des *fleurettes*.

DINOUART, (ANT.-JOS.-TOUSSAINT) né à Amiens, 1 novembre 1715, mort à Paris chanoine de St.-Benoît, 23 avril 1786. Froid et faible rédacteur du *Journal Chrétien* : il a fait des vers qui ne valent pas mieux que sa prose.

DIVRY, (JEAN) né à Hieucourt en Beauvoisis, exerça la médecine et fit des vers : il vivait sous Louis XII et François Ier.

DOLET, (ETIENNE) né à Orléans, 1509. Il passa pour être le fils naturel de François Ier et d'une Orléanaise nommée *Bureau*. Ce fut un homme fort savant et grand travailleur. Il a laissé un recueil de lettres mêlées de vers français, et deux poèmes; son *premier* et son *second Enfer*. Ce sont ses deux premiers emprisonnemens. Il en éprouva un troisième, d'où il ne sortit que pour aller à la mort : il fut brûlé comme athée sur la place Maubert à Paris, 3 août 1546.

DORAT, (CLAUDE-JOS.) né à Paris, 1734, mort dans la même ville le 19 avril 1780. Il servait dans les mousquetaires. Ses vers sont gracieux, faciles et d'un coloris charmant, mais trop monotone. Il s'est exercé dans tous les genres ; tragédies, comédies, héroïdes, fables, contes, épîtres galantes et badines, etc. Peu d'imagination, beaucoup d'esprit; plus de saillies que de pensées, plus de mérite de diction que de vraies richesses poétiques. Ses ouvrages ne paraissaient qu'accompagnés de gravures. Un jour qu'il était chez son libraire un particulier y entre, feint de ne le pas connaître, et demande les œuvres de Dorat. On les lui donne : il paie; puis, ayant pris des ciseaux, il détache toutes les estampes, et laisse les brochures, en disant au libraire qui s'en étonnait : *J'emporte ce qu'il y a de mieux.*

M. de Voltaire ayant traité M. Dorat avec trop de rigueur dans une épigramme qui finissait ainsi :

Mais, si j'en crois ses vers, oh! qu'il est fâcheux d'être
Ou sa maîtresse ou son lecteur!

Dorat répondit d'une manière qui devrait servir de modèle : après avoir passé condamnation sur les torts qu'on lui reproche il dit :

Je n'ai point, il est vrai, le feu de ta saillie,
Tes agrémens; mais chacun a les siens.
On peut s'arranger dans la vie :
Si de mes vers Eglé s'ennuie,
Pour l'amuser je lui lirai les tiens.

DORAT, (JEAN) né à Limoges, mort à Paris, 1588, à l'âge de 80 ans, a laissé des poésies latines et des poésies françaises. Il eut plus de réputation que ses vers n'en méritaient. Henri II lui confia l'éducation d'un de ses fils, et le nomma professeur au collège Royal.

DORNEVAL était de Paris, où il mourut en 1766. Il a beaucoup travaillé pour le théâtre de la Foire, et avec tout le succès que peut obtenir ce petit genre. La plupart de ses pièces ont été faites en société avec Lesage.

DOUGADOS, (VENANCE) né à Carcassonne, 1764, entra chez les Capucins par un dépit amoureux, y porta son imagination ardente, et fit des vers érotiques qui lui valurent de la part de ses confrères le surnom de père Tibulle. Bientôt il quitta le froc, se fit séculariser, fut secrétaire de la princesse Poniatowski, voulut jouer un role dans la révolution, suivit le parti des *fédéralistes*, et mourut sur l'échafaud révolutionnaire, à Paris, en décembre 1793. Le recueil incomplet de ses poésies a été imprimé à Nice. Facilité et originalité ; mais fautes de goût et de langage : on y distingue sa *Quête au Blé*, une élégie sur *l'Ennui*,

un Cantique sur *le Jour de Noël.* Ce portrait, inséré dans *la Quête au Blé*, parait assez bien, quoique les idées n'en soient pas neuves : c'est celui de madame de Ballainvilliers, que Montpellier avait alors pour intendante.

Son teint a la fraîcheur d'Hébé ;
Danse-t-elle, c'est Therpsichoré ;
Quand elle rit c'est Aglaé ;
Elle parle, c'est elle encore.
Charmante et tendre tour à tour,
L'essaim des Plaisirs l'environne :
C'est toujours l'Amour qui couronne
Les desirs qu'a formés l'Amour.
Elle a la voix de Philomèle,
La taille et les yeux de Cypris,
La démarche et le doux souris
Du dieu charmant qui la fit belle.
En léger habit du matin,
Négligée et toujours jolie,
Sous la moire et sous le satin,
Parée et non pas embellie,
De l'heureuse Septimanie
Ballainvilliers fait le destin :
Et c'est sa beauté qu'elle oublie.

DREUILLET. (Elizabeth de MONLAUR, épouse d'un président aux enquêtes du parlement de Toulouse, appelé) Elle était née dans cette ville : elle y vécut dans la société des gens de lettres, et sa maison fut pour cette capitale du Languedoc ce que l'hôtel de Rambouillet était pour la capitale de la France. Après la mort de son mari elle vint à Paris, fut attachée à madame la duchesse du Maine,

et fit long-tems les délices de la cour de Sceaux, où elle mourut en 1730. Ses vers ont paru dans différens recueils. Je citerai ceux-ci, qui expriment avec délicatesse un sentiment que bien des femmes sont dans le cas d'éprouver :

Impitoyable loi d'un sexe malheureux,
Devoir cruel qui m'*oblige* au silence,
Que tu me fais souffrir de tourmens rigoureux!
Tircis se plaint de mon indifférence.
Hélas! que ce berger a peu d'expérience!
S'il savait lire dans mes yeux
Il verrait bien qu'il est plus heureux qu'il ne pense.

DUBOCAGE, (MARIE-ANNE LE PAGE) née à Rouen le 22 novembre 1710, morte à Paris le 8 avril 1802, a montré de bonne heure son talent pour les vers. Après plusieurs petites pièces semées dans les journaux, et un prix de poésie remporté à Rouen, elle donna en 1738 son *Paradis Terrestre*, imité de Milton. Elle n'a, sans contredit, ni la force, ni les élans sublimes, ni même les beautés franches de l'auteur anglais; mais elle a tâché de mettre dans son ouvrage de la délicatesse, de la correction, du goût, et elle y a réussi. Sa tragédie des *Amazones* fut jouée trois fois; sa *Colombiade* est celui de ses ouvrages qui a fait le plus pour sa réputation. Il présente de grands tableaux et d'intéressans détails. On y voudrait seulement cette fierté de coloris, cette versification nette et ferme qu'exige l'épopée, mais à laquelle il est presque impossible aux femmes d'atteindre. Elles réussissent toujours mieux dans les pièces de moindre étendue. Madame Dubocage en a beaucoup de ce genre: odes, traductions de quelques chansons d'Horace et de Métastase, cantiques, etc.

Elle a vécu jusqu'à 92 ans, toujours honorée, estimée et chérie des personnes les plus distinguées à la cour, chez l'étranger et dans la littérature. Sa maison était, en quelque sorte, devenue avant la révolution le temple des Muses.

DUCHÉ, de Vancy, (Jos.-Fr.) né à Paris, 29 octobre 1668, y mourut, 14 décembre 1704. Trois tragédies; *Jonathas*, *Absalon* et *Débora*; plusieurs opéra, beaucoup de petites pièces pour Saint-Cyr. Ses ouvrages offrent de la facilité et même du talent. « Il avait, dit M. de Landine, autant de douceur dans « le caractère que d'agrément dans l'esprit. » Il ne se permit jamais aucun trait satirique : éloge bien rare pour un poète!

« Madame de Maintenon fit la fortune de cet auteur. « Elle le recommanda si fortement à M. de *Pont-« chartrain*, secrétaire d'état, que ce ministre, pre-« nant *Duché* pour un homme considérable, alla lui « rendre visite. *Duché*, homme alors très-obscur, « voyant entrer chez lui un secrétaire d'état, crut « qu'on allait le conduire à la Bastille. » Voltaire.

DUCHESNE, (Jos.) né dans l'Armagnac, mort à Paris, où il exerçait la médecine, 1609. Le seul titre de ses deux poèmes ôte l'envie de les lire : *la Moroscomie, ou de la folie, vanité, inconstance du monde en cent octonaires, avec deux chants doriques de l'amour céleste et du souverain bien.*

DUFRESNY, (Ch.-Rivière) né à Paris, 1648, y mourut, 6 octobre 1724. Des cantates, des chansons, des comédies pleines d'une gaîté qui le rapproche de Regnard. M. d'Alembert, qui en a comparé le talent avec celui de Destouches, dit que *Dufresny est toujours original et neuf sans cesser d'être vrai et naturel.* Le régent le comblait de biens. Malgré cela

Dufresny fut toujours aux expédiens; et quand on lui disait : *Pauvreté n'est pas vice. Non,* répondait-il ; *mais c'est bien pis.*

DULOT, (N.) rimailleur qui vivait en 1649. On lui attribue l'invention des *bouts rimés*, dont Sarrasin a célébré la défaite sous le titre de *Dulot vaincu.* Ce genre de vers, si fort à la mode sur la fin du dix-septième siècle, et pour lequel un prix fut fondé à Toulouse par une association qui prit le nom de *Lanternistes*, n'est jamais qu'un débat entre la rime et la raison, où celle-ci a rarement la victoire.

DULARD, (PAUL-ALEXA.) mort le 1er décembre 1760, à Marseille, sa patrie, à 64 ans, couronné neuf fois aux Jeux Floraux. Un poëme *des Grandeurs de Dieu dans les merveilles de la Nature.* Les notes valent mieux que les vers. *Ce n'est*, dit l'abbé de Laporte, *que le Spectacle de la Nature mis en vers par le poëte Ronsard.*

DUMOURRIER, (ANT.-FRANÇ. DUPERRIER) né à Paris, 1707, y mourut en 1767, commissaire des guerres depuis 1732. Ce fut au milieu des douleurs cruelles de la pierre qu'il traduisit ou plutôt qu'il imita en vers français le poëme de *Richardet*, composé en italien par l'abbé *Fortiguerra.* L'imitateur a resserré en douze chants ce que l'auteur avait étendu en trente. On sait que ce poëme dut le jour à une gageure. On vantait beaucoup dans un cercle le mérite de l'Arioste. *Fortiguerra* soutint qu'il était facile de lui ressembler, en s'abandonnant à toutes les folies de l'imagination. Un défi fut proposé : il fut accepté; et en trente jours *Fortiguerra* donna son poëme, dont le héros est *Richardet*, frère cadet de Renaud de Montauban. La traduction est en stances de huit vers comme l'original; et malgré cette gêne

la versification est agréable, facile, et mène le lecteur, sans ennui, jusqu'au bout de ce poème extravagant.

Dumourrier, outre cela, est auteur d'une tragédie de *Démétrius*, et de l'opéra de *Grisélidis*.

DUMOUSTIER, (Charles-Albert) né à Villers-Cotterets, 11 mars 1760, mort dans la même ville entre les bras de sa mère qu'il adorait, 2 mars 1801. Les muses ont pleuré ce poète, qui leur fut enlevé à la fleur de l'âge. *Le Conciliateur*, *les Femmes*, *l'Amour Filial*, les *Lettres à Emilie*, etc., sont de charmans ouvrages, qui, malgré leurs défauts, se feront long-tems lire, ou revoir au théâtre avec plaisir. On a eu raison de dire de Dumoustier

Que lorsqu'il peignit l'homme aimable
Il était devant son miroir.

Les deux couplets suivans donnent tout à la fois une idée de la douceur de son style, de celle de son caractère et de sa tendresse filiale; il s'y est vraiment peint.

Jeunes amans, cueillez des fleurs
Pour le sein de votre bergère;
L'Amour par de tendres faveurs
Vous en promet le doux salaire.
Plein d'un espoir encor plus doux,
Dès que le soleil nous éclaire
Je cueille des fleurs comme vous
Pour parer le front de mon père.

En accourant à son réveil
Vous tremblez : que va-t-elle dire?
En sortant des bras du sommeil
Mon père, tu vas me sourire.

Vous lui ravissez quelquefois
Un baiser qu'ignore sa mère :
Moi chaque matin je reçois
Le premier baiser de mon père.

DUPIN, (Jean) moine de Cîteaux, né en Bourbonnais, 1302, mort au pays de Liège, 1372. Satires contre le clergé et les religieux. *Le Camp Vertueux* est son principal poème.

DUPONT, (Gratien) Toulousain, vivait en 1536. Un long et ennuyeux poème, intitulé : *Controverses des Sexes masculin et féminin.*

DUPRÉ (Jean) était de Quercy, vivait sous Louis XII et François Ier; bon homme de guerre et faible rimeur; a fait le *Palais des nobles Dames*, etc.

DUPRÉ, (Marie) née à Paris, nièce de Desmarets de Saint-Sorlin, fut élevée par lui, lut les bons auteurs latins et français, et se lia d'amitié avec mesdemoiselles de Scudéri, de la Vigne, etc. Elle devint aussi leur rivale auprès d'Apollon, qui la couronna du même laurier qu'elles. Plusieurs de ses vers se trouvent dans les recueils du tems : ils sont, pour la plupart, vers de circonstances; et dès lors ils manquent de sel et d'intérêt pour les lecteurs à qui ces circonstances sont étrangères.

DURAND était de Pernes dans le comtat d'Avignon; il vivait en 1230. On le surnommait le *Tailleur,* peut-être à cause de sa profession, ou de celle de ses pères. Beaucoup de sirvantes, dont la première est dirigée *contre ceux qui ont jeté l'honneur à la renverse.*

DURAND, (Laurent) né à Ollioules près de Toulon, 1629, mort à la Ciotat en 1708, abbé, auteur des Cantiques connus sous le titre de *Cantiques de Marseille.* Il ne faut y chercher ni le bel esprit, ni la

belle poésie; mais en général ils sont assez corrects pour ne pas offenser l'oreille par des fautes grossières contre la langue. On en aime la franchise, la simplicité; et les meilleures odes sacrées de Rousseau ont moins élevé d'ames vers le ciel que ce recueil de chants pieux.

DURANT, (GILLES) avocat et poète, vivait en 1580. Ses *Vers à ma Commère sur le Trépas de l'Asne ligueur*, sont un des morceaux les plus gais de la satire Ménippée.

DURYER, (PIERRE) né à Paris, 1605, mort dans la même ville, 7 novembre 1658, de l'Académie française, historiographe de France, a fait dix-neuf pièces de théâtre, dont à peine on sait les noms aujourd'hui. Sa tragédie de *Scévole* a pourtant du mérite; et sa tragédie d'*Alcyonée* plut tant à la reine Christine, qu'elle se la fit relire trois fois dans un jour. Précurseur de l'abbé Pellegrin, il travaillait pour vivre. Les vers alexandrins lui étaient payés 4 francs le cent; les petits vers étaient à moitié prix, etc. Ce n'est pas ainsi qu'on arrive à la gloire : aussi disait-on qu'il travaillait *propter famem*, et non *propter famam*.

Son père, ISAAC DURYER, mort en 1631, a fait quelques pastorales dont on ne se souvient plus depuis très-long-tems.

DUVAL, (PI.) évêque de Séez, mort à Vincennes, 1564. Beaucoup de quatrains moraux.

DUVIGNEAU, (PIERRE-HYACINTHE) procureur au parlement de Bordeaux, et auteur médiocre d'une comédie de *Suzette* et de poésies diverses. Mort dans sa patrie en 1793, à l'âge de 40 ans, sur l'échafaud révolutionnaire.

E.

ELLAIN (Nicolas) vivait à Paris, et publia des sonnets en 1561.

ELIAS DE BARJOLS, fils d'un marchand, né à Payols dans l'Agénois, quitta le comptoir de son père pour mener la vie de troubadour. Il reçut des bienfaits, et même la terre de Barjols, dont il prit le nom, du comte de Provence Alphonse II, qui régna depuis 1196 jusqu'à 1209.

« Nous avons de lui quatorze pièces, où l'on trouve « beaucoup de sentiment, malgré la contrainte ex- « traordinaire de la rime....

« Comme plusieurs amans malheureux, il se dé- « voua pieusement à la solitude du cloître : il se fit « moine chez les hospitaliers de Saint-Benoît ou Be- « neset d'Avignon. Ce fondateur est connu par le « pont qu'il entreprit, et dont il dirigea la construc- « tion sur le Rhône. L'objet de son institution était « de construire des ponts sur le même fleuve, et de « servir dans les hôpitaux les ouvriers malades. De « tels religieux, quelque bizarre que fût leur établis- « sement, avaient alors l'avantage de se rendre utiles « à la société. On les nommait les *frères pontifes*, « ou faiseurs de pont. Celui du Saint-Esprit est un « monument de leurs travaux. »

ENCAUSSE-BERAT (Madame d') fut, dans le milieu du dix-septième siècle, couronnée plusieurs fois aux Jeux Floraux : elle était de Toulouse. Ses vers ont été imprimés dans un recueil intitulé : *le Triomphe du Souci*, fleur qui sans doute avait été le prix de ses victoires. Il paraît que ses discours aussi avaient

réuni les suffrages de l'académie. Ce qui porte à le penser est ce madrigal qui lui fut adressé par M. de Vertron :

C'est honorer dame Clémence,
Qui fonda, ce dit-on, les prix des Jeux Floraux,
Que de les remporter sur d'illustres rivaux
Pour les vers et pour l'éloquence.

ENNETIÈRES, (JEAN D') était de Tournai, vivait en 1616. Poésies galantes.

En 1539, vivait aussi à Tournai une Marie D'ENNETIERES, de qui l'on a une épître contre les Juifs et les Turcs.

ERMENGAUD, (N., appelé communément *Maître*) né à Béziers dans le treizième siècle, tint son rang parmi les troubadours. Son *Bréviaire d'Amour* a plus d'érudition que d'esprit.

ESCURE, (HUGUES DE L') troubadour provençal, vécut à la cour d'Alphonse X, roi de Castille, dans le treizième siècle. Il défiait tous ses rivaux pour les chansons gaies et plaisantes ; et par-là il prouvait son amour-propre plus que son talent. « J'en sais tant, « disait-il, que je ne les crains pas. »

ESPERDUT, autre troubadour du même tems, a laissé quelques chansons et une sirvante assez violente contre les lâches et les mauvais seigneurs.

ESTÈVE, (JEAN) troubadour de Béziers ou de Narbonne, vivait en 1260. Il est le seul qui ait mis une date à ses pièces. Ses *Pastourelles* ont de la gentillesse et de la naïveté. « Pauvre qui est jeune est « bien riche quand il vit joyeux; et plus fortuné est-« il que le vieux riche qui passe sa vie dans la tris-« tesse, compagne de l'or. »

« ESTHER, de Beauvais, savante du seizième « siècle. On a d'elle plusieurs pièces de poésie im- « primées dans le recueil des ouvrages de Béroalde de « Verville en 1588. » — *Dictionnaire des Femmes célèbres.*

ESTOILE, (CLAUDE DE L') fils d'un père dont les *journaux* et *mémoires* ont eu de la célébrité, et qui la méritaient. Il naquit à Paris en 1594, fut reçu de l'Académie française en 1632, et mourut en 1652, dans une campagne où il s'était retiré près de Paris. Il fut un des cinq manœuvres que le cardinal de Richelieu employait à polir ou même à refaire ses productions poétiques. L'Estoile a fait deux pièces de théâtre médiocres; *la Belle Esclave* et *l'Intrigue des Filous*. Ses odes, et surtout ses stances, valent mieux. On y trouve assez souvent énergie ou délicatesse.

Il est vrai, vous êtes si belle
Qu'après vous il n'est rien qui me puisse ravir :
Mais cessez d'être si cruelle,
Ou je cesse de vous servir.

Ne croyez point qu'il soit possible
Que mon cœur soit en feu quand le vôtre est glacé :
Pour chérir une ame insensible
Il faut être bien insensé.

Je fuis les beautés plus divines
Quand le moindre mépris est parmi leurs appas :
Même à cause de leurs épines
Les roses ne me plaisent pas.

Angélique, tâchez d'apprendre
Comment on peut long-tems un amant posséder :
Car vous savez l'art de tout prendre;
Mais vous ne savez rien garder.

L'Estoile, comme Molière, lisait ses vers à sa ser-

vante, *persuadé*, dit M. Pélisson, *que les vers n'avaient pas leur entière perfection s'ils n'étaient remplis d'une certaine beauté qui se fait sentir à tout le monde.* Il ne travaillait que les fenêtres fermées, pour être plus recueilli; quelquefois pourtant il allait composer au cabaret ses chansons à boire, où il y a de la gaîté.

Le vin me rit, je le caresse;
C'est lui qui bannit ma tristesse,
Et réveille tous mes esprits:
Nous nous aimons de même sorte;
Je le prends, après j'en suis pris;
Je le porte, et puis il m'emporte, etc.

ETELAN, (N., comte D') neveu du maréchal de Bassompierre, vivait dans le beau siècle de Louis XIV. Voilà tout ce que j'ai pu découvrir à l'égard de sa personne. Quant à son talent poétique, je ne connais de lui que ce sonnet, plein d'esprit à la vérité, mais trop hérissé d'antithèses:

Miroir, peintre et portrait qui donnes, qui reçois,
Qui portes en tous lieux avec toi mon image,
Qui peux tout exprimer, excepté le langage,
Et pour être animé n'as besoin que de voix,

Tu peux seul me montrer, quand chez toi je me vois,
Toutes mes passions peintes sur mon visage;
Tu suis d'un pas égal mon humeur et mon âge,
Et dans leurs changemens jamais ne te déçois.

Les mains d'un artisan au travail obstinées
Ne font péniblement que dans plusieurs années
Un portrait qui ne peut ressembler qu'un instant:

Mais toi, peintre brillant, ton art inimitable
Offre sans nul effort un ouvrage inconstant,
Qui ressemble toujours et n'est jamais semblable.

EXPILLI, (Claude d') président au parlement de Grenoble, né à Voiron en Dauphiné, 1561, mort à Grenoble, 1636. Il fut orateur, historien et poète; mais il ne remplit bien aucun de ces titres. Ses vers, imprimés en 1624, sont bien inférieurs à ceux de ses contemporains; mais s'il fit mal sa cour aux muses, il sut du moins aider et encourager leurs favoris. Le président d'Expilli fut, suivant l'historien du Dauphiné, l'ami et le protecteur des gens de lettres: « Qui « méritait son amitié l'avait infailliblement; et c'était « la mériter que d'avoir du savoir et de la vertu. »

F.

FABRE D'ÉGLANTINE, (Philippe-François-Nazaire) né à Carcassonne le 28 décembre 1755. D'abord comédien, puis auteur, puis conventionnel, puis traîné sur l'échafaud révolutionnaire le 5 avril 1794. Plusieurs de ses comédies ont eu du succès. Son *Philinte de Molière* et son *Intrigue Epistolaire* attirent encore la foule. Ses *Deux Précepteurs*, joués après sa mort, furent bien accueillis. On eût seulement desiré que l'auteur, qui écrivait trop rapidement, se fût permis moins de négligences: s'il eût vécu, sans doute il les aurait corrigées.

. . . . . . *Emendaturus, si licuisset, erat.*

Ovid.

A son entrée dans la carrière de la littérature Fabre obtint aux Jeux Floraux le prix de poésie pour lequel cette académie décerne une *églantine* d'or. Ce fut alors qu'il décora son nom de famille de celui de cette fleur, à peu près comme les capitaines romains

ajoutaient à leur nom celui des villes où des pays dont ils avaient fait la conquête.

FAGAN, (BARTHÉLEMY-CHRISTOPHE) fils d'un secrétaire du roi, naquit à Paris, 30 mars 1702, et y mourut le 23 avril 1755. La médiocrité de sa fortune, autant que son goût, le jeta dans la carrière des lettres. Il fit beaucoup, et beaucoup trop : d'abord parce que le *beaucoup* est l'ennemi du bien ; ensuite parce que sa santé s'en altéra, et qu'il termina sa carrière à cinquante-trois ans.

Des quatre volumes de pièces que contient son théâtre, on ne revoit plus guère aux Français que les *Originaux*, *le Rendez-Vous*, et *la Pupille*, pièce charmante, qui, malgré les invraisemblances que lui reproche M. de Laharpe, est un petit chef-d'œuvre de style et de conduite.

Fagan a travaillé également pour le théâtre Italien et pour celui de la Foire. Ses pièces, tantôt en vers, tantôt en prose, et tantôt mêlées de prose et de vers, sont écrites avec autant de facilité que de naturel, et montrent souvent que, s'il n'était pas né poète, il était au moins versificateur ingénieux et correct.

FALLET, (NICOLAS) natif de Langres, publia en 1775 un poème héroï-comique en six chants, sous le titre de *Phaéton*; peu d'années après un recueil de ses poésies, intitulé : *Bagatelles*, ou *les Torts de ma Jeunesse*; en 1779 une *Epître sur la Fatalité*; la tragédie de *Tibère* en 1782; *les Deux Tuteurs* aux Italiens, 1784, etc. Parmi ses madrigaux j'ai choisi le suivant, qui m'a paru assez bien tourné.

Un peintre, un conquérant furent rivaux un jour :
Alexandre, oubliant les droits du diadême,
Cède la bergère qu'il aime,
Et de l'artiste il couronne l'amour.

Ah! si ce fier vainqueur eût connu la tendresse,
De ma Zirphé surtout s'il eût porté les fers,
Apelle, il aurait pu te donner l'univers;
Mais il eût gardé sa maîtresse.

Fallet est mort le 22 décembre 1802. Il fut bon époux, bon père, bon ami. Ces titres à l'estime publique valent mieux que des titres à la célébrité littéraire.

FARE, (CH.-AUGUSTE, Marq. de LA) né en Vivarais, 1644, mort à Paris, 1712. Il a traduit assez faiblement quelques odes d'Horace, et donné quelques pièces ingénieuses et faciles.

« Son talent pour la poésie, dit M. de Voltaire, ne « se développa qu'à l'âge de près de soixante ans. Ce « fut madame de Caylus, l'une des plus aimables per- « sonnes de ce siècle par sa beauté et par son esprit, « pour laquelle il fit ses premiers vers, et peut-être « les plus délicats qu'on ait de lui. »

M'abandonnant un jour à la tristesse,
Sans espérance et même sans desirs,
Je regrettais les sensibles plaisirs
Dont la douceur enchanta ma jeunesse.
Sont-ils perdus, disais-je, sans retour?
Et n'es-tu pas cruel, Amour,
Toi que j'ai fait, dès mon enfance,
Le maître de mes plus beaux jours,
D'en laisser terminer le cours
A l'ennuyeuse indifférence?
Alors j'aperçus dans les airs
L'enfant maître de l'univers,
Qui, plein d'une joie inhumaine,
Me dit en souriant : Tircis, ne te plains plus;
Je vais mettre fin à ta peine;
Je te promets un regard de CAYLUS.

M. de la Fare est cité pour sa liaison intime et constante avec Chaulieu, qui l'a pleuré et chanté: c'était Oreste et Pylade.

FARET, (NICOLAS) né à Bourg en Bresse, de l'Académie française, dont il rédigea les statuts, fut secrétaire du duc d'Harcourt, ami de *Vaugelas*, de *Coëffetau*, de *Saint-Amand*. Il était gros, de bonne mine, et son nom rimait à cabaret; il n'en fallut pas davantage pour lui donner la réputation d'un aimable débauché. Ses vers assez plats, et ses histoires assez mal écrites, l'ont rendu moins célèbre que ces mots de Boileau:

Ainsi tel autrefois qu'on vit avec *Faret*
Charbonner de ses vers les murs d'un cabaret,
S'en va mal à propos. . . . .

Faret mourut à Paris en 1640, âgé de 46 ans.

FARGUE, (ÉTIENNE DE LA) né à Dax, 7 décembre 1728, avocat au parlement de Pau, mort à la fin du siècle. Poème sur *l'Education; la Voix du Peuple;* ode sur *la mort du Dauphin; OEuvres mélées.* Prétention au bel esprit, et versification très-ordinaire. Voici un de ses madrigaux; il est adressé à deux sœurs:

Vous avez tout l'éclat de la mère du jour;
Le myrte fleurit sur vos traces.
Une de plus, vous seriez les trois Grâces;
Une de moins, et vous seriez l'Amour.

Pensée spécieuse peut-être, mais fausse: une Grâce ne peut jamais être l'Amour, à qui la fable a toujours donné le sexe masculin.

Un rimeur, nommé *Lesfargues*, Toulousain, est

auteur d'un poème de *David*, que l'on peut apprécier sur ce vers de Despréaux :

> Le *David* imprimé n'a point vu la lumière.

FAVART, (Cl.-Simon) né à Paris d'un pâtissier de la place du Puits-d'Amour, 3 novembre 1710, y mourut le 18 mai 1793, poète aussi fécond qu'ingénieux. Sa *Chercheuse d'Esprit*, où tant de finesse est cachée sous tant d'ingénuité, ses *Trois Sultanes*, son *Anglais à Bordeaux*, *Ninette à la Cour*, *Annette et Lubin*, et beaucoup d'autres pièces charmantes, lui ont assuré une réputation durable. Il réunissait aux talens une modestie qui ne les accompagne pas toujours, et, quoique peu riche, il fut bienfaisant.

Un volume de ses œuvres a été mis sous le nom de sa femme, *Marie-Justine-Benoîte Cabaret du Ronceray*, excellente actrice, née à Avignon, 1727, morte à Paris, 20 avril 1772.

FAVEREAU, (Jacques) né à Cognac, 1590, mort à Paris, 1638, fut conseiller à la cour des aides. Il fit beaucoup de vers, assez bons pour ce tems-là : *La France consolée*, *la Prise de la Rochelle*, *Epître à Louis XIII*, etc. Ce fut lui qui donna l'idée des *Tableaux du Temple des Muses*, et il voulait placer sous chacun d'eux un sonnet explicatif, à peu près comme Benserade mit dans la suite la fable en rondeaux. Voici le sonnet qui devait se trouver sous le tableau de Protée :

> Qui voudra voir Protée et sa diversité,
> Qu'il vienne voir ici comme, plein de finesse,
> Un enfant dans ses rets enlace ma jeunesse
> Pendant qu'elle s'endort dedans l'oisiveté.

Il verra que mon cœur, se trouvant garrotté,
Pratique pour s'enfuir mille tours de souplesse,
Et, cuidant s'échapper du lien qui le presse
Me fait à tout moment changer de qualité.

Ores, comme un lion de courroux je m'altère;
Ores, comme un sanglier je deviens solitaire;
Ores, conflict en pleurs, je parais un torrent.

Mais l'importun Amour pour cela ne s'arrête:
Ains d'un nœud plus étroit, toujours, toujours serrant,
Me contraint de chanter et d'être son poète.

FAVRE, (Ant.) né à Bourg en Bresse, 1557, mort à Chambéry, premier président du sénat, 1624. Outre ses nombreux *in-folio* latins sur le Code et sur le Digeste, il a donné en français la tragédie des *Gordians*, ou *l'Ambition*. Parmi les quatrains moraux de *Pibrac*, on en a imprimé plusieurs du président *Favre*. On avait alors la manie, ou plutôt la rage des moralités en quatrains; et les catalogues comptent plus de cent cinquante rimeurs qui, à cette époque, se sont exercés dans ce genre, où il est plus facile de montrer de la raison que du talent.

FAYDIT, (Anselme) poète provençal, mort vers 1220. Des pièces de théâtre et des poèmes dans le style du tems. Sa comédie de *l'Heregia dels Prestres* est la plus ancienne que l'on connaisse.

Un autre FAYDIT, (Pierre) né à Riom en Auvergne, entra dans la congrégation de l'Oratoire; il en sortit en 1671, s'engagea dans des querelles philosophiques et théologiques. Né méchant et rimeur, il se permit des épigrammes contre les personnes les plus respectables du clergé; il fit des vers contre le doux, le paisible Fénélon, contre Bossuet même, dont il osa comparer la voix éloquente aux cris de la

monture de Balaam. La cour le fit enfermer à Saint-Lazare, « d'où il sortit, dit M. Sabatier, pour aller « mourir dans sa patrie de la manière qu'il avait vécu, « c'est à dire au milieu de la plaisanterie et de l'épi-« gramme. Il en fit plusieurs contre la mort, qui en « fit justice, et en délivra la société en 1709. »

FAYE, (JEAN-FR. LERIGET de LA) né à Vienne en Dauphiné, 1674. Il entra au service, fut de l'Académie française, et mourut à Paris le 11 juillet 1731. Beaucoup de douceur dans le caractère, et d'aménité dans l'esprit. Ses vers ont de l'énergie quand il le faut, et de la grâce quand la force y serait déplacée. On fait cas surtout de son ode apologétique de la *Rime* contre M. de Lamotte : elle est assez connue pour n'en rien citer ici. J'aime mieux rappeler ce conseil de la Sagesse, qui n'est que le développement de ce mot de l'imitation de Jésus-Christ, *ama nesciri*.

Cache ta vie ; au lieu de voler, rampe,
A dit un Grec. Je tiens qu'il eut raison :
Du cœur humain il connaissait la trempe ;
Bonheur d'autrui n'est pour lui qu'un poison.
L'homme est injuste, envieux sans relâche ;
Il souffre à voir son semblable estimé.
Mérite un nom ; mais, pour être heureux, tâche
Avant ta mort de n'être point nommé.

FÉNÉLON, (FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LAMOTTE) né au château de Lamotte-Fénélon, en Querci, 6 août 1651, mort archevêque de Cambrai, 7 janvier 1715. Une ode assez faible, et quelques vers qui ne sont qu'aisés, montrent qu'il savait être versificateur ; mais la prose du Télémaque fait voir qu'il aurait pu être poète. M. de Voltaire cite des vers de Fénélon, où l'on a cru trouver une façon de

penser aussi éloignée de son caractère que de son état. La citation est défectueuse; il ne fallait, dit M. de Landine, que rappeler le couplet précédent, et observer qu'ils sont tirés d'un cantique de ce prélat, sur *la nécessité de vivre en enfant pour renoncer à la sagesse humaine.*

Adieu, vaine prudence;
Je ne te dois plus rien:
Une heureuse ignorance
Est ma science;
Jésus et son enfance
Est tout mon bien.

Jeune, j'étais trop sage,
Et voulais trop savoir;
Je n'ai plus en partage
Que badinage,
Et touche au dernier âge
Sans rien prévoir.

En parlant des vers de Fénélon je ne dois pas omettre le *portrait* qu'il a fait *d'un honnête homme* en treize quatrains moraux, que l'on peut mettre à côté ou même au-dessus de ceux de Pibrac.

FENOUILLOT DE FALBAIRE, (Ch. Georges) né à Salins, 16 juillet 1727, mort en mai 1801. On a joué long-tems, et avec succès, son *Honnête Criminel*, drame en vers et en cinq actes; *l'Ecole des Mœurs*, aussi en vers; *les Deux Avares*, aux Italiens, etc. Il a une tragédie faible, et non jouée, qu'il a intitulée : *les Jemnabos*, ou *les Moines Japonais*. On la regarde assez communément comme une satire contre les Jésuites.

FERET, (Denis) avocat à Moret près de Fontai-

nebleau, publia en 1614 un poëme aussi mauvais dans son exécution que bizarre dans son titre : *l'Y grec, martel d'hérésie en sonnets, madrigaux, avec la version en vers élégiaques latins, dévoué à la reine Marguerite.*

FERMELUYS, (Jean) maître d'école à Paris, rima en 1607, *l'Histoire de la Vie, Mort et Miracles de S. Roch.*

Un autre versificateur du même nom, fils d'un médecin de Paris, y mourut en 1742. Il est auteur de l'opéra de *Pyrrhus ;* je ne lui connais pas d'autre ouvrage imprimé.

FERRAND, (Ant.) conseiller à la cour des aides de Paris, sa patrie, y mourut en 1719, à 42 ans. Il fut le rival de Rousseau dans l'épigramme, et fit des chansons aimables et galantes.

Voltaire en a cité les vers suivans :

D'amour et de mélancolie
Célemnus enfin consumé,
En fontaine fut transformé ;
Et qui boit de ses eaux oublie.
Jusqu'au nom de l'objet aimé.
Pour mieux oublier Egérie
J'y courus hier vainement :
A force de changer d'amant
L'infidelle l'avait tarie.

« On voit, ajoute Voltaire, que Ferrand mettait « plus de naturel, de grâce et de délicatesse dans ses « sujets galans, et Rousseau plus de force et de re- « cherche, » etc.

FERRAND. (David) *Inventaire général de la Muse Normande, divisé en 28 parties :* c'est le

titre que ce rimeur a donné au recueil de ses œuvres poétiques, où l'on trouve tout, excepté le génie. L'ouvrage a été imprimé en 1655. Beaucoup de pièces sont en patois normand, et ne valent pas la peine qu'on prendrait à les déchiffrer.

FERRIER, (Louis) né à Avignon, y fut mis à l'inquisition à cause d'un vers qui se trouve dans ses *Préceptes galans* :

L'amour pour les mortels est le souverain bien.

Dès qu'il eut été absous il vint à Paris, où il fit l'éducation de MM. Saint-Aignan. Il acheta ensuite une terre en Normandie, et il y mourut en 1721, âgé de 69 ans. Outre ses *Préceptes galans*, il a donné au théâtre trois tragédies; *Anne de Bretagne*, *Adraste*, *Montézuma*. Le début de la dernière présentait huit Caciques prosternés devant leur souverain qui leur adressait ces vers ampoulés :

Levez-vous ; votre roi vous permet aujourd'hui
Et de l'envisager et de parler à lui.

Cette pompeuse ouverture fut tout ce que l'on remarqua dans la pièce.

FEUTRY, (Amé-Ambroise-Joseph) avocat, né à Lille, 1720, mort à Douai le 28 mars 1789. Beaucoup de petits poèmes estimés; des héroïdes, des romances, des odes où il y a de la force et de la correction; mais le travail s'y fait quelquefois trop apercevoir, et la sécheresse trop sentir. Son *Ode aux Nations* fut couronnée à Toulouse en 1754; son *Temple de la Mort* avait paru en 1753; ses *Tombeaux* furent imprimés en 1755. Ces deux ouvrages firent la plus vive

sensation par la grandeur des images, la variété des tableaux, la noblesse des idées et l'énergie du style.

On admira dans le *Temple de la Mort* ce vers caractéristique :

Le temś qui détruit tout en affermit les murs.

Le poème des *Tombeaux* se termine ainsi :

Dans ces lieux un moment recueille-toi, mon ame.
Tombeaux, votre éloquence avec un trait de flamme
A gravé dans mon cœur le néant des plaisirs.
Cessons donc ici bas de fixer nos desirs.
Tout n'est qu'illusion, d'illusions suivie,
Et ce n'est qu'à la mort que commence la vie.

FEVRE, (André le) né à Troyes, 1717. Il était neveu de M. de Lamotte qui, devenu vieux et aveugle, l'appela près de lui, et en fit son lecteur et son secrétaire. On lui doit les *Mémoires de l'Académie des Sciences de Troyes*, plaisanterie dans le goût du chef-d'œuvre d'un inconnu. Il a fait des vers; mais son oncle lui-même les ayant trouvés faibles, et la route du Parnasse n'étant pas celle de la fortune, il se chargea de diverses éducations, et mourut à Paris le 21 février 1768.

FEVRE, (Jean le) avocat au parlement, vivait sous Charles V. Son plus grand ouvrage est un poème intitulé : *le Respit de la Mort.*

FIEUBET, (Gaspard de) né à Toulouse, conseiller au parlement de cette ville, puis conseiller d'état, mort à Paris en 1694, à 67 ans. Fugitives où il y a de la légèreté et du naturel. Sa fable d'*Ulysse* et des *Syrènes* est estimée. L'épitaphe qu'il fit pour son ami Saint-Pavin est connue. Voici les vers dont il orna la

tombe de Descartes dans l'église de Saint-Etienne-du-Mont à Paris :

Descartes, dont tu vois ici la sépulture,
A dessillé les yeux des aveugles mortels,
Et, gardant le respect que l'on doit aux autels,
Leur a du monde entier démontré la structure.
Son nom par mille écrits se rendit glorieux,
Son esprit, mesurant et la terre et les cieux,
En pénétra l'abyme, en perça les nuages.
Cependant comme un autre il cède aux lois du sort,
Lui qui vivrait autant que ses divins ouvrages
Si le sage pouvait s'affranchir de la mort.

FILHOL, (Fr.) né à Maugiscar près de Toulouse, fit imprimer en 1619 son *Oracle poétique*. On ne connait de lui que cet ouvrage, plein de sensibilité, fait à l'occasion de la mort d'un de ses amis prêt à se marier.

FLASSANS, (Taraudet de) né au diocèse de Fréjus, vivait en 1354. *Enseignemens pour éviter les trahisons de l'Amour*, poème écrit dans le style du tems, et qui eut de la célébrité. Foulques de Pontevez l'acheta pour un fief à Flassans, qu'il donna en échange à l'auteur. Ils n'y gagnèrent rien tous deux du coté du moral; car tous deux furent trompés par leurs maitresses.

FLÉCHIER, (Esprit) né à Pernes, petite ville du comtat d'Avignon, le 1er juin 1632. Il s'éleva par son mérite de la boutique d'un chandelier aux grandes dignités de l'église; il fut évêque de Nîmes, et mourut à Montpellier le 15 février 1710.

Ce rival de Bossuet pour l'oraison funèbre est compté parmi les poètes : ses *OEuvres mêlées* renferment beaucoup de ces vers faciles que l'on fait quand on écrit sans prétention : ils ne sont guère que

de la prose rimée ; mais tout cela disparaît devant la belle oraison funèbre de Turenne.

FLORIAN, (JEAN-PIERRE-CLARIS DE) né dans les Cévennes, 6 mars 1755, mort à Sceaux, 17 septembre 1794, d'une fièvre chaude qui lui survint après la longue captivité où l'avaient fait languir les tyrans révolutionnaires. Il était lieutenant-colonel de cavalerie, attaché à la maison de Penthièvre, de l'Académie française.

De jolies romances, d'où l'esprit n'exclut pas le naturel ; des contes, trop longs sans doute, mais dont les détails sont souvent heureux ; quelques fables où la douceur du style tient lieu de la naïveté, si nécessaire pourtant à ce genre ; de petits poèmes, dont un ou deux ont obtenu la couronne académique, etc. Voilà ses titres auprès d'Apollon. Je ne parle pas de ses jolies *arlequinades* ; elles sont en prose.

« Un abandon aimable, une mélancolie douce et « sensible formaient son caractère, et dominent « dans ses écrits.... Ses poésies, surtout ses roman- « ces, ont de la facilité, de la douceur et de l'har- « monie. Voltaire l'appelle dans ses lettres *Floria- « net*, nom mignard qui en peint assez bien le genre « d'esprit et de caractère. » LANDINE.

Lorsqu'il fit paraître son roman politique de *Numa Pompilius* on demanda, dans une société, à un de ces hommes qui, sans rien avoir lu, se piquent de tout savoir, ce que c'était que cet ouvrage : « Je ne le connais pas, dit-il assez franchement ; mais je le devine, et je vais vous dire ce que c'est. » Prenant alors le nom de *Numa* pour celui d'une femme : *Pompilius*, dit-il, est amoureux de *Numa* qui l'aime à son tour ; les parens de celle-ci contrarient leurs feux : de là beau-

coup d'obstacles pour les amans, qui enfin les surmontent et s'épousent.

FOLARD, (Franç.-Melchior de) jésuite, professeur de rhétorique à Lyon, né à Avignon, 1683, mort à Paris, 1739. Deux tragédies imprimées; *OEdipe* et *Thémistocle*, pièces de collège. Il était frère du célèbre chevalier de Folard, traducteur et commentateur de Polybe.

FONTAINE, (Charles) né à Lyon, 13 juillet 1515, fut le disciple, l'ami, le défenseur de Clément Marot. Beaucoup de vers médiocres, dont il a intitulé le recueil : *Les Ruisseaux de Fontaine.*

FONTAINE, (Jean de la) qu'il ne faut pas confondre avec le Phèdre des Français, était né à Valenciennes, et vivait sous notre roi Charles VI. La philosophie et les mathématiques l'occupèrent beaucoup; mais, comme les muses sont sœurs, il quitta souvent le compas pour la lyre. Il composa un assez long poème, dans lequel il expliquait plusieurs secrets de la physique et de la chimie. Cet ouvrage, qu'on ne saurait plus supporter pour le style, et qui au fond n'apprend rien, est intitulé, par allusion au nom de l'auteur : *La Fontaine des Amoureux de la Science.*

FONTAINE, (Jean de la) né à Château-Thierry le 8 juillet 1621, de l'Académie française. Conteur égal à l'Arioste, *fablier* inimitable : son nom suffit à son article. En effet, de quel homme de lettres, de quelle mère, de quel enfant même n'est-il pas connu et aimé? Quel morceau de ses ouvrages pourrais-je citer qu'on ne l'ait déjà lu? Quel trait de sa vie pourrais-je rappeler qu'on ne le sache déjà?

Je répéterai pourtant une anecdote que M. de Laharpe me paraît avoir été le seul à raconter :

« On jouait sur le théâtre de Paris un opéra de

« la Fontaine ; l'auteur était dans une loge; on n'a-
« vait pas encore exécuté la première scène que le
« voilà pris d'un long bâillement qui ne finit plus.
« Bientôt il n'y peut plus tenir, et sort à la fin du
« premier acte : il va dans un café qu'il avait coutume
« de fréquenter, se met dans un coin. Apparemment
« l'influence de l'opéra le poursuivait encore, car la
« première chose qu'il fait c'est de s'endormir. Ar-
« rive un homme de sa connaissance, qui, fort sur-
« pris de le voir là, le réveille : *Hé ! M. de La Fon-*
« *taine, que faites-vous donc ici, et par quel ha-*
« *sard n'êtes-vous pas à votre opéra? — Oh ! j'y ai*
« *été ; j'ai vu le premier acte, mais il m'a si fort*
« *ennuyé, qu'il ne m'a pas été possible d'en voir*
« *davantage. En vérité, j'admire la patience des*
« *Parisiens.*

« La Fontaine n'est peut-être pas le seul auteur qui
« ait eu la bonne foi de s'ennuyer à son propre ou-
« vrage; mais après avoir bâillé à sa pièce s'en aller
« dormir là-dessus, est d'une insouciance qui peint
« bien le *bon homme.* »

Il mourut à Paris le 13 mars 1695, et fut enseveli dans le même tombeau que son ami Molière.

FONTAINE MALHERBE, (Jean) né près de Coutances, mort à Paris en 1780, à la fleur de son âge. Des drames, quelques petites comédies, des héroïdes, des fugitives, entre autres un poème sur *la Rapidité de la Vie,* couronné par l'Académie française, 1766; une *Epître aux Pauvres,* qui eut l'*accessit,* 1768; *Argillan, ou le Fanatisme des Croisades,* tragédie en cinq actes; des fables enfin et des contes moraux. Voilà sans doute beaucoup d'ouvrages pour une médiocre réputation; mais l'auteur est mort jeune, et n'a pas pu corriger.

FONTENELLE, (BERNARD BOUVIER DE) né à Rouen le 11 février 1657, mort à Paris, doyen de l'Académie française, le 9 janvier 1757. Des opéra, des églogues, quelques pièces fugitives, dont trois surtout sont charmantes : le *Portrait de Clarice ;* le sonnet de *Daphné,* et ce petit conte ou apologue *de l'Amour et de l'Honneur.*

Dans l'âge d'or que l'on nous vante tant,
Où l'on aimait sans lois et sans contrainte,
On croit qu'Amour eut un règne éclatant.
C'est une erreur : il fut si peu content,
Qu'à Jupiter il porta cette plainte :
J'ai des sujets, mais ils sont trop soumis,
Dit-il ; je règne, et je n'ai point de gloire :
J'aimerais mieux dompter des ennemis ;
Je ne veux plus d'empire sans victoire.
A ce discours Jupin rêve et produit
L'austère Honneur, épouvantail des belles,
Rival d'Amour et chef de ses rebelles,
Qui peut beaucoup avec un peu de bruit.
L'enfant mutin le considère en face,
De près, de loin ; et puis faisant un saut :
Père des dieux, dit-il, je te rends grâce ;
Tu m'as fait là le monstre qu'il me faut.

Mais les ouvrages à qui Fontenelle doit sa grande réputation, ce sont ses *Mondes*, ses *Oracles*, son *Histoire de l'Académie des Sciences*, etc.

Dans sa jeunesse il avait fait une tragédie intitulée *Aspar.* Racine en parle dans son épigramme sur l'origine des sifflets :

Mais quand sifflets prirent commencement,
C'est à l'*Aspar* du sieur de Fontenelle.

FORCADEL, (ETIENNE) dont le nom, qu'il lati-

nisa, est *Forcatulus*, naquit à Béziers; il professa le droit à Toulouse, et y mourut en 1554. Indépendamment des ouvrages qu'il composa comme jurisconsulte, il a laissé des poésies latines et françaises. La médiocrité de celles-ci se fait sentir; la médiocrité des autres se fait soupçonner : elles ne furent imprimées que long-tems après sa mort, en 1579.

FORCE, (Charlotte-Rose de Caumont de la) née près d'Alby, dans un château appartenant à sa famille, 1650, morte à Paris, 1724. Elle est connue par des romans nombreux; elle doit l'être également par des poésies faciles et bien tournées. Son épître à madame de Maintenon eût été avouée des meilleurs poëtes du tems :

Aux plus hautes vertus tes aïeux t'animèrent :
Minerve t'instruisit, les *Grâces* te formèrent.
Le revers qui frappa ton illustre maison
Ne put, en l'ébranlant, étonner ta raison.
. . . .
Ainsi, contre le sort remportant la victoire,
Tu passas tout d'un coup au comble de la gloire.
De modération exemple plein d'éclat,
Toujours sage et modeste en l'un et l'autre état,
Digne de ton bonheur, etc.

FORGET, (Pierre) seigneur de la Picardière, secrétaire de la chambre du roi, mort à Paris, 1638, a fait imprimer en 1613 un *Hymne à la Reine régente*, et en 1630 un recueil de quatrains politiques, philosophiques et moraux, sous le titre de *Sentimens universels de Pierre Forget*, etc. On en jugera par ceux-ci :

C'est une espèce de merveille,
Dont il est cent mille témoins,
Que qui plus hardiment conseille
Le plus souvent en fait le moins.

Veux-tu connaître en peu de mots
La fortune et quelle est sa cause?
Se servir du tems à propos:
La fortune n'est autre chose.

Heureux qui peut vivre seulet
Sans affecter le nom de maître,
Et qui se passe de valet,
Afin de se passer de l'être!

Es-tu mal, il ne faut rien dire,
Quand tu serais encore pis:
Souffre le joug, ou te *retire*,
Et fais les lois, ou les subis.

FOSSE, (Ant. de la) fils d'un orfèvre de Paris, y naquit en 1658, et y mourut le 2 novembre 1708. Il fut l'ami de Jean-Baptiste Rousseau, et s'engagea sur les pas de Melpomène. Il donna successivement *Polixène*, *Manlius-Capitolinus*, *Thésée*, *Corésus et Callirohé*. On y trouve des tirades dignes des plus grands maîtres: Corneille même n'eût pas désavoué beaucoup de scènes de *Manlius*. Sa paraphrase rimée, des odes d'Anacréon, et ses fugitives, ne sont point estimées. Il parlait l'italien et l'écrivait purement. Une ode composée en cette langue le fit recevoir à l'Académie de Florence, et son remercîment roula sur la beauté respective des yeux bleus ou noirs. Ses vers français sont extrêmement travaillés: souvent même il avouait que l'expression lui avait coûté plus que la pensée: avis à nos jeunes rimeurs qui négligent trop la diction poétique. Voltaire a dit avec raison:

Des vers aisément faits sont rarement aisés.

FOURCROI, (Bonaventure de) né à Noyon, mort à Paris, 1692, fut l'ami de Racine et de Boi-

leau, et n'en fut pas meilleur poète. En récompense il était bon avocat, éloquent et courageux. On a de lui quelques pièces de vers très-médiocres, et vingt-un sonnets qui ne valent pas mieux, contre le cardinal Mazarin.

Molière disputait souvent avec lui, et finissait par céder. *Que peut*, disait-il, *que peut la raison avec un filet de voix contre une gueule comme celle-là?*

Le P. Bouhours attribue à M. de Fourcroi ce dialogue si naïf et si joli entre un passant et une tourterelle :

-- Que fais-tu dans les bois, plaintive tourterelle ?
-- Je gémis ; j'ai perdu ma compagne fidelle.
-- Ne crains-tu pas que l'oiseleur
Ne te fasse mourir comme elle ?
-- Si ce n'est lui ce sera ma douleur.

D'autres biographes supposent que cette petite pièce est de *Louis le Laboureur*.

FOURNEL, (N.) né à Paris, où il est mort jeune, en 1777. Une héroïde sous le titre de *Zémire mourante, à sa Fille*, au théâtre Français; *l'Aveugle par crédulité*.

FRANC, (MARTIN) né à Arras, s'engagea dans l'état ecclésiastique, et fut secrétaire d'Amédée de Savoie, élu pape par le concile de Bâle en 1439. Ses poëmes du *Champion des Dames* et de *l'Estrif, ou Débat de Fortune et de Vertu*, eurent beaucoup de réputation alors, et ne sauraient se lire à présent.

Il a néanmoins du talent pour conter, et il saisit assez bien le caractère de ce genre d'écrire. On

connaît les *Oies de frère Philippe*. Ce conte est dans le *Champion des Dames* :

Cy vous conterai d'un novice
Qui oncques veu femmes n'avoit :
Innocent étoit et sans vice,
Et rien du monde ne sçavoit,
Tant que celui qui le suivoit
Lui fit accroire, par les voyes
Des belles dames qu'il voyoit,
Que c'étoit des oisons et oyes.

On ne peut nature tromper.
En après, tant lui en souvint,
Qu'il ne put dîner ni souper,
Tant amoureux il en devint.
Et quand des moines plus de vingt
Demandèrent pourquoi musoit,
Il répondit comme il convint:
Que voir les oyes lui plaisoit.

FRANÇOIS Ier, roi de France, né à Cognac, 12 septembre 1494, mort à Rambouillet le 31 mars 1547. Ce monarque, *père des savans*, protégea, courtisa les Muses, et doit avoir une place parmi nos poètes. On sait qu'il aimait à jouer aux impromptu avec Melin de Saint-Gelais. Ce dixain à la duchesse d'Etampes, dans les commencemens de sa passion pour elle, est digne de Marot :

Est-il point vrai, ou si je l'ai songé,
Qu'il est besoin m'éloigner et distraire
De notre amour et en prendre congé ?
Las ! je le veux, et si ne puis le faire.
Que dis-je veux ! c'est du tout le contraire ;
Faire le puis, et ne puis le vouloir ;

Car vous avez là réduit mon vouloir :
Que plus tâchez ma liberté me rendre,
Plus empêchez que ne la puisse avoir ;
En commandant ce que voulez défendre.

Son quatrain sur Agnès Sorel a été conservé, et mérite de l'être. Il l'improvisa chez madame de Boissy, qui lui montrait un porte-feuille où elle avait dessiné plusieurs portraits de femmes célèbres. Le roi écrivit au-dessous de celui d'Agnès :

Plus de louange et d'honneur tu *mérite*,
La cause étant de France recouvrer,
Que ce que peut dedans un cloître ouvrer
Close nonnain ou bien dévot hermite.

FRANÇOIS, (GÉRARD) médecin de Henri IV. Poème sur *la Maladie du grand Corps de la France*, etc.

FRENICLE, (NICOLAS) né à Paris, 1600, mort dans la même ville, 1661, doyen de la cour des Monnaies. *Palémon* et *Niobé*, deux pastorales ; un poème intitulé : *Jésus crucifié ;* une paraphrase en vers des psaumes de David, etc. Rien dans tout cela que de médiocre ou de mauvais.

FRÉRON, (ELIE-CATHERINE) né à Quimper, 1719, mort à Paris le 10 mars 1776. Après cinq à six ans passés chez les Jésuites il quitta cette société, et s'unit à l'abbé Desfontaines, avec lequel il partagea les fonctions dangereuses de critique des écrits du jour. Il continua seul ensuite cette pénible entreprise, et fit prendre à ses feuilles le titre d'*Année Littéraire.* Par malheur, sa férule ayant frappé trop fort sur Voltaire, il excita la bile de cet homme célèbre, qui finit par le livrer à la risée et au mépris public. Fréron pourtant était bon littérateur ; le grand nombre

de ses cahiers est écrit dans les meilleurs principes. Son ode sur *la Bataille de Fontenoi* a de l'élévation et de la verve; quelques-unes de ses pièces fugitives ont de la facilité : mais au lieu de le chercher dans ses ouvrages on ne le voit plus que dans *l'Ecossaise* et *le Pauvre Diable*.

FRESNAYE, (JE. VAUQUELIN DE LA) président au présidial de Caen, sa patrie, y mourut en 1606, à 72 ans. Il a donné au public un *Art Poétique*, bien oublié depuis celui de Boileau; un poème intitulé : *Pour la Monarchie du royaume, contre la division*; des épigrammes, des idylles, des sonnets, des épitaphes, des satires, et partout une versification faible. Les contes insérés dans ses satires ont du naturel. Il est, dit-on, le premier en France qui se soit livré au genre satirique : c'est une erreur; les sirvantes de nos Troubadours étaient de vraies satires.

Guill. Colletet, écrivant sur le poème bucolique, dit : « Le premier de nos Français qui, à l'exemple « des Latins et des Italiens, s'avisa de mêler la prose « aux vers, ce fut *Jean de la Fresnaye*, dans ses « *Foresteries* imprimées dès l'an 1555; et c'est ce « que le même la Fresnaye n'a pas oublié de remar-« quer en quelque endroit de ses œuvres, où il « parle ainsi de ce genre de poème bucolique :

. . . . Toutefois dire j'ose
Que des premiers aux vers j'ai marié la prose.

FROISSART, (JEAN) né d'un peintre d'armoiries à Valenciennes, en 1337, prêtre et chanoine de Chimay, historien et poète, mort vers 1410. Il excellait dans les poésies pastorales, qui cependant ont attaché moins de célébrité à son nom que sa *Chronique*,

où il détaille ce qui s'est passé depuis 1326 jusqu'en 1400.

FROMAGET, (N.) mort à Paris, 1759, a donné beaucoup de pièces à l'Opéra-Comique, soit seul, soit avec Lesage ou Panard. Le nom de ses collaborateurs fait son éloge; ils ne l'eussent pas associé à leurs travaux s'ils ne lui avaient pas reconnu du talent.

Il a montré de l'esprit et de la gaîté dans ses romans, souvent réimprimés, de *Cara Mustapha* et du *Cousin de Mahomet.*

FURETIÈRE, (ANTOINE) né à Paris, 1620, y mourut en 1688, abbé. L'Académie française lui avait donné une place; elle la lui ôta en 1685. Il fut accusé de s'être approprié le travail de cette compagnie, qui s'occupait alors de son dictionnaire de la langue, et d'en avoir fait usage dans le dictionnaire qu'il publia sous son propre nom.

Il a fait cinq satires et quelques autres pièces en vers extrêmement faibles. Ce madrigal est néanmoins d'une tournure assez facile :

Puisque tu veux que nous rompions,
Et que, prenant chacun le nôtre,
De bonne foi nous nous rendions
Ce que nous avons l'un de l'autre,
Je veux, avant tous mes bijoux,
Reprendre ces baisers si doux
Que je te donnais à centaines;
Puis il ne tiendra pas à moi
Que de ta part tu ne reprennes
Tous ceux que j'ai reçus de toi.

Le placet qu'il fit pour un poète campagnard qu'on voulait imposer à la taille a de l'originalité.

Ce poète n'a pas la maille.
Plaise, sire, à votre bonté,
Au lieu de le mettre à la taille,
De le mettre à la Charité.

FUZELIER, (Louis) né à Paris, y mourut le 19 septembre 1752. à 80 ans. De grands opéra, quelques petites pièces aux Français; plusieurs opéra comiques, etc. Souvent il atteignit le succès, sans atteindre à la renommée : c'est qu'en général elle dédaigne les petits genres, et que dans aucun elle ne couronne que le génie. Ajoutons que, s'il en faut croire M. de Laharpe, « Fuzelier est bien le plus froid et le plus plat rimeur, « le bel esprit le plus glaçant et le plus glacé qui ait « fait chanter à l'Opéra des fariboles dialoguées. »

Ce jugement me paraît trop sévère. On peut citer plusieurs vers, des opéra ou des cantates de Fuzelier qui ne sont pas sans mérite. Ceux-ci se trouvent dans sa cantate de Protée:

Pourquoi voulons-nous apprendre
La loi du sombre avenir?
Nous devons toujours l'attendre
Sans jamais la prévenir.
D'une aimable inquiétude
Ne perdons point la douceur:
C'est souvent l'incertitude
Qui fait le prix du bonheur.

G.

GACON, (Fr.) né à Lyon, 1667, mourut dans son prieuré de Baillon, près de Beaumont-sur-Oise, en 1725. Il a fait plus de bruit qu'il n'a eu de réputa-

tion. Son penchant à la satire lui attira des ennemis distingués; Rousseau, Lamotte, etc. Il se qualifiait le *poète sans fard*. Sa traduction en vers des odes d'Anacréon est le seul de ses ouvrages qui soit passable; car ses satires sont encore au-dessous de ce qu'il y a de plus mauvais en ce genre.

GAILLARD, (AUGIER) né dans le diocèse d'Alby, vivait en 1560. Rimeur burlesque et bouffon, il a moins fait d'ouvrages en français que dans le langage de son pays.

GAILLARDE, (JEANNE) née à Lyon dans le 16e siècle, se distingua par ses poésies. Marot lui adressa un rondeau, où il la nomme *femme de bon savoir.* Elle y fit cette réponse:

De m'acquitter je me trouve surprise
D'ung faible esprit; car à toi n'ai sçavoir
Correspondant. Tu le peux bien sçavoir,
Veu qu'en cet art plus que autre on te prise.
Si fusse autant éloquente et apprise
Comme tu dis, je ferais mon devoir
De m'acquitter.

Si veux prier la Grace en toi comprise,
Et les vertus qui tant te font valoir,
De prendre en gré l'affectueux vouloir,
Dont ignorance a corrompu l'emprise,
De m'acquitter.

GALAUP DE CHASTEUIL, (FRANÇOIS et PIERRE) nés à Aix, d'une famille noble et ancienne.

Le premier fut précepteur du fils du duc de Savoie, et mourut à Verceil, âgé de 52 ans. Il cultiva la philosophie et les muses Il a même traduit en vers plusieurs livres de *la Thébaïde de Stace.*

Le second, mort en 1727, à 83 ans, a fait beau-

coup de vers dans l'idiôme provençal; et les Provençaux, seuls bons juges de ce genre de composition, le placent pour l'ode à côté de Malherbe.

GALLET, (N.) marchand épicier de la rue des Lombards à Paris. Beaucoup de pièces au théâtre de la Foire, seul ou en société, soit avec Piron, soit avec Panard ; des chansons surtout de la plus grande gaîté. Il mourut d'hydropisie, en juin 1757, dans sa 81e année, au Temple, où le dérangement de ses affaires l'avait forcé de chercher un asile. Quelqu'un, qui le voyait menacé de la mort, lui ayant dit qu'il fallait graisser ses bottes : *Je n'en ai pas besoin*, répondit-il, *car je m'en vais par eau*. C'est conserver sa belle humeur jusqu'au dernier moment ; il l'employa même à dicter pour son ami Collé des couplets dont voici le dernier :

De ces couplets soyez content :
Je vous en ferais bien autant
Et plus qu'on ne compte d'apôtres ;
Mais, cher Collé, voici l'instant
Où certain fossoyeur m'attend,
Accompagné de plusieurs autres.

GAMON, (Christophe de) né à Annonay, vivait sous Henri IV. Son *Jardinet de la Poésie*, ou recueil de ses œuvres, contient beaucoup de vers inintelligibles : on y voit seulement qu'il se livrait à l'alchimie.

GARDE (Guy de la) fit imprimer en 1550 l'*Histoire et Description du Phénix*, pleine de fades allégories et de mauvais vers. Il se qualifie *lieutenant du sénéchal de Provence au siège d'Arles*.

GARDE, (Philippe Bridard de la) né à Paris, 1710, y mourut le 3 octobre 1767. Il fut chargé par madame de Pompadour des fêtes qui se donnaient

dans les petits appartemens; et ce fut là qu'il opéra une réforme desirée depuis long-tems. Au lieu des habits français, sous lesquels on jouait des pièces grecques et romaines, les acteurs y parurent avec les costumes des tems et des pays; en un mot, avec les costumes de leurs rôles, Cet heureux changement eut lieu aussitôt sur les divers théâtres de Paris; et ce fut à M. de la Garde qu'on en eut l'obligation.

Il est auteur de *la Rose*, opéra comique; *des Amours Grivois*, et de quelques autres frivolités. On lui attribue la chanson :

Malgré la bataille
Qu'on donne demain, etc.

GARIN, (François) marchand de Lyon, se fit poète après avoir dérangé ses affaires. Il était né en 1413.

Il existe un poème ou roman, le plus ancien que nous ayons en langue romane ou français vulgaire, qui a pour titre : *Garin le Loherans*. L'auteur, qui vivait en 1150, y chante en vers les hauts faits de Héruis, duc de Metz. Loin de mériter les éloges que beaucoup d'anciens auteurs ont donnés à ce roman ou poème sans invention, il ne peut servir qu'à nous faire connaître le goût, les mœurs et le langage du 12e siècle.

GARNIER, (Claude) né à Paris, où il mourut vers 1616. Un long poème intitulé *l'Amour victorieux*, et d'autres petites pièces où rien n'attache le lecteur. Quoique contemporain de Malherbe, il est resté bien au-dessous de lui.

GARNIER, (Jacques) dont madame Deshoulières a loué les talens poétiques, était né à Marseille en 1643; il fut abbé. Ses vers faisaient les délices des sociétés, c'est à dire qu'ils avaient plus de mérite d'à-propos que de beauté réelle. Quelques jours avant sa mort,

arrivée en 1714, il fit son épitaphe, qu'il termine ainsi :

Toujours galant, rimeur et joueur à l'extrême,
Si bien qu'encore ici mis à l'envers
Il joue à l'ombre et fait des vers.

GARNIER, (Robert) né à la Ferté-Bernard, 1534, mort au Mans, 1590, lieutenant-général de cette ville, ensuite conseiller au grand conseil. Il eut des prix aux Jeux Floraux, donna un *Hymne de la Monarchie*, des poésies de différens genres, et huit tragédies : *Porcie*, *Cornélie*, *Marc-Antoine*, *Hippolyte*, *la Troade*, *Antigone*, *les Juives*, et *Bradamante*. « Dès la seconde il disputa le pas à Jodelle, père « de la tragédie française; et Ronsard, qui par sa « grande réputation se trouvait en état de distribuer « la gloire aux autres auteurs, se fit juge de ce diffé- « rend, et prononça en faveur de Garnier. » Fonten.

Robert Etienne va encore au-delà ; il termine un sonnet, où il loue Eschile, Sophocle et Euripide, par ce tercet bien extraordinaire :

Mais Garnier, l'ornement du théâtre français,
Bien qu'il vienne après eux, les surpasse tous trois,
Et seul mérite avoir la branche aux trois sacrée.

Françoise HUBERT, femme de Garnier, fit aussi des vers, et mérita de tenir son rang parmi les muses du 16e siècle.

GARNIER, (Sébast.) procureur du roi Henri IV au bailliage de Blois, contemporain de Robert Garnier, et mauvais poète comme lui, fit imprimer en 1593 une *Henriade* ; et en 1594, sous le titre de *Loyssée*, les trois premiers chants d'un poëme sur l'expédi-

tion de S. Louis dans la Terre-Sainte. On a réimprimé ces deux ouvrages à Paris en 1770; et, malgré les efforts des ennemis de Voltaire, qui l'accusaient d'avoir puisé dans ces deux sources, les nouvelles éditions n'ont trouvé que des curieux, et point de lecteurs.

GAUCHET, (Claude) né à Dammartin, prieur de Beaujour, imprima en 1583 *le Plaisir des Champs*, ou *les Saisons*.

GAULMIN DE MONTGEORGES, (Gilbert) né à Moulins, mort à Paris, 8 décembre 1667, âgé de 80 ans, après avoir été intendant et conseiller d'état. Une tragédie d'*Iphigénie*, des odes, des épigrammes, des hymnes qui ne manquent pas de feu, mais où l'on voudrait plus de jugement et de goût. Comme il parlait bien et contait à merveille, il assemblait souvent autour de lui beaucoup d'auditeurs dans le jardin du Luxembourg. Un jour qu'il aperçut parmi eux un laquais, il voulut le faire retirer. *Monsieur*, répondit ce domestique, *je retiens ici place pour mon maître*.

GAZON-DOURXIGNÉ, (Sébastien-Marie-Mathurin) né à Quimper, mort à Paris le 19 janvier 1784. Moins bon poète que bon critique, ses héroïdes inspirent plus d'ennui que d'intérêt; mais on peut profiter de ses observations sur *Epicharis*, *Sémiramis*, *Aristomène*, etc.

GENEST, (Ch.-Cl.) abbé, de l'Académie française, né à Paris, 1636, y mourut, 1719. Plusieurs tragédies. *Pénélope* est la seule qui se soit conservée.
« Son laborieux ouvrage de la philosophie de Des-
« cartes est en rimes plutôt qu'en vers. Voltaire. »

On a encore de lui des vers couronnés par l'Académie française avant qu'il y eût obtenu les honneurs du

fauteuil ; une épître, pleine de chaleur et de mouvement, à M. de la Bastide, pour l'engager à rentrer dans le sein de l'église, etc.

L'abbé Genest était de la société intime de madame la duchesse du Maine, et ses tragédies se jouaient sur le théâtre de Sceaux. Son large et long nez faisait le sujet de mille plaisanteries; mais il avait le bon esprit d'être le premier à en rire.

GENTIEN (PIERRE) « était de Paris. Il entreprit « d'éterniser la mémoire de cinquante dames de son « tems : il composa donc un ouvrage où il les repré- « sente comme autant d'amazones, également recom- « mandables par leur courage et par leur beauté. Il « suppose que, s'élevant au-dessus de leur sexe, elles « formèrent le dessein d'aller à la Terre Sainte faire « la guerre aux infidèles; mais qu'avant de partir pour « cette expédition elles voulurent éprouver leurs « forces dans un carrousel magnifique. Ce tournois « imaginaire fait le sujet de son poème, qui n'est « pas fort estimable par le style, mais où l'on trouve « un grand nombre de remarques curieuses sur plu- « sieurs familles de Paris. » L'abbé MASSIEU.

Gentien vivait sous Philippe-le-Bel.

GILBERT, (NIC.-JOS.-LAURENT) né à Fontenoi-le-Château près de Nancy, 1751, mort à l'Hôtel-Dieu de Paris, 1780, d'une inflammation à la gorge, où s'était arrêtée une clef qu'il avait voulu avaler dans un accès de folie. Ce poète plein de feu a laissé des ouvrages d'une grande imagination et d'une versification belle et forte. Ses deux satires, son premier chant de *la Mort d'Abel*, son ode *sur le Jugement Dernier*, etc., font regretter qu'il soit mort si jeune.

Quelle grande et belle image que celle-ci qui termine l'ode sur *le Jeugment Dernier!*

> L'Eternel a posé son tonnerre inutile;
> Et, d'ailes et de faux dépouillé désormais,
> Sur les mondes détruits le Tems dort immobile.

Après cela, quelles images douces n'offrent pas ces vers pleins de sensibilité, qu'il traça d'une main mourante!

> Au banquet de la vie, infortuné convive,
> J'apparus un jour, et je meurs;
> Je meurs, et sur la tombe où lentement j'arrive
> Nul ne viendra verser des pleurs.
>
> Salut, champs que j'aimais! et vous, douce verdure,
> Et vous, riant exil des bois,
> Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
> Salut pour la dernière fois!
>
> Ah! puissent voir long-tems votre beauté sacrée
> Tant d'amis sourds à mes adieux!
> Qu'ils meurent pleins de jours! que leur mort soit pleurée!
> Qu'un ami leur ferme les yeux!

GILLEBERT, (Gabriel) né à Paris, fut secrétaire des commandemens de la reine Christine et son résident en France. Mais tel fut toujours son désintéressement, qu'il serait décédé dans l'indigence sans un procureur de ses amis qui lui donna un asile. Il mourut à Paris en 1674, laissant des tragédies, des opéra et des poésies diverses, où tout est médiocre.

On a retenu pourtant ces vers sur *l'Art d'Aimer d'Ovide.*

> Cette lecture est sans égale,
> Ce livre est un petit dédale
> Où l'esprit prend plaisir d'errer.
> Cloris, suivez les pas d'Ovide;
> C'est le plus agréable guide....
> Qu'on *peut* choisir pour s'égarer.

GILLOT, (JACQUES), chanoine de la Sainte-Chapelle de Paris, eut la plus grande part à cette fameuse satire Ménippée, où l'on tourne en ridicule les querelles funestes de la ligue. Mort en 1619.

GIRARD, (GILLES) né à Campsour, diocèse de Coutances, en 1702, mort curé d'Harmauville près de Caen, en 1762, a professé avec distinction les humanités dans cette dernière ville; passe pour avoir fait de bons vers latins; en a fait aussi de français, couronnés plusieurs fois à Caen et à Rouen. Son *Epître à mon Chien* est agréablement écrite:

Achille avant d'entrer en lice
Haranguait, dit-on, ses chevaux.
Mézence et mille autres héros
Eurent depuis même caprice.
Le roi Dagobert et ses chiens
Eurent de fréquens entretiens.
Rien n'empêche qu'à leur exemple
En vers je ne bâtisse un temple
A vous, mon fidèle *Pluton*,
Sage gardien de ma maison.
Quoique ni vous ni votre maître
Ne soient pas de pareil renom,
Ils n'en valent pas moins peut-être.
. . . .
Si par hasard vient à paraître
L'objet qui seul flatte mon cœur,
Caressez-le comme moi-même,
Jappez, caracolez, sautez;
Par des cris plus précipités,
Et par une allégresse extrême,
Annoncez-moi cette beauté.
Que votre adresse la retienne,
Et que votre fidélité
Soit le symbole de la sienne.

GIRARD (PHILIPPE) était de Vendôme. Par opposition au *rien* de Passerat, il fit sur *quelque chose* un poëme ignoré, comme son auteur qui vivait en 1580.

GIRAUD, (CLAUDE-MARIE) né à Lons-le-Saulnier en Franche-Comté, servit Apollon et Esculape. *L'Apothéose du docteur Procope*, en six chants et en vers; *Epître du Diable à Voltaire*, etc. « La « poésie, dit Sabatier, parle dans le poëme le lan« gage du docteur Diaphorus. Il n'en est pas ainsi, « ajoute-t-il, dans l'*Epître du Diable*; les traits en « sont ingénieux, et d'autant plus piquans, qu'ils sont « tous fondés sur la vérité. »

Mort dans son pays vers le milieu du dernier siècle.

GODARD, (JEAN) Parisien, composa des sonnets héroïques, où il célèbre les victoires de Henri IV. L'auteur, qui appelait modestement ses vers les *trophées* de ce grand monarque, les fit imprimer à Lyon en 1590. Ils furent loués par ses contemporains.

GODEAU, (ANT.) né à Dreux, de l'Académie française, évêque de Grasse, mort à Vence, 1672, à 67 ans. Beaucoup de vers sur des sujets de piété. Sa traduction des psaumes de David a quelques morceaux bien tournés; mais beaucoup d'autres qui, étant faibles ou boursoufflés, ont fait dire à Boileau: « Je ne sais « point s'il passera à la postérité, mais il faudra pour « cela qu'il ressuscite, puisqu'on peut dire qu'il est « déjà mort, n'étant presque plus maintenant lu de « personne. »

Il ne dut probablement son évêché qu'au plaisir qu'eut le cardinal de Richelieu de faire un jeu de mots. Godeau lui avait présenté sa traduction du psaume *Bénédicité*. Peu de jours après son éminence lui dit: « Vous m'avez donné *Bénédicité*; je « vous donne *Grasse* (grâces). »

GOMBAULD, (Jean Ogier de) né près de Brouage en 1576, mort à Paris en 1666, de l'Académie française. Tragédies mal conduites et mal versifiées, des épigrammes, dont quelques-unes ont du sel et de la vivacité; beaucoup de sonnets, parmi lesquels Boileau en comptait deux ou trois passables, etc.; ce qui ne l'a pas empêché de dire :

Et Gombauld tant loué garde encor la boutique.

Il en serait sorti si toutes ses pièces ressemblaient, dans leur genre, à cette épigramme qui paraît dirigée contre Gilles Ménagé.

Gilles veut faire voir qu'il a bien des affaires;
On le trouve partout, dans la presse, à l'écart;
Mais ses voyages sont des erreurs volontaires;
Quoiqu'il aille toujours, il ne va nulle part.

GOMBERVILLE, (Marin le Roi de) né à Paris, 1599, de l'Académie française. Des romans, des vers qui lui firent une sorte de réputation. Dès l'âge de 14 ans il donna un recueil de cent dix quatrains, à l'honneur de la vieillesse : c'est le printems qui faisait l'éloge de l'hiver. Ses deux sonnets, l'un sur le Saint Sacrement, l'autre sur la Solitude, furent fort applaudis. Le choix du sujet fut sans doute le fruit de ses liaisons avec les solitaires de Port-Royal. Il mourut à Paris le 11 juin 1674, après s'être fait à lui-même cette épitaphe :

Les grands chargent leur sépulture
De cent éloges superflus.
Passant, en peu de mots voici mon aventure :
Ma naissance fut fort obscure,
Et ma mort l'est encore plus.

GOMEZ, (MADELEINE-ANGÉLIQUE POISSON DE) née à Paris, 1684, morte à Saint-Germain-en-Laye, 28 décembre 1770. On lit encore ses *Journées amusantes*. On a oublié ses tragédies; leurs titres sont: *Habis*, *Sémiramis*, *Cléarque*, *Marsille*. On ne leur reproche qu'une intrigue mal ourdie et une versification lâche. Malheureusement l'auteur travaillait pour vivre, et il faut qu'un poète soit au-dessus du besoin :

> Horace a bu son saoul quand il voit les ménades.
>
> BOILEAU.

GOUDELIN ou GOUDOULI. (PIERRE) Ce poète, l'Homère des Gascons, était né à Toulouse, où il mourut à 70 ans, le 10 septembre 1649. Ses poésies ont de la vivacité, du naturel, des saillies; mais la plupart tiennent au langage du pays, et perdraient tout leur sel dans une traduction. Voici l'épitaphe qu'il se fit à lui-même:

> Aïssi l'an trigoussat lé paouré Goudoufi,
> Perço qué le bougras bouïllo pas y béni.

M. Titon du Tillet a placé Goudouli dans son Parnasse français, et la ville de Toulouse en a fait mettre le buste à l'hôtel du Capitole ou Capitoulat, à côté de celui du poète Maynard, son compatriote.

GOUGES, (MARIE-OLYMPE DE) née à Montauban, 1755, d'une revendeuse à la toilette. A l'âge de 17 à 18 ans elle fut emmenée à Paris, y perfectionna son éducation, et fit des comédies et des drames qui eurent du succès. Elle avait commencé par louer la révolution française; elle finit par la décrier : elle osa même écrire à la Convention pour être admise à défendre Louis XVI, conjointement avec l'infor-

tuné et immortel Malesherbes; et ses écrits prouvent qu'elle était bien capable de soutenir une si belle cause. Elle eut au moins cette ressemblance avec Louis et Malesherbes, qu'elle fut conduite aussi sur l'échafaud révolutionnaire, et qu'elle y mourut avec le même courage le 3 novembre 1793.

GRAND, (MARC-ANTOINE LE) mort à Paris, sa patrie, 1728, acteur et auteur. Des comédies pour le Théâtre-Français et pour les Italiens : elles abondent en saillies, et sont écrites avec facilité; mais le comique en est souvent bas et fait pour les tréteaux. Il était né à Paris, le jour précisément où Molière y mourut, 17 février 1673.

GRANDVAL, (NICOLAS RACOT) musicien-organiste, mort à Paris, sa patrie, 1753, à 77 ans. Il a fait quelques comédies absolument ignorées. Son poème de *Cartouche* eut dans le tems un grand débit : il y a parodié les plus beaux vers de la Henriade; et peut-être est-ce là ce qui fit le succès de l'ouvrage; Voltaire avait alors bien des jaloux.

GRANGE, (JOSEPH DE CHANCEL DE LA) né près de Périgueux, au château d'Antonin, où il revint sur la fin de sa vie, et où il est mort fort âgé, le 27 décembre 1758. De bonne heure il annonça des talens pour le théâtre. Il n'avait que seize ans lorsqu'il fit jouer à Paris sa tragédie de *Jugurtha*, à l'occasion de laquelle Racine donna des encouragemens à l'auteur. Plusieurs autres pièces soutinrent sa réputation; mais la faiblesse et les négligences de la versification ont fini par rabaisser ses ouvrages dans l'opinion. Ainsi *Oreste et Pylade* s'est mis au-dessous d'*Iphigénie en Tauride*, et *Amasis* au-dessous de *Mérope*, quoique ce soient les mêmes sujets.

Mais ce qui donna le plus de célébrité à la Grange-Chancel, ce furent les Philippiques, ou odes, contre le Régent. Parmi beaucoup de morceaux prosaïques et de vers lâches, on est surpris d'y rencontrer des strophes de la plus grande force et du vrai ton de l'ode. Les Philippiques le firent enfermer aux îles Sainte-Marguerite, d'où il s'échappa, pour mener une vie vagabonde jusqu'à la mort du prince qu'il avait si indignement outragé. Ses poésies diverses, si l'on en excepte quelques cantates, manquent de chaleur et de grâces.

GRANGE, (N. DE LA) de Montpellier, mort à l'hospice de la Charité à Paris, 1767. Quelques comédies pour le théâtre Italien ; *le Phaéton renversé*, poème, etc. Sa misère le forçait à travailler trop vîte : malheureusement il n'est pas le seul chez qui l'indigence ait arrêté les développemens du génie.

. . . . . . *Multum virtutibus obstat*
Res angusta domi. . . . .

JUVEN.

GREBAN, (ARNOULD et SIMON) deux poëtes français du quatorzième siècle, extrêmement loués par leurs contemporains qui, mieux que nous, pouvaient les apprécier. Ils étaient frères, et tous les deux nés à Compiègne, qu'ils abandonnèrent pour se fixer au Mans. Le premier y fut chanoine ; le second docteur en théologie et secrétaire de Charles d'Anjou, comte du Maine. Ils composèrent vers 1450 *le Mystère des Actes des Apôtres, à personnages.*

On trouve qu'ils ont donné de l'énergie à la langue, dont la faiblesse en effet paraît trop sensible dans les écrivains qui les ont précédés. Marot fait leur éloge en plus d'un endroit :

Les deux *Greban*, au bien résonnant style.

GRÉCOURT, (Jean-Baptiste-Jos. Villart de) chanoine de Tours, où il était né en 1683. Son principal ouvrage est son poème de *Philotanus*, satire contre les Jésuites et la bulle *Unigenitus*. Il eut un succès prodigieux. Voltaire en donne la raison :

« Le mérite de ces sortes d'ouvrages n'est d'ordi-
« naire que dans le choix du sujet et dans la ma-
« lignité humaine. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelques
« vers bien faits dans ce poème ; le commencement
« en est très-heureux ; mais la suite n'y répond pas :
« le Diable n'y parle pas aussi plaisamment qu'il est
« amené. Le style est bas, uniforme, sans dialogue,
« sans grâce, sans finesse, sans pureté de style,
« sans imagination dans l'expression ; et ce n'est
« enfin qu'une histoire satirique de la bulle *Unige-
« nitus* en vers burlesques, parmi lesquels il s'en
« trouve de très-plaisans. »

Grécourt est renommé encore pour ses contes, dont quelques-uns sont gais, mais dont le grand nombre offense la pudeur. Ceux de La Fontaine ont au moins une gaze ; ceux de Grécourt sont sans voile.

Ils sont écrits avec plus de facilité que de poésie : mais dans sa bouche ils paraissaient supérieurs ; Grécourt récitait et lisait parfaitement.

Ses œuvres offrent de plus des chansons et des épigrammes : la causticité de celles-ci faisait craindre l'auteur. Desfontaines dit que *sa langue et sa plume l'avaient exclus de la plupart des maisons de Tours*. Il s'en consolait dans le château de M. le duc d'Aiguillon, à *Veret*, qu'il appelait son paradis terrestre.

Il mourut à Tours le 2 avril 1743.

GRELÉE, (Jacquemart) né à Lille en Flandres,

a composé en 1290 le roman satirique du *nouveau Renard.*

GRESSET, (JEAN-B.-LOUIS) né à Amiens, 1709, resta plusieurs années chez les Jésuites; il y fit même *Ver-Vert, la Chartreuse, les Ombres*, etc. Rentré dans le monde, il y donna *le Méchant*, pièce froide, mais parfaitement écrite, et dont beaucoup de vers sont devenus proverbes. Il fut de l'Académie française. Les pièces que je viens de nommer, et d'autres poésies légères, telles que l'*Epître au Père Bougeant, à ma Sœur, à ma Muse*, etc., lui assurent une place distinguée parmi nos poètes. Son talent, surtout dans les poésies fugitives, est de bien phraser ses vers, de ne pas les hacher et les *distiquer*, et d'imprimer surtout à sa poésie de l'harmonie, du nombre et de la cadence.

Sur la fin de sa vie il devint dévot, abjura solennellement le théâtre, brûla même une ou deux comédies qu'il avait dans son portefeuille. C'en fut assez pour indisposer les philosophes contre lui : aussi Voltaire s'est-il permis de le plaisanter dans *le Pauvre Diable*.

Gresset, doué du double privilège
D'être au collège un bel esprit mondain,
Et dans le monde un homme de collège;
Gresset dévot, long-tems petit badin,
Sanctifié par ses palinodies,
Il prétendait avec componction
Qu'il avait fait jadis des comédies,
Dont à la Vierge il demandait pardon, etc.

Gresset mourut à Amiens le 16 juin 1777.

On a cherché vainement dans ses papiers un chant qu'il s'était proposé d'abord d'ajouter aux quatre qui forment le poème de Ver-Vert; la dévotion le lui a

fait supprimer. Ce chant, intitulé *l'Ouvroir*, peignait les Visitandines occupées dans la salle de leur travail commun. Je le lui ai entendu réciter de mémoire chez M. Dagay, intendant de Picardie : j'y étais avec l'abbé Talbert et quelques autres gens de lettres. L'ouvrage nous parut inférieur à ce que nous connaissions : c'étaient des détails puérils et monotones, une diction sans finesse et sans légèreté; le ton familier y dominait trop. Gresset nous protesta bien que ce chant ne serait jamais imprimé. Quelques personnes en ont retenu ces quatre vers :

> L'une découpe un agnus en losange,
> Ou met du rouge à quelque bienheureux;
> L'autre bichonne une vierge aux yeux bleus;
> Ou passe au fer le toupet d'un Archange.

Il reste encore de lui deux poëmes inédits; l'un intitulé *le Gazetin*; l'autre *le Parrain magnifique*. Les suffrages obtenus dans les lectures particulières qu'il en a faites donnent le desir de les voir imprimés.

GREVIN, (JACQUES) né à Clermont en Beauvoisis, 1540. Dès l'âge de 13 ans il avait mis en vers *la Mort de César*, où M. de Laharpe trouve des idées grandes, fortes et du ton de la tragédie. Il cite ces vers-ci :

> Alors qu'on parlera de César et de Rome,
> Qu'on se souvienne aussi qu'il a été un homme,
> Un Brute, le vengeur de toute cruauté,
> Qui aurait d'un seul coup gagné la liberté.
> Quand on dira : César fut maître de l'empire,
> Qu'on sache quand et quand Brute le sut occire.
> Quand on dira : César fut premier empereur,
> Qu'on dise quand et quand Brute en fut le vengeur.

Grevin fit aussi quelques comédies qui furent bien accueillies, et des chansons galantes dans le goût des Espagnols et des Italiens. Il mourut en 1570, âgé de 30 ans, à Turin, où il exerçait la médecine.

GRINGORE, (PIERRE) héraut d'armes du duc de Lorraine, fit jouer aux halles de Paris *le Mardi-Gras*, 1511; *le Jeu du Prince des Sots* et *Mère sotte*. Assez bon poète pour son tems : son style a de la netteté. *La Chasse du Cerf des Cerfs*, critique des querelles entre les papes et les rois; *Fantaisies de Mère sotte, sottises*, etc. Il a mis son nom en acrostiche dans les huit derniers vers de son poème des *folles Entreprises*. Sa devise était : *tout par raison, raison partout*. Mort vers 1545. Voici un quatrain de sa façon :

Qui bien se mire bien se voit,
Qui bien se voit bien se connoît,
Qui bien se connoît peu se prise,
Et qui peu se prise sage est.

Parmi ses *menus propos de Mère sotte*, le plus singulier est celui qui roule sur *le testament de Lucifer et le mariage de ses filles*. « L'auteur feint que « Lucifer, très-malade et abandonné des médecins, « songe à pourvoir ses filles avant que de mourir, et « voici de quelle manière il en dispose : il veut que « *Présomption* soit mariée aux jeunes gens; *Adulation* aux gens de cour; *Opiniâtreté* aux ignorans; « *Usure* aux agens et banquiers; *Rapine* aux gens « de robe; *Catégorie* aux moines; *Simonie* aux gens « d'église, etc. Il n'y a que sa fille *Luxure* qu'il n'établit pas, parce qu'il est sûr qu'elle ne demeurera « point, et que d'ailleurs il entend qu'elle soit commune à tous les états. » L'abbé MASSIEU.

GRISEL, (JEAN) de Rouen. Ses *martiales Visions* contiennent, en faibles vers, la vie et les belles actions de Henri IV jusqu'en 1599.

GROGNET, (PIERRE) prêtre du diocèse d'Auxerre, vivait en 1530. Il a chanté le vin, et mis en vers la chronique de son tems.

GROS, (FR.-TOUSSAINT) né à Marseille, mort à Lyon en 1748, âgé de 60 ans, fit revivre la poésie provençale, et fut le troubadour de son siècle. Ses fables, écrites dans la langue de son pays, y sont extrêmement estimées. Il a fait en vers français un poème sur *l'Ambition*, qui prouve qu'il possédait la langue des muses de la Seine aussi bien que l'idiôme des nymphes de la Durance.

Voici un échantillon de sa poésie provençale; elle ne paraît pas difficile à entendre:

Goustén leï plésirs de la vido;
Proufitén de nouttreï beoux jours:
Hélas! nouestro course finido,
Adieou lou vin et leïs amours!

L'Hymen veulié empoouta (1) moun ame
Dins un ridicule proujé;
Maï dïn lou vin negui ma flamo:
Bacchus voou ben une mouillé. (2)

Douna m'a beoure à pléne taço,
Se de l'amour aima lou juëc:
Sensa vin mouen couer n'es que glaço,
Quand aï begu sieou tout de fuëc.

La resoun a bel mi diré:
Fugés lou vin et leïs amours;
L'escouti pas; n'en foou que riré:
You voueli beoure, aima toujours.

(1) Embourber.
(2) Une épouse.

Entre lou vïn et la tendresse
Vouelï partagea meï plésirs:
Bacchus mï coumblo d'allégresse;
L'Amour implé tous meï desirs.

GROZELLIER, (Nic.) né à Beaune, 29 août 1692, mort le 19 juin 1778, oratorien, a fait des fables, dont quelques-unes se lisent avec plus de plaisir que celles de Lamotte et de quelques autres faibles imitateurs de l'inimitable La Fontaine.

GRUET, (N.) mort en 1778, à l'âge de 25 ans, d'un accident à la chasse. Il avait la tête appuyée contre son fusil; son chien le fit partir; il mourut sur le coup. Ce fut une perte pour les lettres. Ses *Adieux d'Hector à Andromaque*, pièce couronnée par l'Académie française, son héroïde d'*Annibal au Sénat de Carthage*, etc., promettaient un poète.

GUERSANS, (Jules de) né à Gisors, 1543, avocat, puis sénéchal à Rennes, y mourut de la peste en 1583, auteur de plusieurs pièces de vers latins et français; ceux-ci très-médiocres. Ses deux tragédies de *Panthée* et de *Tobie* furent imprimées sous le nom de Mlle Desroches, dont il était amoureux. Mais celle-ci, qui était assez riche pour n'avoir pas besoin qu'on lui prêtât des vers, désavoua ce présent, et refusa sa main à Guersans, qui croyait avoir trouvé par-là un moyen sûr de l'obtenir: il éteignit l'amour de la belle en révoltant son amour-propre.

GUESDOU, (Adrien de) né près de Châteauneuf en Thimerais, fit imprimer en 1573 ses *Paysages* et beaucoup de sonnets.

GUIBERT, (Apolline, comte de) né à Montauban, 12 novembre 1743, s'engagea sous les drapeaux de Mars, servit avec distinction, devint colonel et ins-

pecteur-général d'infanterie ; et sa *Tactique*, parfaitement accueillie de tous les militaires, fait voir qu'il entendait bien l'art de la guerre.

Entendait-il aussi bien celui du théâtre ? Sa tragédie du *Connétable de Bourbon* ne le prouve pas : quelques tirades en vers forts et hardis l'avaient fait applaudir dans les lectures particulières ; au théâtre, et surtout à l'impression, l'on n'en vit que les défauts. Pièce mal conduite, style aussi inégal que décousu, et même incorrect. En vain l'auteur fit des changemens ; ils ne réussirent pas, et tout le monde répéta le mot de cette femme à qui on en demandait son avis : *Je la trouve*, dit-elle, *d'un changement affreux*.

Guibert, qui voulait absolument jouer un rôle dans les camps, au parnasse et au sénat, eut l'ambition d'être nommé député de sa province aux états-généraux. Il essuya un refus, s'en chagrina vivement, et mourut un an après dans une de ses terres en Berry, le 16 mai 1790.

GUICHARD, (Eléonore) née en Normandie, morte à Paris, 1747, à l'âge de 28 ans. Des poésies lyriques qui respirent l'esprit et le sentiment. C'est pour elle que l'abbé de Bernis fit cette chanson :

> Le connais-tu, ma chère Eléonore,
> Ce tendre enfant qui te suit en tout lieu ? etc.

Voici un de ses madrigaux :

> Vous m'aimez, dites-vous : ah ! votre cœur volage
> N'est point assez sensible à mes vœux empressés :
> Vous pourriez m'aimer davantage ;
> Vous ne m'aimez donc pas assez.

GUIDE, (Philibert-Hégemon) né à Châlons-

sur-Saône, 22 mars 1535, mort à Mâcon, 29 novembre 1595. Fables morales, etc.

GUILLEMAIN, (Charles-Jacques) né à Paris, 23 août 1750, mort dans la même ville en janvier 1800. Il a fait jouer sur nos différens petits théâtres trois cent soixante-huit pièces, soit en prose, soit mêlées de prose et de vers, telles que *l'Enrôlement supposé*, *Boniface Pointu et sa Famille*, *la Rose et l'Epine*, *Alexis et Rosette*, *le nouveau Parvenu*, *la Cravate et le Ruban*, *le Nègre reconnaissant*, *les Cent Ecus*, etc. La plupart de ces pièces ont réussi, et cependant l'auteur n'a laissé aucun nom: c'est qu'en fait d'ouvrages dramatiques, beaucoup est l'ennemi de bien.

GUILLET, (Pernette du) morte jeune à Lyon, sa patrie, le 17 juillet 1545. Ses poésies furent imprimées la même année sous le titre de *Rimes de gentille et vertueuse dama Pernette du Guillet*. L'éditeur dit « qu'elle était si habile en tous instru-
« mens musicaux, soit en luth, épinettes et autres,
« qu'elle donnait cause d'esbahissement aux plus ex-
« périmentés. »

Elle ne connut l'amour que pour prendre un époux, à qui sa mort laissa de longs regrets.

Las! Amour, tout jaloux du commun bien des dieux,
Me vint escarmoucher par faux alarmes d'yeux:
    Mais je vis sa fallace;
Par quoi me retirai et lui quittai la place.

Je vous laisse à penser s'il fut alors fâché!
Depuis, en tapinois, cet enfant m'a lâché
    Maints traits à la volée;
Mais onc ne m'en sentis autrement affolée.

Voyant de m'assaillir qu'il n'avait la puissance,
Tâcha, le plus qu'il put, d'avoir la connaissance
Des hommes de vertu
Par qui mon cœur forcé pût se voir abattu, etc.

GUILLEVILLE, (Guill. de) Bernardin, né vers 1290. Roman en vers, intitulé *les Trois Pélerinages*, l'un de *la Vie humaine*, le second de *l'Ame séparée du Corps*, le troisième de *Jésus-Christ*.

GUY, surnommé *de Tours*, vivait en 1590. Des sonnets, des stances, etc.

H.

HABERT. Trois anciens poètes de ce nom ; *François, Pierre et Isaac* : les deux premiers étaient frères, naquirent à Issoudun, et ont vécu sous Henri II, Charles IX, Henri III. *Isaac*, fils de *Pierre*, naquit à Paris. *François* est celui des trois qui a mérité et obtenu le plus de célébrité. Leurs ouvrages aujourd'hui ne valent pas la peine d'être lus.

Pierre, valet de chambre ordinaire de Henri III, fit imprimer à Paris, en 1581, un volume de distiques ou de quatrains, intitulé : *le Chemin de bien vivre*. Il se qualifiait quelquefois *le banni de Liesse*.

HABERT DE CERISY, (Germain) abbé, de l'Académie française, mort à Paris, sa patrie, 1655. Poésies galantes et poésies chrétiennes. Celle qui lui fit le plus d'honneur parmi les premières, ce fut la *Métamorphose des Yeux de Philis en Astres* : elle fut comparée à ce qu'Ovide avait fait de mieux. La versification en est effectivement noble et coulante ;

mais le goût de l'antithèse et des pointes s'y laisse trop apercevoir.

HABERT DE MONTMORT, (Henri-Louis) décédé à Paris, où il était conseiller au parlement, le 21 janvier 1679, dans un âge avancé, de l'Académie française. Quelques épigrammes et d'autres pièces de poésie imprimées dans les recueils du tems. Ce fut dans sa maison que mourut Gassendi, qu'il avait retiré chez lui depuis plusieurs années, *et à qui il fit éprouver qu'un bon ami peut tenir lieu de tout.* Landine.

HABERT, (Philippe) frère de *Habert de Cérisy*, naquit à Paris comme lui, et fut comme lui de l'Académie française. Il avait embrassé l'état militaire, et fut tué au siège d'Emmerick en Irlande, en 1637, à 32 ans. Son poème du *Temple de la Mort*, seule pièce qui nous reste de ce poète, est bien au-dessus de la plupart des ouvrages de son tems. On peut en juger par ce début :

Sous ces climats glacés où le flambeau du monde
Epand avec regret sa lumière féconde,
Dans une île déserte est un vallon affreux,
Qui n'eut jamais du ciel un regard amoureux.
Là, sur de vieux cyprès dépouillés de verdure,
Nichent tous les oiseaux de malheureux augure :
La terre pour toute herbe y produit des poisons,
Et l'hiver y tient lieu de toutes les saisons, etc.

HAGUENIER, (Jean) Bourguignon, mort à 60 ans, en 1738. Des chansons agréables et pleines de gaîté. Voltaire en vain trouvait que les couplets où ce rimeur chante le dieu de la treille, ne sont que des chansons à boire.... de l'eau; il en est peu de meil-

leures que celle d'Haguenier qui commence par ce vers :

Je suis né pour le plaisir, etc.

Et où l'on trouve ce couplet que tout buveur aime à répéter :

Dormir est un tems perdu ;
Bien fou qui s'y livre !
Sommeil, prends ce qui t'est dû ;
Mais attends que je sois ivre.
Approche-toi doucement,
Eloigne-toi promptement ;
Je suis pressé de vivre.

HAILLAN, (Bernard de Girard du) né à Bordeaux, 1535, mort à Paris, 23 novembre 1610. Un poème intitulé : *Le Tombeau du Roi très-chrétien Henri II ;* un autre sur *l'Union des Princes*. Charles IX l'honora du titre de son historiographe : il en remplit les fonctions, et il est compté aujourd'hui parmi nos historiens plus que parmi nos poètes.

HAMILTON, (Ant., comte d') originaire d'Irlande, né à Caen, mort à Paris en 1720, à 74 ans. On a de lui quelques poésies pleines de finesse et de naturel, quoiqu'il y emploie trop souvent des expressions du vieux langage. On leur préfère de beaucoup ses contes ingénieux ; *les Quatre Facardins, le Bélier, Fleur d'Epine*, et surtout les *Mémoires du comte de Grammont*.

HARDION, (Jacques) né à Tours, 1686, de l'Académie française, fut choisi pour donner des leçons d'histoire et de littérature à Mesdames, filles de Louis XV. Il composa pour elles une histoire poétique, un traité de rhétorique et de poésie française ;

mais il l'enseignait mieux qu'il ne la pratiquait. Son ode à Pindare n'a que le titre de pindarique. Celle qu'il a faite contre les détracteurs de la poésie n'est qu'un assemblage de ces tours qui ont l'air hardi, et ne sont que des lieux communs, et de ces mots qui semblent dire quelque chose, et ne disent rien. Ses autres vers ne sont que des rimes. Mais, quoique médiocre en poésie, il avait de grandes connaissances en littérature, et portait dans la société des qualités personnelles bien précieuses. Il mourut à Paris en septembre 1766, aussi regretté après sa mort qu'il avait été estimé pendant sa vie.

HARDY, (Alexandre) Parisien, mort vers 1630. C'est un de ces féconds poètes dramatiques que le grand Corneille a fait oublier : on compte six cents pièces de théâtre sous le nom de Hardy. Dès qu'on le lit, dit M. de Fontenelle, sa fécondité cesse d'être merveilleuse ; les vers ne lui coûtent rien, la disposition non plus. Il suivait une troupe errante de comédiens ; et dès qu'ils avaient besoin d'une nouveauté, Hardy la leur fournissait en moins de huit jours.

« Les amans de Hardy appellent très-souvent leurs « maîtresses *ma sainte* : ils se servent de cette expres-« sion comme ils feraient de *mon âme* et *ma vie*. « C'est une de leurs plus agréables mignardises. Vou-« laient-ils marquer par-là une espèce de culte ? Il n'y « a que les idées du culte païen qui soient galantes ; « le vrai est trop sérieux. On peut appeler sa maî-« tresse *ma déesse*, parce qu'il n'y a point de déesses ; « et on ne peut l'appeler *ma sainte*, parce qu'il y a des « saintes. » Fontenelle.

HARPE, (Jean-Franç. de la) né à Paris, 20 novembre 1739, d'un père originaire de Suisse, et capitaine d'artillerie en France. Mort à Paris, 1803,

de l'Académie française. Beaucoup de pièces de théâtre, parmi lesquelles il faut distinguer *Warwick* et *Philoctète*, tragédies, et le drame de *Mélanie*, que Voltaire disait avoir été écrit avec la plume de Racine. Les autres poésies de la Harpe sont nombreuses; et quoiqu'elles ne le placent pas au sommet du Parnasse, elles le metteut néanmoins au-dessus de la plupart des rimeurs ses contemporains. Ses romances sont jolies; il en est peu qu'on ait autant chantées que celle qui commence par ces vers :

O ma tendre musette,
Musette mes amours, etc.

Et celle dont voici le premier couplet :

D'une amante abandonnée
Pourquoi crains-tu la douleur ?
Maître de ma destinée,
Tu prononças mon malheur.
A cette nouvelle affreuse
Je fus prête d'expirer ;
Mais je suis moins malheureuse;
Maintenant je puis pleurer !

Si la Harpe manquait de génie, il avait beaucoup d'esprit, de goût et de jugement. Son *Cours de Littérature*, quoique trop long et incomplet, est ce que je connais de plus propre à former aux bons principes l'orateur, l'historien et le poète.

HAUTEROCHE, (NOEL LE BRETON DE) acteur et poète dramatique, mort à Paris, 1707, à 90 ans. On joue encore quelques-unes de ses pièces, telles que *le Deuil*, *Crispin Médecin*, *l'Esprit Follet*, *le Cocher supposé*. Ses pièces en général sont assez bien conduites et écrites avec facilité. Ses rôles de valet

surtout sont travaillés avec soin. Il aimait tellement la profession d'acteur, qu'à 90 ans il se montrait encore sur la scène.

HAY, (Paul) seigneur du Châtelet, gentilhomme breton, mort conseiller d'état à Paris, en 1636, à 43 ans, l'un des premiers membres de l'Académie française. Divers ouvrages en prose et en vers, la plupart sur les affaires du tems. Outre beaucoup de pièces médiocres, on remarque une longue satire contre la *vie de la cour.* Ce qui vaut mieux encore que ses vers, quelque bons qu'ils eussent été, c'est qu'il osa résister au cardinal de Richelieu dans l'affaire de MM. de Marillac et de Montmorency. Il ne les sauva pas, mais il fit son devoir.

HAYE, (Maclou de la) valet de chambre de Henri II, était né à Montreuil en Picardie. Ses *Chants d'amour,* ses *cinq Blasons des cinq Contentemens en amour,* etc., sont oubliés, et méritent de l'être.

HAYS (Jean de) était de Rouen, où il occupait une charge au présidial, et vivait en 1590. Des pièces de théâtre absolument ignorées. Celle de *Cammate* est en sept actes : ainsi, Crébillon, qui voulait donner cette étendue à son Catilina, n'est pas le premier qui ait eu cette idée extravagante. *Cammate* se trouve dans les *premières Pensées de Jean de Hays,* imprimées à Rouen en 1598.

HEAUVILLE, (Louis le Bourgeois d') né à Heauville, diocèse d'Avranches, mort doyen de la cathédrale de cette ville en 1680. Il consacra sa verve poétique à des sujets chrétiens. Il mit le catéchisme en cantiques pour l'instruction de M. le Dauphin ; il mit en vers également les psaumes pénitentiaux et l'histoire des Mystères de Jésus-Christ et de la Vierge. Ses

vers sont faciles, mais dénués de ce coloris sans lequel la poésie n'est qu'un assemblage de rimes. Peut-être était-il incapable de faire mieux; peut-être aussi voulut-il conformer son style à la simplicité du sujet.

HECQUET, (ADRIEN DU) né à Crespy en Valois, mort vers 1577. Il était carme, et s'est exercé à faire des vers pieux. Son recueil est intitulé *l'Orphéide*.

HÈLE, (THOMAS D') gentilhomme anglais, né dans le comté de Glocester vers 1740, mort à Paris le 27 décembre 1780; auteur du *Jugement de Midas*, de *l'Amant Jaloux*, des *Evènemens Imprévus*, charmans ouvrages. Ses vers, quoiqu'un peu vides d'idées, sont d'une facilité et d'une correction dont on n'aurait pas cru qu'un étranger fût capable. Si l'agrément de la musique a fait retenir ces couplets :

Tandis que tout sommeille, etc.,

c'est bien l'art du poète qui a fixé dans la mémoire cette heureuse naïveté de Lisette dans *les Evènemens Imprévus* :

Ah! dans le siècle où nous sommes
Comment se fier aux hommes?
Il n'est plus de loyauté,
Bonne foi, ni probité;
Tout est ruse et fausseté;
Et toujours les plus coupables
Sont, hélas! les plus aimables!....
C'est dommage, en vérité.

HÉLYNAND, né dans le Beauvoisis, vivait sous Philippe-Auguste, qu'il amusait par ses vers à l'issue du dîner de ce prince. Homme de cour pendant long-tems, il finit par être moine de Cîteaux, et mou-

rut en 1209. Le principal ouvrage qui nous reste de lui est un poème sur *la Mort*.

HELVÉTIUS, (CL.-ADRIEN) né à Paris, 1713, y mourut le 26 décembre 1771. Son livre *de l'Esprit* lui a procuré de la célébrité et des chagrins. On a de lui, comme poète, des épîtres et un poème en six chants sur *le Bonheur*: versification quelquefois brillante, le plus souvent dure, forcée, à prétention.

Les qualités de l'homme l'emportaient chez lui sur les talens du poète; il était généreux et bon : les habitans de sa terre de Voré ne parlent encore que de ses bienfaits. Un paysan avait été pris à la chasse; son fusil fut confisqué, et il fut condamné à l'amende. Helvétius alla bientôt, en secret, lui rembourser l'amende et le prix du fusil; et, par une conformité singulière de caractères, Mme Helvétius alla aussi, en cachette de son côté, faire les mêmes remboursemens au malheureux braconnier.

HÉRITIER DE VILLANDON, (MAR.-JEANNE L') née à Paris, 1664, y mourut en 1734, de l'académie des Jeux Floraux. Elle a traduit en vers seize des épîtres amoureuses d'Ovide, *l'Avare puni*, conte, etc. Assez d'élégance, mais coloris monotone. Elle a consacré beaucoup de ses vers lyriques et beaucoup de sonnets en bouts rimés, aux louanges de Louis XIV. Un seul exemple :

De l'Europe liguée accepter le *cartel*,
La vaincre, la calmer, faire trembler le *More*,
Être craint et chéri plus loin que le *Bosphore*,
Et partout acquérir un honneur *immortel*;

Fier dans le champ de Mars, humble au pied de l' *autel*,
Détruire les erreurs que le ciel hait, *abhorre*,
Être juste, prudent, plus intrépide *encore*,
Si vaillant que jamais conquérant ne fût *tel*;

Triompher par bonheur bien moins que par *sagesse,*
Savoir juger de tout avec *délicatesse,*
Avoir encor le cœur au-dessus de son *rang;*

Faire plus en un jour qu'en trente on n'en peut *dire,*
Eût-on d'Apollon même et la voix et la *lyre,*
C'est ce que l'univers voit dans Louis-le-*Grand.*

HÉRITIER, (NICOLAS L') père de Marie qui précède, a fait les tragédies d'*Hercule furieux*, de *Clovis*, etc.; le *Portrait d'Amaranthe*, etc. Il était trésorier du régiment des Gardes-Françaises, et mourut en 1680 à Paris, sa patrie.

HÉROET, (ANTOINE) Parisien, évêque de Digne, vivait sous François Ier. Son plus grand poème a pour titre *la Parfaite Amie.* Il versifiait assez bien: on peut en juger par ce début:

J'ai veu Amour pourtraict en divers lieux:
L'un le peinct vieil, cruel et furieux;
L'autre, plus doux, enfant, aveugle, nu:
Chacun le tient pour tel qu'il l'a cogneu,
Par ses bienfaicts ou par sa forfaicture.

. . . .

C'est qu'il y a dans les entendemens
Autant d'amours que de sortes d'amans.

HESNAUT, (CH.-JEAN-FR.) président aux enquêtes, né à Paris, 1685, y mourut, 24 novembre 1770, de l'Académie française, où il avait remporté le prix en 1707, par son poème de *l'Homme inutile.* Il a fait le petit opéra-ballet des *Chimères*, et d'autres fugitives écrites avec grâce; mais il s'est assuré encore plus de droits à l'estime publique par son *Abrégé chronologique de l'Histoire de France.*

HESNAULT, (JEAN) fils d'un boulanger de Paris, y mourut en 1682. Son sonnet de *l'Avorton* fit dans le tems beaucoup de bruit. Ce qui en amena l'occasion ce fut l'accident arrivé à une des filles d'honneur de la reine, qui, pour cacher sa faute, avait eu recours à ce moyen criminel. La reine alors prit des dames d'honneur ; et cette étiquette a été constamment suivie.

Hesnault avait commencé une traduction de Lucrèce, dont on cite encore le début avec éloge. « Ce « poète, dit M. de la Monnoye, était l'un des hommes « de son tems qui tournait le mieux un vers. » C'est donc une injustice à Boileau d'en avoir substitué le nom dans ses satires à ceux de Boursault et Perraut, avec lesquels il s'était réconcilié.

Hesnault donna les premières leçons de l'art des vers à la célèbre madame des Houlières. Dans une de ses pièces il lui dit :

On ne peut craindre trop d'être trop estimée ;
Rien ne nous asservit comme la renommée.
On perd bien du repos pour faire un peu de bruit,
Et ce bruit ne vaut pas la peine qui le suit.
Pour moi je ne suis point la dupe de la gloire,
Et vous cède ma place au temple de mémoire.

HODEY. (N.) *Les Délices de la Poésie française*, recueil imprimé sous ce titre à Paris, en 1620, renferment beaucoup de vers du *sieur Hodey*. Je n'y ai vu aucune pièce qui méritât d'être citée ; ce ne sont que des idées assez communes, rendues dans ce style incorrect, si familier aux Muses avant que Malherbe eût épuré leur langage. Je n'y ai rien aperçu également qui pût indiquer le pays et l'état de l'auteur.

HODIC, (CHARLES DE) poète picard, né en 1508, fit des vers dans le goût du tems. Son style barbare était encore plus vieux que son siècle.

HOLLIER, (N.) prêtre, né à Bordeaux, 1755, y mourut sur l'échafaud révolutionnaire, 15 janvier 1794. *L'Homme d'Etude*, épître; la *Mort de Léopold de Brunswick*, poème, et quelques autres petites pièces.

HOTMAN, (ANT.) avocat général au parlement de Paris. « Il fut connu du tems du cardinal Mazarin par ses liaisons avec Blot et Marigny, et par « ses chansons contre le ministre. » LANDINE.

HOULIÈRES (ANTOINETTE DU LIGIER DE LA GARDE, épouse de M. DES) naquit à Paris, 1638, et y mourut le 17 février 1694. « De toutes les dames « françaises qui ont cultivé la poésie, c'est celle qui « a le plus réussi. » VOLT.—Ses idylles sont parfaites. Tout le monde sait par cœur ses *Moutons*, son *Ruisseau*, ses *Fleurs*, etc. Il paraît impossible de faire mieux. Elle excelle aussi dans les moralités, témoin celle-ci que tout le monde a retenue :

Cette ardeur de jouer, qui nuit et jour occupe,
Est un dangereux aiguillon :
Souvent, quoique l'esprit, quoique le cœur soit bon,
L'on commence par être dupe,
L'on finit par être fripon.

HOULIÈRES, (ANTOINETTE-THÉRÈSE DES) née à Paris, 1662, y mourut le 8 août 1718, et fut enterrée auprès de sa mère dans l'église de Saint-Roch. Elle aima et cultiva la poésie avec succès : elle obtint en ce genre le prix de l'Académie française en 1687, quoiqu'elle y eût Fontenelle pour rival. Ses

vers paraîtraient plus beaux s'ils n'étaient pas à la suite de ceux de sa mère.

HUGUES DE BERCY vivait en 1210. « Voici « peut-être le plus agréable de tous nos vieux ri- « meurs; et lorsque dans les fragmens qui nous res- « tent de lui on trouve certains traits naïfs et plai- « sans, on est fâché que le langage dont il se sert ait « si fort vieilli. Ses bons mots le rendirent redoutable. « On l'appelait *Guyot* par sobriquet.... Il composa la « *Bible Guyot*, si fameuse autrefois. Ce n'est autre « chose qu'une satire sanglante qu'il fit contre tous les « états et toutes les conditions de son siècle... On « peut dire que dans cette pièce il ne fait grâce qu'à « la vertu, et qu'il ne sait ce que c'est que de com- « poser avec le vice.... Il n'aimait pas les médecins: « il prétend que,

Fol est qui en tel art se fie.

« Les gens de robe n'étaient guère plus de son goût: « selon lui

Les lois apprennent tromperie.

« Il ne pardonne pas aux princes ni aux rois, » etc.

L'abbé MASSIEU.

Hugues de Bercy prit le froc sur la fin de sa vie, se fit moine Bénédictin, et finit par où avait fini Salomon même, qui convenait que, hors la vertu, tout ici bas est vanité.

Hugues de Bercy, qui tant a
Cherché le siècle çà et là,
Qu'il a vu que tout n'en vaut rien,
Presche ores de faire le bien.

I—J.

IMBERT, (Gérard-Marie) né à Condom, 1530, a laissé une centaine de sonnets.

IMBERT, (Barthélemy) né à Nîmes, 1747, mort à Paris, 1790. Son poème du *Jugement de Pâris* fut son premier ouvrage, et il annonçait du talent : il est écrit avec agrément et facilité ; les morceaux de bonne poésie n'y sont pas rares. Mais les autres pièces d'Imbert n'ont pas répondu aux espérances qu'il avait fait concevoir. « Il essaya tout et ne soutint rien : il fit des « tragédies, des comédies, des romans, des contes « en vers et en prose : tout est oublié depuis long- « tems. » La Harpe.

Il faut pourtant excepter de ce jugement, beaucoup trop rigoureux, *le Jaloux sans Amour,* comédie en cinq actes, restée au théâtre, où elle se revoit avec plaisir.

Il faut excepter encore quelques jolis contes et quelques fables bien versifiées, où l'esprit remplace, autant qu'il peut, l'inremplaçable naïveté.

IVETEAUX, (Nic. Vauquelin des) né à la Fresnaye près de Falaise, en 1559, mort auprès de Meaux, 1649. Des stances, des sonnets, etc. Son goût dominant était la poésie champêtre. Il s'habillait même souvent en berger, et, la houlette en main, la panetière au côté, avec sa maîtresse, son chien et sa musette, il menait aux champs ses troupeaux.

« A juger de son esprit par ses petites pièces, on « peut assurer qu'il l'avait délicat et orné : mais c'est « le chant de la fauvette, et non celui du rossignol. »

Sabatier.

Il était abbé, et fils du poète La Fresnaye.

JACQUES, (JACQUES) né dans les montagnes du haut Dauphiné, vivait en 1700, et possédait un canonicat à Embrun. Il fit imprimer à Lyon, en 1702, un assez gros volume de vers de huit syllabes, sous ce titre : *le faut mourir*. Ce sont des dialogues et des disputes entre la *Mort* et différens individus ; le *pape*, un *archevêque*, un *financier*, un *médecin*, une *religieuse*, un *apothicaire*, un *juge*, etc. Elle les apostrophe tous de ce vilain mot : *il faut mourir;* et tous se défendent d'une manière plus ou moins spécieuse. La Mort réplique à son tour ; et par malheur cette querelle finit comme toutes celles qui s'élèvent entre le faible et le fort ; la Mort gagne sa cause, non parce qu'elle est la mieux raisonnante, mais parce que ses adversaires sont les plus faibles.

Ce poème, moitié sérieux, moitié burlesque, est devenu assez cher à cause de sa rareté ; car dans le fond il n'a aucun mérite : ce ne sont que des pensées triviales rendues en style plus trivial encore.

JAMYN, (AMADIS) né à Chaource, département de l'Aube, fut secrétaire de la chambre de Charles IX ; célébra l'amour, et s'en plaignit dans le langage de Ronsard qu'il avait eu pour maître. Il fut un des sept auteurs qui composaient la Pléiade française.

Cependant sa traduction en vers de l'Iliade et de l'Odyssée présente souvent des beautés. Madame Dacier, parlant de la mort d'Apharée, dit : *la Mort cruelle s'empara de tous ses membres*. Jamyn s'exprime bien mieux :

Autour de lui soudain s'épancha cette nuit
Par qui le sentiment dans l'homme se détruit.

En parlant d'Enée et d'Idoménée :

Ces deux fameux guerriers, au milieu des hasards,
Montraient je ne sais quoi qui ressemble au dieu Mars.

En parlant de la ceinture de Vénus :

Là se trouvent Desir et la douce Amitié ;
L'Appétit de se joindre à son autre moitié;
Là, l'amoureux babil qui déçoit les courages,
Qui dérobe l'esprit et même des plus sages.

Jamyn quitta la cour et Paris pour revenir dans sa patrie, où il fonda un collège, et où il mourut en 1578.

JARDINS, (MAR.-CATHERINE DES) plus connue sous le nom de *madame de Villedieu*, nom de son second mari, née à Alençon en 1640. Beaucoup de romans qu'on lit encore, et de vers qu'on ne lit plus, quoi qu'en dise M. Sabatier, qui prétend que la plupart de ses vers « sont d'un goût et d'une délicatesse « capables d'effacer tout ce que les poètes fugitifs « modernes ont fait de plus passable. »

Madame de Villedieu est auteur de deux tragédies, *Manlius* et *Nitetis*, et d'une tragi-comédie, intitulée *le Favori*.

Elle mourut d'excès d'eau-de-vie, qu'elle buvait même dans ses repas, à Clinquemare dans le Maine, en 1683.

JARRY, (LAURENT JULLIARD DU) mort en 1730, dans son prieuré de Notre-Dame du Jarry, diocèse de Saintes, village où il était né en 1658. Meilleur prédicateur que bon poète. Il obtint pourtant trois prix de poésie à l'Académie française en 1679, 1683 et 1714. Le dernier lui avait été disputé par Voltaire qui fut

vaincu. Il partagea le précédent avec le célèbre La Monnoye.

Dans l'ode où il l'emporta sur Voltaire on trouve ce demi-vers :

. . . . Pôles glacés, brûlans.

Comme si le pôle austral était sous la zône torride. Ce fut un sujet de persifflage contre l'Académie qui avait couronné cette absurdité.

Cependant M. de la Harpe, malgré sa prévention en faveur de Voltaire, convient que l'ode de l'abbé du Jarry valait mieux. Il rapporte ces quatre vers qui effectivement sont fort beaux :

Comme on voit les roseaux, courbant une humble tête,
Résister, par faiblesse, aux coups de la tempête,
Tandis que les sapins, les chênes élevés,
Satisfont en tombant aux vents qu'ils ont bravés.

JAVERLY, (Pierre de) Parisien. *Récréations puériles mises en vers français*, imp. en 1589.

JESSÉE, (Jean de la) né à Mauvaisin, ville de Gascogne, vers 1551, mort vers 1595. Beaucoup plus de facilité à rimer que de talent. Ses sonnets, stances, complaintes, épîtres, regrets, etc. roulent presque tous sur les évènemens du jour.

JODELLE, (Etienne) né à Paris, 1532, mort pauvre et infirme, 1573. Des tragédies et des comédies vantées dans leur tems. Les auteurs ses confrères et ses rivaux voulurent jouer eux-mêmes devant la cour sa tragédie de *Cléopâtre captive*. Henri II en fut si satisfait, qu'il lui donna sur-le-champ une gratification de cinq cents écus ; et ses confrères, renouvelant l'usage ancien où

Du plus habile chantre un bouc était le prix,

conduisirent chez lui, en grande pompe, un bouc couronné de lière, la barbe et les cornes dorées. Sa comédie d'*Eugène*, en cinq actes, en vers, lui attira de grands éloges de la part de Ronsard, qui, en vantant les pièces de théâtre de Jodelle, dit :

Et si bien les sonna, que Sophocle et Ménandre,
Tant fussent-ils savans, y eussent pu apprendre.

Cependant ce Jodelle, si fort vanté dans le tems où il vivait, n'en imposait pas aux gens éclairés: Pasquier, son contemporain, disait : *Je me doute qu'il ne demeurera que la mémoire de son nom en l'air, comme de ses poésies.* « Il paraît assez par « l'évènement, ajoute M. de Fontenelle, que Pas- « quier avait le goût bon, et prophétisait bien. »

JOLY, (Fr.-Ant.) né à Paris, 1672, y mourut, 1753. Quelques pièces de théâtre aux Français et aux Italiens. La plus estimée est *l'Ecole des Amours*. Il a donné *Méléagre* à l'Opéra. On lui doit l'édition *in-4°*. de *Molière*, un *Corneille*, un *Racine*, un *Montfleuri*. Il était censeur royal, et aussi modeste qu'obligeant.

JOUIN, (Nicolas) né à Chartres, fut banquier à Paris, où il mourut, 22 février 1757, à 73 ans. Les *Sarcelades*, satires plus grossières qu'ingénieuses en faveur des jansénistes; le *Portefeuille du Diable*. Il passe pour avoir eu part au *Philotanus* de Grécourt.

JUNQUIERES. (N. de) Deux poëtes de ce nom ont fait des vers dans le siècle dernier.

Le père, officier des chasses, arrondissement de Senlis, donna en 1756 l'*Epître de Grisbourdon*, et en

1763 *Caquet-Bon-Bec, ou la Poule à ma Tante,* poëme badin, que l'on réimprime quelquefois.

Le fils, mort à Paris en 1777, est auteur de la *Fête des Druides*, en un acte en vers.

JUVIGNY, (Jean-Antoine Rigoley de) né à Paris, où il est mort le 21 février 1788. Avocat au parlement de Paris, puis conseiller à celui de Metz, littérateur estimable et instruit. Il a donné une nouvelle édition des bibliothèques de Lacroix-Dumaine et de Duverdier, où il a montré son savoir. Dans celle des œuvres de Piron il n'a pas fait preuve de goût; au lieu de tout publier il aurait dû choisir : le libraire y eût perdu; mais son auteur et le public y eussent gagné. Les Almanachs des Muses contiennent beaucoup de pièces de vers de M. de Juvigny; la plupart ne sont bonnes qu'à grossir les recueils, où l'on entasse tout ce qui se présente, afin de faire un livre. La moins mauvaise est cette traduction d'une des plus jolies odes d'Horace; c'est un dialogue entre le poëte et son ancienne maîtresse.

HORACE.

Tant que je *sus* te plaire et que j'*avais* ta foi,
Que je possédais seul et ton cœur et tes charmes,
Mes jours s'écoulaient sans alarmes;
Le bonheur était fait pour moi.

LYDIE.

Tant que tu fus fidèle à ta chère Lydie,
Que Chloé n'avait point encor soumis ton cœur,
J'étais au comble du bonheur,
Et les dieux me portaient envie.

HORACE.

Par son luth, par sa voix Chloé sait m'attendrir;
Elle seule à présent tient mon ame asservie :
Pour elle s'il fallait ma vie
Je ne craindrais pas de mourir.

LYDIE.

J'adore Calaïs, et Calaïs m'adore;
Je mourrais mille fois pour mon cher Calaïs,
Si les dieux voulaient à ce prix
Aux siens joindre mes jours encore.

HORACE.

Si de mes premiers feux le sincère retour
De la tendre Lydie allait finir les peines;
Si, de Chloé brisant les chaînes,
Je te rendais tout mon amour.

LYDIE.

Du charmant Calaïs l'ardeur a beau me plaire,
Malgré ton inconstance et tes *mépris* pour moi,
De vivre et mourir avec toi
Est le bonheur que je préfère.

L.

LABBÉ, (L. CHARLY, femme du S[r]) née à Lyon, 1526, y mourut au mois de mars 1566. Elle épousa un fabricant de cordages, et fut surnommée *la belle Cordière*, nom qui est resté à la rue où elle demeurait. Dans sa jeunesse elle eut le goût des armes, prit des habits d'homme, et servit avec distinction sous son père au siège de Perpignan : elle y était appelée le capitaine Loys. Bientôt à la fureur des combats succéda celle de l'amour : elle aima comme Sapho, et fit comme elle des vers passionnés. Sans respect pour l'amitié elle enleva un amant à Clémence de Bourges, autre Lyonnaise avec qui elle était intimement liée. Encore ne s'en tint-elle pas à un seul; les chroniques du tems l'accusent d'avoir prodigué trop indistinctement ses

bontés : ce fut la Ninon d'alors. Elle s'en justifie comme elle peut, et cherche à excuser ses galanteries en vantant ses bonnes qualités :

Oncques ne fut mon œil marri de voir
Chez mon voisin mieux que chez moi pleuvoir ;
Onc ne mis noise et discord entre amis ;
A faire gain jamais ne me soumis ;
Mentir, tromper et abuser autrui,
Tant m'a déplu que médire de lui.
Mais si en moi rien y a d'imparfait,
Qu'on blâme Amour ; c'est lui seul qui l'a fait.

Elle dit ailleurs :

Au tems qu'Amour, d'hommes et dieux vainqueur,
Faisait brûler de sa flamme mon cœur,
En embrasant de sa cruelle rage
Mon sang, mes os, mon esprit et courage,
Encore alors je n'avais la puissance
De lamenter ma peine et ma souffrance ;
Encor Phébus, ami des lauriers verts,
N'avait permis que je fisse des vers :
Mais maintenant que sa fureur divine
Remplit d'ardeur ma hardie poitrine,
Chanter me fait, non les brûlans tonnerres
De Jupiter, ou les cruelles guerres
Dont trouble Mars quand il veut l'univers.
Il m'a donné la lyre qui en vers
Soulait chanter de l'amour les travers, etc.

LABOUREUR, (LOUIS LE) né à Montmorency près de Paris, mourut dans cette ville en 1679. Son frère *Jean* a publié des ouvrages historiques très-estimés. Louis a fait sur Charlemagne un poème sans poésie, et beaucoup d'autres vers insipides, dont il faut pourtant excepter ce madrigal d'une tournure origi-

nale, qui a pour sujet la nomination de M. Arnaud de Pomponne au ministère des affaires étrangères :

Elevé dans la vertu,
Et malheureux avec elle,
Je disais : A quoi sers-tu,
Pauvre et stérile vertu ?
Tout compté, tout rabattu,
Ta droiture et tout ton zèle
Ne valent pas un fétu.
Mais, voyant que l'on couronne
Aujourd'hui le grand Pomponne,
Aussitôt je me suis tu :
A quelque chose elle est bonne.

LACLOS, (PI.-AMBR.-FR. CHODERLOS DE) né à Amiens, 1741, officier d'artillerie, mort employé à l'armée d'Italie, le 5 octobre 1803. Ses *Liaisons dangereuses,* roman très-bien écrit, mais très-immoral, lui ont donné de la célébrité. Son *Epître à Margot* fit du bruit : on crut y voir des allusions malignes à la favorite de Louis XV, madame du Barry. Cette épître, celle qu'il adresse à *la Mort,* et quelques jolis contes, prouvent qu'il savait écrire aussi bien en vers qu'en prose.

LACROIX-MARON, gentilhomme bordelais, se délassait des fatigues du service militaire en commerçant avec les Muses : en 1607 il donna au public un poème en huit chants divisés en stances, sur *la sainte Eucharistie.* Il nomma son recueil *la Muse catholique.*

LAINEZ, (ALEXANDRE) né à Chimay dans le Hainaut, en 1650, mort à Paris, 1710; homme de plaisir; a fait quelques vers heureux, où l'on remarque de la saillie et un tour singulier. Tout le monde sait

son joli madrigal adressé à madame de Fontaine-Martel :

Le tendre Appelle un jour, dans ces jeux si vantés
Qu'Athènes sur ses bords consacrait à Neptune,
Vit au sortir de l'onde éclater cent beautés;
Et, prenant un trait de chacune,
Il fit de sa Vénus le portrait immortel.
Hélas! s'il avait vu l'adorable Martel,
Il n'en aurait employé qu'une.

Je citerai encore cette chanson moins connue, dont Anacréon lui eût envié l'idée :

J'ai désarmé l'Amour, et de tout son bagage
J'ai pris ce qui pouvait servir à mon ménage :
En guise de forets,
Pour percer mon tonneau
Je me sers de ses traits ;
De son bandeau
Je fais une serviette.
J'ai fondu son carquois pour en faire une assiette;
Et lorsque, pour goûter du vin vieux ou nouveau,
Je descends à la cave,
Ce superbe vainqueur, aujourd'hui mon esclave,
Porte devant moi son flambeau.

LALANE, (Pierre) né à Paris, y mourut, 1661. On ne lui connaît guère que quatre pièces : des stances à son ami Ménage sur *la Solitude*; *Daphnis*, églogue, et deux élégies sur la mort de sa femme qu'il idolâtrait, et qu'il perdit après cinq ans de mariage : la douleur plus que le génie en a dicté les vers.

LAMARRE, (N.) abbé, né en Bretagne, mort à Paris en 1746. Il n'était pas sans talens; mais sa vie

dissipée l'a empêché de les cultiver. *Zaïde*, *Titon et l'Aurore* sont des opéra écrits agréablement. Quant à ses pièces fugitives, *elles se réduisent à des pensées faibles, et le plus souvent à de la prose rimée*. SABATIER.

LANCELOT DE CARLES, évêque de Riez, publia en 1562, à Paris, une paraphrase du Cantique des Cantiques, en assez mauvais quatrains, dont la dureté et la platitude ne laissent pas apercevoir la naïveté et les grâces de l'original.

LASPHRISE (MARC PAPILION DE) fit imprimer en 1599 *les premières œuvres poétiques du capitaine Lasphrise*. Ses pièces ont tous les défauts du tems, mais par-ci par-là des étincelles d'esprit et même de génie. Nos jeunes poètes y pourraient recueillir des pensées propres à faire des couplets, des madrigaux, des épigrammes:

A la belle apparence on est souvent trompé.
Jamais la bonne amour n'use de tromperie.
Malheureux est celui qui vend sa liberté.
La gloire est le guerdon de l'homme généreux.
Le malheur honoré est un désastre heureux.

LATTAIGNANT, (GABRIEL-CH. DE) né à Paris d'une famille de robe, chanoine de Reims, mort à Paris, 10 janvier 1779, chez les Pères de la Doctrine chrétienne, où il s'était retiré pour ne s'occuper que de son salut. Chansonnier plus facile que correct, plus gai qu'ingénieux. Il a donné aussi des *Opuscules poétiques*, où la familiarité prend trop souvent une teinte triviale.

Voici néanmoins une petite pièce qui paraît assez agréablement tournée :

A Thémire ne doit-on pas
Sans hésiter donner la pomme ?
De son sexe elle a les appas,
Et les vertus d'un galant homme.

Sans vouloir plaire, elle en plaît mieux ;
Et n'est coquette, ni farouche ;
Les grâces brillent dans ses yeux,
Et la vérité sur sa bouche.

Son cœur, sensible à l'amitié,
Est incapable de faiblesse :
Le nom d'amour lui fait pitié,
Mais sans offenser sa sagesse.

Cette louange est un encens
Que l'on est forcé de lui rendre ;
Mais elle aime mieux en tout tems
La mériter que de l'entendre.

LAUNAI, (mademoiselle DE) plus connue sous le nom de Staal, qui était celui d'un officier suisse qu'elle avait épousé, fut attachée à madame la duchesse du Maine. Elle a fait beaucoup de vers, qui n'ont que le mérite de la facilité. La plupart ont été composés pour les divertissemens de Sceaux. Dans une épître à Madame la duchesse du Maine qui s'exposait trop à la chasse, elle lui dit :

Surpassez en esprit les filles du Permesse,
La mère d'Amour en attraits,
Et Minerve même en sagesse ;
Comme une autre Junon versez mille bienfaits :
Mais ne vous avisez jamais
D'imiter certaine déesse

Qui sait l'art de lancer des traits,
Et qui signala son adresse
Contre les hôtes des forêts.
Quoi! la flèche à la main, et semblable à Diane,
Vous vous plaisez à voir des monstres abattus!
J'admire vos rares vertus;
Pour celle-là je la condamne.
Déclarez, j'y consens, la guerre à tous les cœurs,
Adoucissez les plus sauvages:
Vos yeux, pour en être vainqueurs,
N'ont qu'à demander leurs hommages, etc.

Mademoiselle de Launai, ou plutôt Madame de Staal, mourut à Paris en juin 1750.

LAURÈS, (Ant., chevalier de) né à Gignac, diocèse de Montpellier, 1707, mort à Paris, 13 janvier 1779, remporta quatre prix de poésie aux Jeux Floraux, et trois à l'Académie française. Son ode sur *le Jeu* a de grandes beautés. Il a fait une imitation en vers de la Pharsale de Lucain, et il s'y rencontre des morceaux que nos meilleurs poètes ne désavoueraient pas. On a de lui également quelques opéra et deux comédies; mais *la poésie dramatique n'était pas sa partie brillante.* Landine.

LEBLOND, (Jean) né à Evreux, contemporain de Marot. Il fut son ennemi plus que son rival. Mort vers 1553. Ses vers pieux sont moins mauvais que ses satires.

LE BLOT-CHAUVIGNY, (N.) connu aussi sous le nom de *baron de Blot*, et sous celui de *Blot-l'Esprit*, mort à Paris vers la fin du 17e siècle, eut une place dans la maison de Gaston, duc d'Orléans. *Ce fut*, dit M. de Querlon, *un poète licencieux, satirique, et quelque chose de plus.* Il désola le car-

dinal Mazarin par ses couplets, desquels madame de Sévigné disait *qu'ils avaient le diable au corps.*

LEDEREL, (N.) jésuite, vivait et rimait en 1690. Les recueils de ce tems-là contiennent plusieurs de ses vers qui m'ont paru assez bien tournés. Dans ses stances morales sur *les Desirs*, le mérite de la versification le dispute au mérite de la pensée. Ce petit madrigal dont il accompagna des fleurs adressées à M. de Chauvelin, avocat général au parlement de Paris, finit joliment, quoique les premiers vers en soient un peu lâches :

O vous que la nouvelle aurore
A son lever a fait éclorre,
Petites fleurs dont quelques jours
Et quelques nuits sont le partage,
Rendez à Tircis votre hommage;
Les fleurs qui parent ses discours
Ont par-dessus vous l'avantage,
Et de naître plus vîte et de durer toujours.

LÉGIER, (N.) né à Jussey dans le département de la Haute-Saône. Ses *Délassemens poétiques* forment un recueil où l'on trouve quelques quatrains heureux et des épîtres rimées facilement, quoique infectées de ce jargon, de ce papillotage que Dorat avait mis à la mode. Telles sont celles à *Amélie*, à mademoiselle *Doligny*, à madame *F****, etc.

Cet auteur, après avoir resté long-tems à Paris, où il vécut dans le commerce de plusieurs gens de lettres, et où il donna l'opéra-comique du *Rendez-Vous*, se retira dans sa petite ville. Il y fut nommé maire, et mourut de la poitrine dans les premières années de nos orages révolutionnaires.

LÉGUILLARD, ou L'ESGUILLARD, (Pierre)

poète normand, publia en 1580, dans la ville de Caen, qui probablement était sa patrie, un assez grand nombre de quatrains en vers français, *à la louange des barbes rouges*.

LEMAISTRE DE SACY, (LOUIS-ISAAC) né à Paris, 1613, prêtre, neveu du fameux Arnauld, fut l'un des directeurs de Port-Royal-des-Champs, et partagea les persécutions qu'éprouvèrent les célèbres et pieux solitaires de ce nom. Tour à tour emprisonné et fugitif, mais suivi partout de l'estime générale, et portant partout le goût du travail, il donna sous différens noms divers ouvrages de piété. Il a mis en prose et en vers le poème de *S. Prosper, sur les Ingrats*. Il est lui-même auteur d'un poème sur *l'Eucharistie*, en cent cinquante-quatre stances de dix vers chacune, distribuées en dix chants, où l'on trouve plus de sentiment que d'idée, plus d'élan que d'élévation, et presque point de coloris.

M. de Sacy, obligé, en 1679, de quitter Port-Royal, chercha un asile à Pomponne, terre appartenant à sa famille, et il y mourut le 4 janvier 1684.

LEMIERRE, (ANT.-MARIE) mort à Paris, sa patrie, en juillet 1793, à 72 ans, de l'Académie française. Ses tragédies prouvent un grand talent pour le théâtre : *Hypermenestre*, *Guillaume Tell* et *la Veuve du Malabar* ont réussi en province comme à Paris. Il serait un de nos meilleurs tragiques si sa versification avait plus de douceur et d'harmonie ; mais sa manière sèche et roide tient plus du style de Chapelain que de celui de Racine. C'est aussi le grand défaut de ses pièces fugitives. Outre sept à huit tragédies, on a de lui un poème sur *la Peinture*, un autre intitulé : *les Fastes et Usages de l'Année*, des épîtres, des madrigaux, des chansons, etc.

« On n'y voit presque aucun sentiment de cette
« harmonie, presque aucune idée de ce tour heureux
« de phrase et d'expression qui font de la poésie une
« langue à part; mais il y a de l'esprit et de la pen-
« sée, et de tems en tems des vers remarquables. On
« en a retenu trois de ses quatre pièces académi-
« ques:

Croire tout découvert est une erreur profonde;
C'est prendre l'horizon pour les bornes du monde.

« Et celui-ci qu'il appelait le vers du siècle: »

Le trident de Neptune est le sceptre du monde.

La Harpe.

Ce fut à l'occasion de ce dernier vers qu'un rimeur jaloux, devant qui on louait le talent de M. Lemierre, et qui se vit forcé de le louer à son tour, dit malignement: *Il faut avouer que M. Lemierre fait bien un vers.*

LÉONARD, (Nicolas-Germain) né à la Guadeloupe, 1744, vint fort jeune à Paris, retourna dans sa patrie, revint encore à Paris, et le 26 janvier 1793, jour où il devait s'embarquer de nouveau pour aller terminer sa carrière aux lieux qui l'avaient vu naître, il mourut à Nantes. *Alexis*, roman pastoral; *les Quatre Saisons*, dans le goût de celles de Bernis; des romances égales à celles de Montcrif; des idilles, supérieures à celles de Berquin, etc. Le naturel et la grâce caractérisent la poésie de Léonard.

LESCARBOT, (Marc) né à Vervins, avocat au parlement de Paris, alla en Canada, où il séjourna quelque tems, revint à Paris, et y publia une histoire de cette vaste partie de l'Amérique. Le goût des voyages le reprit; il suivit l'ambassadeur de France

en Suisse, et donna en 1618 un *Tableau des Treize-Cantons, in-4°*, et en plusieurs milliers de vers aussi plats qu'insipides.

LIMOJON (IGNACE-FRANÇOIS) naquit à Avignon, 1668, et y mourut le 13 mai 1739. Il cultiva la poésie française et la provençale ; et dans l'une et l'autre langues il obtint des suffrages. Ce fut le Pindare des Jeux Floraux, où il reçut plusieurs couronnes. L'Académie française lui en décerna deux en 1720 et 1721. Il a fait une satire insipide contre Fontenelle, Lamotte et Saurin, sous le titre de *Voyage au Parnasse*. Son plus grand ouvrage est un assez mauvais poème de Clovis, que les envieux ont accusé M. de Voltaire d'avoir trop bien lu. Ils font des rapprochemens qui semblent justifier le soupçon. Mais pourquoi des idées semblables, naissant d'un sujet à peu près pareil, ne viendraient-elles pas d'elles-mêmes à deux poètes différens ? Ce ne sont pas les riches qu'il faut accuser de piller. Limojon termine ainsi le portrait de Louis XIV :

Que ses hautes vertus font naître de grands hommes !
Les exemples des rois nous font ce que nous sommes :
Tout cherche à s'élever quand ils sont généreux ;
Sont-ils faibles, tout rampe et languit avec eux.

Limojon portait aussi le nom de Saint-Didier.

LINANT, (MICHEL) né à Louviers, 1709, mort à Paris, 1749. Il a remporté trois fois le prix de poésie à l'Académie française. Des odes, des épîtres, une tragédie ; bon poète s'il eût su corriger. On a retenu ce joli quatrain sur Mme du Châtelet, dont il a élevé le fils :

Un voyageur, qui ne mentit jamais,
Passe à Civey, l'admire, le contemple :
Il crut d'abord que c'était un palais ;
Mais, voyant EMILIE, il dit : Ah! c'est un temple.

LINGENDES, (JEAN DE) né à Moulins, mort à la fleur de son âge en 1616. Ses stances, quoique faibles, sont encore lues avec intérêt. On se rappelle souvent celle-ci :

Si c'est un crime de l'aimer,
On n'en doit justement blâmer
Que les beautés qui sont en elle :
La faute en est aux dieux
Qui la firent si belle,
Et non pas à mes yeux.

LINIÈRES, (FR. PAJOT DE) né à Senlis, mort à Paris, 1704, à 76 ans. Plus de facilité que de génie. Il chanta le vin et l'amour, et fit des couplets satiriques qui « lui attirèrent, dit M. de Landine, « plus de coups de canne que de lauriers. » C'est lui que désigne Boileau dans ce vers :

Qu'ils charment de Senlis le poète idiot.

Etant à Chantilly près du grand Condé, il fit cet impromptu :

Lorsque le dieu Mars en personne
Se présente dans les combats,
Si Condé ne s'y trouve pas
La fête n'est pas bonne.

LISLE DE LA DREVETIÈRE, (CHARL.-FR. DE) né à Suze-la-Rousse en Dauphiné, mort à Paris dans un âge avancé, en novembre 1756. Un poème intitulé *Essai sur l'Amour-Propre ; Danaüs*, tragédie ; beaucoup de pièces jouées avec succès aux Italiens ; *Arlequin Sauvage, Timon le Misantrope*,

Arlequin Astrologue, *Arlequin grand Mogol*, etc.; un recueil de pièces fugitives. Par malheur la plupart de ces ouvrages sont déjà au fond de ce Léthé sur lequel rien ne surnage que les productions du génie.

LISLE, (N. DE) officier de dragons et littérateur aimable, né à Paris, 1734. Il vivait à la cour, et il y faisait avec facilité des couplets charmans : on l'y surnommait *de Lisle-Noël*, parce qu'il était l'auteur de plusieurs de ces chansons qui s'y distribuaient vers les fêtes de Noël, et où l'on censurait avec finesse tout ce qui pouvait, dans ce pays-là, donner prise à l'épigramme.

LOMBARD, (THÉODORE) né dans le Vivarais en 1699, se fit jésuite, et enseigna les belles-lettres à Toulouse avec beaucoup de distinction. Une petite pièce de vers intitulée *Leçons aux Enfans des Souverains*; un poème qui a pour titre : *Les Combats de S. Augustin*. Ses poésies furent couronnées deux fois à l'académie de Marseille, douze fois à l'académie des Jeux Floraux; et cependant il n'est pas au rang de nos grands poètes. Que sont donc les suffrages académiques?

LOMÉNIE, (HENRI-LOUIS DE) né à Paris en 1645, obtint en 1661 la survivance de la charge de secrétaire d'état qu'avait son père : mais ayant perdu sa femme en 1665, le chagrin altéra son esprit; il fut disgracié, et se retira chez les Oratoriens, après avoir tenté vainement d'entrer chez les Chartreux. Il sortit de l'Oratoire, reprit ses voyages, fut enfermé à Saint-Lazare, et mourut dans l'abbaye de Saint-Séverin de Château-Landon le 17 avril 1698.

Des satires et des odes; un poème plus que bur-

lesque sur *les Fous de Saint-Lazare;* des poésies chrétiennes; histoire secrète du jansénisme, en prose et en vers, etc. Je laisse à penser ce que peuvent être des vers sortis d'une tête si peu saine.

LONGEPIERRE, (HILAIRE-BERNARD DE ROQUELEYNE DE) né à Dijon, 1659, mort à Paris, 1721, a laissé trois tragédies; *Médée*, *Electre* et *Sésostris*. La première est la meilleure; elle fut préférée à celle de Corneille, et se joue encore quelquefois. Longepierre a fait un recueil assez froid de ses idylles : il a mis également en prose rimée, plutôt qu'en vers, Anacréon, Sapho, Théocrite, Moschus et Bion. Rousseau l'a fort décrié dans ses épigrammes.

LORENS, (JACQUES DU) né vers 1580, mort bailly de Châteauneuf en Thimerais, sa patrie, 1655. Des satires très-faibles et chargées assez souvent d'expressions et d'images dégoûtantes. Il a beaucoup crié contre les désagrémens du mariage. Sa femme les lui faisait bien éprouver par son caractère acariâtre : aussi dès qu'elle fut morte il se hâta de lui faire cette épitaphe :

Ci-gît ma femme : oh! qu'elle est bien
Pour son repos et pour le mien!

LORET, (JEAN) de Carentan en Normandie, commença en 1650, et continua pendant quinze ans une gazette en vers burlesques. Mort à Paris, 1665. Il reste encore de lui quelques pièces écrites dans ce misérable genre accrédité par Scarron.

LORRIS (GUILLAUME DE) imagina le poème ou roman de *la Rose*, tant et si long-tems célébré par nos pères, et il en fit les quatre mille cent cinquante

premiers vers. Il était né à Lorris en Gâtinais, et vivait en 1240. Jean de Meun acheva l'ouvrage.

Marot regardait Guillaume de Lorris comme l'*Ennius* de la France. Pasquier défie tous les auteurs, passés, présens et à venir, de mieux décrire que Lorris la course rapide du Tems :

Le Tems qui s'en va nuit et jour
Sans repos prendre et sans séjour,
Et qui de nous se part et emble
Si secrètement, qu'il nous semble
Que maintenant soit en un point;
Et il ne s'y arrête point:
Ains ne fine d'outre-passer,
Sitôt que ne sauriez penser
Quel tems il est présentement;
Car avant que le pensement
Fût fini, si bien y pensez,
Trois tems seraient déjà passés.

Boileau a dit en un seul vers:

Le moment où je parle est déjà loin de moi.

LORTIGUE, (ANNIBAL DE) né à Apt en Provence. Il a chanté d'une *voix enrhumée* Henri IV et Louis XIII, sous lesquels il a vécu.

LOUBÈRE, (SIMON DE LA) né à Toulouse, 1642, y mourut, 1729. Des poésies répandues dans différens recueils; galanterie et morale; versification faible. Il avait été employé dans le corps diplomatique; il avait même fait partie de la légation de Siam. Lorsqu'il se présenta en 1693 à l'Académie française il eut la préférence sur La Fontaine; mais ce fut moins par son mérite qu'il l'obtint que par le

crédit de M. de Pontchartrain, au ministère duquel la Loubère était attaché.

Il en sera, quoi qu'on en die ;
C'est un impôt que Pontchartrain
Veut mettre sur l'Académie.
LA FONTAINE.

La Loubère finit par quitter Paris : il revint à Toulouse, sa patrie, et il y rétablit l'académie des Jeux Floraux. « On a de lui des mémoires de ce pays « (Siam) qui valent mieux que ses sonnets et ses « odes. » VOLTAIRE.

LOUPTIÈRE, (JEAN-CHARLES DE RELONGUE DE LA) né au diocèse de Sens, 1727, mort à Paris, 1784. Deux volumes de poésies, où il y a de l'esprit, mais dont le coloris n'est pas brillant. L'auteur, en se formant pour la versification et le goût sur les bons auteurs du siècle de Louis XIV, n'en avait malheureusement pas pris le génie et la verve. On lui doit les six premières parties du *Journal des Dames*.

LOUVENCOURT, (MARIE DE) née à Paris, où elle mourut en 1712, âgée de 32 ans. Beaucoup de cantates, dont elle avait parfaitement saisi le genre. On prétend que Rousseau, qui faisait aussi des cantates, fut jaloux des succès de sa rivale, et que c'est par cette raison qu'il l'a peu ménagée dans ses épîtres. Elle était belle, douce, modeste, et fut l'amie de mademoiselle de Scudéri. Dans une épître à celle-ci sur son livre des *Conversations de Morale*, mademoiselle de Louvencourt lui dit :

Généreuse Sapho, dont la plume savante
Peint si bien les vertus qu'on doit suivre ici bas,
Dans ton livre tout nous enchante ;
En nous corrigeant même il garde ses appas.

La vertu n'y prend point un air triste et sévère
Qui puisse faire peur même aux plus assurés;
Mais elle nous reprend avec des soins de mère
Qui veut bien rappeler ses enfans égarés, etc.

LUC DE VENTIMILLE, (GEOFFROI DU) gentilhomme provençal, mort en 1340, a laissé des vers latins et différentes pièces de poésie en langage de son pays.

LOYER, (PIERRE LE) né dans l'Anjou, 1550, mort à Angers, conseiller au présidial, 1634. OEuvres et Mélanges poétiques. Ils sont écrits durement et pleins d'une érudition déplacée.

Colletet, dans son *Discours de la Poésie morale*, le traite de « savant homme et gentil poète angevin, « ayant traduit en quatrains français les deux pre-« miers livres de *l'Art d'Aimer d'Ovide*. »

Quelque mauvais poète qu'il fût, il obtint des prix aux Jeux Floraux. Sa comédie de *la Néphélococugie*, ou *Nuée des Cocus*, est la chose la plus platte et la plus insipide que l'on puisse imaginer. Son autre comédie du *Muet insensé* est en cinq actes et en vers de huit syllabes.

LOYS, (JEAN et JACQUES) nés tous deux à Douai. Jean, qui est le père, y mourut dans un âge avancé, 1610; son fils mourut en 1611, n'ayant que 20 ans. Beaucoup de vers de circonstance ou de piété. Le fils eut trois prix de suite à la *Confrérie des Clercs parisiens*, pour des poésies en l'honneur de *la Sainte-Vierge assumptée*, patrone de cette confrérie.

LUZERNE D'ESTIENNE-VILLE. (N. LA) M. Baillet le qualifie *poète satirique français*, et il le fait naître en Normandie, sans dire ni le tems ni le lieu. Les autres biographes n'en parlent pas.

M.

MACÉ, (Gilles) né à Caen, mort à Paris, 1637, fut avocat et mathématicien. On a de lui un ouvrage estimé sur la comète de 1618. Nous en avons aussi des vers sur différens sujets : sans avoir rien d'intéressant pour le fond, ils sont meilleurs qu'on n'aurait dû les attendre d'un jurisconsulte et d'un astronome.

MADELENET, (Gabriel) né à Saint-Martin-du-Puy en Bourgogne, mort à Auxerre en 1661, âgé de 74 ans, après avoir vécu long-tems à Paris, où il s'était fait recevoir avocat. Ses vers latins et français sont corrects, mais sans chaleur : les latins sont préférés. On remarque avec plaisir, dans les uns et les autres, qu'ils n'ont rien de satirique ni de licencieux. Le cardinal de Richelieu fut son protecteur, le fit son interprète de la langue latine, et lui procura de la cour une pension de 1,500 livres.

MAGE DE FIEFMELIN, (Ant.) né dans l'île d'Oléron, fit imprimer en 1601 le recueil de ses poésies morales et spirituelles, avec ce titre : *L'Image d'un Mage, ou le Spirituel d'Antoine Mage*, etc. « Elle fait plus d'honneur à sa piété qu'à son ta-« lent. » L'abbé Goujet.

MAGNIN, (Ant.) né à Bourg en Bresse, y fut subdélégué de l'intendance de Bourgogne. Dans ses ouvrages en prose on remarque du jugement et de l'érudition; dans ses ouvrages en vers on ne voit que de la faiblesse et des négligences. Mort dans sa patrie en 1708, âgé de 70 ans.

Vers l'année 1680 la manie des devises avait ga-

gné tous les littérateurs : Magnin en fit une pour madame la Dauphine. Le corps était un grenadier dont les fruits sont surmontés d'une espèce de couronne. Ces vers prosaïques étaient l'explication et l'application de la devise :

Ma vie a des vertus si rares et si belles,
Que ses aimables fonctions
Ne sont que des productions
De couronnes continuelles.
Ces riches ornemens de la tête des rois
Viennent du hasard quelquefois;
Souvent la fortune les donne :
Mais, par un bonheur singulier,
J'ai cela de particulier,
C'est ma vertu qui me couronne.

MAGNON, (JEAN) né à Tournus sur la Saône, avocat à Lyon, mort assassiné par des voleurs dans une rue de Paris, 1662. Plusieurs tragédies, dont la moins mauvaise est *Artaxercès*. Il avait entrepris de mettre en dix volumes de vingt mille vers chacun *la Science universelle*, et de rendre par-là les bibliothèques inutiles. Quelqu'un lui ayant demandé si son ouvrage serait bientôt fini : *Oui*, répondit-il; *je n'ai plus que cent mille vers à faire.* Il était lié avec Molière; ce qui fait l'éloge ou de son caractère ou de son talent.

MAGNY, (OLIVIER DE) né à Cahors, a fait de ses *Gaîtés* un recueil qui ne nous amuserait guère aujourd'hui. Il est curieux d'entendre Guillaume Colletet parler, dans son Art Poétique, de cet Olivier de Magny : le morceau, quoiqu'un peu long, tient à l'histoire de notre poésie; on ne sera pas fâché de le trouver ici.

« Comme Olivier de Magny, qui vivait sous le « règne de Henri II, écrivait d'un style assez doux « et même assez fleuri pour son siècle, il composa un « grand nombre de sonnets sur des sujets différens; « mais entre les siens il y en eut un qui passa pour « un ouvrage si charmant et si beau, qu'il n'y eut « presque point alors de curieux qui n'en chargeât ses « tablettes ou sa mémoire. Je ne feindrai point de « l'insérer ici tout entier, puisque ses OEuvres ne se « rencontrent aujourd'hui que fort rarement; et puis « il ne faut pas mépriser ces nobles esprits qui ont « tant travaillé à défricher notre langue, qui était *de-* « *vant* eux si barbare et si inculte. Voici donc ce fa- « meux sonnet, qui est un dialogue entre l'Auteur et « le vieux Caron :

M. Holà, Caron, Caron, nautonnier infernal!
C. Qui est cet importun qui si pressé m'appelle ?
M. C'est le cœur éploré d'un amoureux fidelle,
Lequel pour bien aimer n'eut jamais que du mal.

C. Que cherches-tu de moi? *M.* Le passage fatal.
C. Quel est ton homicide? *M.* O demande cruelle!
Amour m'a fait mourir. *C.* Jamais dans ma nacelle
Nul sujet à l'Amour je ne conduis à val.

M. Eh! de grâce, Caron, conduis-moi dans ta barque.
C. Cherche un autre nocher; car ni moi, ni la Parque
N'entreprenons jamais sur ce maître des dieux.

M. J'irai donc malgré toi; car je porte dans l'ame
Tant de traits amoureux, tant de larmes aux yeux,
Que je serai le fleuve et la barque et la rame.

« Je ne sais pas ce qu'en dira maintenant notre cour; « mais je sais bien que toute la cour du roi Henri II « en fit tant d'estime, que tous les musiciens de son

« tems, jusqu'à *Orlande*, travaillèrent à l'envi à le « mettre en musique, et le chantèrent mille et mille « fois, avec un grand applaudissement, en la pré- « sence des rois et des princes. »

MAILHOL, (Gabriel) né à Carcassonne, mort à Paris, 1760, a donné au théâtre beaucoup de pièces, soit en prose, soit en vers : *Paros*, tragédie; *les Femmes*, comédie; *Lycurgue*, ou *les Lacédémoniennes*, comédie encore en trois actes et en vers libres; *le Prix de la Beauté; Ramir*, en quatre actes; *Epître de Gabrielle de Vergi*, etc., etc. Citer les ouvrages de cet auteur est tout ce qu'on peut en dire.

MAILLY, (Jean-Bapt.) né à Dijon, 1744, mort à Paris, 1792. *Epître aux Rois conquérans;* différentes pièces dans les journaux; *Poésies diverses de deux Amis,* à lui et M. François (de Neufchâteau), imprimées à Dijon, 1768.

MAINE, (Anne-Louise-Bénédicte de Bourbon, duchesse du) née en 1676, était petite-fille du grand Condé. Sceaux, où elle passa presque toute sa vie, devint une espèce de Parnasse dont les bosquets retentissaient chaque jour de nouveaux concerts poétiques. Madame la duchesse du Maine y faisait fort bien sa partie; et ceux de ses vers que nous ont conservés madame de Lambert, madame de Staal, et quelques autrés, prouvent qu'elle n'avait pas besoin de la flatterie pour être comptée parmi les Muses françaises. Elle mourut à Sceaux en 1753.

MAINVILLIERS (S., chevalier de) parcourut à pied et en aventurier une partie de l'Europe. Arrivé le 11 juin 1776 à Stolzemberg près de Dantzick, il y fut le lendemain trouvé mort dans son lit. *La Pé-*

tréade, ou *Pierre le Créateur,* poème épique en fort mauvais vers.

MAIRE, (JEAN LE) né à Bavay dans le Hainaut en 1473, fut attaché à la cour de Bourgogne et à celle de France. Marot lui donne l'esprit d'Homère; mais on sait que l'hyperbole est la figure favorite des louangeurs. Le Maire est auteur d'un poème allégorique sous ce titre : *Les trois Contes de Cupidon et d'Atropos*, de plusieurs éloges funèbres, de beaucoup d'autres poésies où il y a de l'imagination sans goût, de la facilité sans délicatesse, et moins de véritable gaîté que d'oubli de toute décence. Sa devise était *de peu assez*. Il mourut en 1524, dans un hôpital des fous, où sa passion pour le vin l'avait conduit.

MAIRET, (JEAN) bon militaire et bon poète, né à Besançon, 1604, y mourut, 1686. Douze pièces de théâtre, où l'on trouve quelques belles tirades, mais encore plus de pointes, de jeux de mots et d'inconvenances, tant morales que théâtrales. Sa tragédie de *Sophonisbe* est la seule qui ait attiré l'attention; elle fut préférée à celle de Corneille; et Voltaire l'a trouvée assez bonne pour employer quelques-uns de ses momens à la rajeunir.

Mairet a laissé, outre ses pièces de théâtre, quelques poésies médiocres et quelques critiques amères des pièces de Corneille, qui montrent sa jalousie plus que son jugement.

C'est dans une de ses tragédies qu'un amant dit à sa maîtresse :

Arrêtez, mon soleil . . . .

et que celle-ci répond :

Si je suis un soleil je dois aller toujours.

MAISIÈRES, (Philippe de) né au diocèse d'Amiens, 1327, conseiller d'état sous Charles V, mort en 1405, aux Célestins de Paris, à qui il avait légué ses biens. *Le Pélerinage du pauvre Pélerin; le Songe du pieux Pélerin*, etc.

MALAVAL, (Fr.) né à Marseille, 1627, y mourut le 15 mai 1719. Aveugle presque dès sa naissance. Il était engagé dans l'état ecclésiastique, et donna dans les erreurs des quiétistes : il finit par les rétracter, et composa des « poésies spirituelles, qui feront « plus de plaisir aux gens pieux qu'aux gens de goût.»

Landine.

MALEZIEU, (Nicolas de) né à Paris, 1650, y mourut le 4 mars 1727, de l'Académie française. Beaucoup de vers médiocres, faits la plupart pour les fêtes et les soirées de madame la duchesse du Maine, à la cour de laquelle il était attaché comme chef de ses conseils. Les impromptu ne lui coûtaient rien, soit pour arranger la fête, soit pour la nourrir de couplets; mais on ne s'en souvenait plus après la dernière fusée. *Les Divertissemens de Sceaux* contiennent un grand nombre de ses pièces faibles d'idées et souvent bizarres de style. On lui attribue la comédie de *Polichinelle demandant une place à l'Académie*.

MALFILATRE, (Jacques-Charles-Louis) dont les amateurs de la poésie, dit M. de la Harpe, ont déploré la perte prématurée et conservé la mémoire, naquit à Caen le 8 octobre 1732, et mourut à Paris le mars 1767. Ses deux ou trois odes, celle surtout qui a pour titre : *le Soleil fixe au milieu des Planètes*

étincellent de beautés de style et de pensée. On peut en juger par cette strophe :

> Oui, notre sphère, épaisse masse,
> Demande au Soleil ses présens :
> A travers sa dure surface
> Il darde ses feux bienfaisans.
> Le jour voit les heures légères
> Présenter les deux hémisphères
> Tour à tour à ses doux rayons,
> Et sous les signes inclinés
> La terre promenant l'année
> Produit des fleurs et des moissons.

Son poème de *Narcisse dans l'île de Vénus* est plein d'images gracieuses et de vers charmans. Quelques morceaux traduits du latin de Virgile annoncent qu'il était digne de faire passer dans notre langue les beautés de ce prince des poètes latins. En un mot, tout annonçait en lui un grand talent pour la poésie. L'infortuné! il est mort si jeune, et a vécu si pauvre! Gilbert a dit :

> La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré :
> S'il n'eût été qu'un sot il aurait prospéré.

Ce mot ne doit pourtant pas se prendre à la lettre. Malfilâtre mourut des suites de l'opération du trépan, qu'avait occasionnée un violent coup qu'il s'était donné à la tête.

MALHERBE, (FRAN. DE) né à Caen, 1556, mort à Paris, 1628. Il est en quelque façon le créateur de l'ode, comme Pierre Corneille est celui de la tragédie. Il a donné à notre poésie un grand degré de correction; et sous ce rapport nous lui devons et Racine et Boileau. *Enfin Malherbe vint*, etc.

Il n'était pas riche; mais son économie enchérissait

encore sur la médiocrité de sa fortune. Ses meubles annonçaient l'indigence : six chaises remplissaient son appartement; et lorsqu'elles étaient occupées, et qu'il lui survenait une visite, il criait : *Attendez ou revenez ; il n'y a plus de siège.* Laissons à l'homme quelques défauts ; les beaux vers du poète doivent tout faire oublier. S'il fallait en citer quelques-uns je n'éprouverais que l'embarras du choix ; mais quel littérateur les ignore ? Je me borne à cette strophe qui contient une si grande vérité et un conseil si sage :

> Le tems, d'un insensible cours,
> Nous porte au terme de nos jours :
> C'est à notre sage conduite,
> Sans murmurer de ce défaut,
> A nous consoler de sa fuite
> En le ménageant comme il faut.

MALLEMANS, (ETIENNE) né à Beaune, mort à Paris à 70 ans, a laissé quelques poésies. Il était le troisième de quatre frères, qui tous ont fait des ouvrages d'érudition et de littérature plus ou moins estimables.

MALLEVILLE, (CLAUDE DE) né à Paris, 1597, y mourut, 1647, secrétaire du roi : il était de l'Académie française. Ses poésies consistent en sonnets, stances, élégies, épigrammes, rondeaux, chansons, madrigaux, paraphrases même des psaumes. Le sonnet est le genre où il eut le plus de succès : celui qu'il fit sous le titre de *la Belle Matineuse* l'emporta sur ceux de Voiture et de beaucoup d'autres beaux esprits qui avaient traité le même sujet. « On ne parlerait pas « aujourd'hui d'un pareil ouvrage ; mais le bon en « tout genre était alors aussi rare qu'il est devenu « commun depuis. » VOLTAIRE.

J'ai pensé que l'on verrait ici avec plaisir ce sonnet qui fait une sorte d'époque :

Le silence régnait sur la terre et sur l'onde ;
L'air devenait serein, et l'olympe vermeil ;
Et l'amoureux Zéphire, affranchi du sommeil,
Ressuscitait les fleurs d'une haleine féconde :

L'Aurore déployait l'or de sa tresse blonde,
Et semait de rubis le chemin du Soleil ;
Enfin ce dieu venait en plus grand appareil
Qu'il soit jamais venu pour éclairer le monde,

Quand la jeune Philis, au visage riant,
Sortant de son palais plus clair que l'orient,
Fit voir une lumière et plus vive et plus belle.

Sacré flambeau du jour, n'en soyez point jaloux ;
Vous parûtes alors aussi peu devant elle
Que les feux de la nuit avaient fait devant vous.

MANGENOT, (LOUIS) né à Paris, 1694, y est mort en 1768, chanoine du Temple. Ses poésies ont de l'agrément. Une de ses églogues surtout est citée comme un modèle en ce genre ; elle commence par ces vers :

Au déclin d'un beau jour une jeune bergère,
Echappée à la fin aux regards de sa mère, etc. (1)

On a de lui des fables, des contes, des moralités, des madrigaux, et partout de l'esprit et de la grâce. Sur un salon de son petit jardin il avait écrit :

Sans inquiétude, sans peine,
Je jouis dans ces lieux du destin le plus beau :
Les dieux m'ont accordé l'ame de Diogène,
Et mes faibles talens m'ont valu son tonneau.

---

(1) Voyez la *Petite Encyclopédie Poétique*, tome XI.

Voici une plaisanterie qu'il a intitulée *Histoire abrégée de la Poésie française.*

« La poésie française, sous *Ronsard* et sous *Baïf,*
« était un enfant au berceau dont on ignorait jus-
« qu'au sexe. *Malherbe* la soupçonna mâle, et lui
« fit prendre la robe virile. *Corneille* en fit un héros.
« *Racine* en fit une femme adorable et sensible. *Qui-*
« *nault* en fit une courtisane, pour la rendre digne
« d'épouser Lully, et la peignit si bien sous le mas-
« que, que le sévère Boileau s'y trompa, et condamna
« Quinault à l'enfer, et sa muse aux prisons de Saint-
« Martin. A l'égard de *Voltaire,* il en fait un excel-
« lent écolier de rhétorique, qui lutte contre tous
« ceux qu'il croit empereurs de sa classe, et qu'au-
« cun de ses pareils n'ose entreprendre de dégoter, se
« contentant de s'en rapporter au jugement de la pos-
« térité, unique et seul préfet des études de tous les
« siècles. »

MARCÉ, (ROLAND) né en Anjou, lieutenant général du bailliage de Baugé, donna en 1601 une tragédie d'*Acham.*

MARCEL, (GUILLAUME) né près de Bayeux, d'abord oratorien, mort curé de Basly près de Caen, à l'âge de 90 ans, en 1702. Il fut l'ami de Brébeuf, qui, d'après ses conseils, entreprit de traduire la Pharsale; mais il fut moins heureux poète que lui. On ne parle plus des vers français de Marcel, lesquels, suivant Moréri, sont en grand nombre; et la Pharsale de Brébeuf n'est point oubliée.

MARCHAND, (JEAN-HENRI) avocat à Paris et censeur royal, mort vers 1780. Beaucoup de bagatelles en prose, parmi lesquelles on compte : *Requête des Fiacres, l'Esprit et la Chose, mon Radotage,*

l'Encyclopédie perruquière, etc. Le second volume de *l'Anthologie française* contient plusieurs de ses chansons pleines d'esprit et de gaîté. Sa *Requête* en vers *du Curé du Fontenoi à Louis XV* fut dans le tems bien reçue du public. Lorsque, peu de tems après, l'académie royale de musique voulut empêcher les comédiens Français de donner des ballets, ceux-ci firent paraître une espèce de requête au roi, pour être maintenus dans la liberté de danser sur la scène. Cette pièce eut d'autant plus de succès, que le style des remontrances du parlement y était parodié. Ce fut l'avocat Marchand qui la rédigea :

Sire, vos fidèles sujets,
Les gens tenant la comédie,
Paisibles suppôts de Thalie,
Et tous ennemis du procès,
Osent se plaindre du succès
De cette fière académie
Par qui leur troupe est avilie, etc.

La pièce finit ainsi :

Ce sont, sire, *les remontrances*
Qu'après plus de quatre séances,
Et tous nos foyers assemblés
Dans le palais de la Folie,
Vous offrent vos sujets zélés,
Les gens tenant la comédie.

MARCHANT, (N.) né aux environs de Nantes, vers l'année 1760, fut un des plus ardens ennemis de ces hommes qui, dans le tems de nos orages, portèrent le nom de Jacobins. Il fut à leur égard ce que Blot et Marigny avaient été à l'égard de Mazarin. Il publia contre eux un poëme en six chants, intitulé :

la Jacobinéide. Il commença même un ouvrage périodique sous ce titre : *les Sabats Jacobites.* On a encore de lui *la Constitution* de 1792 en vaudevilles, et un Journal également en vaudevilles, etc. étant allé à Nantes l'année d'après, il y périt à trente-trois ans dans les noyades qui remplirent de désolation et de deuil cette intéressante cité.

MARÉCHAL, (Ant.) avocat au parlement de Paris. Des tragédies, des comédies, des pastorales, dont aucune n'est restée au théâtre. Mort en 1645.

MARÉCHAL, (Pierre-Sylvain) bibliothécaire du collège Mazarin, né à Paris, 1750, y mourut en 1803. Beaucoup de vers enterrés dans les Almanachs des Muses. Il les faisait trop promptement. Son *Dictionnaire des Athées* a fait beaucoup de tort à sa petite réputation.

MARGON, (Guill. Plantavit de la Pause de) né au diocèse de Béziers, vint de bonne heure à Paris, et s'y permit contre tout le monde, soit en prose, soit en vers, des libelles et des satires qui le firent reléguer d'abord aux îles de Lérins, puis au château d'If, d'où il ne sortit qu'à condition d'entrer dans un monastère. Il choisit un couvent de Bernardins, et il y mourut fort âgé en 1760.

L'abbé de Margon avait été de la cour du régent, dont il reçut une fois 30,000 francs. Ecoutons là-dessus ce que dit l'abbé Talbert dans une des notes qui suivent son éloge de ce prince. « L'abbé de Margon, « homme d'esprit qui faisait de jolies chansons, et « qui composa les brevets de la calotte, avait reçu une « gratification de trente mille francs. Il imagina de « la manger dans un souper singulier, qu'il pria le « duc d'Orléans de lui laisser donner à Saint-Cloud.

« Il en fit la disposition *Pétrone* à la main, et exécuta « avec toute l'exactitude possible le repas de *Trimalcion.* On surmonta les difficultés à force de dé- « penses. M. le régent eut la curiosité d'aller sur- « prendre les acteurs; et il avoua qu'il n'avait rien « vu de si original. Je tiens ces anecdotes d'un des « convives. »

MARGUERITE DE FRANCE, née à Paris, 14 mai 1552, épouse de Henri IV, en fut séparée par le pape Clément IX, qui rompit leurs nœuds en 1599. Marguerite alors se fit bâtir un palais rue de Seine, où elle vécut dans le commerce des gens de lettres, et où elle mourut dans de grands sentimens de piété, le 27 mars 1615. Elle a laissé des poésies où l'on trouve assez souvent des vers heureux.

MARGUERITE DE VALOIS, reine de Navarre, sœur de François I[er], née à Angoulême, 11 avril 1492, mort à Ortez en Bigorre, 21 décembre 1549. Ses OEuvres Poétiques furent recueillies et imprimées par Jean de la Haye, son valet de chambre, avec ce titre : *Les Marguerites de la Marguerite des princesses, très-illustre reine de Navarre.* On y compte quatre mystères ou comédies pieuses, et deux farces; un poème, aussi long qu'insipide, sur *le Triomphe de l'Agneau*, la complainte d'un prisonnier, etc.

Ses nouvelles sont encore plus recherchées et plus lues que ses vers, où il y a pourtant de l'esprit et de la naïveté.

MARIGNIER, (N.) mort à Paris, 1760, fut un des collaborateurs de Panard et de Pontau dans plusieurs opéra comiques. Il a aussi donné seul *Cydippe* et *la Pantouffle.*

MARIGNY, (N. AUGIER DE) abbé, mort à Paris, 1762. Quelques histoires faiblement et peu correcte-

ment écrites ; des vers qui ont les mêmes défauts. Sa pièce la plus considérable est un poëme en stances très-nombreuses sur *les Amours de Léandre et Héro.*

MARIGNY, (JACQUES CARPENTIER DE) abbé et rimeur, naquit à Nevers, et mourut d'apoplexie à Paris en 1670. Il s'était attaché au cardinal de Retz. La France n'a pas eu de plus fécond chansonnier. Il fut un des principaux auteurs des plaisanteries publiées contre le cardinal Mazarin, notamment de celle où, la tête de ce ministre ayant été mise à prix, on fait la distribution de la somme : *tant* à celui qui lui coupera une oreille, *tant* à celui qui lui arrachera un œil ou qui le fera eunuque, etc. Ses *Lettres en prose et en vers* offrent de l'esprit et des bons mots ; il les aimait, et plutôt que d'en perdre un il eût sacrifié son ami. Dans un poëme sur le *Pain bénit* il a entassé plus de plattes équivoques et d'idées immorales ou indécentes que de saillies ingénieuses.

Je citerai de lui cette ballade, qui est bien dans le ton de ce genre d'ouvrages :

Si l'amour est un doux servage,
Si l'on ne peut trop estimer
Les plaisirs où l'amour engage,
Qu'on est sot de ne pas aimer !
Mais si l'on se sent enflammer
D'un feu dont l'ardeur est extrême,
Et qu'on n'ose pas l'exprimer,
Qu'on est sot alors que l'on aime !

Si dans la fleur de son bel âge
Fille, qui pourrait tout charmer,
Vous donne son cœur en partage,
Qu'on est sot de ne pas aimer !

Mais s'il faut toujours s'alarmer,
Craindre, rougir, devenir blême,
Aussitôt qu'on s'entend nommer,
Qu'on est sot alors que l'on aime!

Pour complaire au plus beau visage
Qu'Amour puisse jamais former,
S'il ne faut rien qu'un doux langage,
Qu'on est sot de ne pas aimer!
Mais quand on se voit consumer,
Si la belle est toujours de même,
Sans que rien la puisse animer,
Qu'on est sot alors que l'on aime!

ENVOI.

En amour si rien n'est amer,
Qu'on est sot de ne pas aimer!
Si tout l'est au degré suprême,
Qu'on est sot alors que l'on aime!

MARIVAUX, (Pierre Carlet de Chamblain de) mort, 11 février 1763, à Paris, où il était né en 1688, de l'Académie française. Auteur plutôt que poète dramatique. Il a fait des comédies charmantes : le peu de vers qu'elles renferment prouvent qu'il a eu raison de les écrire en prose. Cependant sa diction est le plus souvent trop maniérée, et ses pensées trop subtiles; ce qui a fait appeler le style de ses mauvais imitateurs *du marivaudage*.

MARMONTEL, (Jean-Fr.) né à Bort en Limousin, le 11 juillet 1723, mort à Abboville, près de Gaillon en Normandie, le 31 décembre 1799, de l'Académie française. Des tragédies, des opéra, des opéra comiques, des épîtres, des romances, etc. Partout de l'esprit et de la correction; mais ce n'est pas là du génie. Il fut en général meilleur littérateur que

grand poète. On étudiera ses *Elémens de Littérature*, et on lira ses *Contes moraux* plus long-tems que ses vers.

A sa tragédie de *Cléopâtre* un aspic, fait par M. de Vaucanson, s'élançait en sifflant sur le sein de la reine d'Egypte pour lui donner la mort. Quelqu'un en sortant rencontre un homme de lettres de ses amis, et lui demande son opinion sur la pièce : *Je suis*, répondit-il, *de l'avis de l'aspic.*

MARNESIA, (Adrien de Lezai de) né à Besançon, 1735, y est mort en 1801. Il servit dans le régiment du Roi avec M. de Vauvenargues dont il fut l'ami. Son poème en quatre chants de *la Nature champêtre* a eu du succès : cependant il manque de force et de coloris; mais ce défaut est bien racheté par ces vers que le cœur seul sait faire, et par ces tableaux de sentiment qui font autant l'éloge de la belle ame du poète que celui de son talent. J'ai eu le bonheur d'être lié avec lui, et je conserve un souvenir bien cher des jours que nous avons passés ensemble dans ses beaux jardins de *Moutonne*. C'est là que je l'ai vu composer son *Epître à mon Curé*, où la plus douce sensibilité s'embellit des charmes de la plus douce poésie. Il ne voulait pas la publier; ce fut moi qui, presque à son insu, la fis insérer dans l'Almanach des Muses. On me saura gré d'en citer un fragment. Le poète, après avoir parlé des jours de Saturne et de Rhée, s'écrie :

Ah! ces beaux jours, ces jours si pleins d'appas,
Ne luisent plus sur la France éplorée :
L'âge d'or était l'âge où l'or ne régnait pas.

Mais dans notre demeure agreste,
Où l'on ne voit ni riches, ni seigneurs,
Le crépuscule nous en reste,
Et son feu réchauffe nos cœurs.

J'y sens le charme d'être père,
J'y sens la douceur d'être époux,
Et chacun des jours qui m'éclaire
M'y promet des jours aussi doux.
Il faut en convenir, la Nature nous donne
De vrais plaisirs dans tous les tems :
Dédommagé par les fruits de l'automne,
Je ne regrette pas les roses du printems.
Si je n'ai plus les feux du premier âge,
Si par des yeux fripons, par un gentil corsage
Je ne me laisse plus charmer,
Plus libre, plus heureux, plus sage,
J'aime ce que je dois aimer.

Cet homme, d'un accueil obligeant, d'un esprit facile, d'un empressement rare à se lier avec les gens de lettres, était absolument sans prétention. Il serait à desirer que ses fils donnassent une collection de ses œuvres, que le public accueillerait sans doute. On y réunirait sa *Nature champêtre*, son *Bonheur dans les Campagnes*, sa *Famille vertueuse*, ses *Lettres sur le Scioto*, où de fausses spéculations lui ont fait passer dix-huit mois.

MAROLLES, (MICHEL DE) abbé, mort à Paris, 1681, âgé de 81 ans. Mauvais traducteur et plus mauvais poète : il avait fait, de son aveu, en 1661, quarante mille sept cents vers. *Ils me coûtent peu*, disait-il à Linières qui lui répondit : *aussi valent-ils ce qu'ils coûtent.*

A ces quarante mille sept cents vers il faut ajouter ceux de sa *Traduction en vers de l'Apocalypse* publiée en 1677.

MAROT, (CLÉM.) né à Cahors, 1495, fut valet de chambre de François Ier, et mourut à Turin en 1544. Les amours, la poésie, les voyages, les emprisonnemens, les tracasseries, les inquiétudes de tout genre parta-

gèrent sa vie. Je ne dois voir que ses ouvrages. La grâce, la naïveté, la facilité, la correction même les font aimer après plus de deux siècles, et les feront rechercher tant que le goût de l'aimable poésie subsistera en France; et c'est ainsi que se vérifiera le mot de sa devise : *La mort n'y mord.*

Il y aurait tant de jolis vers à citer de cet auteur! je me borne à ceux-ci:

Un doux *nenni* avec un doux sourire
Est tant honnête! Il vous le faut apprendre.
Quant est d'*oui*, si veniez à le dire,
D'avoir trop dit je voudrais vous reprendre :
Non que je sois ennuyé d'entreprendre
D'avoir le fruit dont le desir me point;
Mais je voudrais qu'en me le laissant prendre
Vous me dissiez : *non*, vous ne l'aurez point.

MAROT, (JEAN) né près de Caen, 1463, fut valet de chambre de François I[er]; charge qu'il fit passer ensuite à Clément, son fils. Ses poésies consistent en rondeaux, épîtres, chants royaux, en deux *Voyages à Gênes* et *à Venise*, etc. Sa poésie est faible; mais ce qui n'est pas un médiocre mérite, c'est qu'il a su en écarter la satire et les obscénités qui déshonorent la plupart des vers de son tems. Il mourut en 1523.

MAROT, (MICHEL) fils unique de Clément, suivit l'exemple de son père et de son grand-père, et versifia comme eux, mais pas aussi bien. Leurs ouvrages ont été réunis dans un même recueil.

MARQUETZ, (ANNE DE) née au comté d'Eu, se fit religieuse dominicaine à Poissy. Elle traduisit en vers français les poésies latines et pieuses de Flaminius; elle fit des sonnets, des devises, etc. Sa *Collecti*

pour le jour de la Nativité de la Vierge commence ainsi :

Comme la rose naît d'une branche épineuse,
Ainsi ce jour naquit en Judée une fleur,
De si rare beauté, de si grande valeur,
Que la déité même en devint amoureuse.
Par cette fleur j'entends la Vierge bienheureuse,
De laquelle disait le souverain Seigneur :
Des filles de Sion m'amie est tout l'honneur ;
C'est entre tous piquans la rose gracieuse, etc.

Anne de Marquetz mourut en 1588, après avoir perdu la vue quelque tems auparavant.

MARTIAL D'AUVERGNE, procureur au parlement de Paris, était né dans cette ville, et y mourut le 13 mai 1508. Il a recueilli les *Arrêts de la Cour d'Amour* au nombre de cinquante-trois. Ils sont écrits en prose, mais les préambules sont en vers. Voici son début :

Environ la fin de septembre,
Que faillent violettes et flours,
Je me trouvai en la grand'chambre
Du noble parlement d'Amours, etc.

Parmi plusieurs pièces de vers estimées de son tems, on distingue *les Vigiles de la Mort du Roi Charles VII* : c'est l'histoire du règne de ce prince, en six ou sept mille vers de mesures différentes. En voici un fragment. Ce sont des bergers qui parlent :

Mieux vaut la liesse,
L'amour et simplesse
De bruyans pasteurs,
Qu'avoir à largesse
Or, argent, richesse,
Ni la gentillesse

De ces grands seigneurs.
Car pour nos labeurs
Nous avons sans cesse
Les beaux prés et fleurs,
Fruitages, odeurs,
Et joie à nos cœurs
Sans mal qui nous blesse.

MARTIN, (JEAN) 1540. Le VOL DU PAPILLON CUPIDO, *fiction qu'il corrompt par l'excès de la satire, et par les obscénités qu'il débite sans aucun voile.*
L'abbé GOUJET.

Un autre MARTIN, né en 1616, et mort en 1705, a laissé une traduction en vers français des *Géorgiques de Virgile*, dans laquelle on rencontre quelques bonnes tirades.

MARTINIÈRE, (ANT. AUGUSTIN BRUZEN DE LA) né à Dieppe en 1666, mort à la Haye en 1749. Un *Dictionnaire géographique* en sept gros volumes in-folio a fait sa réputation, malgré les fautes dont l'ouvrage fourmille. Ses poésies (car il a voulu voyager aussi sur le Parnasse) consistent, 1°. en traductions de plusieurs morceaux d'Horace; 2°. en madrigaux et en épigrammes, qu'il a insérés dans son *nouveau Recueil des Epigrammatistes français anciens et modernes*. Si la vérité n'a pas présidé à sa compilation géographique, le génie et le goût n'ont pas non plus dicté ses vers.

Que vous êtes dispos grâces aux destinées!
Combien, mon cher, avez-vous bien d'années?
Disais-je au vieux monsieur Anroux.
Pas une, reprit-il. J'aime fort ces pensées:
Nous n'avons plus celles qui sont passées,
Et l'avenir n'est pas encore à nous.

La Martinière est auteur de cette imitation d'une épigramme de Martial, dont M. de Voltaire a fait l'application à un folliculaire qu'il n'aimait pas.

Un gros serpent mordit Aurèle.
Que croyez-vous qu'il arriva ?
— Qu'Aurèle mourut. — Bagatelle !
Ce fut le serpent qui creva.

MARRIELLES, (N. DE) militaire, né en Touraine près de Loches, où il est mort en 1772, capitaine de cavalerie. *Mélanges et Fragmens poétiques, en français et en latin.* La poésie en est vive et légère, surtout dans ses fables et ses contes.

MESLE, (JEAN LE) né à Baugé, 1533. On a de lui un recueil de poésies françaises et latines : le style des premières a vieilli ; mais elles ont encore de l'intérêt pour ceux qui font cas du bon sens et de la solidité des pensées.

MASQUIÈRES, (FRANÇOISE) fille d'un maître d'hôtel du roi, fit son occupation principale des belles lettres, et surtout de la poésie française, où elle réussit jusqu'à un certain point. Elle a fait imprimer une *Description de la Galerie de Saint-Cloud, l'Origine du Luth,* une ode sur *le Martyre,* des élégies, etc.

La versification de mademoiselle de Masquières est douce et correcte, mais faible, et trop dénuée en général de mouvement et d'images. Il y a pourtant de la chaleur dans le morceau suivant, que je cite comme rendant assez bien des idées que beaucoup d'autres ont cherché à reproduire sans les rendre mieux :

Cours chercher ma rivale, apprends-lui mes douleurs ;
Donne à tes trahisons les plus vives couleurs.
Son cœur est à ce prix : plus tu seras coupable,
Plus à ses yeux charmés tu paraîtras aimable.

Mais ne te flatte pas d'être long-tems heureux;
D'une infidélité l'exemple est dangereux :
Tu vas au changement lui servir de modèle;
Pour punir un perfide il faut une infidèle.
Sur ma sincère ardeur alors ouvrant les yeux,
Peut-être, mais trop tard, tu me connaîtras mieux;
Et peut-être, honteux de ta lâche inconstance,
Tu viendras à mes pieds expier ton offense.
O ciel! s'il revenait encore à mes genoux!...
Mais que fais-je! je sens expirer mon courroux;
Tu soupires, mon cœur, etc.

L'auteur mourut à Paris en 1728.

MASURES, (Louis des) né à Tournai, a traduit l'Enéide en vers français, a fait quatre tragédies, etc. Vivait en 1557.

MASSIAS. (Olivier) M. Baillet, dans ses *Jugemens sur les Poètes modernes*, parle d'un orfèvre de ce nom qui vivait à Angoulême en 1630 et 1640, et qui ne faisait pas moins bien les vers que Maître Adam. A l'exemple du dieu de la poésie qui mania la truelle et la lyre, ils maniaient aussi tour à tour le luth ou les outils de leur métier, et prouvaient *que les Muses s'arrêtent quelquefois à folâtrer dans les boutiques comme dans les cabinets.*

MASSIEU, (Guill.) né à Caen, 1663, mort à Paris, 27 septembre 1722. Après avoir vécu assez long-tems chez les Jésuites, il en sortit étant prêtre, et fut admis dans l'Académie française. Il a bien mérité de notre poésie, soit en nous traçant l'histoire de son origine, soit en faisant de son commerce avec les Muses le délassement de ses travaux plus sérieux. Le P. Bouhours lui attribue l'épigramme suivante, que

d'autres donnent à M. l'abbé de Betoulaud : elle peut encore dans ce tems-ci trouver son application :

Dorilas et Damon, ces deux fameux poètes,
Sur leurs vers ne sont point d'accord.
On ne peut sans bâiller lire ce que vous faites,
Dit l'un. En vous lisant, répond l'autre, on s'endort.
L'un a raison, et l'autre n'a pas tort.

MASSON DE MORVILLERS. (N.) La publication de l'Almanach des Muses en 1765 fut un évènement fâcheux pour la poésie française. Comme ce recueil était assez bien fait dans les commencemens, qu'on l'attendait chaque année avec impatience, qu'on le lisait avec avidité, que surtout on le voyait sur la toilette de toutes les femmes, chacun brigua l'honneur facile d'y faire inscrire son nom. Les grands ouvrages furent négligés pour les petites pièces ; les vers faibles et les rimeurs médiocres inondèrent la société. Du nombre de ceux-ci fut M. Masson, dont le nom, sous le rapport de la poésie, ne se trouve que dans cette compilation périodique : je dis sous le rapport de la poésie, car cet auteur estimable, mort assez jeune à Paris en septembre 1789, a laissé de bons écrits sur la Géographie de la France, de l'Italie, de l'Espagne et du Portugal.

MATHIEU, (PIERRE) né à Salins, 10 septembre 1563, mort à Toulouse, 12 octobre 1621. Des quatrains et des tragédies, entre autres l'*Histoire tragique d'Esther*. Ses quatrains sur *la Vie et la Mort* sont imprimés sous le titre de *Tablettes du Conseiller Mathieu*. Nous citerons le premier :

Estime qui voudra la mort épouvantable,
Et la fasse l'horreur de tous les animaux :
Quant à moi je la tiens pour le point desirable
Où commencent nos biens et finissent nos maux.

MAUCROIX, (Fr. de) né à Noyon, 1619, d'abord avocat, ensuite chanoine de Reims, où il est mort, 1708. A la faiblesse de ses vers on ne soupçonnerait pas qu'il eût été intimement lié avec Boileau, Racine et La Fontaine. On ne connaît presque plus de ses poésies que sa réponse à un ami qui l'engageait à se marier :

Ami, je vois beaucoup de bien
Dans le parti qu'on me propose :
Mais toutefois ne pressons rien ;
Prendre femme est étrange chose ;
Il faut y penser mûrement.
Gens sages en qui je me fie
M'ont dit que c'est fait prudemment
Que d'y songer toute sa vie.

MAUDUIT, (Michel) oratorien, né à Vire, mort à Paris en 1709, à 75 ans. *Les Psaumes de David en vers français*, et des *Mélanges*.

MAUGER, (N.) Garde-du-Corps, publia en 1745 un petit poème sur l'*Origine des Gardes-du-Corps*. La plupart des vers en sont bien faits; on voudrait seulement ne pas y rencontrer des hémistiches de Voltaire et de Corneille. Il a fait de plus trois tragédies qui n'ont pas eu de succès, quoique assez bien écrites: *Amestris*, *Coriolan* et *Cosroès*. La mort de l'auteur suivit de près celle-ci, jouée en 1752.

MAULÉON, (Savari de) riche baron du Poitou, surnommé *le Maître des Braves, le Chef de toute Courtoisie*, vivait en 1224. Un de ses *tensons* roule sur cette question qui peint le caractère des poésies du tems : Quel est l'amant le plus fortuné, celui à qui sa maîtresse a jeté un tendre coup-d'œil, celui à qui elle a serré la main, ou celui sur le pied

de qui elle a mis le sien ? Le poète finit ainsi : « Beau-« coup d'amans ont été trompés par les yeux ; et je ne « me laisserais pas séduire par une fausse dame, quand « elle me marcherait toute une année sur le pied ; « mais serrer la main vaut cent fois mieux : telle fa-« veur ne laisse point de doute. »

MAUMENET, (Louis) né à Beaume en Franche-Comté, 1655, mort à Paris, 1716. « L'Académie « française, celle des Jeux Floraux, celle d'Angers « ont couronné plusieurs de ses poésies, mais n'ont « pas eu le pouvoir de les garantir de l'oubli. »

Sabatier.

MAUROI, (Jean Testu de) abbé, de l'Académie française, mort à Paris, 10 avril 1706, âgé de 80 ans. Plusieurs pièces de poésie dont il n'y a ni bien ni mal à dire. Boileau l'avait placé dans les premières éditions de ses satires. Mauroi devint son ami, et le nom fut effacé ; preuve que Mauroi avait des qualités, ce qui vaut encore mieux que l'esprit.

MAYNARD, (Fr.) fils d'un conseiller au parlement de Toulouse, naquit à Saint-Céré dans le Quercy, en 1582. Il vint à Paris, où il fut secrétaire de la reine Marguerite de France. Il suivit ensuite à Rome M. de Noailles, notre ambassadeur. Revenu à Paris, il y cultiva les lettres, et fut reçu à l'Académie française. Ses poésies consistent en épigrammes, odes, chansons, un poème intitulé *Philandre*, etc. Ses ouvrages ont du naturel et de la douceur. Malherbe y aurait voulu plus de force. On connaît les vers dans lesquels il dit au cardinal de Richelieu qu'il va bientôt se réunir à François Ier sur les rives du Cocyte :

Mais s'il demande à quel emploi
Tu m'as occupé dans le monde,
Et quel bien j'ai reçu de toi,
Que veux-tu que je lui réponde?

Le cardinal dit avec humeur : RIEN. Peut-être était-il jaloux de Maynard, peut-être craignait-il de récompenser un homme que l'on accusait d'avoir fait les *Priapées*, poésies infames, dignes d'un éternel oubli.

Quoi qu'il en soit, Maynard, dégoûté de la cour et de la vie de Paris, alla occuper la charge de président du présidial d'Aurillac, et il y mourut le 28 octobre 1646. On peut comparer l'inscription qu'il mit sur sa porte à celle que fit graver sur la sienne Benserade, ennuyé comme lui du tumulte des cours. Nous avons rapporté l'une à l'article Benserade ; voici celle de Maynard :

Las d'espérer et de me plaindre
Des muses, des grands et du sort,
C'est ici que j'attends la mort,
Sans la desirer ni la craindre.

MAYNIER, (JEAN DE) baron d'Oppède, né à Aix, 10 septembre 1495, y mourut le 29 juillet 1558 ; a laissé une traduction en vers français des *six Triomphes de Pétrarque*.

Un de ses descendans par filles, le marquis de Forbin d'Oppède, qui vivait dans le siècle dernier, est auteur de poésies provençales inédites, que l'on dit charmantes. Les amateurs de ce langage savent tous par cœur sa jolie chanson :

Lou beou Tircis se proumènavo
Soulet un jour, etc.

MÉNAGE, (GILLES) né à Angers, 1613, mort à Paris, 1692, possédait plusieurs langues dans lesquelles il a cherché à se montrer poète. «Il a prouvé, « dit Voltaire, qu'il est plus aisé de faire des vers en « italien qu'en français.» C'est lui que Molière a in-

troduit sur la scène dans *les Femmes Savantes*, sous le nom de Vadius. Sa *Requête des Dictionnaires*, pièce satirique contre l'Académie française, l'empêcha d'y être admis. Il a fait aussi contre Monmaur des satires, dont la meilleure est celle de la métamorphose de ce pédant en perroquet. En général les vers français de Ménage sont un tissu de mots vides de sens, d'épithètes oiseuses, et d'hémistiches pillés partout. Cette épigramme-ci a cependant du naturel : il la fit contre son imprimeur qui refusait de se charger d'un ouvrage où Ménage traitait les Parisiens de *Badauds*.

De peur d'offenser sa patrie,
Journel, mon imprimeur, digne enfant de Paris,
Ne veut rien imprimer sur la badauderie :
Journel est bien de son pays.

MÉNARD, né en 1686, à Castelnaudari, doctrinaire, mort, 1761. C'est encore un de ces poètes à qui des couronnes nombreuses, décernées par l'académie des Jeux Floraux, n'ont pu faire un nom.

MERCIER, (Claude-Franç.) né à Compiègne, 29 août 1763, mort à Paris sur la fin de 1800. D'abord secrétaire de M. de Jaucourt, puis commis dans les bureaux de la marine, enfin libraire. Des histoires, des traductions du latin ou de l'italien, des poèmes en prose, d'autres en vers : *le Triomphe de l'Amour conjugal, le Ménestrel Batave, le Vendangeur,* etc. Beaucoup trop d'ouvrages pour qu'ils soient bons.

MÉRÉ, (Georges Brossin, chevalier de) né en Poitou vers 1608, y mourut dans une de ses terres en 1690. Il a fait beaucoup d'ouvrages en prose, meilleurs d'intention que d'exécution : l'affectation s'y montre fréquemment. Madame de Sévigné disait qu'il

avait *un chien de style* : en effet, c'est quelquefois le langage des *Précieuses* de Molière. Le même défaut ne paraît pas dans ses vers, peut-être parce qu'ils sont en petit nombre. Ce madrigal paraît assez bien tourné :

Au tems heureux où régnait l'innocence,
On goûtait en aimant mille et mille douceurs,
Et les amans ne faisaient de dépense
Qu'en soins et qu'en tendres ardeurs :
Mais aujourd'hui sans l'opulence
Il faut renoncer aux plaisirs ;
Un amant qui ne peut dépenser qu'en soupirs,
N'est plus payé qu'en espérance.

MERMEL. (Claude) Ses poésies, imprimées en 1585 à Lyon, où il vivait, ont pour titre : *Le Tems passé de Claude Mermel de Saint-Rambert en Savoie ; OEuvre poétique, sententieuse et morale, pour donner profitable récréation à toutes gens qui aiment la vertu.*

Parmi ses quatrains, sixains et huitains on a retenu celui-ci :

Les amis de l'heure présente
Ont le naturel du melon ;
Il faut en essayer cinquante
Avant qu'en rencontrer un bon.

MERVESIN, (Jos.) abbé, mort en 1721, à Apt, sa patrie. Boileau en parle dans ses lettres comme d'un mince littérateur, et il a eu raison. Cet abbé, aussi médiocre en prose qu'en vers, n'a rien laissé qui mérite qu'on en parle.

MERVILLE, (Michel Guyot de) né à Versailles, 1696. Il a fait beaucoup de pièces de théâtre qui prouvent du talent : la meilleure est *le Consentement*

Forcé. Ses poésies fugitives sont faibles. Il faut avoir l'esprit tranquille pour bien rimer : Marville ne l'avait pas. Le mauvais état de ses affaires l'avait décidé à chercher un asile en Suisse : il n'y trouva ni l'aisance ni la tranquillité. On croit qu'il se détermina à ensevelir ses chagrins dans les eaux du lac de Genève, où effectivement il s'est noyé.

MESCHINAL (Jean) fut soixante ans maître d'hôtel des ducs de Bretagne, mort le 12 septembre 1509. Il intitula le recueil de ses poésies : *Les Lunettes des Princes.*

MESNARDIÈRE, (Hippolyte-Jules Piles de la) né à Condom, 1610, de l'Académie française, mort à Paris, 1663. Il avait commencé par être un pauvre médecin, et il finit par être un pauvre poète. Le cardinal de Richelieu le protégea, parce qu'il fit un ouvrage pour prouver que la *possession* des religieuses de Loudun ne tenait point à un dérangement de leur cerveau, comme le soutenaient les défenseurs du malheureux Urbain Grandier. La Mesnardière devint en conséquence médecin du cardinal, et maître d'hôtel du roi. Il a fait une poétique, où il cite souvent ses vers pour exemple; deux tragédies, *Alinde* et *la Pucelle d'Orléans* : elles sont mauvaises. Son recueil de poésies ne vaut pas mieux; ce n'est qu'un ramas in-folio de bagatelles rimées d'une manière emphatique. Il a pourtant fait ces jolis vers dont J.-J. Rousseau a bien su profiter dans son *Devin de Village :*

L'aiguillon de l'Amour c'est la difficulté;
Ses charmes sont détruits par la facilité;
Dès qu'il est paisible il sommeille :
S'il n'a point de frayeur, il n'a point de desir :
L'assurance l'endort, la crainte le réveille,
Et s'il acquiert sans peine, il jouit sans plaisir.

MESNIL, (Jean-B. du) comédien de la troupe du Marais, où il portait le nom de *Rosimond*. Il a fait une *Vie des Saints* et beaucoup de comédies, dont on sait à peine les titres : *Le Duel Fantasque, l'Avocat Savetier, les Trompeurs Trompés, le Quiproquo*, etc. Mort à Paris en 1686, sur la paroisse de Saint-Sulpice, où, malgré sa *Vie des Saints*, il ne put être enterré qu'au cimetière des enfans morts sans baptême.

MEZIRIAC, (Claude-Gaspard Bachet de) né à Bourg en Bresse, mort à Paris, 1638, âgé de 60 ans. Il avait été jésuite, et professeur de rhétorique à Milan, sous l'habit de cet ordre. Sa santé le lui fit quitter : il vint à Paris, où l'Académie française lui ouvrit ses portes. Sa *Vie d'Esope* est estimée ; il y prouve que ce fabuliste n'était ni bossu ni contrefait. Il a mis en vers, ou plutôt en rimes, les huit premières héroïdes d'Ovide. Mais, heureusement pour le lecteur, elles sont accompagnées de bons et savans commentaires.

MICHAUT, (Pier.) secrétaire du duc de Bourgogne Charles-le-Téméraire, vivait en 1466. *La Danse aux Aveugles ; le Doctrinal de Cour*, ouvrages mêlés de prose et de vers. Ils sont devenus rares, et pour cela très-recherchés.

MICHEL, (Guillaume) surnommé de Tours, vivait à Paris en 1515. Style barbare, allégories ridicules, etc.

MICHEL, (Jean) né à Angers, mort à Paris, 1495, médecin de Charles VIII. On a de lui plusieurs pièces dramatiques extrêmement applaudies dans leur tems, sous les titres de *Mystères de la Nativité, de la Passion, de la Résurrection*, etc.

MICHEL, (Jean) de Nîmes, « est célèbre par ses « poésies gasconnes, surtout par son poème sur *les* « *Embarras de la Foire de Beaucaire*, de plus de 4200 « vers. » Landine.

MIMEURES, (JACQ.-LOUIS DE VALON, marquis DE) né à Dijon, 13 novembre 1659, décédé le 3 mars 1719, à Auxonne, dont il était gouverneur. L'Académie française l'avait reçu pour une traduction assez faible de *l'Art d'Aimer*, et quelques poésies que M. de Voltaire place à côté de *celles de Racan et de Maynard*. Il ajoute : « Son ode à Vénus, imi-« tée d'Horace, n'est pas indigne de l'original. »

Je la citerai; elle est rare; et il faut mettre le lecteur à portée de juger si Voltaire a raison. C'est l'ode qui commence par ce vers : *Intermissa Venus diù.*

Cruelle mère des Amours,
Toi que j'ai si long-tems servie,
Cesse enfin d'agiter ma vie,
Et laisse en paix couler mes jours!
Ta tyrannie et tes caprices
Font payer trop cher tes délices;
C'est trop gémir dans ta prison.
Brise les fers qui m'y retiennent,
Et permets que mes vœux obtiennent
Les fruits tardifs de ma raison.

Déjà m'échappe le bel âge
Qui convient à tes favoris;
Et des ans le sensible outrage
Me va donner des cheveux gris.
Si pour moi le dessein de plaire
Devient un espoir téméraire,
Que puis-je encore desirer?
Quelle erreur de remplir mon ame
D'une vive et constante flamme
Que je ne pourrais inspirer!

Lorsqu'on sait unir et confondre
En deux cœurs mêmes sentimens,
Et que les yeux de deux amans
Savent s'entendre et se répondre;

Quand on se livre tout le jour
Au soin d'un mutuel amour,
En quels transports l'ame est ravie!
Dans ces momens délicieux
Le mortel porte-t-il envie
A la félicité des dieux?

Pour moi dans ce champêtre asile,
Où l'azur de ces claires eaux
Baigne le pied de mes coteaux,
Je cherche un bonheur plus tranquille.
Sur des fleurs mollement couché,
Avec un esprit détaché
Des biens que le courtisan brigue,
Sur moi le père du Repos,
Le Sommeil, d'une main prodigue,
Répandra ses plus doux pavots.

Je verrai quelquefois éclore
Dans les prés mille aimables fleurs,
Odorantes filles des pleurs
Que verse la naissante Aurore.
Je verrai tantôt mes guérets
Dorés par la blonde Cérès;
Dans leur tems les dons de Pomone
Feront plier mes espaliers,
Et mes vignobles en automne
Rempliront mes vastes celliers.

Mais quel trouble et quelles alarmes
Viennent me saisir malgré moi!
Pourquoi, Céphise.... hélas! pourquoi
Ne puis-je retenir mes larmes?
Dans mon sein je les sens couler;
Je rougis, je ne puis parler,
Un cruel ennui me dévore.
Ah, Vénus! ton fils est vainqueur.
Oui, Céphise, je brûle encore;
Tu règnes toujours sur mon cœur.

Sans cesse mon inquiétude,
Malgré les détours que je prends,
Par une fatale habitude
Conduit vers toi mes pas errans.
Quand le hasard t'offre à ma vue,
O combien mon ame est émue
Au moment que je t'aperçois!
Et quel plaisir a mon oreille
Lorsque d'une bouche vermeille
Sort le son touchant de ta voix!

Quelquefois la douceur d'un songe
Te rend sensible à mes transports.
Charmes secrets! divins trésors!
N'êtes-vous alors qu'un mensonge!
Une autre fois avec dédain
Tu te dérobes sous ma main:
J'embrasse une ombre fugitive;
Et, te cherchant à mon réveil,
Je hais la clarté qui me prive
Des vains fantômes du sommeil.

MIREMONT, (GABRIELLE DE COIGNARD, épouse de M. de Mausencal DE) président au parlement de Toulouse. Ses deux filles firent imprimer dans cette ville, en 1594, les *Œuvres Chrétiennes* de feu leur mère. Ce sont des *sonnets spirituels*, des *stances*, de petits *poëmes* même, pour le jour de Noël, pour celui de l'Assomption, etc.

Ce début des *stances sur la Nativité de Jésus-Christ* suffira pour faire connaître la manière de madame de Miremont:

Mais qu'avez-vous ouy, ô pastoureaux rustiques!
Mais qu'avez-vous ouy? quelles voix angéliques
Vous ont esveillés tous?
Quel céleste brandon vous a frappé la veuë?
Quel divin messager a transpercé la nuë,
Pour parler avec vous?

Je veux suivre vos pas pour trouver la logette.
Ah! je vois le saint lieu où la vierge parfaite
Emmaillotte son fils;
Baisant mignardement sa délicate jouë
Quand ce divin enfant avec elle se jouë.
Ravissant ses esprits, etc.

MIRVALS (RAIMOND DE) était de Carcassonne; il vivait vers l'an 1390; il était renommé pour *son bien trouver et son bien dire*. Il fut trompé par beaucoup de femmes, en trompa beaucoup à son tour, et fit des chansons pour ou contre elles.

Il dit à un jongleur qu'il envoie à Raimond, comte de Toulouse: «Ne manquez pas de lui dire que vous « avez été chez Azalaïs, cette dame aimable qui donne « de l'esprit aux sots, de la raison aux fous, et ôte l'un « et l'autre à ceux qui en ont le plus.»

M l'abbé de Bernis dit à peu près la même chose à Léonore:

Tu donnerais des sens à la sagesse,
Et des desirs à la froide raison.

Le Troubadour avertit encore son jongleur « d'être « également pourvu de sagesse et de folie; car trop de « sagesse nuit dans le monde.»

MOINE, (PIERRE LE) jésuite, né à Chaumont en Bassigny, 1602, mort à Paris, 1672. Beaucoup de vers, parmi lesquels on doit une place honorable à son poème de *Saint-Louis*, moins pour la versification que pour l'imagination, les tableaux, la chaleur et la verve. On connaît le mot de Boileau: *Il est trop fou pour que j'en dise du bien, et trop poète pour que j'en dise du mal.*

MOISSY, (ALEXIS-GUILLAUME MOUFLIER DE) mort à Paris, 1777. Un poème en cinq chants sur *l'Education; Vérités philosophiques tirées des Nuits d'Young*, en vers libres; aux Français *le Provincial*

à Paris, comédie en trois actes et en vers; *les Deux Frères*, en vers aussi, et en cinq actes, etc.; aux Italiens beaucoup de pièces en vers ou en prose. A ce dernier théâtre sa *nouvelle Ecole des Femmes* eut en 1758 un succès assez marqué. «La fortune de cette « pièce eût été bien plus grande si elle était écrite en « vers. Mais l'auteur fit voir depuis, dans une comé- « die qui tomba au Théâtre-Français, qu'il n'avait « aucun talent pour la versification.»

LA HARPE.

MOLIÈRE, (JEAN-BAPTISTE POCQUELIN DE) né à Paris, 1620, y mourut le 17 février 1673, en achevant de jouer *le Malade Imaginaire*. Les détails de sa vie sont aussi connus que ses pièces, qu'on revoit tous les jours sans se lasser jamais. Voltaire le reconnaît avec justice *pour le meilleur des poètes comiques de toutes les nations*.

Molière avait commencé à traduire en vers le poëme de Lucrèce. Son domestique en prit le premier cahier par mégarde, et il en fit des papillottes. De dépit Molière déchira le surplus.

Il ne fut pas de l'Académie française, sans doute à cause de sa qualité d'acteur. Mais elle a réparé son tort cent ans après, lorsqu'en 1778 elle a fait une inauguration solennelle de la statue de ce grand homme, et qu'elle l'a placée dans la salle de ses séances, avec ces mots : *Rien ne manque à ta gloire, tu manquais à la nôtre*.

Plaçons ici l'épitaphe que lui fit son ami le bon La Fontaine :

Sous ce tombeau gisent Plaute et Térence,
Et cependant le seul Molière y gît.
Il les faisait revivre en son esprit,
Par leur bel art réjouissant la France.

Ils sont partis ; et j'ai peu d'espérance
De les revoir, malgré tous nos efforts :
Pour un long tems, selon toute apparence,
Térence et Plaute et Molière sont morts.

MOLINIER. (N.) Je ne connais de ce poète qu'une ode très-longue *à monseigneur de Verdun, sur sa promotion en l'estat de premier président à Paris.* Henri IV avait fait venir ce magistrat de Toulouse, où il présidait le parlement, pour en faire le chef de celui de Paris. Molinier, dans l'éternel compliment qu'il lui fait, ne laisse pas de montrer des traits énergiques :

L'innocence trouvait son asile chez vous ;
Mais le vice craignait le sévère courroux
De cette gravité qui vous sert de compagne ;
Et ces grands, qui, faisant loi de leurs appétits,
Estiment que les lois sont des toiles d'aragne,
S'y voyaient attraper non moins que les petits.

Votre vertu, donnant le trait à la balance,
N'a jamais tant soit peu souffert de violence :
La grandeur ne pouvant vous causer de l'effroi,
La faveur ne sachant vous prendre à son amorce,
Vous avez enseigné la force de la loi
A ceux qui ne savaient que la loi de la force.

MOLINET, (JEAN) né dans le diocèse de Boulogne, fut chanoine de Valenciennes. Le recueil de ses poésies, imprimé à Paris en 1540, est intitulé : *Les faicts et dicts de Maistre Jehan Molinet, contenant plusieurs beaux traités, oraisons et chants royaux.* Il mourut en 1607.

MONBRON, (N. FOUGERET DE) né à Péronne, mort à Paris en septembre 1760. Il a fait *la Henriade travestie,* qui ne vaut pas à beaucoup près le *Virgile travesti* de Scarron. Monbron, né avec de l'imagina-

tion, n'a jamais su en faire usage. Son *Cosmopolite* n'est qu'une déclamation pleine d'âcreté; et ses romans n'honorent ni son esprit, ni son goût, ni ses mœurs.

MONCHESNAY, (JACQUES CÔME DE) né en 1666 à Paris, où son père était procureur. Il fut reçu avocat, et au lieu de plaidoyers il fit des vers: *épîtres, satires, épigrammes,* qui l'ont moins fait connaître que ses liaisons avec Boileau. On lui doit le *Boleana,* où malheureusement l'exactitude et la vérité ne se rencontrent pas toujours. Il mourut à Chartres en 1740.

MONCRIF, (FR. AUGUSTIN PARADIS DE) lecteur de la reine, né à Paris, 1687, y mourut, 19 novembre 1770, de l'Académie française. Quelques jolis opéra, des contes agréablement écrits, des romances pleines de douceur, de naturel et de sensibilité. Louis XV, l'entretenant un jour de son âge, lui dit : *Savez-vous qu'on vous donne quatre-vingts ans. — Cela se peut, sire; mais je ne les prends pas.*

Son *Histoire des Chats* lui attira quelques épigrammes : il en punit un des auteurs, le poëte Roi, en lui donnant des coups de plat d'épée; et celui-ci criait encore en les recevant : *Minet, patte de velours.*

Il voulait être historiographe de France. M. d'Argenson lui dit qu'il le ferait *historiogriffe.*

Quand ce ministre fut disgracié, Moncrif lui resta aussi constamment attaché que Pélisson l'avait été à Fouquet.

Pour donner une idée de son style je place ici une de ses plus jolies romances:

Qui par fortune trouvera
  Nymphes dans la prairie,
Celle qui tant plus lui plaira,
  Tenez, c'est bien ma mie.

Si quelqu'une vient à danser,
Et d'une grâce telle
Qu'elle ne fait les fleurs verser,
Hé bien ! c'est encore elle.

Si quelqu'un dit avec serment :
« Je donnerais ma vie
« Pour être aimé rien qu'un moment... »
Tenez, c'est de ma mie.
Si quelque autre suit sans espoir
La nymphe qu'il adore,
Content du charme de la voir,
Hé bien ! c'est elle encore.

Eglé vint aux jeux de Cérès,
Et fut d'abord suivie :
Elle revint le jour d'après ;
On ne vit que ma mie.
Si quelque nymphe a le crédit
D'être toujours nouvelle
A vos yeux, comme à votre esprit,
Tenez, c'est toujours elle.

L'autre matin, sous ces buissons,
Une nymphe jolie
Me dit : « J'aime tant vos chansons ! »
Je dis c'est pour ma mie.
Pour célébrer ses doux attraits
Fait-on chanson nouvelle,
En y songeant l'instant d'après,
On chante encor pour elle.

Je lui sais maint adorateur,
Et n'en ai jalousie.
Amour a mis tout mon bonheur
Dans celui de ma mie.
Que servirait de m'alarmer ?
La chose est naturelle :
Amour l'a faite pour charmer,
Et nous pour n'aimer qu'elle.

MONDONVILLE, (JEAN-JOSEPH CASSANEA DE) né à Narbonne, 1715, mort à Paris le 8 octobre 1772, fut l'un des plus célèbres musiciens de son siècle. Il ne figurera dans ce recueil qu'en qualité d'auteur de *Daphnis et Alcimadure*, opéra languedocien, dont il composa les vers et la musique. Cet ouvrage, joué en 1754 par trois acteurs qui étaient aussi du Languedoc, enchanta long-tems tout Paris. On se plut à entendre le langage gentil et souple, naïf et mignard des Troubadours de la Durance : car « notre langue « toulousaine, dit l'auteur, est, à quelques changemens « près, la même que cet ancien provençal. On y trouve, « avec le même génie et les mêmes tours, cette dou- « ceur et cette naïveté tendre qui se prête si bien à « l'expression du sentiment. »

Je citerai le début de ce charmant opéra. C'est Daphnis qui chante :

Hélas! paouret que fareï jou?
Tant m'a blassat lou diu d'amou!
Despeï que l'el d'Alcimaduro
A dedins moun cor amourous
Alucat milo fougayrous,
Souffri la péno la pu duro.
Hélas! paouret que fareï jou?
Tant m'a blassat lou diu d'amou!

Per fini ma tristesso,
Diu nenet ben dedins aquesté loc.
De toun esprit presto-mé tout lou foc,
Per pla parla de ma tendresso.

MONIN, (J. EDOUARD DU) né à Gy en Franche-Comté, 1557, assassiné à Paris, 5 novembre 1586, par des gens qui voulaient se venger de ses satires. Il fut regardé comme celui des beaux esprits de son siècle

qui donnait les plus belles espérances. Peut-être ses poésies latines en ont-elles fait naître cette idée. Les françaises ne la confirment pas, et n'offrent que dureté et galimathias. Il en est de même de ses deux tragédies imprimées sous le titre de *Carême Prenant* et *d'Orbec-Oronte*.

MONIOL, (JEAN) d'Arras, vivait sous le règne de Saint-Louis, et se piquait de constance et de fidélité dans ses attachemens :

Qui aime sans tricherie
Ne pense n'à trois, n'à deux ;
D'une seule est desireux :
Cil que loyal amour lie
Ne voudrait d'autre avoir mie.

MONNIER, (N. LE) né à Saint-Sauveur-le-Vicomte en Normandie, 1721, vint à Paris, se fit abbé, et commença par être un des directeurs de la musique de la Sainte-Chapelle. Ce fut là qu'il traduisit, avec autant d'élégance que d'exactitude, en prose française, les comédies de Térence. Il a enrichi le théâtre Italien du *Cadi Dupé*, de *Renaud d'Ast*, du *Maître en Droit*, etc. *La Matrone chinoise*, ballet héroïque en trois actes; *l'Union de l'Amour et des Arts*, *Azolan, ou le Serment indiscret*, autres ballets héroïques en trois actes, sont ses ouvrages. Ses contes, et surtout ses fables, furent bien accueillis : on y trouve de l'esprit, de la facilité, et même du naturel. Ce n'est pas La Fontaine : qui est-ce qui sera jamais naïf comme lui? mais c'est souvent mieux que Lamotte. L'abbé le Monnier travailla jusqu'à son dernier moment; il acheva même dans son lit de mort sa fable de *Socrate instruit par des Enfans*. Il mourut d'une fluxion de poitrine en avril 1787.

MONNOYE, (Bernard de la) né à Dijon, 15 juin 1641, mort à Paris, 15 octobre 1727, de l'Académie française. Point de grand poème, mais beaucoup de petits morceaux écrits avec esprit, talent et correction. « Son poème du *Duel aboli* est, à peu de chose « près, un des meilleurs ouvrages de poésie qu'on ait « fait en France. » Voltaire.

Ses Noëls Bourguignons font les délices de ceux qui entendent cet idiome. Ils ont tout à la fois du naturel et de l'esprit ; chose assez rare. La Monnoye avait obtenu beaucoup de prix à l'Académie française ; le besoin le força de les vendre. *Pour d'assez belles médailles*, disait-il, *ce sont là de fâcheux revers*. Le recueil de ses œuvres renferme de jolis contes, entre autres *le Salamalec Lyonnais*.

MONS, (Clau. de) conseiller au présidial d'Amiens, sa patrie, fit imprimer en 1628, qu'il dit être sa 37e année, ses *Chants oraculeux, tant en acclamations d'honneur qu'en libres déclamations*. Ce sont des églogues et des satires.

MONSTIER (Denis du) vivait sous Henri IV et Louis XIII, et se qualifiait *peintre du roi et de la reine*. Une ode sur *le Retour du Roi après son couronnement ;* une *élégie à Orante*, etc. Si ses tableaux n'avaient pas plus de mérite que ses vers, il ne doit pas être compté parmi les bons peintres.

MONTAGNAGOUT, (Guill. de) poëte provençal, célèbre au 13e siècle par ses sirventes ou satires, et par ses chansons, qui ne nous offrent absolument plus aucun intérêt.

MONTAUBAN, (Jacq. Pousset de) avocat et échevin de Paris, mort en 1685, auteur de *Zénobie*, *Séleucus*, *Indégonde*, *Panurge* et autres pièces de théâtre dont on ne parle plus. Ses liaisons avec Des-

préaux, Racine et Chapelle ont fait présumer qu'il avait eu part à la comédie des *Plaideurs*.

MONTBELLIARD, (Philibert Guéneau de) né à Semur en Auxois, 1720, mort dans la même ville, 28 novembre 1785. « Ce savant, l'ami et le collabora-« teur de Buffon, avait, dit M. Désessart, l'habitude « singulière de commencer presque toutes ses jour-« nées par un madrigal ou par une chanson. »

M. le chevalier de Bonnard m'a confirmé cette anecdote; mais de tous les vers qu'il m'en a vantés je n'ai retenu que ce quatrain, placé par M. de Montbelliard, le lendemain d'une noce, sur le lit de la mariée :

Ci-gît la pucelle Lisbé.
Chantez, Amours; Grâces, mourez comme elle;
Lisbé revit toujours aussi fraîche qu'Hébé :
Il n'est de mort que la pucelle.

MONTCHRESTIEN DE VATEVILLE, (Ant.) fils d'un apothicaire de Falaise, fut tué à Domfront en se défendant contre la justice qui le poursuivait pour crime d'enrôlement et d'espionnage, 1621. Des tragédies, des poèmes, des sonnets, tous au-dessous du médiocre.

MONTÉGUT, (Jeanne de Seglá, femme de M. de) trésorier de France à Toulouse, y naquit le 25 octobre 1709, et décéda le 17 juin 1752. Après avoir remporté trois prix à l'académie des Jeux Floraux, elle y passa, suivant l'usage de cette compagnie, du rang des athlètes à celui des juges, et fut reçue maîtresse des jeux. On a imprimé deux volumes de ses poésies : odes, épîtres, idylles, fugitives, pièces de société. Plus de douceur, de facilité et de grâce que de force et de coloris. C'est à peu près le même caractère de poésie que celui des vers de madame des Houlières : une mélancolie philosophique et douce, et cette

teinte de tristesse tendre qui se nourrit avec complaisance de sentimens et de réflexions.

Madame de Montégut joignait une grande modestie à des connaissances étendues : c'est ce qui fit dire à un étranger, homme d'esprit : *C'est la seule femme à qui je pardonne d'être savante.*

MONTENAY (GEORGETTE DE) vivait à la cour de Jeanne d'Albret, reine de Navarre. Elle publia en 1571 cent emblêmes moraux, accompagnés chacun d'une explication en quatre vers latins et huit français. Le recueil finit par huit sonnets, une épître allégorique et une énigme dont personne n'a pu deviner le mot.

MONTFLEURY, (ANT.-JACOB) né à Paris, 1640, d'un acteur célèbre, auteur lui-même d'une tragédie d'*Asdrubal.* Le fils (Ant.-Jacob) a laissé 4 vol. de pièces de théâtre, dont quelques-unes se jouent encore, telles que *la Femme Juge et Partie, Crispin Gentilhomme,* etc. Mort en 1685.

MONTFLEURY, (JEAN LE PETIT DE) né à Caen, où il est mort en 1777, à 79 ans. Une ode *au Cardinal de Fleury,* une sur *le Papier,* une sur *le Zèle,* beaucoup d'autres, ainsi que des poèmes sur des sujets pieux. La simplicité de ses mœurs et la beauté de son ame s'y font plus remarquer que les beautés poétiques.

MONTGAILLARD, (N. DE) né à Nions dans le Valentinais, mort jeune en 1605. Il a intitulé ses poésies : *Gaillardises du sieur de Montgaillard.*

MONTIGNY, (J.-CH. BIDAUT DE) mort à Paris, sa patrie, le 7 mai 1782, a laissé des poésies médiocres, des parodies de *Sémiramis* et d'*Astarbé*, une comédie en cinq actes, intitulée *l'Ecole des*

Officiers; beaucoup d'épîtres *au roi, au public, à Louise,* etc.

MONTMAUR, (PIERRE DE) né dans la Marche, mort à Paris en 1648, à 74 ans, fut jésuite, charlatan, avocat, poète, professeur de grec au collège Royal, etc. Il est célèbre par sa causticité et ses bons mots, qui lui attirèrent une foule d'ennemis. Il l'est bien plus encore par sa profession ouverte de *parasitisme,* si je puis hasarder ce mot. Avare et hardi, il s'asseyait effrontément à toutes les bonnes tables, mangeait bien, s'embarrassait peu des plaisanteries, et y répondait souvent de manière à mettre les rieurs de son côté.

Voici un échantillon de ses vers. L'épigramme est contre Quinault et Tristan l'Hermite :

Elie, ainsi qu'il est écrit,
De son manteau, comme de son esprit,
Récompensa son serviteur fidèle.
Tristan eût suivi ce modèle;
Mais Tristan qu'on mit au tombeau
Plus pauvre que n'est un prophète,
En laissant à Quinault son esprit de poète,
Ne put lui laisser un manteau.

MONTPLAISIR, (RÉNÉ DE BRUC, comte DE) Breton, mort à Arras, lieutenant de roi, 1673. Diverses pièces de vers bien faites, parmi lesquelles s'élève avantageusement *le Temple de la Gloire.* Ses liaisons avec madame de la Suze ont fait penser qu'il avait eu part aux ouvrages de cette femme célèbre.

Dans quelques stances adressées à M. le Dauphin il parle ainsi de la Vérité :

Elle est belle et sans ornement;
Elle est simple et sans fard, elle n'est pas commune :
On ne la voit que rarement
Aux lieux où l'intérêt encense la fortune.

Là les amis fourbes et faux
La déguisent toujours ainsi que font les songes,
Qui cachent souvent de vrais maux
Sous des biens apparens et de plaisans mensonges.

La gloire en fait tout son support,
Et sans elle n'est rien qu'un faux éclat qu'on vante;
La Raison même a toujours tort
Dès qu'elle s'en écarte, et n'est que sa suivante.

MONTPLAISIR, (CAILLAVET DE) avocat à Bordeaux, vivait en 1634. Ses poésies sont bien médiocres; elles confirment même ce mot de Boileau :

Et dans l'art dangereux de rimer et d'écrire,
Il n'est pas de degré du médiocre au pire.

MONTREUIL, (MATHIEU DE) abbé, né à Paris, 1620, mort à Aix en Provence en 1692, rimeur ingénieux, incapable du grand, excellent dans le médiocre. Ses madrigaux font encore plaisir. En parcourant les petites-maisons avec une jolie femme il lui adressa cet impromptu :

Quand j'écoute ces fous d'un air si sérieux,
Vous me raillez aussi bien qu'eux;
Mais je leur porte envie, et je n'en saurais rire:
Ah! madame, qu'ils sont heureux!
Il leur est permis de tout dire.

M. de la Monnoye, s'expliquant sur les madrigaux de Montreuil, dit : « Ils sont clairs, faciles, naturels,
« et renferment d'ordinaire un joli sens. Ménage en a
« rapporté quelques-uns; mais il a omis le plus beau,
« qui est celui-ci : »

Pourquoi me demandez-vous tant
Si mes feux dureront, si je serai constant,

Jusques à quand mon cœur vivra sous votre empire?
Ah! Philis, vous aves grand tort:
Comment pourrais-je vous le dire?
Rien n'est plus incertain que l'heure de la mort.

Montreuil était de l'Académie française.

Jean, son frère, qui en était aussi, et qui faisait aussi des vers, quoiqu'il n'en ait point d'imprimés, mourut en 1651, à 38 ans, secrétaire de M. le prince de Conti.

Ils avaient une sœur qui versifiait à leur exemple, et qui mourut religieuse ursuline.

MONTREUX, (Nicolas de) gentilhomme Manceau, prit un nom qu'il forma de l'anagramme du sien: *Olenix du Mont Sacré;* mais sous ce travestissement il ne parvint pas mieux à briller sur le *sacré mont.* Outre un grand nombre de romans ou d'histoires sans style et sans intérêt, il a fait beaucoup de tragédies ou autres pièces de théâtre: *Annibal, Cléopâtre, le jeune Cyrus, le chaste Joseph, Sophonisbe, Camma,* etc.

Ce poète insipide et boursoufflé mourut à Paris en 1608, à l'âge de 47 ans.

MORAND, (Pierre de) né à Arles, 1701, avocat à Aix, mort à Paris, 3 août 1757. Trois volumes de pièces de théâtre et de vers, où il y a de l'esprit, des idées et du sens, mais sans grâce ni chaleur. La critique excepte cependant *Téglis,* tragédie, et *l'Esprit de Divorce,* comédie. Ce fut à la première qu'un plaisant, voyant arriver un acteur chargé de remettre une lettre, cria: *Place au facteur.* On rit, et la pièce tomba. A la seconde Morand, croyant avoir à se plaindre du parterre qui lui paraissait mal disposé,

s'avança sur la scène, et jeta son chapeau en criant : *Celui qui a quelque chose à dire à l'auteur peut le lui rapporter.* Une voix s'éleva : *Puisque l'auteur n'a plus de tête il n'a pas besoin de chapeau.*

MOREAU, (JACOB-NICOLAS) historiographe de France, conseiller à la cour des aides de Provence, né à Saint-Florentin, 20 décembre 1717, mort à Paris, 29 juin 1803. Un recueil de vers agréables, sous le titre de *Pot-Pourri de Ville-d'Havré*. On y distingue une jolie et très-jolie chanson faite pour un bal que donnait madame de la Valière à des femmes de trente ans qui avaient des filles de quinze. En voici un couplet :

Conviens, Amour, qu'ici des ans
Tu méconnaîtrais l'intervalle.
La moins jeune de ces mamans
Peut de sa fille être rivale :
Il est plus d'un mois pour les fleurs,
Et toutes les roses sont sœurs.
Enfans de quinze ans,
Laissez danser vos mamans.

MOREAU, (ETIENNE) de Dijon, mort en 1699, à 60 ans. *Nouvelles Fleurs du Parnasse.* De la simplicité et de l'élégance.

MOREAU DE BRASEY, (JACQUES) né à Dijon, 1663, mort à Briançon, âgé de 90 ans, a continué le *Virgile travesti.*

MOREAU DE MAUTOUR, (PHILIBERT-BERNARD) né à Beaune, 1654, mort auditeur des comptes à Paris, 1737, « est au rang des poëtes médiocres qui « ont produit quelques vers heureux. » LANDINE.

MOREL, (N.) chanoine de la cathédrale de Montpellier, mort vers 1760, a fait beaucoup de

chansons dans l'idiome languedocien, ou dans le langage de son pays, qui diffère un peu de celui de Toulouse.

Il est auteur de cette chanson connue, où les idées les plus fraîches se joignent aux plus tendres sentimens.

Al lébat dé l'auroro
Dins un pradel dé flours, etc. (1)

Celle-ci n'est pas moins délicate; le dernier couplet surtout a de la finesse :

Poulida pastourella,
Qu'Amour faï per tcharma,
Siégués pas tant cruella
Din la saïsoun d'aïma,
Un tchour t'én pléniras,
Et mé régrétaras.

Sé lou cor lou pu tendré
Mérita d'estré aïmat,
Lou miou soul pot prétendré
D'estré lou préférat.
Atcha dé yeou piétat
Din moun cruel estat.

Chaqua tchour ma cadenna
S'alounga d'un anel,
Et, malgré yeou, ma péna
Augménta à vista d'el,
Et tchamaï rés nou vén
Soulatcha moun tourmén.

MORENNE, (CLAUDE DE) né à Paris, où il fut

---

(1) Voyez *la Petite Encyclopédie Poëtique*, tome VIII, où l'on a, par erreur, inséré cette pièce sous le nom de l'abbé *Plumet*.

curé de Saint-Médéric et prédicateur ordinaire du roi Henri III. Il publia en 1595 « un livre de canti- « ques et de quatrains spirituels qui sont merveilleu- « sement instructifs et très-dignes de la lecture de ceux « qui sont bien aises d'apprendre de bonnes choses, « de quelque façon qu'elles soient énoncées ; car, si « j'en suis cru, ce n'est pas dans cet ouvrage que se « rencontrent ni le brillant ni le dernier raffinement « de notre poésie. » Guil. COLLETET, *Art Poét.*

Morenne mourut évêque de Séez.

MORFONTAINE, (N.) né dans la Brie, mort à Paris, 1732. Plusieurs cantates et un opéra de *Pirame et Thisbé.*

MOTIN. (PIERRE) Les recueils de son tems renferment plusieurs de ses pièces, toutes au-dessous du médiocre. Il était de Bourges. Mort en 1615. Boileau en fait le portrait dans ce passage de l'Art Poétique:

J'aime mieux Bergerac et sa burlesque audace
Que ces vers où Motin se morfond et nous glace.

Il fut l'ami de Regnier, qui lui a adressé sa quatrième satire.

On ne cite de lui, comme quelque chose de passable, que ce quatrain sur une femme qui se vantait d'avoir composé un sonnet :

Ce beau sonnet est si parfait
Que je crois que ne l'ayez fait :
Mais je crois, Pauline, au contraire,
Que vous vous l'êtes laissé faire.

MOTTE, (ANT. HOUDART DE LA) né à Paris, 1672, de l'Académie française. Jolis opéra, fables ingénieuses, odes anacréontiques, supérieures à ses odes

du grand genre. Sa tragédie d'*Inès de Castro* est pleine d'intérêt. Aveugle sur la fin de ses jours. Il mourut à Paris le 26 décembre 1731. En sortant de la Comédie Française il marcha involontairement sur le pied d'un homme qui s'en vengea brutalement par un soufflet. *Vous allez être bien fâché,* lui dit-il d'un grand sang froid; *je suis l'aveugle la Motte.* Dans ses premières années il s'était retiré à la Trappe, d'où sa santé l'obligea de sortir. Il fut l'ami constant de Fontenelle, qui disait : *Mon plus bel éloge est de n'en avoir pas été jaloux.*

MOURGUES, (MICHEL) jésuite, né en Auvergne, mort en 1713, âgé de 70 ans. Il a fait un fort bon traité de la poésie française, dans lequel il a inséré des vers de sa façon : tels sont les exemples qu'il donne du *chant royal* et de *la ballade*. Il avait eu des prix aux Jeux Floraux, malgré la sécheresse et souvent la dureté de ses vers. Il pouvait dire avec plus de raison qu'Horace :

> . . . . *Vice fungor cotis, acutum*
> *Reddere quæ ferrum valet, exsors ipsa secandi.*

Ses préceptes sur l'art de versifier ne peuvent qu'être infiniment utiles à ceux qui veulent parler correctement la langue des Muses.

MOUSKE ou MEUSE, (PHILIPPE) né à Gand, dont il fut d'abord chanoine, ensuite évêque, y mourut le 24 février 1282. Il a mis en vers français l'Histoire de France, etc.

MOUSSET (JEAN) traduisit en vers français, mesurés à la manière des Grecs et des Latins, l'Iliade et l'Odyssée d'Homère; il vivait en 1550.

MURAT, (HENRIETTE-JULIE DE CASTELNAU, com-

tesse DE) petite-fille du maréchal de Castelnau, morte à Paris en 1716, âgée de 45 ans. Ses Contes des Fées sont estimés ; on aime son roman des *Lutins de Kernosi*, et son *Voyage de Campagne.* Ses chansons et ses pièces de vers, répandues dans différens recueils, ont également réuni tous les suffrages. Elle est l'auteur de ces deux jolis couplets :

Faut-il être tant volage?
Ai-je dit au doux plaisir.
Tu nous fuis ! las ! quel dommage!
Dès qu'on a pu te saisir !

Ce plaisir tant regrettable
Me répond : Rends grâce aux dieux ;
S'ils m'avaient fait plus durable,
Ils m'auraient gardé pour eux.

MURET, (MARC-ANTOINE) né dans un bourg de ce nom près de Limoges, 12 avril 1526, mort à Rome, 4 juin 1585. Ce savant, l'un des meilleurs latinistes modernes, orateur et poète, « avait fait beau-« coup de chansons françaises, et fut l'un des com-« mentateurs de Ronsard. » MEUSNIER DE QUERLON.

MUSE CATHOLIQUE. *Voyez* LACROIX-MARON.

MUSE CHASSERESSE. *Voyez* DU SABLE.

MUSE COQUETTE. *Voyez* COLLETET.

MUSE ENJOUÉE. *Voyez* CHAPPUZEAU.

MUSE GUERRIÈRE. *Voyez* TRELLON.

MUSE LIMONADIÈRE. *Voyez* BOURETTE.

MUSE MOUSQUETAIRE. *Voyez* S. GILLES.

MUSE NAISSANTE. *Voyez* BEAUCHATEAU.

MUSE NORMANDE. *Voyez* FERRAND. (DAVID.)

N.

NAVIERES, (CH. DE) né à Sedan, fut attaché, en qualité de gentilhomme ordinaire, au duc de Bouillon, son souverain. Il a laissé, une tragédie intitulée *Philandre*, un poème de *la Renommée*, et un autre qui a pour titre : *les douze Heures du Jour artificiel*. Chacune de ces heures forme un poème séparé : malheureusement l'auteur y mêle continuellement le style bas au style élevé ; et plus malheureusement encore cette élévation n'est jamais qu'une bouffissure insupportable ; il y affecte surtout une recherche de rimes qui l'oblige à forger des mots, quand il n'en trouve pas d'une consonnance assez riche.

Navières passe pour avoir été compris dans le massacre de la Saint-Barthélemy en 1572. La preuve du contraire est qu'il fit imprimer ses œuvres poétiques à Langres en 1597, et qu'en 1614 il rima des quatrains sur la statue de Henri-le-Grand, qui fut alors placée sur le Pont-Neuf.

NADAL, (AUGUSTIN) abbé, né à Poitiers, y mourut en 1741, à 82 ans ; il a laissé des *Poésies diverses*, et quatre tragédies qui n'ont pas eu de succès, quoique les sujets en fussent intéressans : *Moyse, Saül, Hérode; Antiochus*. Pradon aussi avait choisi de beaux sujets, et par malheur l'abbé Nadal écrivait presque comme lui.

NAT DE MONS, Toulousain et Troubadour, vivait vers le milieu du treizième siècle. « Toutes ses « pièces sont comme des traités de philosophie, héris- « sées de divisions, de subdivisions pédantesques, » etc.

Il aimait surtout à donner des leçons aux grands, quelque stériles qu'elles soient communément. Dans l'une on trouve ces mots si vrais : *la plaisanterie plaît, et le plaisant déplaît.*

NÉEL, (LOUIS-BALTHAZARD) né à Rouen, y mourut en 1754. Il a laissé des vers sur différens sujets, mais ils ne valent pas, à beaucoup près, son joli *Voyage de Paris à Saint-Cloud par Mer et par Terre.*

NERVEZE, (GUIL.-BERN. DE) secrétaire de la chambre de Henri IV, mort vers 1614. Poésies spirituelles et profanes.

NESLE (N. DE) naquit à Meaux, et mourut à Paris, pauvre et dans un âge avancé, en 1767. Il supporta l'indigence avec fermeté, et chercha dans le commerce des Muses une consolation contre les rigueurs de la fortune. Son poème du *Sansonnet*, quoique inférieur à celui de Ver-Vert, présente d'agréables détails; ses autres poésies portent le cachet de la médiocrité. Il a aussi beaucoup écrit en prose, et par malheur on dit qu'elle ne vaut pas mieux que ses vers.

NESME (JEAN DU) était de Pontoise. Il consacra sa lyre à célébrer les mystères de la religion, et à en faire aimer les devoirs. Ses poèmes sur *les Commandemens de Dieu*, sur *les sept Péchés mortels*, sur *les sept Psaumes de la Pénitence*, etc., parurent en 1606. Il versifiait avec plus de noblesse que la plupart de ses contemporains.

NESSON (PIERRE) vivait en 1415, et fut estimé pour ses vers et le *doulx langage qui y est contenu.*
GOUJET.

NESMOND, (HENRI DE) archevêque de Toulouse,

né dans l'Angoumois, mort en 1727, de l'Académie française. Beaucoup de talent pour la poésie ; mais il aima mieux instruire ses diocésains que de les amuser. On cite de lui ce couplet :

Iris, vous comprendrez un jour
  Le tort que vous vous faites :
Le mépris suit de près l'amour
  Qu'inspirent les coquettes.
Songez à vous faire estimer
  Plus qu'à vous rendre aimable :
Le faux honneur de tout charmer
  Détruit le véritable.

NEVERS, (PHILIPPE-JULIEN MAZARIN MANCINI, duc DE) né à Rome, mort à Paris, 1707. Beaucoup de petites pièces de poésie qui ne manquent ni d'imagination ni d'esprit, et qu'*on entendait,* dit Voltaire, *avec grand plaisir.* Plusieurs des vers de madame des Houlières lui sont adressés. On le soupçonna d'avoir fait avec elle, en faveur de Pradon qu'il protégeait, ce sonnet contre la Phèdre de Racine :

Dans un fauteuil doré Phèdre, tremblante et blême, etc.

NEUFGERMAIN (LOUIS DE) se qualifiait *poète hétéroclite de* MONSIEUR, *frère unique du roi* (Louis XIII); et il faut convenir que ses poésies bizarres méritent bien cette qualification. Il avait imaginé de faire pour ceux qu'il voulait louer des vers qui finissaient par des syllabes prises dans leurs noms, surnoms, etc. Il a été l'objet des plaisanteries de Voiture et de Boileau.

NICOLAS, (CLAUDE) né à Chartres en 1611, y fut président de l'élection, et y mourut le 22 novembre 1685. On a de lui un recueil de vers en deux

volumes : il y a traduit ou plutôt défiguré en mauvaises rimes plusieurs morceaux de Virgile, d'Horace, d'Ovide, de Juvénal et de Perse.

NIVERNAIS, (LOUIS-JULES MANCINI, DUC DE) né à Paris, 16 décembre 1716, y mourut le 25 février 1798, de l'Académie française. Des fables où il y a de l'esprit, des chansons où il y a de la finesse, des fugitives où il y a de l'aisance et de la douceur. Elles furent extrêmement louées de son vivant; son titre de duc en rehaussait le prix. C'est alors que les flatteurs répétaient avec Sélis :

Nivernais au Parnasse est toujours duc et pair.

Cependant ses vers, quoique moins applaudis à présent, seront toujours recherchés pour cette facilité, cet agrément, cette fleur d'esprit, inséparables des productions d'un homme aimable qui vivait dans la meilleure société.

Un des plus ingénieux bons mots qui aient été dits, et qui marquent le mieux la présence d'esprit, est celui de M. le duc de Nivernais à madame du Barry, favorite de Louis XV. En supprimant le parlement de Paris ce prince en avait créé un autre que les ducs et pairs refusaient de reconnaître : cependant le monarque avait dit, dans un *lit de justice* tenu à ce sujet, qu'*il ne changerait jamais*. Madame du Barry, qui voulait ramener le duc de Nivernais, lui dit un jour : *A quoi sert la résistance? Vous avez entendu le roi dire : je ne changerai jamais. — Oui, madame ; mais il vous regardait.*

NOBLE, (EUSTACHE LE) né à Troyes, 1643, procureur-général au parlement de Metz, mort à Paris, 1711; eut de l'inconduite et des malheurs, fit

des ouvrages sérieux et des romans. « Dans ses comé-
« dies, dit M. de Landine, le bon comique domine
« moins que la polissonnerie. Ses épîtres, ses stances,
« ses sonnets ne sont guère au-dessus du médiocre; ses
« contes et ses fables sont d'une prolixité froide,
« d'un ton familièrement bas, d'un style languis-
« sant, » etc.

NORRY (MILLES DE) était de Chartres; il rima en 1583 une description du ciel, en quatre livres ou chants.

NOUE (ODET DE LA) mourut à Paris en 1618; fut un des plus braves officiers de Henri IV. Il a laissé quelques poésies chrétiennes imprimées en 1594: la piété de l'auteur y paraît plus que le talent du poète.

NOUE, (JEAN SAUVÉ DE LA) né à Meaux, 1701, mourut à Paris, 15 novembre 1761, acteur et auteur. Son *Mahomet II*, tragédie, et *la Coquette Corrigée* lui ont fait de la réputation. Ces deux vers de la seconde pièce sont devenus proverbe :

Le bruit est pour le fat, la plainte est pour le sot;
L'honnête homme trompé s'éloigne et ne dit mot.

Sa pièce de *Zélisca*, qui concourut avec *la Princesse de Navarre* de Voltaire pour les fêtes du mariage de M. le Dauphin en février 1745, valut à la Noue la place de répétiteur des spectacles des petits appartemens, avec une pension de mille livres.

NOUVELLET, (CLAUDE-ETI.) né en Savoie, 1544, vécut à Paris, où il mourut vers 1585. C'est donner une idée de sa versification que de dire qu'il fut mathématicien et théologien. Son poème des

Devinailles est devenu rare. Il n'aimait pas les titres trop fastueux :

Je hais l'architecteur qui, privé de raison,
Fait plus grand le portail que toute la maison.

NOUVELLON est le nom qu'avait pris mademoiselle l'Héritier la cadette, qui faisait des vers sur la fin du 17e siècle. Il est difficile de les juger ; les recueils où cette muse est vantée ne citent aucun de ses ouvrages.

NUYSEMENT, (Clovis Hesteau de) né à Blois, vivait en 1584. Il fait nombre dans la foule des poètes érotiques de ce tems-là.

O.

OGIER (Fr.) mourut dans un âge avancé à Paris, sa patrie, 28 juin 1670. Il était engagé dans l'état ecclésiastique. Ce fut l'un des plus ardens champions de Balzac dans la querelle de celui-ci contre le père Goulu, feuillant ; et son apologie de Balzac eut un grand succès. Il fit aussi des sermons et des vers qui ne le placent, à beaucoup près, ni au premier rang des orateurs, ni dans la première classe des poètes.

ORIET, (Didier) du pays Metzin, imprima en 1581 un poème sur *Suzanne*.

ORIGNY, (Pierre d') Champenois, fut attaché à l'éducation de François II. Il composa pour l'instruction de ce prince, en vers assez faibles, son *Temple de Mars tout-puissant*, seul ouvrage qui nous reste de ce rimeur.

ORLÉANS, (Louis d') né à Paris, se montra un des plus ardens ligueurs : on l'appelait même *l'avocat général de la ligue*. Sur la fin de sa vie, en 1625, il fit imprimer un gros livre de *Quatrains moraux*, au nombre de plus de six cents. Colletet, qui en parle, dit qu'ils sont au-dessous de la réputation de l'auteur, et même des premiers vers qui lui avaient acquis une sorte de célébrité.

ORLÉANS, (Charles duc d') père de Louis XII, né en mai 1391, mourut à Amboise, 8 janvier 1467. Beaucoup de ballades, de chansons et de rondeaux pleins de grâce, de délicatesse et de naïveté. Les jeunes élèves d'Apollon, que le langage de ce tems-là ne rebutera pas, les liront avec autant de profit que de plaisir. Il peint ainsi le retour du Printems :

Le Tems a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie,
Et s'est vêtu de broderie,
De soleil luisant, clair et beau :
Il n'y a bête ni oiseau
Qu'en son jargon ne chante ou crie :
Le Tems a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie.

ORLÉANS, (Philippe, duc d') né à Paris 2 août 1674, y mourut le 2 décembre 1723, régent du royaume après la mort de Louis XIV. Ses grandes qualités, ses succès, ses fautes, ses vices et ses vertus appartiennent à l'histoire ; mais il doit être placé ici comme l'un de nos plus aimables et de nos plus ingénieux chansonniers.

ORVILLE (Pierre d'), courtisa tour à tour le dieu des vers et celui du négoce. Je ne sais duquel des deux il fut le plus favorisé ; je sais seulement qu'il

a laissé quelques poésies agréables. Mort à Paris, 1739.

ORVILLE, (N. VALOIS D') fils d'un trésorier de France, né à Paris, où il est mort en 1766, a fait beaucoup de pièces pour les petits théâtres, soit seul, soit en société avec *Panard, Laffichard* et autres. Elles ont été jouées, et n'ont pas eu l'honneur de l'impression.

OUVILLE, (ANT. LE METEL D') frère de l'abbé de Boisrobert, né à Rouen, mort à Paris, fut mathématicien et rimeur. Il fit des comédies médiocres depuis 1638 jusqu'à 1650. On les sifflait; mais, loin de s'en prendre à lui-même, il accusait le parterre de n'avoir pas le sens commun. Ses contes ont eu plus de succès, non qu'ils soient écrits comme ceux de La Fontaine, mais parce qu'ils sont encore plus libres.

OUYN, (JACQUES) né à Louviers, fit jouer en 1597 sa tragédie de *Tobie*. C'est tout ce que l'on sait de lui.

P.

PALAPRAT, (JEAN) né à Toulouse, 1650, d'une famille de robe. Les comédies qu'il a faites, soit seul, soit en société avec Brueys, telles que *le Grondeur*, *le Muet*, etc., sont pleines d'esprit et de gaîté : on retrouve ces caractères et une versification facile dans ses pièces fugitives. Avant que le théâtre l'eût applaudi, les Jeux Floraux l'avaient souvent couronné. Le grand prieur de Vendôme se l'était attaché en qualité de secrétaire. Palaprat mourut à Paris, 23 octobre 1721.

PANARD, (CH.-FR.) né à Courville près de

Chartres, 1691, mort à Paris, 13 juin 1765. Plusieurs ouvrages pour l'Opéra-Comique. Marmontel le nomme *le père de la chanson morale, et le La Fontaine du Vaudeville*.

M. Delaplace le compare de même à La Fontaine. « Ses mœurs, dit-il, son caractère, sa modestie et « sa timidité le rapprochèrent de ce poète de la na- « ture : il y eut dans leur humeur la plus grande con- « formité. Sage et discret dans la conversation comme « dans ses écrits, Pauard n'ouvrit jamais la bouche « que pour dire du bien; et il eut d'autant plus de « mérite à ne point s'écarter de cette modération, « que sa facilité à manier l'épigramme et à tourner « un couplet lui offrait beaucoup de moyens d'être « méchant. »

Il fut lié à Gallet de l'amitié la plus tendre et la plus constante. Marmontel raconte qu'il le trouva un jour dans la plus grande affliction de ce qu'on avait enterré son ami Gallet sous une gouttière, *lui qui n'avait jamais bu de l'eau.*

Il ne faut pourtant pas dissimuler que dans les vers de ce charmant *coupletteur,* comme il se nommait lui-même, au lieu de s'appeler chansonnier, il y a des longueurs, des négligences, et quelques fautes même contre la langue et la poésie.

Je puis cependant indiquer comme des morceaux où il n'y a rien à desirer les stances sur *le Ruisseau de Champigny,* et ces vers-ci, dont la naïveté égale ce que Marot a fait de mieux :

J'ai ce matin fait présent à Lisette
D'un beau ruban pour mettre à sa houlette;
J'irai tantôt lui donner ces fleurs-ci:
Elle a déjà mon hautbois, ma musette,

Et pensee bien qu'elle a mon cœur aussi.
Oh! qu'à l'Amour je dirais grand merci
Si de ces dons la belle satisfaite
Disait un jour : « J'estime mieux ceci
« Que des trésors, voir même une couronne,
« Eût-on mêlé des diamans parmi ;
« Car tous ces biens c'est le sort qui les donne,
« Et ce que j'ai vient de mon bon ami. »

PANTALÉON-BERTHELON, de Ravières, petite ville de Champagne, « composa 283 distiques latins, qu'il traduisit en autant de quatrains français, « imprimés à Lyon l'an 1570, assez supportables « pour le tems. En voici un sur le mot *conscius sceleris :*

« La conscience, estant coupable d'un forfait,
« A toujours devant soi l'horreur de son mesfait;
« Et n'ayant de repos une seule estincelle,
« Conduit et jour et nuit son enfer avec elle. »

Guill. COLLETET.

PAPILLON, (ALMAQUE) né à Dijon, 1487, y mourut, 1559, ami de Marot, son émule en poésie et son camarade dans les fonctions de valet-de-chambre de François Ier, avec lequel il fut pris à Pavie. Son grand poème est intitulé *le Trône d'Honneur.*

PAPON, (JEAN-PIERRE) né au Pujet près de Nice, en 1736, mort à Paris en janvier 1803, de la Congrégation de l'Oratoire. Une ode sur *la Mort,* insérée dans le recueil des Jeux Floraux; un voyage en vers français à la grande Chartreuse, mis ensuite en vers latins par le P. Louis Mandar, son confrère.

Le P. Papon a encore des droits plus assurés à l'estime et à la réputation par son *Art du Poète et de l'Orateur,* et surtout par son *Histoire de Provence,*

pour laquelle les états du pays lui avaient constitué une pension de 8000 liv.

PARADIN, (Jean) né à Louhans en Bourgogne, vivait en 1540. Il imprima ses rimes sous le titre bien mérité de *Micropædie*, ou *petits Enfantillages*. On y trouve, suivant la mode de ce tems-là, un grand nombre de quatrains que l'on peut apprécier d'après celui-ci :

La légitime et vraie sonnerie
Vient de la bourse estant pleine d'argent;
Mais quand elle est dégarnie et tarie,
Elle ne rend un tel son ny si gent.

PARASOLS, (Barthélemy de) né à Sistéron, où il eut un canonicat, et où il mourut empoisonné en 1383. Cinq tragédies sur Jeanne, reine de Naples, et quelques autres vers provençaux. Ses ouvrages, grossiers comme son siècle, laissent apercevoir par intervalle quelques étincelles de génie.

PARENT (Raoul) était de Paris : il y publia en 1603 cent cinquante *Quatrains spirituels pour enflammer l'ame en l'amour de Dieu*.

PARFAIT, (Fr. le) né à Paris, 1698, y mourut, 1753; a fait une tragédie d'*Atrée* et un ballet de *Panurge*. L'*Histoire du Théâtre Français* qu'il composa avec son frère l'a plus fait connaître que ses vers.

PARISEAU, (N.) né à Paris, y mourut victime de la révolution qui commençait. Auteur du journal intéressant intitulé *la Feuille du Jour*, et de plusieurs jolies petites comédies lyriques; *Julien et Colette*, *les deux Rubans*, *la Soirée d'Eté*, etc. On lui doit la pièce du *Roi Lu*, parodie ingénieuse du *Roi Léar*.

PARMENTIER, (Jean) né à Dieppe, 1494, par-

tagea son tems entre le commerce et les vers, et suivit jusque sur les mers de l'Inde Apollon et Mercure. Il mourut en 1524 dans l'île de Sumatra. On a de lui rondeaux, ballades, farces et moralités, dont une à dix personnages en l'honneur de l'Assomption de la Vierge Marie.

PARTHENAY, (Catherine de) morte au Parc en Poitou, 1631, à 77 ans. Des comédies et des tragédies : celle d'*Holopherne* fut jouée avec succès à la Rochelle en 1574. L'auteur avait alors vingt ans. Elle a fait aussi des élégies sur la mort du baron de Pont, son premier mari. Henri IV avait eu du goût pour elle : il en reçut cette belle réponse : *J'ai trop peu de bien pour être votre femme, et trop de sentiment pour être votre maîtresse.*

PASQUIER, (Etienne) né à Paris, 8 juin 1529, y mourut, 30 août 1615. Ses *Recherches sur la France* et ses lettres ou épitres sont plus estimées que ses *Jeux poétiques*. Il fit beaucoup de vers pour mesdames des Roches de Poitiers, qui lui en ont à leur tour beaucoup adressé : mais ce commerce de petits madrigaux est plus souvent un témoignage de politesse ou de sentiment qu'une preuve de génie.

PASSERAT, (Jean) né à Troyes, 18 octobre 1534, professeur d'éloquence au Collège Royal à Paris, y mourut, 14 septembre 1602. Son poème *de la Chasse* ou *du Chien courant* lui fut commandé par Henri III. Dans cet ouvrage et dans ses autres poésies il y a du naturel, et souvent de la force, presque toujours des vers heureux : on les lit encore avec plaisir. C'est dans la *Métamorphose d'un Homme en Oiseau* que La Fontaine a puisé, dit-on, sa manière inimitable de conter.

On aura une idée de son style par les deux citations

suivantes; la première est le début de son poëme sur *la Chasse :*

Dans ces forêts où bruit un doux zéphire
Je veux des chiens et de la chasse écrire,
Sans invoquer Diane et les Neuf Sœurs,
Nymphes des bois, déesses des chasseurs :
Henri, grand roi, fleur des princes du monde,
A qui Diane à la chasse est seconde,
Donne courage et force à ton sujet
Pour bien traiter un si noble sujet, etc.

Laissons, laissons regrets et pleurs
A la vieillesse :
Jeunes, il faut cueillir les fleurs
De la tendresse ;
En ce tant joli mois de mai,
Ores que le ciel est plus gai,
Aimons mignonne ;
Ne combattons point le desir :
En ce monde n'a de plaisir
Qui ne s'en donne.

Passerat fit avec Rapin les vers de la satire Ménippée.

PATRAT, (Jos.) né à Arles, mort à Paris en juin 1801, âgé de 69 ans. Des comédies dont le dialogue est facile et les situations plaisantes : *l'Heureuse Erreur, le Fou raisonnable,* etc. ; de petits opéra, tels que *les deux Morts,* ou *la Ressemblance ; l'Officier de Fortune, les Amans Prothées, Toberne,* etc. Patrat entendait bien les effets de la scène.

PATRIS ou PATRIX, (PIERRE) né à Caen, 1585, mort à Paris, 1672. Destiné au barreau par sa famille,

il fut entraîné vers le Pinde par son génie; des vers galans furent ses essais :

Soupirs, regards, petits soins,
En amour tout est langage;
Et souvent qui parle moins
En témoigne davantage.
Servir et persévérer,
C'est assez se déclarer.

Ah! reprenez, Ramecour,
Dès ce jour,
Votre amitié sans amour;
Fussiez-vous cent fois plus belle,
Sans lui je ne veux point d'elle.

Patris étant en Flandres avec MONSIEUR, auquel il était attaché, et se trouvant logé au château d'Egmont, crut y voir des revenans : c'en fut assez pour le rendre dévot. Alors il tâcha de supprimer tous ses vers profanes, et il leur substitua un recueil de poésies pieuses, qu'il intitula : *la Miséricorde de Dieu, sur un Pécheur pénitent.* Peu de tems avant sa mort il fit les vers suivans qui sont presque les seuls de lui que l'on répète encore :

Je songeais cette nuit que, de mal consumé,
Côte à côte d'un pauvre on m'avait inhumé,
Et que, n'en pouvant pas souffrir le voisinage,
En mort de qualité je lui tins ce langage :
Retire-toi, coquin; va pourrir loin d'ici;
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi.
Coquin! ce me dit-il d'une arrogance extrême;
Va chercher tes coquins ailleurs; coquin toi-même :
Ici tous sont égaux; je ne te dois plus rien;
Je suis sur mon fumier, comme toi sur le tien.

PATU, (CLAUDE-PIERRE) avocat au parlement de Paris, né en octobre 1729, mort à Saint-Jean-de-Maurienne en Savoie, à son retour d'Italie, 20 août 1757. Ses *Adieux du Goût* font regretter qu'il soit mort si jeune, car il annonçait des talens pour le théâtre et pour les vers.

PAVILLON, (ETIENNE) né à Paris, 1632, y mourut en 1705, avocat général au parlement de Metz, de l'Académie française. Quelques fables, des idylles, des élégies, des lettres en vers et en prose. Il écrivait dans le goût de Chaulieu : du naturel, de la facilité, de la délicatesse ; il a peut-être plus de ce qu'on appelle esprit, mais moins d'aménité et d'abandon que l'Anacréon français, dont il a souvent imité les négligences.

Iris a vingt amans qui l'obsèdent sans cesse ;
Donc elle fait vingt malheureux.
Je suis le seul parmi la presse
De qui sa cruauté daigne écouter les vœux.
Mais d'une aventure si belle,
Rivaux infortunés, ne soyez point jaloux ;
Je suis plus à plaindre que vous,
Puisque vous m'empêchez d'être seul avec elle.

C'est en vain que la jeune Iris,
Pour m'obliger d'être plus sage,
Me fait souvenir de mon âge,
Et me montre mes cheveux gris ;
Suivant l'avis de cette belle
Je pourrais bien me contenir,
Si je voyais dans l'avenir
Autant de tems à perdre qu'elle.

Le grand-père d'Etienne Pavillon, *Nicolas*, avocat au parlement de Paris, traduisit en 1578, en vers

français assez mauvais, les vers moraux du poète grec Théognis.

PAULMIER DE GRENTEMESNIL, (Jacq. le) né près de Honfleur, 1587, mort à Caen, 1 octobre 1670, fut un fort bon militaire, mais un poète bien faible, du moins en français; car il a fait aussi beaucoup de vers grecs, latins, italiens, etc. C'était trop pour avoir du succès dans toutes ces langues. Le séjour de Caen lui plaisait; et cette ville, qui a produit tant d'hommes de lettres, doit à ses soins et à ses efforts constans l'établissement de son académie.

PAYS, (René le) né à Nantes, 1636, mort à Paris, 30 avril 1690, fut le singe de Voiture; il a laissé comme lui des poésies où il y a du bel esprit et point de génie. Les curieux lisent encore ses *Amitiés, Amours, Amourettes.* Le duc de Savoie le fit chevalier de l'ordre de Saint-Maurice. Despréaux en a parlé dans ses satires comme d'un mauvais plaisant. *Vous êtes un sot en trois lettres,* dit un jour Le Pays à Linières. *Et vous,* lui répondit le poète de Senlis, *en mille que vous avez composées.* Et par malheur ils avaient raison tous deux.

PECHANTRÉ, (Nicolas de) né à Toulouse, 1638, couronné trois fois aux Jeux Floraux, vint faire des tragédies à Paris, où il mourut en 1709. Sa tragédie de *Géta* eut du succès; celle de *Néron,* qu'il travaillait dans une auberge de province, faillit à le faire arrêter. L'hôte avait lu sur le plan de la pièce: *ici le roi sera tué.* Il courut chez le commissaire, qui vint aussitôt pour saisir l'assassin. Mais Pechantré, apercevant dans ses mains la scène qu'il avait cherchée inutilement, s'écria : *La voilà! la voilà! c'est justement ici que je veux placer la mort de Néron.* Tout s'éclaircit, et le poète fut mis en liberté. Il avait

exercé l'état de médecin avant que de se produire sur la scène.

PEGUILAIN, (AIMERY DE) troubadour, fils d'un marchand de Toulouse, vivait au commencement du treizième siècle. Le catalogue de tous les troubadours n'entre pas dans mon plan; j'en ai dit ailleurs la raison; mais lorsque les ouvrages de ces premiers poètes français offrent quelque trait bien ingénieux, quelque anecdote piquante, quelque tableau des mœurs du tems, ils doivent être placés dans ce recueil.

A ce dernier titre, de Peguilain est ici rappelé : il examine dans une de ses chansons si, sa dame lui ayant permis de passer la nuit avec elle, sous promesse de ne faire que ce qu'elle voudra, il doit tenir parole ou non. Le poète se croit obligé d'être fidèle au serment.

Sur cela le père Papon, à qui nous devons une bonne histoire de Provence, s'exprime ainsi :

« Nous avons un ouvrage du siècle suivant, intitulé *les Enseignemens du Chevalier de la Tour à ses Filles*, dans lequel l'auteur raconte très-sérieusement l'histoire d'une dame qui permettait, sous la même réserve, au seigneur de Craon, son amant, de passer toutes les nuits auprès d'elle. Que savons-nous si les reproches, sans doute mal fondés, que Roscelin ou Geoffroi de Vendôme adressait à Robert d'Arbrissel, dans le siècle même où naquit Peguilain, ne contribuèrent pas à introduire cette bizarre pratique? Ce qu'un homme illustre par sa vertu aurait osé hasarder, disait-on, pour s'assurer de la soumission de ses sens, quelques amans purent le tenter pour éprouver la pureté de leurs sentimens. »

PELETIER, (JACQUES) médecin, né au Mans,

25 juillet 1517, mort à Paris, juillet 1582. Ses poésies ne sont pas bonnes, et l'orthographe qu'il avait adoptée en rend la lecture très-pénible.

PELETIER, (PIERRE LE) fils d'un épicier de Paris, y mourut en 1680. Rimeur extrêmement fécond et toujours content de lui.

Boileau a dit :

J'envie en écrivant le sort de Peletier.

Le rimailleur prit ce vers pour un éloge. Sa manie était de faire des *sonnets* à la louange de tous les auteurs, afin que ceux-ci fissent imprimer le *sonnet* à la tête de leur ouvrage.

PELEUS, (JULIEN) né à Angers, avocat distingué, fit imprimer en 1600 des *Opuscules poétiques* qui eurent quelque succès. Mort vers 1622.

PÉLISSON-FONTANIER, (PAUL) né à Béziers, 1624, de l'Académie française, dont il a fait l'histoire. Son attachement à M. Fouquet, et ses Mémoires pour cet infortuné surintendant ont donné à Pélisson plus de célébrité, et lui ont fait plus d'honneur que les vers médiocres qu'on lui attribue. Il écrivait parfaitement en prose. Ses poésies profanes et chrétiennes manquent d'imagination.

PELLEGRIN, (SIMON-JOSEPH) né à Marseille, mort à Paris le 5 septembre 1745, âgé de 82 ans, abbé et versificateur. Des opéra, des comédies, des tragédies même, et beaucoup de fugitives : cantiques, madrigaux, bouquets, etc. Il n'était certainement pas sans talent ; ses prix obtenus à l'Académie française, son opéra de *Jephté*, l'un des meilleurs qui aient paru depuis Quinault, et plusieurs autres pièces, en sont la preuve : mais comme il tenait boutique de

vers, qu'il en a excessivement fait, et qu'il avait un extérieur très-négligé, il tomba dans une sorte de mépris. On connaît cette épitaphe:

Ci-gît le pauvre Pellegrin,
Qui, dans le double emploi de poète et de prêtre,
Eprouva mille fois l'embarras que fait naître
La crainte de mourir de faim.
Le matin catholique et le soir idolâtre,
Il dînait de l'autel et soupait du théâtre.

« C'est au soulagement de ses parens, encore plus « indigens que lui, qu'il consacrait le profit de ses « pièces, qui réussirent souvent sur plus d'un théâtre, « quoique aujourd'hui disparues comme tant d'autres. « C'était un homme plein de candeur, de bonté et de « probité; et ces titres, en tout tems respectables, ne « sauraient être trop rappelés dans le nôtre. »

La Harpe.

Voici un échantillon de sa manière de versifier; je le prends dans un monologue de Jephté :

Seigneur, un tendre père à tes ordres soumis
Fut prêt à t'immoler son fils :
Tu vois même tendresse et même obéissance.
Ah! que ne puis-je me flatter
D'obtenir la même clémence
Que pour lui tu fis éclater!
J'ai fait dresser l'autel et j'attends la victime:
Mon cœur frémit du sang que tu vas recevoir.
Mon sacrifice est un devoir;
Mais, hélas! mon serment n'en est pas moins un crime.

PELLEJAY (Claude) était de Poitiers, et fit imprimer en 1571 son *Hymne de Clémence*, en vers hé-

roïques, à la louange de Charles IX. Quel contraste ! Charles IX et la Clémence !

PÉRIERS, (Bonaventure des) né à Arnay-le-Duc, fut l'ami de Marot et valet de chambre de Marguerite de Valois, sœur de François Ier. Sa vie est peu connue ; on sait seulement que dans un accès de frénésie il se donna la mort en 1544. Il a traduit en vers français l'*Adrienne* de Térence ; il a fait un poème intitulé *Carême Prenant*, en vers nommés alors *tarantara*, c'est à dire en vers de dix syllabes, ayant leur repos à la cinquième. Malgré cela il serait peut-être ignoré sans son ouvrage intitulé *Cymbalum Mundi*, que le parlement fit brûler en 1538, et qui outrage également la religion, le bon sens et les mœurs.

PERRAULT, (Charles) né à Paris, 1633, y mourut en 1703. Sa querelle avec Boileau, en faveur des modernes contre les anciens, lui donna de la célébrité. Ce fut un poème de Perrault qui engagea cette longue dispute. Il était intitulé *le Siècle de Louis-le-Grand*, et l'auteur y plaçait les modernes bien au-dessus des anciens. Boileau, Racine, La Fontaine, etc. prirent la défense de ceux-ci, et finirent par terrasser leur adversaire.

Perrault a rimé, avec diverses autres pièces, le conte de *Peau d'Ane* et *Griselidis*. Ses vers en général sont aussi faibles d'imagination que de coloris ; il fut pourtant de l'Académie française.

Ce Charles Perrault était frère de Claude, à qui l'on doit la belle colonnade du Louvre.

PERRIER, (Charles du) né à Aix, mort à Paris, 28 mars 1692. Plusieurs pièces de vers français, dont deux couronnées à l'Académie française en 1681 et

1682. C'est lui que Boileau avait en vue dans le portrait du rimeur :

Qui poursuit de ses vers les passans dans la rue.

Perrier disait un jour qu'il n'y avait que les fous qui n'estimassent pas ses vers. M. d'Herbelot lui répondit par ce passage de Salomon : *Stultorum infinitus est numerus.*

PERRIÈRE, (Guill. de la) Toulousain, donna en 1552 les *Considérations des quatre Mondes, à savoir est : Divin, Angélique, Céleste et Sensible.*

PERRIN, (Pierre) né à Lyon, mort à Paris, 1680. Des *Jeux de Poésie*, opéra, odes, stances, etc., qui paraissent avoir été écrits sous la dictée de Chapelain. « Il est le premier qui ait imaginé de donner des « opéra français à l'imitation de ceux d'Italie. »

Sabatier.

PERRON, (Jacq. Davy, cardinal du) né dans le canton de Berne, 25 novembre 1556, mort à Bagnolet près de Paris, 5 septembre 1618. Ses négociations et ses disputes contre les calvinistes l'ont rendu plus célèbre que ses vers nombreux. On y trouve un mélange surprenant de sacré et de profane ; des stances amoureuses et des hymnes, des complaintes et des psaumes. De son tems on les louait : il était cardinal : la postérité, qui ne voit que l'ouvrage, a mis ce recueil poétique au nombre des plus faibles productions.

PERROT, de Mézières, (François) fit imprimer à Sedan, en 1594, un volume de vers durs et glacés, sous ce titre : *Poésies et Méditations chrétiennes sur les cent cinquante Psaumes de David*,

accommodées à notre tems. L'auteur était de la religion protestante.

PÉRUSE, (JEAN DE LA) né à Angoulême, y mourut en 1555, à la fleur de son âge. Sa tragédie de *Médée* eut quelque réputation. Pasquier qui en parle dit « qu'elle n'était pas trop décousue ; et toutefois, « par malheur, elle ne fut pas accompagnée de la fa-« veur qu'elle méritait. »

PESSELIER, (CHARLES-ETIENNE) né à Paris, 1712, y mourut, 24 avril 1763. De jolies comédies bien versifiées, surtout *l'Ecole du Tems* et *Esope au Parnasse;* des fables, où l'esprit remplace trop souvent la naïveté. Jamais il n'a rien dit ni écrit qui pût blesser les mœurs ou la société ; éloge rare.

PETIT, (LOUIS) receveur des domaines et bois à Rouen, sa patrie, où il mourut en 1693, âgé de 79 ans, fut l'ami et l'éditeur de Corneille. Ses poésies consistent en satires, dont le sujet est absolument moral, sans personnalités ; madrigaux, stances, ballades : le tout d'un style faible, mais souvent marqué à ce caractère de naïveté qui charme toujours. Telle est la ballade suivante :

Dès que Robin eut vu partir Toinette
Il quitta là le soin de son troupeau ;
Il jeta loin pannetière et houlette,
Et ne garda rien que son chalumeau :
Il lamenta plus fort qu'un Jérémie ;
Il souhaita mille fois le trépas ;
Et dans son mal il n'a d'autre soulas
Que d'entonner sur sa flûte jolie
Triste chanson qui finit par *hélas !*
C'est grand pitié d'être loin de s'amie !

Ces derniers mots sans cesser il répète,
Tantôt assis sur le bord d'un ruisseau,

Tantôt couché dessus la tendre herbette,
Tantôt le dos appuyé d'un ormeau.
Onc ne mena berger si triste vie.
Du doux sommeil il ne fait plus de cas;
Plus qu'un hermite il fait maigre repas;
Danses et jeux ne lui plaisent plus mie,
Et dans sa bouche il n'a rien qu'un *hélas!*
C'est grand pitié d'être loin de s'amie!

Il n'est berger qui son mal ne regrette;
Et près de lui bergères du hameau
Viennent chanter, filant leur quenouillette,
Pour consoler ce triste pastoureau.
Mais leur doux chant point ne le solacie,
Tant la douleur le tient dedans ses laqs!
Pour ne les voir les yeux tient toujours bas,
Et si leur dit: Laissez-moi, je vous prie,
Puis aussitôt revient à son *hélas!*
C'est grand pitié d'être loin de s'amie!

ENVOI.

Fils de Cypris, plus malin qu'une pie,
A consoler Robin on perd ses pas.
Toinette seule avec ses doux appas
Peut le tirer de sa mélancolie.
Rends-la lui donc; car après tout, *hélas!*
C'est grand pitié d'être loin de s'amie!

PETIT, (Nicolas) originaire de Normandie, poète latin et français, licencié ès lois, mourut de la peste à Persac près de Poitiers en 1532, âgé de 35 ans.

PEYRAUD DE BEAUSSOL, né à Lyon, maître de géographie à Paris, fit imprimer en 1756 une tragédie de *Stratonice*; en 1775 il donna celle des *Arsacides*, en six actes. « C'est une déraison éternelle: « aussi le parterre n'a jamais tant ri à aucune pièce. « Le mot de *madame* revenait au moins mille foi.

« dans l'ouvrage; et chaque fois qu'on le prononçait « il excitait une risée. » Landine.

Beaussol a laissé d'autres poésies qui ne valent pas mieux. Mort à Paris 1799.

PEZAI, ou PEZÉ (N. Masson, marquis de) officier de dragons, né près de Blois, mourut assez jeune dans sa terre, 6 décembre 1777. Ami de Dorat, il en fut l'émule dans la poésie érotique et légère. Son épitre *à la Maîtresse que j'aurai ;* son poème en six chants de *Zélis au Bain,* etc., offrent des vers faciles et de l'esprit, mais trop de monotonie, trop de ce jargon de boudoir qui tient aux mots plus qu'aux choses, et qui, pour être le bon ton du jour, n'est pas toujours le bon ton de la postérité.

PHŒBUS, (Gaston) comte de Foix, né en 1331, mort dans le Béarn en 1391. Poème sur *la Chasse.*

PHILIPPE, surnommé *le Savoyard,* du nom de son pays, fut un chansonnier bien couru vers le milieu du dix-septième siècle : *Recueil nouveau des Chansons du Savoyard, par lui seul chantées à Paris.* Ses tréteaux étaient sur le Pont-Neuf; quelques garçons chantaient avec lui et accompagnaient leur voix de diverses bouffonneries. Boileau, qui en parle, allait dans sa jeunesse l'entendre avec plaisir, et n'a pas dédaigné de faire deux couplets pour servir de suite à celui-ci du Savoyard :

Imbécilles amans, dont les brûlantes ames
Sont autant de tisons,
Allez, portez vos fers, vos chaînes et vos flammes
Aux petites-maisons.
Cependant nous rirons avecque la bouteille,
Et dessous la treille
Nous la chérirons.

PIANCELLE, (Hue de) poète estimé qui vivait

sous Saint-Louis. « Il composa le Fabliau de sire *Hans* « et de dame *Avieuse*, sa femme, qui combattirent « long-tems, dit l'auteur, à qui porterait le haut de « chausse. Mais la femme, après une longue et vigou- « reuse résistance, fut contrainte de céder. Je ne sais « si ce n'est point ce poème qui a donné occasion à « cette expression proverbiale et populaire : *Porter le* « *haut de chausse*, pour dire être maîtresse à la mai- « son. Quoi qu'il en soit, il paraît, par le début de « l'ouvrage, qu'en ce tems-là on disait *robête* pour « *robuste*. » (Ne serait-ce pas plutôt pour *revêche*, *acariâtre*?)

Huë Piancelle, qui trouva
Cil Fabel, par raison prouva
Que cil qui a femme robête
Est garni de mauvaise bête.

L'abbé Massieu.

PIARD, (Charles de) seigneur d'Infrainville et de Tauvant. Son nom figure dans les *Délices de la Poésie*. Il était mort lorsqu'on les imprima en 1620. Ses vers faibles de pensées, quand il n'est pas soutenu par un modèle, ont les défauts qu'avaient tous nos vers avant Malherbe. Piard a souvent imité les anciens. Il dit, après Ovide, à une femme qui voulait mettre son cœur à l'enchère :

Amour veut être nu pour se montrer sans vice,
Et faudrait que celui qui lui rend du service
Pour tel fût recognu.
Tu veux que ta beauté devienne mercenaire :
Crois-tu bien t'enrichir en la suite ordinaire
D'un qui marche tout nu?

Pourquoi veux-tu qu'un dieu se marchande et se harde?
Puisqu'il n'a point de bourse où mettrait-il en garde

Le gain qu'il aurait fait?
Et sa mère ni luy ne sont point gens de guerre:
L'airain, qui pour combattre est tiré de la terre,
Chez eux n'a point d'effet, etc.

PIBRAC, (GUY DU FAUR DE) né à Toulouse, 1528, mourut à Paris, président à Mortier, le 27 mai 1584. Ses *quatrains*, pleins de force et de sagesse, offrent des préceptes de morale enfermés dans un très-petit cadre: ce qui les rend propres à se placer aisément dans l'esprit. Long-tems on les a fait apprendre aux enfans: on les regardait comme une partie essentielle de leurs études. Godeau et Desmarais en ont composé, et l'on n'en parle pas : c'est que ceux de Pibrac ont un goût antique qui survit à la mode; il ne leur manque pour être encore dans la mémoire de tous que d'avoir été rajeunis par Boileau.

PICARDET. L'académie de Dijon a perdu pendant la révolution deux hommes de lettres de ce nom, l'un abbé, l'autre avocat : celui-ci a imprimé quelques pièces de poésie où la facilité se réunit à l'agrément. On cite son rondeau qui commence par ce vers :

Il est joli l'objet que je desire, etc. (*)

PICHOU, (N.) né à Dijon, fut assassiné à Paris à la fleur de son âge en 1631. Une traduction en vers français de l'*Aminte* du Tasse, de la *Philis*, etc.; quelques pièces de théâtre médiocrement accueillies dans leur tems. Cependant le cardinal de Richelieu faisait cas des ouvrages de ce poète, quoique sa versification fût lâche et négligée.

PIERRE D'AUVERGNE, troubadour célèbre, né à Clermont en Auvergne, a laissé un poëme intitulé *le Contrat du Corps et de l'Ame*, des *sirvantes*, des *chansons*, des *poésies spirituelles*. Il fut contrarié

(*) *Petite Encyclopédie, tome III.*

dans ses amours, et assassiné en 1331 par les parens d'Huguette de Baux, qu'il avait su rendre sensible.

PIERRE DE SAINT-LOUIS, (le Père) carme déchaussé, dont le nom de famille est Barthélemi, né à Vauréas dans le Comtat d'Avignon, 1626, mort vers 1700, auteur de *la Magdelaine au Désert de la Sainte-Beaume*, poème que La Monnoye appelle avec raison un *chef-d'œuvre de pieuse extravagance*. L'auteur choisit, dit-on, ce sujet par un tendre souvenir pour une maîtresse nommée Magdelaine, qu'il avait aimée, et que la mort lui avait ravie : ce qui l'avait porté à se faire religieux. Il avait achevé sur le prophète Elie un autre poème, qu'il appelait l'*Eliade*. Les carmes, ses confrères, ont eu la prudence de le supprimer. Celui de la Magdelaine aurait dû l'être également; on ne peut le parcourir sans rire à chaque page de la déraison de l'auteur. Ecoutez avec quelle éloquence il s'élève contre les jeux de cartes que l'on trouve dans la plupart des maisons :

Les livres que j'y vois de diverse peinture
Sont les *livres des rois*, non pas de *l'écriture* :
J'y remarque au-dedans différentes couleurs;
Rouge aux *carreaux*, aux *cœurs*; noir aux *piques*, aux *fleurs*.
Avecque ces beaux *rois* je vois encor des *dames*,
De ces pauvres maris les ridicules femmes :
Battez, battez-les bien, battez, battez les tous;
N'épargnez pas les *rois*, les *dames*, ni les *fous*.
Je ne sais pas pourtant si vous les ferez sages,
Ou si vous le serez en feuilletant ces pages.
Mesdames, jetez loin *rois*, *dames* et *valets*;
Sans perdre à ce beau jeu plus que vous ne valés,
Conservez votre argent pour quelque meilleur livre,
Brûlant ce défendu, si vous voulez mieux vivre.
Jetez pour n'y tomber les cartes dans le feu,
Et changez d'entretien aussi bien que de jeu;

Renoncez à carreaux, à cœurs, à fleurs, à piques,
Suivant de point en point ces deux suivans distiques :
Piquez-vous seulement de jouer au piquet,
A celui que j'entends qui se fait sans caquet.
J'entends que vous preniez parfois la discipline,
Et qu'avec ce beau jeu vous fassiez bonne mine.

PIN, (Jean du) moine de l'abbaye de Vaucelles, vivait sous Philippe de Valois. Il a laissé deux pièces de poésie : l'une, en vers alexandrins, est *l'Evangile des Femmes*, satire violente contre elles ; l'autre est *le Champ vertueux de Bonne Vie*. C'est le premier ouvrage que l'on connaisse où la prose soit mêlée aux vers, et où l'auteur soit tour à tour orateur et poète.

PINCHESNE. (Etien. Martin de)

Boyer est à Pinchesne égal pour le lecteur.

Ce vers de Boileau perpétuera plus le nom de ce rimailleur que les deux volumes in-4° de ses mauvais vers. On sait seulement qu'il était neveu de Voiture, contrôleur de la maison du roi, qu'il vivait en 1670, et qu'il rimait en dépit de Minerve.

PINGOLAN, (Aymeric de) poète provençal, mort vers 1260. Des pièces ingénieuses, mais satiriques, qui lui valurent plus de repentir qu'elles n'obtinrent d'éloges. Son poème *las Angueyssas d'Amour* a été imité par Pétrarque.

PIRON, (Alexis) né à Dijon, 9 juillet 1689, mort à Paris, 21 janvier 1773. Ses ouvrages sont dans toutes les bibliothèques, et ses bons mots sur toutes les lèvres. Sa *Métromanie* est un chef-d'œuvre : depuis Molière et Regnard on n'avait rien vu de mieux. Piron s'est fait à lui-même cette épitaphe bien courte :

Ci-gît Piron qui ne fut rien,
Pas même académicien.

Une ode, beaucoup trop libre et de choses et de mots, ne permit pas de l'admettre dans le premier corps littéraire de la nation. Comme il cherchait à la désavouer pour être reçu, et que cependant il y a dans la pièce de la poésie et de la verve; Fontenelle dit à un de ses confrères : *S'il ne l'a pas faite il ne faut pas le recevoir; mais s'il l'a faite il faut l'admettre, et le bien gronder.*

Piron n'eut pas la pluralité des suffrages. Louis XV s'informa de ce que pouvaient rapporter annuellement les jetons académiques, et il fit à l'auteur une pension de 1200 livres sur sa cassette.

PISAN, (Christine de) née en 1363 à Venise, que son père quitta pour venir vivre en France auprès de Charles V, qui l'y avait attiré.

Christine n'avait que cinq ans lorsqu'elle y suivit son père, astronome et *astrologue.* A l'âge de quinze ans elle épousa un gentilhomme Picard, nommé Castel, qui, dix ans après, la laissa veuve et accablée de procès. La littérature la consola; et les pensions de Charles VI l'aidèrent à subsister. Elle a mis en rimes *les Cent Histoires de Troies, le Trésor de la Cité des Dames*, etc. Ses poésies, dont une partie fut imprimée en 1549, et dont le surplus resta en manuscrits dans la Bibliothèque du Roi, respirent la naïveté et la tendresse.

PLACE, (Pierre Ant. de la) né à Calais, 1707, mort à Paris, 1793. Des tragédies; *Venise sauvée* est la meilleure; des madrigaux, des épitaphes, beaucoup d'inscriptions pour des portraits, dont plusieurs sont heureuses. Il a traduit grand nombre de romans; il a traduit aussi le théâtre anglais dans le goût du théâtre des Grecs, c'est à dire en ne donnant que l'analyse

de la plupart des pièces, et ne détaillant que les scènes dignes de fixer l'attention.

M. de la Place fut long-tems chargé du Mercure de France, et ce journal prospéra entre ses mains. Ses amis nombreux lui en avaient procuré le privilège en le faisant connaître de madame de Pompadour.

PLANCHES, (JEAN DES) prieur de Comblé, et sous-chantre de Sainte-Radegonde de Poitiers, a fait beaucoup de quatrains moraux, de traductions en vers des psaumes de David, et d'autres vers pieux imprimés à Poitiers en 1617, après la mort de l'auteur.

Il était oncle de *Bernier de la Brousse*, qui a fait aussi des quatrains moraux, des *bergeries* en vers mêlés de prose, etc.

« Mais comme leur muse était une muse provin-
« ciale qui n'avait jamais respiré l'air de la cour ni
« du beau monde, il ne faut pas s'étonner si ces vers
« sont durs et raboteux, et s'ils n'ont pas ces orne-
« mens et toutes ces grâces qui font tant éclater les
« beaux ouvrages. Ainsi l'on peut dire que l'oncle et
« le neveu, qui d'ailleurs étaient gens d'esprit et
« même assez éclairés dans les sciences, ne seront ja-
« mais comptés entre les plus chers favoris des Muses
« éclatantes, pures et polies. » Guill. COLLETET.

PLANTERRE, (N.) acteur et auteur, mort à Paris vers 1800, laissant une famille nombreuse et pauvre, quoiqu'il ait beaucoup travaillé pour le théâtre de l'Opéra-Comique : *les Deux Hermites, la Famille indigente, Midas au Parnasse, le Bailli Coiffé, Agnès de Châtillon*, etc. Ses vers en général sont faciles, et ses couplets ingénieux.

PLAT-BUISSON. (madame de) « Le moindre
« mérite de cette dame (et c'est tout ce que l'on en
« sait) était d'avoir beaucoup d'esprit et de faire fort

« bien des vers : elle est morte au commencement de « ce siècle (le 18e), dans un âge assez avancé. »

Bibliot. Poétique.

De tous les vers qu'on a recueillis de cette femme-poète je ne citerai que ce quatrain, dont la pensée a souvent été prise, tournée et retournée par nos faiseurs de vaudevilles :

Où peut-on trouver des amans
Qui nous soient à jamais fidelles ?
Je n'en sais que dans les romans
Ou dans les nids des tourterelles.

PLELO, (Louis-Robert-Hippolyte de Brehant, comte de) né en 1699, suivit la carrière diplomatique : il fut ambassadeur en Danemarck. Il en partit pour aller secourir le roi de Pologne Stanislas, qui était enfermé dans la ville de Dantzick, assiégée par soixante mille hommes. Le comte de Plelo tenta d'y pénétrer à la tête de quinze cents Français. Ils commencèrent par avoir quelque succès ; le nombre finit par les accabler. Le comte de Plelo y périt percé de mille coups le 27 mai 1734 ; et ceux de ses soldats qui échappèrent à la mort furent faits prisonniers.

La poésie était le plus doux de ses délassemens. Son poème sur *la Manière de prendre les Oiseaux* est d'une conception aussi heureuse qu'heureusement rendue. En voici le début :

Si j'ai jamais le choix d'aimer,
Je veux une beauté champêtre,
Aimable sans penser à l'être,
Et qui sans art sache charmer ;
Le vrai plaisir suit la nature.
J'ai vu l'Amour plus d'une fois

Jouer sur un lit de verdure:
Il s'endort sur celui des rois:
Tout parle au cœur dans les retraites.
Vous, rameaux qui vous embrassez,
Vous, oiseaux qui vous caressez,
Qui n'entend vos leçons secrètes!

Aminte n'avait que vingt ans
Quand aux champs il vit Amarille,
Bergère en son premier printems,
Innocente autant que gentille.
Il l'aima . . . .

Mais, n'osant lui parler d'amour,
Il peint les objets d'alentour
Qu'anime sa flamme légère,
Et lui rend ainsi chaque jour
Cette langue moins étrangère.
Vénus a mis leurs entretiens
Aux archives de son empire;
C'est d'elle-même que je tiens
Celui que je vais vous redire, etc.

PLUMET, ou plutôt PLAUMET, abbé, né à Montpellier, passe pour avoir composé de jolies chansons. Celle qui commence par ce vers:

Al lébat de l'auroro, etc. (1)

lui est attribuée. Des personnes du pays m'ont cependant assuré que l'abbé Morel en était l'auteur; et certainement l'abbé Plumet en était incapable, s'il faut s'en rapporter à une épigramme où l'on dit assez platement que le temple d'Apollon est fermé pour lui au *verrouil*, et qu'au lieu de laurier il n'obtient que du *fenouil*.

L'abbé Plumet est mort à Montpellier, chanoine de l'église collégiale, vers l'année 1740.

(1) Petite Encyclopédie Poétique, tome VIII

PLUMETEAU, (Ant.-Jean Gigaut de) gentilhomme ordinaire du roi, mort à Paris, 1758. Beaucoup de vers répandus dans les Mercures et dans les autres recueils. Une de ses plus jolies productions est la chanson suivante :

Il est donc vrai, Lucile,
Vous quittés le hameau !
Cherchez-vous à la ville
Quelque hommage nouveau ?
L'amant qui fait entendre
Un langage apprêté
Vaut-il un berger tendre
Qui dit la vérité ?

Vous verrez sur vos traces
Voler mille galans
Qui vanteront vos graces,
Qui peindront leurs tourmens :
C'est l'art qui les inspire,
Et non le sentiment ;
Moi j'ose à peine dire
Que j'aime tendrement.

A l'air qu'ils font paraître
Quand ils offrent leur foi,
Vous les croiriez peut-être
Aussi tendres que moi :
La vanité, bergère,
Allume tous leurs feux :
Je n'ai ni l'art de plaire,
Ni de tromper comme eux.

POINSINET, (Ant.-Alexan.-Henri) né à Fontainebleau, 1735, mort en Espagne, où il se noya dans le Quadalquivir en 1769. Quelques jolis opéra comiques, tels que *le Sorcier, Tom Jones ;* au

grand Opéra *Ernelinde*; aux Français *le Cercle*, que l'on va encore applaudir. Le ton de cette comédie parut si bien celui de la bonne compagnie, qu'on dit plaisamment que Poinsinet, qui ne la fréquentait pas, avait écouté aux portes. Avec de l'esprit il était d'une simplicité et d'une crédulité qui le rendaient la dupe de tout le monde. On a fait un livre des mystifications qu'on lui a fait éprouver.

POINSINET DE SIVRY. (Louis) *Les Egléides*, ou poésies amoureuses; *l'Emulation*, *l'Inoculation*, poèmes; *Ajax*, *Caton d'Utique*, *Briséis*, tragédies, où il y a de belles situations et de beaux vers. Celle de *Briséis* est restée au théâtre. Mort à Paris en 1803, à l'âge de 70 ans. Il était cousin du précédent.

POISSON, (Raymond) né à Paris, où il mourut en 1690. Excellent acteur et auteur de plusieurs pièces de théâtre : *le Bon Soldat*, *le Baron de la Crasse* sont restés au théâtre. M. Colbert avait eu la bonté de tenir un de ses enfans sur les fonts baptismaux : Poisson le lui rappela plaisamment dans un diner chez ce ministre, où on lui demanda un de ces impromptu qu'il faisait avec tant de facilité. Il débuta par ce quatrain :

Ce grand ministre de la paix,
Colbert que la France révère,
Dont le nom ne mourra jamais,
Hé bien! tenez.... c'est mon compère.

Puis il ajouta :

Fier d'un honneur si peu commun,
Est-on surpris si je m'étonne
Que de deux mille emplois qu'il donne
Mon fils n'en puisse obtenir un?

Le fils fut placé peu de jours après.

POMPIGNAN, (JEAN-JACQ. LEFRANC, marquis DE) né à Montauban le 10 août 1709, mort dans sa terre le 1er novembre 1784, de l'Académie française. Auteur de la tragédie de *Didon*, d'une belle ode sur la mort de J.-B. Rousseau, etc. Son *Voyage de Languedoc et de Provence* est inférieur, pour le naturel et la gaîté, à celui de Chapelle et Bachaumont; mais supérieur de poésie et de correction: ses *Cantiques sacrés*, malgré le mot plaisant de Voltaire, ont une force et une élévation que la dureté du style défigure trop souvent. On a de lui une traduction des Géorgiques, que celle de l'abbé de Lille a bien éclipsée; un poème extrait d'Hésiode, intitulé *les Travaux et les Jours*, etc. Meilleur littérateur que poète, son malheur est d'avoir irrité la bile de Voltaire, qui cependant ne put s'empêcher d'admirer cette belle strophe de l'ode sur la mort de Rousseau; strophe qu'il se fit dire deux fois, suivant M. de la Harpe, et qu'il applaudit la seconde fois comme la première:

Le Nil a vu sur ses rivages
De noirs habitans des déserts
Insulter par leurs cris sauvages
L'astre éclatant de l'univers!
Cris impuissans! fureurs bizarres!
Tandis que ces monstres barbares
Poussaient d'insolentes clameurs,
Le Dieu, poursuivant sa carrière,
Versait des torrens de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

PONCY DE NEUVILLE, (JEAN-BAP.) né à Paris, où il mourut le 27 juin 1737, âgé de 39 ans; entra chez les Jésuites, professa même au collège de

Châlons, où il fit jouer sa tragédie de *Damoclès*. Après être sorti de cette société il cultiva ses talens pour la chaire et pour la poésie. Il fut couronné sept fois par l'académie des Jeux Floraux. Les Mercures du tems contiennent aussi beaucoup de ses vers.

PONTAU (N. BOISSARD DE) a donné au théâtre de l'Opéra-Comique, dont il a été ensuite l'entrepreneur, plusieurs pièces mêlées de vers. Il a travaillé souvent seul et souvent avec Favart, Panard et Fagan. Mort à Paris vers la fin du siècle.

PONTAYMERI (ALEXANDRE DE) vivait sous Henri IV, dont il a chanté les faits merveilleux. Auteur des *Pilliers d'Estat:* ce sont la piété et la justice. Ni invention, ni poésie.

PONT-DE-VESLE, (ANTOINE DE FERRIOL, comte DE) fils d'un président à mortier au parlement de Metz, et d'une sœur du cardinal de Tencin, naquit le 1er octobre 1697, et mourut à Paris, 3 septembre 1774. Quelques comédies bien conduites et bien écrites; *Le Complaisant, le Fat puni, le Somnambule;* beaucoup de chansons, d'ouvrages de société, de fugitives écrites avec autant de finesse que de goût.

Il fut attaché pendant quarante années à madame du Deffant, femme de beaucoup d'esprit, mais chez qui l'amour-propre l'emportait sur toute autre affection.

Pont-de-Vesle, lui dit-elle un jour, *depuis que nous sommes amis il n'y a jamais eu de nuage entre nous. — Non, madame.— N'est-ce pas parce que nous ne nous aimons guère plus l'un que l'autre? — Cela peut bien être, madame.* Quelle franchise d'égoïsme!

PONTOUX, (CLAUDE) mort dans un âge peu

avancé, en 1579, à Châlons-sur-Saône, où il était né. Odes, sonnets, ballades, chansons, aubades, pavanes, bransles, etc. Son recueil, qu'on ne saurait plus lire, est intitulé *Gelodacrye amoureuse* (les ris et les pleurs causés par l'Amour.)

PORCAIRAGUES (AZALAÏS DE) vivait en 1170 et 1180 : elle était de Montpellier, d'une famille noble; et par ses talens poétiques elle se fit remarquer parmi les Troubadours. Comme eux elle chanta l'Amour; et quoiqu'elle dise que les femmes sont bien folles de s'attacher aux grands seigneurs, et qu'elle rappelle un proverbe de son tems, qui dit qu'*avec les grands il n'y a rien à gagner*, elle en aima un du premier rang. « C'était, dit l'abbé Millot, un « déshonneur pour les femmes de moindre condition « de s'attacher à de tels amans; et cette opinion était « une digue contre le débordement des mœurs. »

PORCHÈRES D'ARBAUD, (FR. DE) né à Saint-Maximin en Provence, mort en 1640 en Bourgogne, où il s'était marié. Poésies diverses. On y trouve une ode, ou plutôt de froides stances, au cardinal de Richelieu, pour le remercier de lui avoir donné une place (bien peu méritée) à l'Académie française. Son faible sonnet sur *les Yeux de la belle Gabrielle d'Estrées* lui valut une pension de 1,400 livres. Jamais ne furent si bien payés les plus beaux vers de Malherbe, qui avait été son maître en poésie, et qui lui légua la moitié de sa bibliothèque.

Ce fameux sonnet commençait ainsi :

Ce ne sont pas des yeux; ce sont plutôt des dieux :
Ils ont dessus les rois la puissance absolue.
Dieux, non; ce sont des cieux; ils ont la couleur bleue
Et le mouvement prompt, comme celui des cieux.

PORÉE (CHARLES) naquit à Vendes près de Caen, 4 septembre 1675, prit l'habit de jésuite en 1692, enseigna la rhétorique au collège de Louis-le-Grand à Paris, avec le plus brillant succès, pendant trente-trois ans, et y mourut le 11 janvier 1741.

Voltaire, qui fut au nombre de ses élèves, le caractérise ainsi : « Eloquent dans le goût de Sénèque, « poète et très-bel esprit. Son plus grand mérite fut « de faire aimer les lettres et la vertu à ses disciples. »

La plupart de ses vers français ont été composés pour servir de prologues ou d'intermèdes aux tragédies latines que les Jésuites faisaient jouer tous les ans à leurs écoliers. La poésie en est faible, mais la diction en est correcte et la morale excellente. En voici quelques quatrains sur *les Vocations forcées :*

Là je vois marcher la victime
Qu'on sacrifie à l'intérêt :
Une autorité légitime
Porte un illégitime arrêt.

Pères cruels et parricides,
Suspendez un coupable effort :
Songez que vous êtes nos guides,
Non les maîtres de notre sort.

Vous pouvez nous montrer la route
Où nous devons porter nos pas :
La raison veut qu'on vous écoute ;
Conduisez, mais ne forcez pas.

Un choix dont les périls extrêmes
Nous menacent bien plus que vous ;
Un choix qui se fait pour nous-mêmes
Ne doit pas se faire sans nous.

PORQUET, (PI.-CH.-FR.) abbé, né à Vire, 12

janvier 1728, mort à Paris, 22 novembre 1796. Il fut le précepteur de M. le chevalier de Boufiers. Le mérite de l'élève est le plus bel éloge du maître. Celui-ci n'a laissé que peu de vers épars dans les Almanachs des Muses. Une dame lui ayant demandé ce que c'était que les longueurs dans un ouvrage, il lui envoya cette réponse:

Est trop court qui me plaît, est trop long qui m'ennuie:
Sur l'inutile seul le bon goût se récrie,
Et le sentiment même a sa précision.
La richesse de l'art naît de l'économie:
Dans un tableau bien fait tout est expression.
Cette science est peu commune;
C'est le secret des bons auteurs.
L'ouvrage le plus court peut avoir des longueurs;
Le plus long n'en avoir aucune.

L'abbé Porquet, d'une faible santé et d'une petite stature, était souvent l'objet des plaisanteries de la société; mais, aussi bon esprit que bel esprit, il savait s'y prêter, et il était le premier à dire qu'il n'était qu'*empaillé dans sa peau*.

POT, (GABRIEL) Parisien, traduisit en quatrains français les apophtegmes d'Erasme, et les fit imprimer à Lyon en 1574.

POTAR DULU. (MARIE-THÉRÈSE) Le *Dictionnaire des Femmes Célèbres* compte parmi nos poètes cette Parisienne, fille de M. Potar, secrétaire du roi, du grand collège; et il en cite cette pièce qu'elle fit à l'âge de dix-sept ans:

A l'ombre d'un myrte assise,
Je m'endormis l'autre jour:
Quel sommeil! quelle surprise!
Je vis en songe l'Amour.

Qu'il me paraissait aimable !
Mon cœur en fut enchanté :
Il n'avait de redoutable
Que son nom et sa beauté.

Sa main droite était *armée*
D'une lyre et d'un carquois.
Vois, dit-il, ta *destinée* :
Choisis ; chante ou suis mes lois.

Prends ma lyre, et dans les ames
Fais brûler mes feux vainqueurs :
Sauve-toi par-là des flammes
Dont je brûle tous les cœurs.

Je fus long-tems incertaine ;
Mais, cédant à son desir,
Je pris la lyre avec peine,
Et dis avec un soupir :

S'il était sous ton empire
Un mortel semblable à toi,
Je briserais cette lyre ;
Elle exige trop de moi.

S'il faut qu'un jour je te chante,
Le tems n'en est pas venu :
Faut-il donc pour qu'on te vante
Ne t'avoir jamais connu !

Reprends ton présent funeste ;
Laisse-moi, lui dis-je encor.
Mais vers la voûte céleste
Il avait pris son essor.

Ainsi, fatale victime
De ses dangereux bienfaits,
Je le chante quand je rime,
Sans savoir ce que je fais.

Bergères, craignez vos songes
Quand vos sens en sont flattés ;
L'Amour des plus doux mensonges
Fait de tristes vérités.

POUJADE, (N., vicomte DE LA) né en 1704 au diocèse d'Agen, mourut au même lieu vers 1770, après s'être retiré du service. Il s'était fait une sorte de célébrité par ses couplets impromptu. Les Almanachs des Muses en ont recueilli quelques-uns ; plusieurs autres sont dans le troisième volume des chansons choisies. Presque tous se bornent à quatre vers, et n'ont guère que ce mérite de l'à-propos, qui est toujours perdu pour la postérité. Le quatrain suivant fut chanté par lui à madame la duchesse d'Orléans, née Bourbon-Conti :

Vous ne devez tenir compte à personne
De son respect, de son attachement ;
Mais sachez gré du tourment qu'on se donne
Pour vous cacher un autre sentiment.

POULCHRE DE LA MOTHE MESSEMÉ, (FRANÇOIS LE) originaire d'Anjou, né au Mont-de-Marsan, 1545, mort en 1589, fut gentilhomme de la chambre de Charles IX. Guerrier et poète, il se distingua à la bataille de Dreux. *Les Amours d'Adrastie*, en trente-neuf sonnets et quarante-six stances : c'est l'histoire de ses voyages et de ses amours. L'histoire des guerres du tems forme un autre long poème qu'il a intitulé : *Les sept Livres des honnêtes Loisirs de M. de la Mothe Messemé*, etc. Chacun de ces sept Livres porte le nom d'une planète. Il faudrait avoir bien du tems à perdre pour parcourir ce fatras de vers languissans, écrits dans un style peu intelligible.

POURÉE DE VENDES, (DENIS) Normand, exerça la médecine à Rouen, et fit des vers pieux, probablement pour disposer à une bonne mort ceux qu'il ne savait pas rendre à la vie. Ses poésies sacrées, imprimées à Rouen en 1595, sont intitulées : *Flammes saintes*, divisées en dix-sept chants.

PRADON, (NICOLAS) né à Rouen, mort à Paris, 1698, poète tragique souvent sifflé, et dont le nom est devenu une injure pour l'auteur dramatique à qui le public en fait l'application. Il fallait pourtant que Pradon ne fût pas sans talens; madame de Sévigné, madame des Houlières, le duc de Nevers n'eussent pas protégé et prôné un sot. D'ailleurs son *Tamerlan* et son *Régulus* prouvent que l'art du théâtre ne lui était pas étranger; mais il voulut jouter contre Racine dans la tragédie de Phèdre, et cette lutte lui donna la mort. Ses poésies légères ont de la finesse et du sentiment. Chacun sait ce quatrain adressé par lui à mademoiselle Bernard, qui ne répondait à son amour que par des plaisanteries :

Vous n'écrivez que pour écrire;
C'est pour vous un amusement :
Moi, qui vous aime tendrement,
Je n'écris que pour vous le dire.

PRESLE, (RAOUL DE) avocat, puis conseiller au parlement de Paris, puis maître des requêtes, puis prêtre, puis directeur de la conscience de Charles V, se qualifiait *confesseur et poète du roi*. Je ne sais s'il fut confesseur éclairé, et si c'est à ses conseils que le monarque dut le beau surnom de *Sage*; mais les vers qui restent de Raoul de Presle prouvent qu'il n'était qu'un poète bien médiocre.

PRÉVOST, (JEAN) né au Dorat dans la Marche. Plusieurs tragédies médiocres. Son poème le plus supportable est *l'Apothéose de Henri IV*, qu'il publia en 1613.

PRÉVOST D'EXMES, (N. LE) garde-du-corps du roi Stanislas, né en Normandie, 1729, mort à Paris dans l'hospice de la Charité, 1796. Quelques pièces de théâtre; ses odes, ses oratorio font regretter que la misère l'ait réduit à ne travailler que pour des journaux et des compilations. Il écrivait en prose encore mieux qu'en vers; et son roman de *l'Homme heureux*, qui n'est pas le portrait de l'auteur, a eu plusieurs éditions consécutives.

PRIMAUDAYE (PIERRE DE LA) composa et donna au public, en 1581, « cent cinquante quatrains fran« çais, qui sont autant de méditations chrétiennes et « morales sur le sacré psautier de David; et l'année « suivante il voulut encore régaler le public de cent « autres, qu'il appelle *quatrains consolatoires*. Mais, « après tout, ce docte et fameux personnage m'est « bien en plus grande vénération pour sa prose que « pour sa poésie, de laquelle je ne dirai rien ici da« vantage, sinon qu'il paraît bien que le poète n'a« vait jamais guère sacrifié aux Grâces. »

G. COLLETET, *Art Poétique*.

PROCOPE COUTEAUX (MICHEL) exerça la médecine avec succès dans Paris, où il naquit en 1684, et où il mourut à Chaillot en 1763. Esculape, comme on sait, était fils d'Apollon; il n'est donc pas étonnant que l'art frivole d'amuser par des vers s'allie à l'art sérieux de guérir par des remèdes : Procope posséda l'un et l'autre; il fut un médecin estimé et un versificateur aimable. Ses poésies fugitives embellirent

les recueils du têms. Sa pièce du *Médecin malade* est un dialogue entre la Mort et lui : elle dit qu'elle ne le connaît point ; preuve qu'alors il n'était pas fort occupé. Il promet qu'elle entendra bientôt parler de lui. Sur cette assurance elle le rend à la santé, et la pièce finit par ces vers pleins de sens :

Grâce à ma qualité je me porte fort bien ;
Mais, comme j'ai promis, la Mort n'y perdra rien.
Profitez, chers amis, d'un conseil salutaire ;
Pour échapper à la commune loi,
S'il se peut, passez-vous toujours du ministère
De mes confrères et de moi.

PURE, (Michel de) né en 1634, à Lyon, d'un père qui avait été prévôt des marchands, mort à Paris, 1680. Il a fait en prose beaucoup d'ouvrages, dont le moins mauvais est la vie du maréchal de Gassion ; et en vers beaucoup de pièces toutes mauvaises, sans excepter même sa tragédie d'*Ostorius*. Boileau, dans ses satires, s'est égayé plus d'une fois aux dépens de ce pauvre abbé.

Q.

QUINAULT, (Philippe) né à Paris, 1636, y mourut, 26 octobre 1688, de l'Académie française. Presque tous ses opéra sont des chefs-d'œuvres en ce genre. Il a fait aussi des comédies : *la Mère Coquette* est une de ses meilleures. On sait que Boileau a été injuste envers lui : notre siècle l'en a vengé. « La « simple et belle nature, qui se montre souvent dans « *Quinault* avec tant de charmes, plaît encore dans « toute l'Europe à ceux qui possèdent notre langue,

« et qui ont le goût cultivé. Si l'on trouvait dans « l'antiquité un poème comme *Armide* ou comme « *Atys*, avec quelle idolâtrie il serait reçu ! Mais « *Quinault* était moderne. » VOLTAIRE.

Anacréon a-t-il rien fait de plus frais que ces vers d'Hiéron dans *Isis ?*

Ce fut dans ces vallons, où, par mille détours,
L'Inachus prend plaisir à prolonger son cours;
Ce fut sur ce charmant rivage
Que sa fille volage
Me promit de m'aimer toujours.
Le zéphyr fut témoin, l'onde fut attentive
Quand la nymphe jura de ne changer jamais;
Mais le zéphyr léger et l'onde fugitive
Ont bientôt emporté les sermens qu'elle a faits.

R.

RABUTIN, (ROGER, comte DE BUSSY) né dans le Nivernais, 30 avril 1618, mort à Autun, 9 avril 1693, de l'Académie française. Autant il écrivait en prose d'une manière piquante, autant il s'énonçait faiblement en vers. Il a traduit plusieurs épigrammes de Martial. On a retenu quelques-unes de ses maximes d'amour; j'en citerai une :

Beau sexe où tant de grâce abonde,
Qui charmez la moitié du monde,
Aimez, mais d'un amour couvert,
Qui ne soit jamais sans mystère :
Ce n'est pas l'amour qui vous perd;
C'est la manière de le faire.

Ses chansons, plus méchantes qu'ingénieuses, et

son *Calendrier des Hommes de la Cour trahis par leurs Femmes*, lui attirèrent la disgrace de Louis XIV, qui l'exila. Ce fut le tourment du reste de sa vie.

RACAN, (HONORAT DE BUEIL, marquis DE) né à la Roche-Racan en Touraine, 1589, y mourut en février 1670. Il fut l'élève de Malherbe, fit des poésies pastorales et des poésies chrétiennes. On aime à relire ses bergeries. Boileau a dit:

> Malherbe d'un héros peut vanter les exploits :
> Racan chanter Philis, les bergers et les bois.

On voit pourtant qu'il savait au besoin s'élever au-dessus de l'églogue, et quitter le flageolet pour la trompette. Malherbe, son maître, eût avoué la strophe suivante:

> Que te sert de chercher les tempêtes de Mars
> Pour mourir tout en vie au milieu des hasards
> Où la gloire te mène ?
> Cette mort, qui promet un si digne loyer,
> N'est toujours que la mort, qu'avecque moins de peine
> L'on trouve en son foyer.

Il a cherché à lutter contre Malherbe, auquel il est resté inférieur, dans la traduction de ces beaux vers d'Horace : *Pallida mors æquo pulsat pede*, etc. On connaît les vers inimitables de Malherbe : *Le pauvre en sa cabane*, etc. Voici ceux de Racan :

> Les lois de la mort sont fatales
> Aussi bien aux maisons royales
> Qu'aux taudis couverts de roseaux :
> Tous nos jours sont sujets aux Parques ;
> Ceux des bergers et des monarques
> Sont coupés des mêmes ciseaux.

RACINE, (JEAN) né à la Ferté-Milon, 21 décembre 1639, décédé à Paris, 22 avril 1699, de l'Académie française. C'est là un de ces rares génies dont la vie et les ouvrages sont dans la mémoire de tout le monde! Il est vraiment le premier de nos poètes pour la beauté des images, la noblesse ou la douceur des sentimens, la correction, la perfection du style; il a seul enfin ce charme continu du coloris qui fait appliquer à ses tragédies, après un siècle et demi, ces vers de Bérénice:

. . . . Tous les jours je *les* vois,
Et crois toujours *les* voir pour la première fois.

Racine eût réussi dans tous les genres. La poésie lyrique n'a rien de plus beau que ses chœurs d'*Esther* et d'*Athalie;* la poésie maligne n'a rien de plus fin que ses épigrammes; son idylle sur la paix le dispute aux meilleures églogues, etc. On regrette qu'il ait renoncé pendant dix-huit ans aux faveurs de Melpomène; on regrette aussi qu'un excès de sensibilité ait accéléré sa fin. Il avait confié à madame de Maintenon, sous la foi du secret, un mémoire qu'elle lui avait demandé sur *les Malheurs du Peuple.* Elle eut la faiblesse de nommer l'auteur au roi, qui fit défendre à Racine de paraître devant lui. Le poète, au désespoir, en eut une fièvre violente, et bientôt un abcès au foie termina sa carrière.

On ne peut trop répéter les vers dont Boileau orna le portrait de son ami:

Du théâtre français l'honneur et la merveille,
Il sut ressusciter *Sophocle* en ses écrits,
Et, dans l'art d'enchanter les cœurs et les esprits,
Surpasser *Euripide* et balancer *Corneille*.

RACINE, (LOUIS) né à Paris, 1692, y mourut le 29 janvier 1763. Il a fait des épîtres, des odes qui n'ont rien de merveilleux; mais son poème de *la Religion* étincelle d'idées sublimes et de beaux vers dignes du grand Racine son père : on a même cru que celui-ci y avait travaillé pendant les dix-huit ans qu'il cessa de s'occuper du théâtre, Le poème de *la Grâce* est inférieur au premier.

Louis n'avait qu'un fils qui donnait de belles espérances; il périt malheureusement en 1755, lorsque le tremblement de terre destructeur de Lisbonne fit élever les eaux de la mer au-dessus de la chaussée de Cadix, sur laquelle le jeune Racine passait en ce moment. Avec lui s'est éteinte la postérité d'un des plus beaux génies qui ait illustré la France.

RAMSAY, (ALAIN) né en Ecosse, 1696, mort à Paris, 1763, commença par être garçon barbier, et s'adonna ensuite à la poésie : il a fait la pastorale du *Gentil Berger*, et des fugitives agréables.

RAMPALLE vivait sous Louis XIII. Des idylles bien médiocres. Sa tragi-comédie de *Belinde*, donnée en 1630, et celle de *Dorothée*, sont plus médiocres encore. Sans Boileau il serait absolument inconnu.

RANCHIN, (HENRI DE) conseiller à la chambre des comptes de Montpellier, fit imprimer en 1697 une assez mauvaise traduction des psaumes en vers français.

Un autre RANCHIN, membre de la même compagnie, a laissé quelques poésies légères qui ont le mérite du sentiment; telles sont ces stances :

> Philis, mes beaux jours sont passés,
> Et mon fils n'est qu'à son aurore;
> Pour vous il est trop jeune encore,
> Et je ne le suis pas assez, etc. (*)

(*) Voyez la *Petite Encyclopédie Poétique*, tome XI.

Tel est encore ce triolet :

Le premier jour du mois de mai
Fut le plus heureux de ma vie.
Le beau dessein que je formai
Le premier jour du mois de mai!
Je vous vis et je vous aimai.
Si ce dessein vous plut, Sylvie,
Le premier jour du mois de mai
Fut le plus heureux de ma vie.

RANQUET, (Gabriel) né au Puy en Velai, fit imprimer à Lyon, en 1611, un petit poème en quatrains, ayant pour titre : *l'Image du Pécheur Pénitent*, ouvrage où il y a plus de dévotion que de poésie.

RAPIN, (Nicol.) né à Fontenai-le-Comte, mort à Poitiers, 15 février 1609, à 74 ans. Il écrivait bien en latin, et ses poésies en cette langue sont estimées. En français il a fait des vers sur *la Puce de Mademoiselle Desroches*, et surtout un poème qui fut fort vanté, et qui a pour titre : *les Plaisirs du Gentilhomme champêtre*. Henri III et Henri IV lui firent du bien. On lui attribue les vers de la satire *Ménippée ;* il fut au moins un des coopérateurs de cet ouvrage ingénieux.

RASCAS, (Bernard) gentilhomme limousin, vécut à la cour des papes d'Avignon, et se rendit célèbre dans le 14e siècle par ses poésies provençales.

RAYMOND, (Pierre) poète provençal, surnommé *lou Prou* (le preux), mort en 1225, dans la guerre des comtes de Provence contre les Albigeois. Un poème contre les Ariens, des sirvantes contre le clergé. Pétrarque en parle avec estime.

RAYSSIGUIER. (N.) Ce poète « a donné au théâ« tre Français plusieurs pièces ; l'*Aminte*, *les Tui-*

« *leries, Polinice, Célidée, la Bourgeoise, As-* « *trée et Céladon.* Elles furent représentées de 1730 « à 1735; mais leur extrême médiocrité n'en a fait « surnager aucune sur le théâtre.» LANDINE.

RAZILLY, (MARIE DE) morte à Paris, 26 février 1704, âgée de 83 ans. Elle était d'une famille ancienne et noble de Touraine. La poésie fit son amusement le plus cher; et comme elle travaillait de préférence en vers alexandrins, on lui donna le nom de *Calliope.* Son placet au roi, de plus de cent vingt vers, lui valut une pension de deux mille livres. Ses pièces se trouvent en différens recueils.

REGANHAC, (GERAUD VALLET DE) né à Cahors, 1719, mort à Paris, 1784. Son goût le porta vers la poésie, et son imagination ardente le décida pour le genre de l'ode. Plusieurs des siennes ont été couronnées aux Jeux Floraux et dans d'autres académies de Province. Il a traduit en vers, ou imité avec succès, plusieurs odes d'Horace. Ses *Études Lyriques*, d'après cet auteur, sont un ouvrage où les jeunes poètes trouveront d'utiles leçons et de bons exemples.

REGNARD, (JEAN FR.) né à Paris, 1647, suivit pendant long-tems son goût pour les voyages; fut captif à Alger, parcourut ensuite l'Italie, l'Allemagne, la Laponie même, et s'arrêta, dit-il, aux bornes de l'univers. Il finit par se fixer dans une terre près de Dourdan, où il vécut en poète, en philosophe, en voluptueux, et où il mourut des suites d'une indigestion le 4 septembre 1709. On peut le regarder comme le second de nos poètes comiques. *Qui ne se plaît point aux comédies de Regnard*, dit Voltaire, *n'est pas digne d'admirer Molière.*

Boileau disait que *Regnard n'était pas médiocrement plaisant.* En effet, est-il rien de plus gai que *les*

Folies Amoureuses, le Légataire, le Retour imprévu, la Sérénade, Démocrite Amoureux, les Ménechmes? *Le Joueur* et *le Distrait* sont d'un genre un peu plus sévère, mais ne sont pas moins d'un excellent comique. Ses poésies diverses contiennent des chansons, des épigrammes, des satires même, où dominent toujours la gaîté, l'esprit et la causticité.

REGNIER DESMARETS, (François-Séraphin) abbé, de l'Académie française, dont il fut long-tems secrétaire. Ses fables sont écrites avec aisance, et ses contes assez bien tournés. En général ses vers ont de la grâce et de la correction, mais ils manquent d'imagination, et trop souvent ils sont faibles de poésie.

On parle de son quatrain sur la *violette*, qui fut jugé le meilleur de toutes les pièces de vers dont fut ornée *la Guirlande de Julie*. Il faut dire ce qu'était cette *Guirlande*.

M. le duc de Montausier, amoureux de *Julie-Lucie d'Angennes de Rambouillet*, voulut lui présenter le jour de sa fête un bouquet d'un goût nouveau : il fit peindre par Robert, qui était le *van Huissum*, ou le *van Spaendonck* de ce tems-là, trente fleurs sur autant de feuilles de vélin, et il pria plusieurs de nos meilleurs poëtes d'accompagner de quelques vers chacune de ces fleurs. La *violette* échut à l'abbé Regnier Desmarets. Voici le quatrain :

Modeste en ma couleur, modeste en mon séjour,
Franche d'ambition, je me cache sous l'herbe :
Mais si sur votre front je puis me voir un jour,
La plus humble des fleurs sera la plus superbe.

Ces vers et les autres furent écrits par le célèbre Nicolas Jarry, maître écrivain, que les biographes assurent avoir été jusqu'ici sans égal dans son art.

Ce manuscrit précieux, appelé par M. Huet le chef-d'œuvre de la galanterie, contient soixante-un feuillets, parce qu'il y a beaucoup de vers sur les mêmes fleurs. Il fut vendu en 1784 quatorze mille cinq cent dix livres.

L'abbé Regnier Desmarets, né à Paris le 13 août 1632, y décéda le 6 septembre 1713.

REGNIER, (JEAN) bailli d'Auxerre, conseiller du duc de Bourgogne, Philippe-le-Bon, fut fait prisonnier en 1431 par un parti royaliste, et se délassa dans sa prison à rimer ses *fortunes et adversités*, et à composer des lais, ballades, chansons et triolets.

REGNIER, (MATHURIN) né à Chartres, 21 décembre 1573. Il y fut chanoine. Ses satires lui ont fait un nom; et quoique Boileau l'ait surpassé, il ne l'a pas fait oublier :

Heureux si ses écrits, craints du chaste lecteur,
Ne se sentaient des lieux où fréquentait l'auteur,
Et si du son hardi de ses rimes cyniques
Il n'alarmait souvent les oreilles pudiques!

Art Poétique.

Boileau, dans sa cinquième réflexion sur Longin, appelle Regnier « le poète français qui, du consente-« ment de tout le monde, a le mieux connu, avant « Molière, les mœurs et le caractère des hommes.»

Il mourut à Rouen, 22 octobre 1613. Au lieu de citer l'épitaphe si connue qu'il s'était faite à lui-même,

Je vécus sans nul pensement, etc.

je citerai ces vers sur *le Jubilé*, où sa manière de penser s'accorde avec celle de beaucoup de gens:

J'aimais depuis long-tems Ismène;
Je haïssais Zoïle au suprême degré:
Le Jubilé venu, l'on veut, bon gré, mal gré,
Que j'étouffe en mon cœur et l'amour et la haine.
Il ne faut rien faire à demi;
Puisque je l'ai promis, je tiendrai ma promesse;
Mais qu'on quitte aisément une ancienne maîtresse:
Qu'on embrasse avec peine un ancien ennemi!

RÉMOND DE SAINT-MARD, (Toussaint) né à Paris, où il mourut, 29 octobre 1757, à 75 ans. Beaucoup d'écrits en prose, où l'esprit et l'affectation se laissent trop apercevoir. Mais ces défauts se montrent moins dans un poème intitulé *la Sagesse* : ce petit ouvrage, d'une philosophie voluptueuse, parut assez bon pour être attribué au marquis de la Fare, et imprimé parmi ses œuvres.

RÉMOND, (Florimond de) né à Agen, conseiller au parlement de Bordeaux en 1570. Beaucoup de traités de controverse. Pour se délasser de ce genre de travail il traduisit ou plutôt imita le *Culex* de Virgile dans un petit poème intitulé *le Cousin*. Mort en 1602.

RENAUD, (Nicolas) provençal, vivait sous Henri II. Beaucoup de chansons qui respirent l'amour et la gaîté.

RÉNÉ D'ANJOU, roi de Naples et de Sicile, et comte de Provence, où il faisait son séjour. Il était né à Angers, 1408, et mourut à Aix en 1480. « Il « aimait éperdument la poésie et la peinture, qui ef- « fectivement ont beaucoup de ressemblance, et qui

« peut-être ne diffèrent qu'en ce que l'une peint à « l'esprit, et l'autre aux yeux. Il fit donc une quan- « tité prodigieuse de vers et de tableaux. Il ornait des « uns et des autres les appartemens de ses palais et « les chapelles des églises. » L'abbé MASSIEU.

RESNEL DU BELLAI, (JEAN-FRANÇ. DU) abbé, né à Rouen, 1692, mort à Paris, 25 février 1761, de l'Académie française. Il s'était d'abord engagé dans la congrégation de l'Oratoire; la faiblesse de sa santé l'obligea d'en sortir. Il s'était aussi livré aux travaux de la chaire; un crachement de sang les lui fit interrompre. M. le duc d'Orléans, qui l'estimait, lui procura l'abbaye de Sept-Fontaines : alors il se livra entièrement à son goût pour les belles-lettres et les vers. Sa traduction de l'*Essai sur la Critique de Pope* est d'une poésie noble, aisée, ferme en même tems et correcte. Sa traduction de l'*Essai sur l'Homme*, du même auteur, ne fut pas si bien reçue, malgré les beaux vers qu'elle renferme; mais on crut y en apercevoir beaucoup de faibles, et le traducteur fut accusé de n'avoir pas cette fois-ci bien entendu son original, ou de l'avoir mal rendu.

REVOL. (N. DE) *Les Délices de la Poésie française*, imprimés en 1620, citent beaucoup de vers de ce rimeur. Voici de quelle manière il commence un sonnet contre l'Amour :

Amour pour peu de bien donne beaucoup de peine;
Son brandon allumé fume plus qu'il ne luit :
C'est un champ défriché qui bien souvent produit
Un chardon tout espais qui perd la bonne graine.

C'est un jardin de fleurs, où celle de Climène
Passe la rose au teint de l'aube chasse-nuit;
Un Pactole de pleurs, où dans l'onde qui fuit
On trouve bien peu d'or parmi beaucoup d'aveine, etc.

Toutes les poésies de Révol sont écrites de ce style qui ne laisse aucun regret de ne pas mieux en connaître l'auteur.

REYRAC, (FR.-PHIL. DE LAURENS DE) chanoine régulier, né au château de Longeville en Limousin, le 29 juillet 1734, mort le 21 décembre 1782, à Orléans, où il était prieur-curé de la paroisse Saint-Maclou. Ses odes sacrées manquent de chaleur, d'élévation, de coloris. Lui-même l'avait dit;

Qui n'est pas né poète à rimer perd son tems.

Il se décida donc pour la prose, et fit cet *Hymne au Soleil,* auquel il doit toute sa réputation. « Depuis le Télémaque de l'immortel Fénélon il n'avait pas paru d'ouvrage en prose poétique qui eût obtenu autant de succès, et qui en eût mérité davantage. » DÉSESSART.

RHAMBAUD, né à Orange, célèbre parmi les Troubadours du 13e siècle. *La Maîtrise d'Amour,* poème plus licencieux que galant. La hardiesse qu'il eut de le dédier à Marguerite de Provence, fille aînée du comte Bérenger, le fit exiler aux îles d'Hières. Selon Nostradamus il mourut en 1220; selon l'abbé Millot ce fut en 1173.

« Le verre ne se casse pas plus aisément qu'amour « se rompt et se brise.

« Voulez-vous avoir des femmes qui vous mettent « à la mode, au premier mot désobligeant qu'elles « répondront, prenez le ton menaçant; répliquent-« elles, ripostez par un coup de poing au nez; font-« elles les méchantes, soyez plus méchant qu'elles, « et vous en ferez ce qu'il vous plaira. Médire et « mal chanter vous procureront de bonnes fortunes

« même des meilleures, pourvu que vous y joigniez « beaucoup de présomption et de suffisance. » Quelles leçons et quelles mœurs!

RIBOUTET (Charles-Henri) était de Commerci en Lorraine, et mourut en 1740 à Paris, où il avait une charge de contrôleur des rentes. Il a fait des parodies plaisantes et quelques jolies chansons. Celle-ci, qui est imitée d'Anacréon, fut chantée long-tems et n'est point oubliée. J'en rapporterai le premier et le dernier couplets :

Que ne suis-je la fougère
Où, sur la fin d'un beau jour,
Se repose ma bergère
Sous la garde de l'Amour!
Que ne suis-je l'onde pure
Qui la reçoit dans son sein!
Que ne suis-je la parure
Qui la couvre après le bain!

Que ne suis-je cette glace
Où son minois répété
Offre à nos yeux une Grace
Qui sourit à la beauté !....
Les dieux qui m'ont donné l'être
M'ont fait trop ambitieux;
Car enfin je voudrais être
Tout ce qui plaît à ses yeux.

RICARD, (Dominique) né à Toulouse le 23 mars 1741, mort à Paris, 23 janvier 1803, ecclésiastique aussi estimable que traducteur estimé des œuvres de Plutarque, a fait un poème sur *La Sphère*, qui a valu moins d'éloges à son auteur que de critiques : on ne songea pas assez aux difficultés qu'il avait eu à vaincre.

RICHELIEU, (ARMAND DU PLESSIS, cardinal DE) né à Paris, 5 septembre 1585, y mourut le 4 décembre 1642. Il fut sacré à Rome évêque de Luçon, en 1607, n'ayant que 22 ans, quoiqu'il eût affirmé au pape Paul V qu'il en avait 24. Et lorsqu'ensuite il demanda l'absolution de ce mensonge, le pontife dit après la lui avoir donnée : *Ce jeune évêque a de l'esprit, mais ce sera un jour un grand fourbe.*

Ce n'est pas ici le lieu de le suivre dans sa double carrière ecclésiastique et ministérielle; il ne faut voir que le poète, auteur de plusieurs pièces de théâtre. On ne peut pourtant pas y bien saisir le caractère de son talent poétique : comment dans ces tragédies ou tragi-comédies démêler ce qui est de lui d'avec ce qui appartient à ses cinq coopérateurs ou teinturiers, parmi lesquels on voit avec peine le grand *Corneille* à côté de *Boisrobert*, *Colletet*, *Lestoile* et *Rotrou*? Mais ce qui, chez le cardinal de Richelieu, vaut mieux que d'avoir fait des vers, c'est d'avoir protégé ceux qui s'en occupaient. Ne le blâmons pas d'avoir répandu des encouragemens sur de faibles rimeurs; Boileau et Racine sortaient à peine du berceau lorsqu'il mourut : il ne faut pas examiner les hommes qu'il protégea, mais les Muses dont il essuya les larmes et dont il rétablit les autels. Sous ce rapport de régénérateur du Parnasse français il pourrait se vanter d'être notre plus grand poète, comme Ulysse se vantait d'être le vrai conquérant de Troie pour avoir guidé par ses conseils les capitaines qui l'avaient prise :

Altaque posse capi faciendo pergama cepi.

RICHER, (HENRI) né à Longueil dans le pays de Caux, 1685, mort à Paris, 12 mars 1748. Traduc-

tion en vers des églogues de Virgile et des huit premières héroïdes d'Ovide ; un recueil de fables froidement écrites et bien monotones, mais recommandables par la netteté et la simplicité du langage ; deux tragédies, *Sabinus* et *Coriolan*, toutes les deux assez bien conduites, mais versifiées sans chaleur.

RIQUIER, (Giraud) né à Narbonne, vivait dans le treizième siècle. La première de ses pièces est datée de 1254, et la dernière de 1294. Ses chansons furent chantées dans tous les châteaux. Une de ses pastourelles a été imitée dans ces derniers tems ; elle a pour sujet une bergère requise d'amour par un seigneur à qui elle répond d'abord : *Passez votre chemin, beau sire;* mais il lui offre tant d'or, tant d'or, qu'elle finit par chanter : *Sortons du chemin, beau sire.*

RIVAROL, (Ant. de) né à Bagnols, 17 avril 1757, mort à Berlin, 11 avril 1801. Il a traduit ou plutôt imité en assez belle prose *l'Enfer* du Dante. Un *Discours sur l'Universalité de la Langue française*, couronné à Berlin, lui fit beaucoup d'honneur. Les vues en sont fines, profondes même, et le style ingénieux et brillant. Son *Petit Almanach des Grands Hommes* accuse plus son cœur qu'il ne fait briller son esprit.

Le peu de vers qu'il a faits dans le grand genre paraît tendu, sec et travaillé. On n'en dira pas autant de ceux-ci à sa maîtresse, qui ressemblait sans doute à la *Margot* de M. de Laclos, ou à la *Manon* de M. d'Arnaud :

Vous dont l'innocence repose
Sur d'inébranlables pivots,
Pour qui tout livre est lettre close,
Et qui de tous les miens ne lisez pas deux mots ;
Qui, loin de distinguer les vers d'avec la prose,
Ne vous informez pas si les biens ou les maux

Ont l'encre et le papier pour cause ;
S'il est d'autres lauriers ou bien d'autres pavots
Que ceux qu'un jardinier arrose,
Et qui ne soupçonnez de plume qu'aux oiseaux ;
Vous qui m'offrez souvent l'aide de vos ciseaux
Dans les difficultés que l'étude m'oppose,
Ou quelques bouts de fil pour coudre mes propos,
Ah ! conservez-moi bien tous ces jolis zéros
Dont votre tête se compose.
Si jamais quelqu'un vous instruit
Sans que vous y gagniez grand'chose,
Ayez toujours pour moi du goût comme un bon fruit,
Et de l'esprit comme une rose.

« Un jour, disait-il, je m'avisai de médire de « l'Amour : le lendemain il m'envoya l'Hymen pour « se venger : depuis je n'ai vécu que de regrets. »

RIVES, (Jean - Joseph) né à Apt, 19 mai 1730, mort à Marseille, 1792. Cet abbé avait été bibliothécaire de M. de la Valière, et passait pour un bon bibliographe. En 1787 il revint dans sa patrie, et s'y mit deux ou trois ans après à la tête des anarchistes. Ses odes sur *la Création* et sur *l'Abolition de l'Esclavage* n'ont ni chaleur ni poésie; l'érudition y tient lieu de l'imagination que rien ne peut remplacer en poésie.

RIVERY, (Claude-Fr.-Félix Boulanger de) né à Amiens, 1724. Il y fut lieutenant civil, et y mourut, 1758. Des fables et des contes qui se lisent encore après tant d'autres : c'est le plus bel éloge que l'on en puisse faire.

RIVIERE, (Henri-François de la) né à Paris, 1649, y mourut en 1743, à l'institution de l'Oratoire, où il s'était retiré. Ses Mémoires contre M. de Bussy-Rabutin, dont il était devenu le gendre, et qui vou-

lait faire casser le mariage, sont écrits avec esprit, et furent lus avec avidité. Les deux volumes de ses lettres renferment beaucoup de vers. Dans une de celles où il souhaite la bonne année à mademoiselle des Houlières, il lui dit :

Recevez ce petit hommage
Que je vous offre tous les ans.
C'est un tribut de sentimens
Qui ne convient pas à mon âge;
Les bienséances me l'ont dit :
Les amours et les vers sont faits pour la jeunesse :
Mais le feu de mon cœur, qui soutient mon esprit,
Amuse et trompe ma vieillesse.
Faites-moi seulement crédit
D'agrémens et de gentillesse;
Contentez-vous du fonds de ma tendresse, etc.

RIUPEROUX, (Théodore de) né à Montauban, 1664, mort à Paris, 1706. Il fut d'abord abbé, puis commissaire des guerres, enfin secrétaire du marquis de Créqui, dont il reçut un dépôt de mille louis qu'il alla perdre au jeu.

Quatre tragédies; *Annibal*, *Valérien*, *Agrippa* et *Clytemnestre*. Vers faciles et coulans; mais il faut pour plaire à Melpomène de la verve et de la force. Riuperoux a fait aussi quelques petites pièces de vers, dont la meilleure est ce *Portrait du Sage* :

Si dans le monde il est un sage
Qui sache modérer ses vœux,
Seul il mérite l'avantage
De porter le titre d'heureux.

Il vit content de la fortune,
Quelque part que le ciel l'ait mis;
Jamais sa plainte n'importune
Ni les princes, ni ses amis.

Il ignore le vil commerce
Que les hommes font de leur cœur,
Et ne sait point comment s'exerce
L'infame métier de flatteur.

Tous ses desseins sont légitimes
Et conformes à la raison :
Il est toujours juste, et des crimes
Il ignore même le nom.

Dégagé de toute contrainte,
Le repos fait tout son plaisir ;
Et, content, il voit tout sans crainte,
Parce qu'il voit tout sans desir.

Il jouit d'une paix profonde
Que nul remords ne peut troubler ;
Et la chûte même du monde
Ne saurait le faire trembler.

ROBÉ DE BEAUVÉSET, né à Vendôme, 1725, mort à Paris, 1794. Des odes bien faibles, une satire sur *le Goût*, qui ne le prêche pas d'exemple ; *mon Odyssée*, en style dur et en rimes bizarres ; des contes enfin et des poèmes si licencieux, que la pudeur n'ose pas même les nommer.

ROCHE, (J.-B. DE LA) docteur de Sorbonne, a fait imprimer en 1733 ses *OEuvres mêlées*, où l'on trouve une tragédie en vers et des églogues imitées de Virgile. Mort vers la fin du siècle.

ROCHEBRUNE, (N. DE) poète agréable, de qui nous avons plusieurs chansons charmantes. Il fut l'ami de Lamotte, et compris dans les fameux couplets qui perdirent Rousseau. La *Cantate d'Orphée*, qui devint le triomphe du compositeur Clérambault, est de

M. de Rochebrune. On a long-tems chanté la chanson où il s'adresse à la fougère :

Vous n'avez pas, humble fougère,
L'éclat des fleurs qui parent le printems :
Mais leurs beautés ne durent guère ;
Les vôtres plaisent en tout tems.
Vous offrez des secours charmans
Aux plaisirs les plus doux qu'on goûte sur la terre :
Vous servez de lit aux amans,
Et le buveur vous doit son verre.

ROCHEFORT, (Guill. de) né à Lyon, 1731, mort à Paris, 24 juillet 1788. Trois tragédies, où il a trop imité la simplicité grecque ; une comédie médiocre, intitulée *les Deux Frères*, qui tomba au quatrième acte, quoique le dialogue en soit naturel et facile : mais son grand ouvrage est la traduction en vers français de *l'Illiade* et de *l'Odyssée*. Il y est, sans contredit, bien inférieur à Homère pour l'élévation, la force et la chaleur ; il y est néanmoins bien supérieur à Lamotte pour l'élégance, la sensibilité, la correction.

ROCHEMONT, (Cl.-Jean-Bap. de) né à Paris, 1765, y mourut en septembre 1802. Deux ou trois pièces jouées avec quelque succès sur les théâtres du second ordre ; des poésies fugitives, où l'abus de la facilité de rimer couvre ce qu'elles pourraient avoir d'agréable : mais l'auteur est mort si jeune ! son talent n'était qu'en bouton.

ROCHEMORE, (J.-B.-Louis-Timoléon, marquis de) mort à Paris en 1743. C'est la nature qui fait les poètes : l'Amour fut le dieu qui inspira des vers à celui-ci. Il aimait mademoiselle Journet, célèbre actrice de l'Opéra ; et celle-ci aimait la poésie :

pour lui plaire son amant devint rimeur. Il versifiait en homme du monde plus qu'en homme de lettre. Encore cessa-t-il de faire des vers lorsqu'il eut perdu la muse qui les lui inspirait :

Aux autels du tyran des morts
D'une tremblante main je consacre ma lyre :
Je ne chantais que pour Thémire ;
Thémire a vu les sombres bords.
Tendres concerts, charmant délire,
Faites place à d'autres transports :
Une douleur muette et sombre,
Des larmes qui partent du cœur,
Ne chercher, ne sentir, ne voir que mon malheur,
Voilà le seul tribut que je dois à son ombre.
Soyez les garans de ma foi,
Lieux redoutés où repose sa cendre ;
Il n'est plus aujourd'hui d'autres plaisirs pour moi
Que les pleurs qu'en secret je viens ici répandre.

ROCHES (MADELAINE DES) et Catherine sa fille étaient toutes les deux de Poitiers ; toutes les deux faisaient des vers aussi bons pour leur tems que ceux de mesdames des Houlières dans le nôtre. Toutes les deux vécurent dans la plus intime union, et moururent enfin le même jour, de la peste qui désola Poitiers en 158

Quelque tems auparavant s'y étaient tenus les *grands jours*. A cette époque et dans un des cercles où brillaient ces dames, on aperçut une puce sur le sein de Catherine : cet évènement produisit une foule de pièces de vers français et latins.

Pour donner une idée de ceux de la mère je cite les strophes suivantes :

Ainsi que la lumière
Dompte l'obscurité,
La science est première ;
Mais tout est vanité.

Notre principe est songe,
Notre naître malheur,
Notre vie mensonge,
Et notre fin douleur.

Toute chose a son terme,
Et ne le peut passer :
L'inconstance est plus ferme
Qu'on ne saurait penser, etc.

Le Ravissement de Proserpine, par Claudien, fut mis en vers français par madame des Roches. Le sonnet suivant est de Catherine sa fille.

À MA QUENOUILLE.

Quenouille, mon souci, je vous promets et jure
De vous aimer toujours et jamais ne changer
Votre honneur domestic pour un bien étranger
Qui erre inconstamment et fort peu de tems dure.

Vous ayant au côté je suis beaucoup plus sûre
Que si encre et papier se venaient arranger
Tout à l'entour de moi; car pour me revanger
Vous pouvez bien plutôt repousser une injure.

Mais, quenouille ma mie, il ne faut pas pourtant
Que pour vous estimer et pour vous aimer tant
Je délaisse du tout cette honnête coutume

D'écrire quelquefois : en écrivant ainsi
J'écris de vos valeurs, quenouille mon souci,
Ayant dedans la main le fuseau et la plume.

En adressant à sa mère une imitation de *la Femme Forte* de Salomon, elle lui dit :

Je vous fais un présent de la vertu suprême,
Dépeinte proprement par un roi très-parfait,
Ma mère : et vous offrant cet excellent portrait,
C'est vous offrir aussi le portrait de vous-même.

ROCHON DE CHABANES, (Marc-Ant.-Jacq.) mort à Paris, avril 1800, à 70 ans. Beaucoup de pièces de théâtre, dans lesquelles il y a plus d'esprit que d'imagination, et plus de facilité que de goût. *Le Seigneur bienfaisant* et *les Prétendus* à l'Opéra; aux Français *les Valets-Maîtres, le Jaloux*, etc.; des fugitives que rien ne distingue. « Rochon, dit « M. de la Harpe, écrit aussi médiocrement en prose « qu'en vers. Il est impossible d'être plus pauvre « d'invention..... Il n'y a peut-être pas une page de « son théâtre où l'on ne rencontre des fautes gros- « sières, des fautes de sens, d'expression, de conve- « nance; ce qui prouve tout à la fois le défaut d'es- « prit et de talent. »

Est-ce bien l'impartialité qui a tracé ce portrait, et la jalousie n'a-t-elle pas un peu égaré le pinceau?

ROCQUEZ, (Robert le) né à Carantan, vivait sous Henri II et François II. Des sonnets, des dizains, etc., tels que tout le monde en faisait avant que Malherbe eût appris à n'en pas tant faire.

ROMAGNÉSI, fils de Cinthio, comédien, et comédien lui-même, a fait beaucoup de pièces pour le théâtre Italien, et pour les Français la tragédie de *Samson*, qui a toujours été inconnue, même en naissant. Romagnési mourut à Fontainebleau le 11 mai 1742.

ROME, (Esprit-Jean de) plus connu sous le nom de d'ARDENNE, né à Marseille, 1687, y mourut, 1748. Des odes oubliées, des fables qui ne le sont pas : elles offrent des images riantes et des tableaux agréables de la nature. On peut les mettre avec avantage dans les mains de la jeunesse.

ROMIEU, (Marie de) née en Vivarais, fit impri-

mer en 1531 une complainte rimée en faveur des femmes, sous ce titre : *Bref Discours que l'Excellence de la Femme surpasse celle de l'Homme, autant récréatif que plein de beaux exemples.*

Elle y cite en effet beaucoup de femmes instruites, soit celles que l'antiquité a célébrées, soit celles qui brillaient alors par leurs talens, et dont les noms sont à peine venus jusqu'à nous. Elle débute ainsi :

Nous avons bien souvent à mespris une chose,
Ignorant la vertu qui en elle est enclose,
Faute de rechercher diligemment le prix
Qui pourrait étonner en après nos esprits :
Car comme le coq, qui trouve perle perdue,
Ne sachant la valeur de la chose incognue,
Ainsi, ou peu s'en faut, l'homme ignore, ne sait
Quel est entre les deux sexes le plus parfaict.
Il me plaist bien de voir des hommes le courage,
Des hommes le savoir, le pouvoir, l'avantage ;
Il me plaist bien de voir des hommes la grandeur :
Mais puis si nous venons à priser la valeur,
Le courage, l'esprit et la magnificence,
L'honneur et la vertu, et toute l'excellence
Qu'on voit luire toujours au sexe féminin,
A bon droit nous dirons que c'est le plus divin.

Cette femme-poète avait un frère (Jacques Romieu) qui faisait aussi des vers, et qui avait composé contre *les Femmes* une satire à laquelle sa sœur voulut probablement répondre.

RONSARD, (PIERRE DE) né au château de la Poissonnière dans le Vendômois, en septembre 1525, d'une famille noble. Il fut élevé à Paris au collège de Navarre, et devint page du duc d'Orléans, qui le donna à Jacques Stuart, roi d'Ecosse, où Ronsard demeura deux ans. Revenu en France, il se livra tout

entier à la poésie. Il fit des églogues, des épigrammes, des sonnets, le poème surtout de *la Franciade.* Marie Stuart, qu'il a souvent louée, lui envoya un buffet de deux mille écus, dans lequel il y avait un vase en forme de rosier, représentant le Parnasse et un Pégase au-dessus, avec cette inscription :

A Ronsard, l'Apollon de la source des Muses.

Boileau sans doute a eu raison de le décrier et de dire :

Mais sa muse, en français parlant grec et latin,
Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.

Malgré cela Ronsard a des tirades qui ne sont pas à dédaigner; je ne citerai que celle-ci sur *les Effets de l'Hérésie.* Après les tems d'où nous sortons, ce tableau doit avoir pour nous une vérité bien frappante :

Ce monstre arme le fils contre son propre père ;
Le frère audacieux s'arme contre son frère,
La sœur contre la sœur; et les cousins-germains
Au sang de leurs cousins veulent tremper leurs mains ;
L'oncle hait son neveu, le serviteur son maître ;
La femme ne veut plus son mari recognaître ;
Les enfans sans raison disputent de la foi,
Et tout à l'abandon va sans force et sans loi.
L'artisan par ce monstre a laissé sa boutique,
Le pasteur ses brebis, l'avocat sa pratique,
La nef le marinier, son trafic le marchand,
Et par lui le prud'homme est devenu méchant ;
L'escolier se débauche ; et de sa faulx tortue
Le laboureur façonne une dague pointue.
. . . .

Morte est l'authorité ; chacun vit à sa guise :
Au vice déréglé la licence est permise ;
Le desir, l'avarice et l'honneur insensé
Ont sens dessus dessous le monde renversé,
Ont fait des lieux sacrés une horrible voirie,
Une grange, une étable et une porcherie.
Tout va de pis en pis : le sujet a brisé
Le serment qu'il devoit à son roy mesprisé.

Vous trouverez dans Ronsard beaucoup de morceaux de cette force d'idées ou d'images : il avait le génie poétique; et sans cette étrange bigarrure de diction dont Boileau a raison de se moquer, il occuperait une place distinguée sur le Parnasse français.

Il mourut dans son prieuré de Saint-Côme-lès-Tours le 27 décembre 1585.

ROQUE, (Ant. de la) né à Marseille, 1672, mort à Paris, 1744, a fait deux opéra; *Théonée, Médée et Jason.* Il a travaillé vingt-trois ans avec son frère Jean de la Roque au Mercure de France, où il a inséré plusieurs vers de sa composition.

ROQUE, (Simon-Guillaume de la) né à Clermont en Beauvoisis, 1551, mort à Paris, 1614. Ses *Heureuses Amours de Cloridon* ne sont que des aventures amoureuses dont lui-même ou quelques gens de sa connaissance ont été les héros; beaucoup de stances, de chansons, d'élégies et autres pièces érotiques; une pastorale intitulée *la Chaste Bergère;* enfin quelques poésies chrétiennes. Ses contemporains vantent le tour aisé et le style agréable de ses vers, qui certainement ne nous offrent plus ni délicatesse ni poésie; mais la Roque versifiait il y a près de deux cent cinquante ans, et c'était beaucoup alors que d'être au-dessus du style de du Bartas et de Ronsard.

ROQUE-MONTROUSSE, (Mme de) née à Car-

pentras, morte à Paris vers la fin du dix-septième siècle, a fait plusieurs petites pièces de vers assez faibles sur Louis XIV, sur ses conquêtes, sur les évènemens du jour. Ils sont recueillis dans *la nouvelle Pandore*.

ROSANT, (André de) né à la Guillotière, faubourg de Lyon, vivait en 1594. Beaucoup de vers très-médiocres. Il a composé aussi *l'Onomastrophie, ou l'Art de faire des Anagrammes*. « Avec cet art, « dit fort bien un biographe, on n'obtient ni profit ni « gloire : aussi de Rosant mourut-il pauvre et ou« blié. »

ROSOI, (Barnabé Firmin du) né à Paris, 1747. Poète dramatique, dont les ouvrages médiocres n'eurent que des succès éphémères, entre autres *la Bataille d'Ivry;* deux poëmes, l'un sur *les Sens*, l'autre sur *le Génie, le Goût et l'Esprit*. Sabatier dit que ce dernier poëme « fait connaître que l'auteur ne pos« sédait aucune de ces trois qualités qu'il a voulu cé« lébrer. » Et M. Palissot observe que dans le poëme des Sens il a *trop négligé le sens commun*. Du Rosoi fit pendant la révolution *l'Ami du Roi*, journal qui le conduisit à l'échafaud le 25 août 1792.

ROSSET, (Pierre Fulcran de) conseiller à la cour des aides de Montpellier, sa patrie, mort à Paris, 1788, dans un âge avancé. Il a fait sur *l'Agriculture* un gros poëme, riche en préceptes, pauvre en tableaux, sans imagination et sans poésie. La plupart des personnes de goût n'en ont retenu que ces deux beaux vers relatifs à l'application de l'astronomie aux travaux des champs:

Le ciel devint un livre où la terre étonnée
Lut en lettres de feu l'histoire de l'année.

On aurait pu retenir encore la description de l'étalon et celle du coq. Celle-ci prouvera que si l'auteur n'était pas poète, il savait au moins quelquefois être bon versificateur :

En amour, en fierté le coq n'a point d'égal :
Une crête de pourpre orne son front royal ;
Son œil noir lance au loin de vives étincelles ;
Un plumage éclatant peint son corps et ses ailes,
Dore son cou superbe et flotte en longs cheveux ;
De sanglans éperons arment ses pieds nerveux ;
Sa queue, en se jouant du dos jusqu'à la crête,
S'avance et se recourbe en ombrageant sa tête.

« C'est là, dit M. de la Harpe, peindre en vers comme Buffon peint en prose. »

Pourquoi l'auteur a-t-il si peu de morceaux pareils !

ROTROU, (Jean de) né à Dreux, 1609, y mourut le 20 juin 1650, victime de son zèle. Une épidémie cruelle ravageait son pays, où il était lieutenant civil. Son frère, ses amis le pressaient de fuir : il refusa en disant : « Le salut de mes concitoyens m'est « confié ; j'en réponds à ma patrie : je ne trahirai ni « l'honneur ni ma conscience. »

Il est peu de beaux vers qui vaillent une pareille réponse. Le *Venceslas* est celle de ses tragédies qui passe pour la meilleure ; et quand elle est bien jouée elle produit encore un grand effet. Que n'eût pas fait Rotrou si, au lieu de mourir dans la force de son âge, il eût atteint celui de Sophocle et même de Corneille ! Il était vraiment poète.

ROUBIN, (Aubry de) maire de Tinquetailles-les-Arles, fut anobli par Louis XIV. Le *Choix de Vers* que fit imprimer le père Bouhours en 1693 contient la

seule pièce que j'aie vue de ce poète. En voici l'occasion : il possédait une des îles du Rhône à titre d'engagement; et les inspecteurs des domaines voulaient ou le faire *déguerpir* ou le soumettre à la surtaxe imposée à tous les engagistes. Pour se délivrer de leurs poursuites il s'adressa au roi. On ne sera pas fâché de lire ici quelques strophes de son placet : il commence par rappeler que ses talens poétiques lui ont mérité un regard du monarque; il le prie ensuite de lui laisser la possession de ce domaine, seul bien qu'il ait pour subsister; puis il ajoute :

Qu'est-ce en effet pour toi, grand monarque des Gaules,
Qu'un tas de sable et de gravier?
Que faire de mon île? Il n'y croît que des saules;
Et tu n'aimes que le laurier.

Egalement puissant dans la paix et la guerre,
Comblé de gloire et de bonheur,
Maître d'un grand état, quelques arpens de terre
Te rendront-ils plus grand seigneur?

Laisse-m'en donc jouir; la faveur n'est pas grande.
Ne me refuse pas ce bien;
C'est tout ce qu'aujourd'hui ce placet te demande :
Grand roi, ne me demande rien.

Il obtint ce qu'il desirait.

ROUCHER, né à Montpellier, 22 février 1745, mort à Paris sur l'échafaud révolutionnaire en juillet 1794. Un poème sur *la Mort généreuse de Léopold, duc de Brunswick;* des fugitives en petit nombre; mais en récompense un poème en douze chants sur *les Mois*, trop loué lorsqu'il le lisait dans les sociétés, et trop censuré quand l'ouvrage parut imprimé. Quoiqu'il y ait en général plus de prétention que

de talent, et plus d'enflure que de verve, on y rencontre quelques descriptions bien faites; telles sont celles du *Chant du Rossignol*, de *la Veillée de Village*, du *Dégel*, des *Glaciers*, des *Alpes*, etc. Citons celle-ci, où M. de la Harpe, qui ne ménage pas l'auteur, trouve cependant les vraies beautés poétiques:

Monts chantés par Haller, recevez un poète
Errant parmi ces monts, imposante retraite.
Au front du Guindelval je m'élève et je voi.....
Dieu! quel pompeux spectacle étalé devant moi!
Sous mes yeux enchantés la Nature rassemble
Tout ce qu'elle a d'horreurs et de beautés ensemble.
Dans un lointain qui fuit un monde entier s'étend.
Et comment embrasser ce mélange éclatant
De verdure, de fleurs, de moissons ondoyantes,
De paisibles ruisseaux, de cascades bruyantes,
De fontaines, de lacs, de fleuves, de torrens,
D'hommes et de troupeaux sur les plaines errans,
De forêts de sapins au lugubre feuillage,
De terrains éboulés, de rocs minés par l'âge,
Pendans sur des vallons où le printems fleurit,
De coteaux escarpés où l'automne sourit,
D'abymes ténébreux, de cimes éclairées,
De neiges couronnant de brûlantes contrées,
Et de glaciers enfin, vaste et solide mer
Où règne sur son trône un éternel hiver?
Là, pressant sous ses pieds les nuages humides,
Il hérisse les monts de hautes pyramides,
Dont le bleuâtre éclat, au soleil s'enflammant,
Change ses pics glacés en rocs de diamant:
Là viennent expirer tous les feux du solstice.
En vain l'astre du jour, embrasant l'écrevisse,
D'un déluge de flamme assiège ces déserts;
La masse inébranlable insulte au roi des airs.
Mais trop souvent la neige arrachée à leur cime
Roule en blocs bondissans, court d'abyme en abyme,

Gronde comme un tonnerre, et, grossissant toujours,
A travers les rochers fracassés dans son cours,
Tombe dans les vallons, s'y brise, et des campagnes
Remonte en brume épaisse au sommet des montagnes.

ROULLET, (N. DE) bailli de l'ordre de Malte, mort dans un âge assez avancé à Paris en août 1786, a travaillé avec succès pour le théâtre de l'Opéra. *Iphigénie en Aulide* et *Alceste* prouvent son talent. M. de Roullet avait du goût, s'était formé sur les bons modèles, et disait souvent, avec raison, que les arts ne devaient leur décadence qu'à notre prétention continuelle à l'esprit, qui écarte ou éteint l'enthousiasme et le génie.

ROUSPEAU (YVES) était de Languedoc, et publia en 1593, dans la ville de Saint-Pons, un livre de *Sonnets spirituels;* un autre intitulé *Quatrains spirituels de l'honneste Amour,* avec les *Stances des Louanges du saint Mariage.*

ROUSSEAU, (JEAN-BAP.) né à Paris d'un père cordonnier, le 6 avril 1671. De jolies pièces de vers le firent de bonne heure connaître avantageusement. Il fut recherché, il eut des places; mais le maudit procès des *couplets* vint bientôt changer et obscurcir sa destinée : il fut accusé et condamné, le 7 avril 1712, au parlement de Paris, *comme auteur et distributeur des vers impurs et satiriques qui sont au procès.* C'étaient ces fameux couplets où l'on attaquait beaucoup de gens de lettres et de citoyens paisibles qui s'assemblaient au café *Laurent.* Rousseau a cherché depuis à se justifier, et le grand nombre aujourd'hui est persuadé qu'il n'était pas l'auteur de ces infamies. Il fut néanmoins obligé de fuir sa patrie : il se rendit en Flandre, où il trouva d'illustres protecteurs. Sa mort,

arrivée à Bruxelles le 17 mars 1741, priva la France du plus grand de ses poètes lyriques.

Ses cantates, ses épîtres, ses épigrammes, d'autres fugitives suffiraient sans doute à la réputation d'un autre; ce ne sont que ses moindres titres à la renommée. Ses odes sacrées et profanes, où le génie poétique se montre dans tout son éclat, lui assurent l'immortalité.

Ci-gît l'illustre et malheureux ROUSSEAU.
Le Brabant fut sa tombe, et Paris son berceau.
Voici l'abrégé de sa vie,
Qui fut trop longue de moitié:
Il fut trente ans digne d'envie,
Et trente ans digne de pitié.

PIRON.

ROUSSEAU, (JEAN-JACQ.) né à Genève, 28 juin 1712, mort à Ermenonville, 2 juillet 1778. Sa prose animée, énergique et souvent brûlante l'a mis au premier rang de nos écrivains. Nous ne le plaçons ici qu'à cause du *Devin de Village* et de deux ou trois jolies romances. *L'Allée de Sylvie* est au-dessous du médiocre.

ROUSSEAU, (PIERRE) Toulousain, mort en novembre 1785. *La Mort de Bucéphale*, tragédie burlesque, et beaucoup de pièces pour divers spectacles qui ne les jouent plus. Ce qu'il fit de mieux pour sa fortune, ce fut d'établir en 1756 le *Journal Encyclopédique*, qui devint pour lui une mine plus riche à exploiter que le théâtre.

ROUZEAU (SIMON) fit imprimer en 1598 *la Dozide*, ou *Description des Charmes dont une Femme doit être pourvue.*

ROY, (PIERRE-CH.) né à Paris, 1683, y mourut

le 23 octobre 1764. Beaucoup de pièces pour l'Opéra. Il fut plus souvent sifflé qu'il ne mérita de l'être : on le regarda comme le Pradon de l'opéra. Cependant plusieurs de ses fugitives ont des vers tournés avec délicatesse, et ses ouvrages lyriques en ont quelquefois de sublimes ; témoin ceux-ci du ballet des *Elémens* :

Les tems sont arrivés ; cessez, triste chaos !
Paraissez, élémens ! Dieux, allez leur prescrire
Le mouvement et le repos ;
Tenez-les renfermés chacun dans son empire.
Coulez, ondes, coulez ! volez, rapides feux !
Voile azuré des airs, embrassez la nature !
Terre, enfante des fruits, couvre-toi de verdure !
Naissez, mortels, pour obéir aux dieux !

Roy s'étant présenté à l'Académie française se vit préférer le comte de Clermont. Il s'en vengea par une épigramme contre ce prince, qui à son tour répliqua d'une manière cruelle : son nègre fut chargé de bâtonner le satirique, et il passa les ordres de son maître. Roy, roué de coups, ne se releva que pour aller mourir chez lui après quelques jours de souffrances.

RUDEL (Geoffroi) était de Blàye près de Bordeaux ; il en était même seigneur. Ce fut lui qui, apprenant que la comtesse de Tripoli en Palestine était une superbe femme, se prit pour elle d'une si belle passion, qu'il y courut, et mourut à la vue du port. « La comtesse sortit pour aller voir la victime « de l'amour. Geoffroi respirait encore : il la voit et « meurt entre ses bras, en louant Dieu, et le remer- « ciant de lui avoir accordé le seul bien qu'il desi- « rait. »

On ne sait pas précisément l'époque où ce fait s'est passé ; on le place vers l'an 1160 ; mais on sait que Ru-

del était un des meilleurs poètes du tems. Dans un reverdis, où il célèbre le retour du printems, il dit: « A la vue du rossignol qui caresse sa fidelle com- « pagne, qui prend dans ses regards autant d'amour « qu'il lui en donne, qui chante si mélodieusement « leurs plaisirs communs, je sens passer dans mon « ame toute la joie qui les anime ; je sens mon cœur « embrasé des feux dont ils brûlent. Heureux oi- « seaux ! il vous est toujours permis de dire ce que « vous sentez ! et moi, retenu par des lois que vous « ne connaissez point, je n'ose parler à celle que « j'aime ! » etc.

N'est-ce pas là ce que dit aussi madame des Houlières ?

Petits oiseaux qui me charmez,
Voulez-vous aimer, vous aimez, etc.

RUE, (Ch. de la) jésuite, prédicateur célèbre, né à Paris, 1643, y mourut, 27 mai 1725. Beaucoup de vers latins ; en vers français *Lisimaque* et *Sylla*, tragédies qui eurent l'approbation du grand Corneille. On lui attribue *l'Andrienne* et *l'Homme à Bonnes Fortunes*, qu'il fit jouer, dit-on, sous le nom de Baron, n'osant pas les donner sous le sien.

Je ne dois point oublier une belle ode sur *l'Immaculée Conception*, qui fut couronnée à Rouen, et qui ne doit pas être confondue avec cet amas de pièces que les lauriers académiques ne mettent pas à l'abri de la foudre.

RULHIÈRES, (N. de) de l'Académie française, chevalier de Saint-Louis, mort à Paris le 30 janvier 1791. Discours sur *les Disputes*, dont les vers ont fait dire à Voltaire : *Voilà comme on en faisait*

dans le bon tems. Un joli poème sur *les Jeux de Mains*, quelques contes agréables et des épigrammes bien tournées. Ces vers à des colombes qu'élevaient M. et madame de *** ont du naturel et de la grâce:

Colombes tendres et fidèles,
De vos amours l'asile est bien choisi:
Et l'on ne sait si vous êtes ici
Les écoliers ou les modèles.

La Harpe fait ainsi le portrait de M. de Rulhières: « Bon plaisant dans ses vers, il n'était point gai dans « la société; il y était même lourd et important: il « aurait voulu être dans le monde un peu plus « qu'homme de lettres; il s'écoutait beaucoup plus « qu'il n'écoutait les autres, et savait peu dialo- « guer. »

RUYR, (JEAN) chanoine de Saint-Diez. « Ses *Mélanges Poétiques*, imprimés en 1588, n'offrent rien « que de convenable à sa profession. » L'abbé GOUJET.

S.

SABLE, (ANTOINE DU) appelé aussi DE ARENA, de son nom latinisé, naquit à Soliers, diocèse de Toulon. Il a beaucoup fait de vers dans le style macaronique. Ce mauvais genre, à qui le *macaroni* a donné son nom, fut imaginé en Italie par Merlin Cocaïe. Il consiste à composer sa poésie d'un mélange de mots pris dans la langue latine et dans l'idiome du pays. Du Sable fit donc, en vers bigarrés de termes latins, de mots français et de locutions provençales, un poème sur *l'Entrée des Troupes de Charles-Quint en Provence:* il fut imprimé à Avignon en 1537. On a en-

core de lui d'autres poésies macaroniques qu'il publia, en ajoutant à son nom celui de son pays : *de Bragardissima villa de Soleriis.* Il mourut en 1545, juge de Saint-Remi près d'Arles.

SABLE, (Guill. du) né sous François Ier, mort sous Louis XIII. *La Muse Chasseresse,* des stances, des coq-à-l'âne, etc.

SABLIÈRE, (Ant. de Rambouillet de la) né à Paris, 1615, y mourut en 1680. « Ses madrigaux sont « écrits avec une finesse qui n'exclut pas le naturel. » Voltaire.

Sa femme a été immortalisée par La Fontaine, de qui sa maison fut l'asile pendant vingt ans, et qu'elle appelait son Fablier. Elle n'est point l'auteur de plusieurs petites pièces de vers publiées sous son nom : premièrement, elles sont adressées à des *Cloris* et à des *Iris,* qui devaient peu intéresser une femme ; secondement, La Fontaine, qui a tant célébré sa bienfaitrice, ne l'a jamais louée sur le talent des vers.

Ceux qu'on lui attribue appartiennent à son mari, qui faisait de très-jolis madrigaux. Celui que je vais rapporter est ingénieux et d'une vérité qui sera sentie également par les cœurs bien épris, et par ceux qui ne le sont pas :

Qu'on puisse oublier ce qu'on aime,
Et qu'un fatal éloignement
Ebranle le cœur d'un amant,
Non, cela ne se peut ; j'en juge par moi-même :
Je songe à mon Iris et la nuit et le jour ;
Je soupire après son retour ;
Et je connais bien que l'absence
Est un prétexte à l'inconstance
Plutôt qu'un remède à l'amour.

SAGE, (Alain-René le) né à Ruys en Bretagne, 1677, mort chez un de ses fils, chanoine de Boulogne-sur-Mer, en 1747. Son roman de *Gil-Blas*, qu'on lit avec plaisir, et qu'on relit avec plus de plaisir encore, et sa comédie de *Turcaret*, où il prodigue le sel à pleines mains, lui assignent une place avantageuse parmi nos bons écrivains. S'il en a une parmi nos faiseurs de vers c'est comme auteur de plusieurs opéra comiques, où il a mis de la facilité, de la gaîté et de l'esprit, seules qualités que l'on puisse desirer dans la versification des pièces de ce genre.

SAGE, (David le) de Montpellier, mort en 1650, eut une sorte de célébrité. Ses vers sont imprimés sous le titre de *Folies*, et ils le justifient : ce sont des sonnets, des élégies, des satires, des épigrammes, etc. On fait cas surtout de ses poésies gasconnes.

SAGON, (François) né à Rouen, curé de Beauvais, fut contemporain de Marot. Le nom de celui-ci, contre lequel il fit beaucoup de satires, l'a rendu plus fameux que ses propres vers sans sel et sans esprit.

SAINCERRIAUX. « Après la mort de Saint-Louis « (1270) Saincerriaux lui fit en vers un éloge funèbre. « On ne trouve pas de grands traits de poésie dans cette « pièce; elle contient tout simplement les louanges « du saint - roi; quelques prières pour le repos de « son ame, et quelques vœux pour la prospérité de sa « maison. Elle est imprimée à la fin de l'*Histoire de* « *Joinville*.» L'abbé Massieu.

SAINT-AIGNAN, (François de Bauvilliers, duc de) né à Paris, 1607, de l'Académie française. On lui a plus adressé de vers qu'il n'en a fait. Cependant ses ballades à Mme des Houlières ont tout l'agrément que ce genre de poésie peut comporter. On les trouve dans

les œuvres de cette dame. A la fin, s'avouant vaincu par elle, il lui envoya ce madrigal :

Oui, je l'ai dit sans hyperbole,
Vous écrivez d'un air qui partout est vainqueur ;
Je veux bien confesser qu'il me reste du cœur,
Mais je demeure sans parole.

SAINT-AMAND, (MARC-ANT. GÉRARD DE) né à Rouen, mort à Paris en 1660, à 67 ans, de l'Académie française. Il fut une des victimes que Boileau immola dans ses satires. Le poème de *Moyse sauvé*, en douze chants; celui de *la Lune;* des odes, etc., qu'on ne lut pas même à leur naissance, si l'on excepte celle sur *la Solitude.* Il mourut, dit-on, de dépit de ce que Louis XIV n'avait pas pu supporter la lecture de son poème de *la Lune.* Il finit ainsi un sonnet, où il déplore son sort :

Non, je ne trouve pas beaucoup de différence
De prendre du tabac à vivre d'espérance :
Car l'un n'est que fumée, et l'autre que du vent.

SAINT-AULAIRE, (FR.-JOS. DE BAUPOIL, marquis DE) né dans le Limousin, 1644, mort à Paris, 17 décembre 1742, de l'Académie française. On ne connaît guère de lui que ce joli impromptu, adressé à Mme la duchesse du Maine, qui, jouant au jeu du secret, et lui demandant le sien en l'appelant *mon Apollon,* en reçut cette réponse :

La divinité qui s'amuse
A me demander mon secret
Si j'étais Apollon ne serait point ma Muse ;
Elle serait Thétis, et le jour finirait.

M. de Saint-Aulaire avait alors plus de quatre-

vingt-dix ans. « Anacréon, moins vieux, dit M. de « Voltaire, fit de moins jolies choses. »

On ne répète pourtant que celle-là; et l'on peut dire que c'est le seul poète qu'un quatrain ait conduit à l'immortalité.

SAINT-DIDIER, ou SAINT-LEIDIER, (GUILLAUME DE) poète du douzième siècle, né à Veillac dans le diocèse du Puy, mit les fables d'Esope et les règles pour interpréter les songes, en rimes de son pays.

« Parmi les quinze pièces de ce Troubadour il y a « un chant sur *les Effets de la Puissance de Dieu*, « où le sujet seul est remarquable : un dialogue extrê- « mement libre entre un mari qui se vante d'être « obligé de ménager sa femme, et la femme qui lui « reproche de se vanter mal à propos. Les chansons « d'Amour pour sa maîtresse valent beaucoup mieux. »

SAINT-DIDIER. (IGNACE FR. DE) *V.* LIMOJON.

SAINT-EVREMONT, (CHARLES DE SAINT-DENIS DE) né près de Coutances, 1613. Il entra dans la carrière militaire, et servit comme capitaine d'infanterie. Ses plaisanteries contre le cardinal Mazarin le firent enfermer à la Bastille. Il en sortit, et fut maréchal de camp. Mais la causticité de son esprit lui nuisit encore: il se permit contre le traité des Pyrénées (1659) une lettre satirique qui déplut à Louis XIV, déjà indisposé contre lui : ce monarque donna l'ordre de l'enfermer de nouveau à la Bastille. Saint-Evremont fut averti, et se sauva chez les Anglais. Il vécut à Londres estimé et chéri. A sa mort, arrivée le 20 septembre 1703, il fut enterré à Wetsminster, au milieu des rois et des grands hommes de l'Angleterre.

Il a fait des dissertations, et beaucoup écrit de lettres, où l'on trouve presque toujours solidité de juge-

nent et justesse de goût. Ses comédies manquent d'intérêt. Ses vers sont d'un bel esprit plus que d'un poète. Il écrivait à la célèbre Ninon, dont il fut l'ami constant:

Je vis éloigné de la France,
Sans besoin et sans abondance,
Content d'un vulgaire destin.
J'aime la vertu sans rudesse,
J'aime le plaisir sans mollesse,
J'aime la vie, et n'en crains pas la fin (1).

SAINT-FOIX, (Germain-Franç. Poullain de) né à Rennes, 1703, mourut à Paris, 26 août 1776. Je ne sais s'il faut compter cet auteur dramatique parmi nos poètes; toutes ses charmantes comédies sont en prose; il n'a donné à l'Opéra que le ballet de *Deucalion et Pyrrha*; et si dans ses autres productions il y a quelques vers, ils sont en si petite quantité et si communs, que le poète y est bien caché. Mais cet aimable auteur ne doit pas moins être compté parmi les plus chers favoris de Thalie. L'abbé de Voisenon, dans son jargon maniéré, l'appelait *un ouvrier qui répand de l'eau rose*.

SAINT-GELAIS, (Melin de) fils naturel, à ce que l'on croit, d'Octavien de Saint-Gelais, dont il est parlé à l'article suivant, naquit en 1491, et mourut à Paris en 1559. Il fut l'aumônier, le bibliothécaire, l'ami de François Ier, qui se plaisait souvent à ne parler avec lui qu'en rimes. Le roi faisait le premier ou les deux premiers vers; il fallait que Saint-Gelais achevât le sens, les vers et les rimes. Un jour le mo-

(1) Voyez les *Lettres de Saint-Evremont à Ninon*, et de *Ninon à Saint-Evremont*. 3 vol. in-18. Chez *Capelle et Renand*.

narque, prêt à monter à cheval, et passant la main sur son coursier, dit:

Petit cheval, gentil cheval,
Bon à monter, bon à descendre.

Saint-Gelais termina sur-le-champ le quatrain:

Sans que tu sois un Bucéphal,
Tu portes plus grand qu'Alexandre.

Il fut surnommé l'Ovide français; et jusqu'à un certain point il ressemblait au poète latin par sa facilité, sa fécondité et la douceur de son style. Il est fâcheux que l'on y rencontre trop souvent des phrases louches, des tours impropres et des locutions obscures.

Saint-Gelais aimait à railler : de là cette façon de parler du tems : *gare à la tenaille de Saint-Gelais.* Ses œuvres se composent d'élégies, d'épîtres, de rondeaux, de quatrains, de chansons, de sonnets, d'épigrammes. Il s'était brouillé avec Ronsard en estropiant des vers de celui-ci, que Henri II avait voulu entendre. Saint-Gelais reconnut son tort, et les deux poètes s'embrassèrent.

SAINT-GELAIS, (Octavien de) né à Cognac, 1466. Il fut nommé en 1494 à l'évêché d'Angoulême: il y résida; il y vécut d'une manière édifiante, et mourut regretté en 1502.

Sa vie précédente avait été plus tumultueuse et moins réglée : il avait paru à la cour de Louis XII et de François Ier moins en ecclésiastique qu'en homme du monde. La plupart de ses vers ne roulent que sur l'Amour : on y voit qu'il n'aimait que le plaisir sans

estimer les femmes, et que la fidélité n'était pas sa vertu.

Pour être loyal à sa dame
Savez-vous ce qu'il en advient?
De joyeux dolent on devient:
Car point n'est de loyale femme.

Ailleurs:

Bonnes gens, j'ai perdu ma dame:
Qui la trouvera, sur mon ame,
Car bien qu'elle soit belle et bonne,
De très-grand cœur je la lui donne.

On s'aperçoit par le triolet qui suit que l'Amour lui avait causé quelques repentirs:

De trop aimer c'est grand'folie;
Je le sais bien quant à ma part.
Quelque chose que l'on en die,

De trop aimer c'est grand'folie;
A la parfin on en mendie:
Qui sage est bientôt s'en départ.

De trop aimer c'est grand'folie;
Je le sais bien quant à ma part.

SAINT-GILLES, (N. DE) né en 1680, fut sous-brigadier de la première compagnie des mousquetaires. Poète médiocre. Ses vers, recueillis sous le titre de *la Muse Mousquetaire*, offrent un poème sur *l'Origine des Oiseaux*, ou *les Amours du Soleil et de Vénus;* des contes, des madrigaux et des chansons, où il y a plus de gaîté que de finesse, et plus d'intention que d'exécution. Il finit des couplets à Mme des Houlières, à qui l'on avait attribué quelques-uns de ses vers, par la renvoyer peu galamment à ses moutons. On l'accuse d'avoir trop bien imité son maître Horace à la bataille de Ramillies, 1707: *relictâ non*

benè parmulâ. Alors il se retira dans un couvent de Capucins, où il est mort en 1736.

Un de ses frères, mort en 1745, à 86 ans, est auteur de la faible tragédie d'*Ariarathe*, qui ne réussit pas.

SAINT-JEAN, (N.) employé dans les fermes, retiré à Perpignan, où probablement il était né, et où il est mort, fit jouer en 1696 l'opéra d'*Ariane*. Il fallait que ce fût un bien mauvais poète, puisqu'il a fait dire à Regnard :

> Il n'est point de cerveau qui n'ait quelque travers :
> *Saint-Jean* ne sait pas lire, et veut faire des vers.

SAINT-LAMBERT, (CHARLES-FRANÇ. DE) né à Nancy, 1717, mort à Paris, 11 février 1803, chevalier de Saint-Louis, de l'Académie française, passa les plus belles années de sa vie à la cour de Stanislas-le-Bienfaisant, entre Voltaire et Mme du Châtelet. Le moyen de ne pas faire de vers ! Il en fit en effet de très-agréables, qui lui acquirent de bonne heure une assez grande réputation; et ses *Consolations de la Vieillesse*, travaillées sur la fin de sa carrière, ne déparent point les fleurs qu'il cueillit dans sa jeunesse.

Son plus grand ouvrage est le poème des *Saisons*: partout il y montre de l'esprit, du goût, de la correction; mais la froideur et la monotonie s'y font sentir. On y aime, on y revoit avec plaisir quelques tableaux frappans de beauté, tel que celui de l'orage. Malheureusement on reconnaît plus souvent dans l'ouvrage le versificateur élégant que le grand poète. « La seule « chose qui manque aux *Saisons* c'est une sorte d'é- « lan et de jet, et, pour ainsi dire, ce feu central qui

doit échauffer l'ensemble d'un poème descriptif. »
. Harpe.

Voici quatre vers sublimes d'harmonie imitative:

Neptune a soulevé ses plaines turbulentes :
La mer tombe et bondit sur ses rives tremblantes;
Elle remonte, gronde, et ses coups redoublés
Font retentir l'abyme et les monts ébranlés.

SAINT-MARC, (Ch.-Hugues Lefebvre de) né à ris, 1698, y mourut le 20 novembre 1769. Il a reeilli de bons matériaux pour l'histoire; il a surtout nné beaucoup d'éditions de Boileau, Chaulieu, villon, etc. On a de lui quelques vers français, tre autres *le Pouvoir de l'Amour,* ballet en trois tes.

SAINT-PAVIN, (Denis Sanguin de) abbé de vry, cultiva la poésie. « Le peu qu'on a de lui, dit Voltaire, passe pour être d'un goût délicat. » Mort ns un âge avancé en 1670, à Paris, où il était né. a laissé son portrait, fait sans doute sans flatterie :

Soit par hasard, soit par dépit,
La nature injuste me fit
Court, entassé, la panse grosse :
Au milieu de mon dos se hausse
Certain amas d'os et de chair
Fait en pointe comme un clocher;
Mes bras d'une longueur extrême,
Et mes jambes presque de même,
Me font prendre le plus souvent
Pour un petit moulin à vent, etc.

SAINT-SORLIN, (Jean des Marets de) né à aris, 1595, y mourut en 1676, de l'Académie franaise, fut singulièrement protégé par le cardinal de

Richelieu. Sa comédie des *Visionnaires* passa long-tems pour un chef-d'œuvre ; sa tragédie de *Mirame* fut destinée à faire l'ouverture du théâtre du Palais-Cardinal, appelé depuis Palais-Royal. Beaucoup de poèmes héroïques, dont le principal est *Clovis, ou la France chrétienne*, en vingt-six chants, qui n'offrent ni versification ni génie. Quand ses *Délices de l'Esprit* parurent, on dit qu'il aurait dû mettre à l'*errata* : lisez *délires*.

SAINTE-MARTHE, (Gaucher, ou Scévole de) né à Loudun, 1536, y mourut le 29 mars 1623. Il fut président du bureau des finances à Poitiers, et cultiva la poésie latine avec le plus grand succès. Son poème *de Paidotrophia*, ou *de l'Art d'Elever les Enfans*, est extrêmement loué de ceux qui se connaissent ou prétendent se connaître en vers latins.

« Quant aux poésies (*) françaises de Scévole de « Sainte-Marthe, on peut dire qu'elles ne sont au« jourd'hui d'aucune considération, quoiqu'il parlât « sa langue des mieux de son tems, et que le génie de « la poésie ne l'ait pas même abandonné dans ce « genre d'écrire. » Baillet.

SAINTE-MARTHE, (Charles de) né à Fontevrauld, 1512, mort lieutenant criminel d'Alençon en 1555. Il cultiva les Muses avec succès, fit ballades, rondeaux, chants royaux, épîtres et élégies ; mais en quel tems !

SAINTONGE (Louise-Géneviève Gillot, épouse d'un avocat nommé de) naquit à Paris en 1640, et y mourut en 1718. Ses œuvres, imprimées en 1714, renferment des épîtres, des madrigaux, des chansons

(*) Elles contiennent les *Métamorphoses sacrées*, des vers d'amour et des mélanges.

leux comédies et deux tragédies-opéra; *Circé* et *Didon*. L'on dirait, à lire ses petites pièces de vers, que l'auteur fut malheureuse en amour. Ce sentiment domine dans ses élégies, et même dans ses chansons. L'idée de celle-ci m'a paru neuve et délicate:

Lorsque vous me changez pour une autre bergère,
Je voudrais me venger de votre humeur légère,
Et suivre mes transports jaloux;
Mais, hélas! mon amour désarme ma colère,
Et quand je cesse de vous plaire
Je me trouve cent fois plus coupable que vous.

SAIX, (ANTOINE DU) chanoine et commandeur de Saint-Antoine, né à Bourg en Bresse, 1505. Sa devise était *quoi qu'il advienne*. Son poème le plus considérable est *l'Esperon de Discipline*. Une de ses pièces est en distiques, dont chacun commence par une des lettres de l'alphabet, suivant l'ordre abécédaire. Mort en 1579.

SALES, (HUGUES) né à Casols en Querci, 1504, mort dans son abbaye de Saint-Chéron près de Chartres, 1553. Beaucoup de vers dans le goût du tems: il a rimé les douze premiers livres de *l'Iliade*.

SALVAN DE SALIEZ, (ANTOINETTE DE) née à Alby, 1638, y mourut le 14 juin 1730, a fait diverses pièces de poésie imprimées dans *la nouvelle Pandore*. Elle forma en 1704 une société de *Chevaliers et Chevalières de la Bonne-Foi*, à qui elle donna des statuts; le premier est celui-ci:

Une amitié tendre et sincère,
Plus douce mille fois que l'amoureuse loi,
Doit être le lien, l'aimable caractère
Des *Chevaliers de Bonne-Foi*.

SANGUIN, (CLAUDE) natif de Péronne, mort

vers 1695. Poésies de piété, des heures en vers français, où tout le psautier est faiblement traduit, imprimées à Paris en 1660. Son placet à Louis XIV est d'un tour aussi original que spirituel; on ne sera pas fâché de le trouver ici.

SIRE,

Il ne m'appartient pas d'entrer dans vos affaires;
Ce serait un peu trop de curiosité.
Cependant l'autre jour, songeant à mes misères,
Je calculais le bien de votre majesté :
Tout bien compté, j'en ai la mémoire récente,
Il vous doit revenir cent millions de rente;
Ce qui fait à peu près cent mille écus par jour;
Cent mille écus par jour en font quatre par heure....
Pour réparer les maux pressans
Que le tonnerre a faits à ma maison des champs,
Ne pourrai-je obtenir, SIRE, avant que je meure
Un quart-d'heure de votre tems?

Le roi fit donner au poète les mille écus qu'il demandait d'une façon si ingénieuse.

SANLECQUE, (LOUIS DE) génovéfain, né à Paris en 1650, mort dans son prieuré de Garnai près de Dreux, 14 juillet 1714. Ses cinq satires et son poème *du Geste* ou *de l'Art de Prêcher* ont eu de la réputation dans le tems. On y trouve, ainsi que dans quelques-unes de ses pièces fugitives, peu d'imagination, beaucoup de faiblesse de style, et cependant des saillies et des vers heureux. Sa satire contre *les Directeurs* déplut aux dévots, et l'empêcha d'être évêque. Il termine ainsi une pièce de vers au roi, de qui il espérait des secours:

Grand roi, si ton bienfait n'est que digne de moi,
Ma pauvreté sera toujours extrême :
Il ne faut pas non plus qu'il soit digne de toi;
Tu deviendrais pauvre toi-même.

SANTE, (Gilles-Anne-Xavier de la) né près le Rhédon en Bretagne, 22 décembre 1684, mort à Paris, 1762. Jésuite. Digne collègue du père Porée, il a professé avec distinction la rhétorique au collège de Louis-le-Grand. La plupart de ses ouvrages sont en latin : il a pourtant fait en français quelques vaudevilles du meilleur goût, tels que celui du *Sauvage à la Foire*, celui du *Montreur de Lanterne magique*, etc.

Je fais voir un grand sans caprice.
La rareté !
Un courtisan sans artifice!
La curiosité !
Une cour où dame Fortune
Ne trouble point les plus beaux jours,
Et n'a pas, ainsi que la lune,
Et son croissant et son décours.
O la merveille
Sans pareille !

Mari d'accord avec sa femme.
La rareté !
Deux cœurs qui ne fassent qu'une ame.
La curiosité !
Paisible et vertueux ménage
Où sans cesse d'heureux enfans
Trouvent d'une conduite sage
Le modèle dans leurs parens.
O la merveille
Sans pareille ! etc.

SARRASIN, (Jean-Franç.) secrétaire des commandemens du prince de Conti, né à Hermanville près de Caen, 1603, mort à Pézénas, où il avait suivi le prince, 1654. On trouve dans ses vers plus d'esprit

que dans ceux de Voiture, et souvent autant de feu que dans ceux de Malherbe. Sa *Défaite des Bouts Rimés*, ou *Dulot vaincu*, est pleine de bonnes plaisanteries.

Cette strophe sur la rapidité du tems a de la noblesse:

> Comme avecque grand bruit le Rhône, plein de rage,
> Soulevé par les vents, ou grossi par l'orage,
> Vient et traîne avec lui mille flots courroucés,
> L'onde flotte après l'onde, et de l'onde est suivie,
> Ainsi passe la vie;
> Ainsi coulent nos ans l'un sur l'autre entassés.

SAURIN (Bernard-Joseph) naquit à Paris de Joseph Saurin, de l'académie des sciences, qui fut inculpé dans la malheurense affaire des couplets de Rousseau. Le fils, après s'être fait recevoir avocat au parlement de Paris, qui avait absous son père en 1712, se livra tout entier à la littérature, et principalement au théâtre. Il donna la tragédie de *Spartacus* en 1760; celle de *Blanche et Guiscard* en 1764; le drame de *Béverley* en 1768, etc. Il a fait aussi quelques comédies, des fugitives et des chansons : celle qui développe le systême d'Epicure est imprimée dans tous les recueils.

« Le style de Saurin est d'un homme qui a com-
« mencé tard à faire des vers, et qui n'était pas favo-
« rablement organisé pour la poésie : en général il
« pense juste; mais son expression est gênée dans le
« vers; il manque trop souvent de nombre et d'élé-
« gance : mais comme il a des traits de force dans
« *Spartacus*, il en a de sentiment dans *Blanche*.

> Qu'une nuit paraît longue à la douleur qui veille!
> Long-tems on aime encore en rougissant d'aimer.
> La loi permet souvent ce que défend l'honneur.

« On en pourrait citer d'autres qui, sans être aussi « remarquables, sont bien pensés et bien sentis; mais « il y a loin de quelques vers au talent d'écrire. »

LA HARPE.

Saurin, de qui M. de Nivernais disait : *Ses vers sont sans faste, et son commerce sans épines*, fut de l'Académie française, et mourut à Paris le 17 novembre 1781.

SCARRON, (PAUL) né à Paris à la fin de 1610, y mourut, 14 octobre 1660. Poète qui, accablé de mille maux, sut néanmoins porter le genre burlesque et gai aussi loin qu'il peut aller. On connaît son *Virgile travesti* : il est plein de cette grosse gaîté qui force le rire tout en affligeant le goût. Le sévère Boileau s'était déclaré l'ennemi de cet ouvrage. Racine s'en permettait quelquefois la lecture; mais *pour cela*, disait Boileau au fils de ce grand poète, *il se cachait de moi.*

J'ai inséré dans ce recueil quelques épitaphes faites par les auteurs eux-mêmes; Scarron se composa celle-ci :

Celui qui cy maintenant dort
Fit plus de pitié que d'envie,
Et souffrit mille fois la mort
Avant que de perdre la vie.
Passant, ne fais ici de bruit;
Garde que ta voix ne l'éveille;
Car voici la première nuit
Que le pauvre Scarron sommeille.

Scarron, d'abord abbé et chanoine du Mans, quitta ensuite le petit collet, et devint l'époux de mademoiselle d'Aubigné, qui fut depuis la célèbre madame de Maintenon.

SCÈVE, (MAURICE) avocat, puis échevin à Lyon,

mort vers 1564. Son *Microcosme*, ou *Petit Monde*, est écrit en vers alexandrins, et divisé en trois livres: il n'est pas sans mérite. On aimera cette chûte d'un de ses dixains; il s'adresse à l'Amour, qui a perdu ses traits:

> Et toi, enfant, cesse; va vers ma dame,
> Qui de ses yeux tes flèches refera.

SCUDÉRI, (GEORGES DE) né au Hâvre de Grâce, 1603, mort à Paris, 1667, de l'Académie française. Il était gouverneur du château de Notre-Dame de la Garde à Marseille; et c'est lui que plaisantent à ce sujet Chapelle et Bachaumont dans leur Voyage de Languedoc et de Provence.

C'est lui également que Boileau apostrophe dans ces vers:

> Bienheureux Scudéri, dont la fertile plume
> Peut tous les mois sans peine enfanter un volume, etc.

Il est l'auteur du poème d'*Alaric*, qui commence par ce vers ampoulé:

> Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.

On a de lui seize pièces de théâtre; et, soit dit à la honte des prétendus connaisseurs, « il balança quel-« que tems la réputation de Corneille. Son nom au-« jourd'hui est plus connu que ses ouvrages. »

VOLTAIRE.

SCUDÉRI, (MADELEINE DE) sœur du précédent, née au Hâvre, 1607, morte à Paris, 1701. « Plus connue « aujourd'hui par quelques vers agréables qui restent « d'elle que par les énormes romans de *la Clélie* et

« de *Cyrus*. Ce fut elle qui remporta le premier prix « d'éloquence fondé par l'Académie. » VOLTAIRE.

Rien de plus joli que cet impromptu à un courtisan qui s'étonnait de voir le grand Condé arroser des fleurs :

En voyant ces œillets qu'un illustre guerrier
Cultive d'une main qui gagna des batailles,
Souviens-toi qu'Apollon a bâti des murailles,
Et ne t'étonne pas que Mars soit jardinier.

Ce remercîment à M. Courart, qui lui avait fait présent d'un cachet, a de la facilité et de la grâce :

Pour mériter un cachet si joli,
Si bien gravé, si brillant, si poli,
Il faudrait avoir, ce me semble,
Quelque joli secret ensemble ;
Car enfin les jolis cachets
Demandent de jolis secrets,
Ou du moins de jolis billets :
Mais comme je n'en sais point faire,
Que je n'ai rien qu'il faille taire,
Ni qui mérite aucun mystère,
Il faut vous dire seulement
Que vous donnez si galamment,
Qu'on ne peut se défendre
De vous donner son cœur ou de le laisser prendre.

SÉDAINE, (MICHEL-JEAN) né à Paris, 14 juin 1719, y mourut, 17 mai 1697. Ses pièces sont bonnes à voir jouer, pénibles à lire. « Sédaine n'avait fait « aucune espèce d'études, et ce n'était pas sa faute. « Ce fut au contraire un mérite à lui d'avoir com- « mencé par être tailleur de pierres, ensuite maçon, « et de s'être élevé de là jusqu'à la place de secrétaire

« de l'académie d'architecture, et même à celle « d'académicien français, quoiqu'il eût à peine quel- « que théorie de l'architecture, et qu'il n'en eût au- « cune de la grammaire. » LA HARPE.

Il eut du moins l'instinct de la scène ; sa *Gageure imprévue* et son *Philosophe sans le savoir*, que l'on joue encore avec succès, en offrent la preuve. Il a donné *Aline* à l'Opéra; aux Italiens *Rose et Colas*, *On ne s'Avise jamais de Tout*, *le Déserteur*, *le Roi et le Fermier*, *Richard Cœur de Lion*, *le Comte d'Albert*, *Raoul Barbe Bleue*, etc.

Il ne songeait en travaillant qu'à l'effet théâtral, et à soutenir le rôle et le caractère de ses personnages, s'occupant ensuite fort peu de la correction du style. Sa charmante *Epître à mon Habit* est peut-être le seul de ses ouvrages en vers où il n'y ait ni embarras ni faute de langue. Il y en a dans ses *Tentations de Saint-Antoine*, et pourtant on les chante encore: c'est qu'il a mis en couplets les folies de Callot, et qu'elles ont le grand mérite de la chanson; la gaîté.

SEGRAIS, (JEAN RÉGNAULD DE) né à Caen, 1624, y mourut, 1701, de l'Académie française. Sa traduction en vers de l'Enéide et des Géorgiques ne se lit plus; mais ses poésies pastorales ont conservé leur fraîcheur. Il y en a dans le poème pastoral d'*Atys*, et Boileau a eu raison de dire :

Que *Segrais* dans l'églogue enchante les forêts.

Segrais fut lié avec madame de la Fayette, qui laissa paraître sous le nom de ce poète *la Princesse de Clèves*.

Madame de Sévigné rapporte que « *la Gouville* « discourait et parlait de son étoile; enfin que c'était

« son étoile qui avait fait ceci, qui avait fait cela. « Segrais se réveilla comme d'un sommeil, et lui « dit : *Mais, madame, pensez-vous avoir une « étoile à vous toute seule? Je n'entends que des « gens qui parlent de leur étoile; il semble qu'ils « ne disent rien: savez-vous bien qu'il n'y en a que « mille vingt-deux? Voyez s'il peut y en avoir « pour tout le monde.* Il dit cela si plaisamment et « si sérieusement, que l'affliction en fut déconcer- « tée. » *Lettre* 137.

SÉGUIER, (ANT.-LOUIS) arrière-petit-neveu de l'illustre chancelier de ce nom, naquit à Paris le 1er décembre 1726, et mourut subitement à Tournai le 25 janvier 1792. Il fut avocat général au parlement de Paris; et malgré les cris des philosophes, contre lesquels il fit divers réquisitoires, il fut compté parmi les bons orateurs de son tems. Il aurait pu être compté aussi parmi nos aimables poètes; mais il n'a fait imprimer aucun des vers qui lui échappaient, et qui ne servaient qu'à le distraire quelquefois des pénibles fonctions de la magistrature. On sait sa chanson de *l'Amour Quêteur.* Parmi les pièces manuscrites qu'il a laissées on peut citer avec avantage le conte suivant:

Un jour pour l'habit de Bérullé
Laissant là le plumet, j'improvisai des vœux.
J'avais un directeur; j'étais jeune et crédule:
Nous nous trompâmes tous les deux.

Introduit dans le saint asile,
Je crus ne plus toucher au terrestre séjour:
Ah! disais-je souvent, le ciel et l'évangile
Auront à jamais mon amour.

Dans cette illusion pieuse
Je traversai l'hiver, mort au monde, à mes sens;
Mais bientôt de regrets une troupe honteuse
Accourut avec le printems.

Un matin j'aperçus Yseule,
Jeune, belle et dévote : aussitôt un soupir
Remplaça les regrets. Le soir je la vis seule;
Le soupir fit place au desir.

Le desir abrégea l'histoire :
Printems, desir, tendresse, y peut-on résister!
Un dévot m'avait fait prendre la robe noire;
La dévote la fit quitter.

En vain la sagesse est rebelle;
On choisit sans raisons, on change sans profits.
Voilà bien l'homme! un jour aux pieds du crucifix,
Et demain aux pieds d'une belle.

M. Séguier fut élu par l'Académie française à la place de M. de Fontenelle. Duclos, qui était secrétaire, dit en le présentant à la compagnie : « Messieurs, voici un de ces noms qui n'ont pas besoin « de mérite, et un de ces mérites qui n'ont pas besoin de nom. »

SEGUINEAU, (N.) né à Paris, 1677, y est mort en 1722. Auteur d'une tragédie d'*Egiste*, et d'un opéra de *Pirithoüs*, publié mal à propos sous le nom de la Serre.

SÉGUR, (JOSEPH-ALEXANDRE DE) second fils du maréchal de France de ce nom, naquit à Paris, 1752. La carrière des armes était naturellement celle qu'il devait suivre : il s'y distingua, s'y fit estimer et chérir; et lorsque la révolution vint tout désorga-

niser il était colonel du régiment de son nom, dragons, et maréchal de camp.

Rendu alors à lui-même, il se livra entièrement à son goût pour les lettres, dont il n'avait fait jusque là qu'un délassement subordonné à ses devoirs: outre quelques ouvrages en prose, il donna successivement, dans la langue des Muses, deux comédies-proverbes; *le Parti le plus Gai* et *le Parti le plus Sage;* à l'Odéon *Verseuil;* aux Français *le Retour du Mari;* à Feydeau *Roméo et Juliette;* aux Italiens *le Cabriolet jaune, la Dame invisible*, et avec M. Dupati *l'Opéra Comique;* à Louvois *l'Amant Arbitre;* au Vaudeville *les Deux Veuves*, et plusieurs pièces en société avec MM. Després et Deschamps; avec moi *Chaulieu* et *le Caveau*, etc., etc.

Il est mort le 27 juillet 1805 à Bagnères, où il était allé chercher des secours contre un crachement de sang qui a beaucoup tourmenté la fin de sa vie, sans altérer cette amabilité qui le caractérisa dans le monde comme parmi les littérateurs ses confrères. Ils eurent souvent à se louer de son caractère, jamais à se plaindre de son esprit qui, bien qu'un peu caustique, était plus fin que méchant. Un bon cœur et le sentiment des convenances lui faisaient trouver le secret de plaire à tous et partout.

Ce Dictionnaire n'allant que jusqu'à 1804, M. de Ségur ne devrait pas y trouver place; mais mes liaisons avec lui me serviront d'excuse. Il fut l'un des plus charmans convives de nos *Dîners du Vaudeville;* et le recueil de couplets publiés sous ce titre est embelli d'un assez grand nombre de ses chansons.

Je citerai l'une des meilleures; quoiqu'elle soit bien connue, on aime à la retrouver et à la redire.

A voyager passant sa vie,
Certain vieillard, nommé le Tems,
Près d'un fleuve arrive et s'écrie :
« Ayez pitié de mes vieux ans.
« Hé quoi! sur ces bords on m'oublie!
« Moi qui compte tous les instans!
« Mes bons amis, je vous supplie,
« Venez, venez *passer le Tems.* »

De l'autre côté, sur la plage,
Plus d'une fille regardait,
Et voulait aider son passage
Sur un bateau qu'Amour guidait;
Mais une d'elles, bien plus sage,
Leur répétait ces mots prudens :
« Ah! souvent on a fait naufrage
« En cherchant à *passer le Tems.* »

L'Amour gaîment pousse au rivage :
Il aborde tout près du Tems;
Il lui propose le voyage,
L'embarque et s'abandonne aux vents.
Agitant ses rames légères,
Il dit et redit dans ses chants :
« Vous voyez bien, jeunes bergères,
« Que l'Amour fait *passer le Tems.* »

Mais tout à coup l'Amour se lasse;
Ce fut toujours là son défaut.
Le Tems prend la rame à sa place,
Et lui dit : « Quoi! céder sitôt!
« Pauvre enfant! quelle est ta faiblesse!
« Tu dors et je chante à mon tour
« Ce vieux refrain de la Sagesse:
« Ah! le Tems fait *passer l'Amour.* »

SEILLANS, (N. DE) né en Provence, mort en novembre 1758. Des odes imitées d'Anacréon; *la Gageure de Village*, comédie; deux poèmes; *l'Esculapédie* et *le Triomphe de la Foi sur la Raison.*

SÉLIS, (NICOL.-JOSEPH) professeur d'éloquence en l'Université de Paris, naquit dans cette ville le 27 avril 1737, et y mourut, 19 février 1802. Des épîtres, où il a su assez bien saisir la manière de Gresset. Sa traduction en prose des satires de Perse prouve encore mieux son mérite littéraire. Vingt ans avant la mort de Voltaire il publia une plaisanterie qu'il intitula : *Relation de la Mort et de la Confession de Voltaire.* Il y peint l'ombre de ce poète courant la nuit chez ses confrères les auteurs : elle trouve Piron plongé dans le sommeil, et Pompignan criant à pleine tête : *Où est mon Richelet?* mot heureux et caractéristique.

SENEÇAI, ou SÉNECÉ, (ANT. BAUDERON DE) né à Mâcon, 13 octobre 1643, premier valet-de-chambre de Marie-Thérèse, femme de Louis XIV, mort dans sa patrie le 1er janvier 1737. Sa versification a des grâces piquantes malgré ses negligences. Ses épigrammes sont faibles; ses contes du *Kaïmack* et de *la Manière de filer le Parfait Amour,* prouvent, dit Voltaire, *qu'on peut très-bien conter d'une autre manière que La Fontaine.* Son poème des *Travaux d'Apollon* a été loué par le poète Rousseau La Harpe dit que *Sénecé écrit avec beaucoup d'esprit et d'élégance malgré quelques inégalités; qu'il connaît les convenances du style, et sait adapter son ton au sujet.*

Voici deux de ses épigrammes :

Lise au pouvoir de ses charmes
Joint les sermens et les larmes,
Dont un cœur tendre s'émeut.
Si je m'y rends que je meure :

Elle ment quand elle pleure,
Et pleure quand elle veut.

Quand un ami tendre et sincère
Prévient et comble nos souhaits
Il faut divulguer ses bienfaits;
C'est être ingrat que de se taire.
En amour c'est une autre affaire;
Il faut savoir dissimuler;
Les faveurs veulent du mystère;
C'est être ingrat que de parler.

SERELIER, (JUDE) chanoine régulier, publia en 1606 un *recueil de Vers sur les Vérités de la Religion*. Par malheur sa poésie est infiniment au-dessous du sujet.

SEREY (N. DE) « est auteur d'un poème sur *la Musique et la Chasse*. L'ouvrage est rempli de figures « et de gravures, de tons et fanfares propres aux « chasseurs; il est intitulé *les Dons de Latone*, « et fut imprimé à Paris, 1734. » LANDINE.

SERMENT, (LOUISE-ANASTASIE) née à Grenoble, morte à Paris, 1692, âgée de 50 ans. Elle était liée avec les plus célèbres auteurs de son tems, Corneille, Quinault, Pavillon et autres, qui la consultaient, dit-on, sur leurs ouvrages. Dans ses poésies on trouve moins d'énergie que de sentiment, et plus de philosophie que d'imagination. Elle termine ainsi une pièce de vers faite sur son lit de mort:

Dans ce long avenir j'entre l'esprit tranquille:
Pourquoi ce dernier pas est-il tant redouté?
Du maître des humains l'éternelle bonté
Des malheureux mortels est le plus sûr asile.

SERRE, (JEAN-ANT. DE LA) oratorien, puis cha-

noine de Nuits, né à Paris, 1731, mort le 2 mars 1781 à Lyon, où il était professeur de belles-lettres. Des odes couronnées en diverses académies, quelques fugitives, et principalement un poème sur *l'Eloquence*, où l'on trouve des portraits bien dessinés, des tirades bien versifiées et des préceptes agréablement rendus.

SERRE, (Jean-Louis-Ignace de la) né en Querci, mort censeur royal à Paris, 30 septembre 1756, à 94 ans. A l'Opéra *Pyrame et Thisbé, Polixène et Pyrrhus, Diomède, Polydore*, etc.; aux Français la tragédie d'*Artaxare*: Il fut l'ami de mademoiselle de Lussan : on crut même qu'il avait part aux ouvrages de cette demoiselle célèbre.

SERRE, (Jean Puget de la) né à Toulouse vers l'année 1600, mort en 1666. C'est à lui que s'applique ce vers de Despréaux :

Morbleu, la *Serre* est un charmant auteur!

Il a fait beaucoup de tragédies en prose, avec lesquelles il se flattait de balancer la réputation du grand Corneille.

SIBILET, (Thomas) mort à Paris, sa patrie, 1589, à 77 ans, avocat et rimeur, a fait un *Art Poétique*, une traduction en vers inégaux de l'*Iphigénie* d'Euripide, et quelques autres ouvrages. Il avait été emprisonné avec l'Estoile pendant les troubles de la Ligue.

SILLERI, (Fabio Brulart de) né en Touraine, 1655, évêque de Soissons, de l'Académie française, mort en 1714, a laissé une ode sur *l'Amitié*, et quelques poésies légères, dont la plupart sont insérées soit dans le Recueil du P. Bouhours, soit dans les autres *choix de vers*. Elles n'ont que de la facilité, et souvent ces négligences que les gens du monde se permet-

tent trop aisément, et qu'ils appellent de l'abandon. C'est ainsi que le poète ici fait *alcove* du masculin :

Nos cabanes, Segrais, ne sont point magnifiques ;
Nous dédaignons l'orgueil des *alcoves dorés* :
Nous possédons des bois, des musettes rustiques,
Des moutons et des prés.

SIREULDE, (JACQUES) huissier au parlement de Rouen en 1556. *Exhortation à l'Aumône*, en vers de dix syllabes, sous le titre de *Thrésor immortel*.

SOISSONS, (THIERRY, comte DE) accompagna Saint-Louis dans son expédition de la Terre-Sainte, et fut fait prisonnier avec son roi à la bataille de la Massouve, 1250. Il a partagé avec Thibault, comte de Champagne, l'honneur d'être un de nos premiers poètes et de nos meilleurs chansonniers. J'ai cité un de ses couplets dans l'*Histoire abrégée de la Poésie*.

SOLIGNAC, (PIER.-JOS. DE LA PIMPIE, chevalier DE) né à Montpellier, 1687, mort à Nancy, 1773, fut un des fondateurs de l'Académie de Lorraine, et un des ornemens de la cour de Stanislas. Ses ouvrages en prose montrent un excellent littérateur : on ne connaît guère de lui en vers que quelques fugitives, et des quatrains sur l'éducation.

SOUHAIT, (DU) mauvais poète du tems de Louis XIII, qui doit à Boileau l'avantage ou le désagrément de n'être pas tout à fait inconnu. Des vers qui ne sont que pointes et mauvais jeux de mots.

SPONDE, (JEAN DE) né dans le pays de Soule, entre la Navarre et le Béarn, mort en 1595, âgé de 38 ans. *L'Académie des modernes Poètes français*, imprimée en 1599, offre plusieurs pièces de Sponde.

SURVILLE, (MARG.-ÉLÉON. CLOTILDE DE VALLON-CHALYS DE) née dans le Vivarais en 1405. Ses poésies viennent d'être imprimées. Elles offrent tant de grâces et tant de fraîcheur, que, malgré leur vieux langage, qui ne se montre pourtant pas assez souvent, bien des personnes ont cru qu'elles étaient supposées. Je les crois simplement retouchées; et je crois aussi que l'éditeur eût mieux fait de leur laisser ce vernis antique, cette naïveté, cette simplicité, ces négligences même qu'un style plus moderne efface, mais ne remplace pas. Néanmoins, sans juger Clotilde d'après ses poésies réimprimées, son talent doit être apprécié sur le témoignage de ses contemporains. Elle traduisit en vers, à l'âge de onze ans, une ode de Pétrarque. Christine de Pisan, l'ayant lue, s'écria : *Il me faut céder à cette enfant tous mes droits au sceptre du Parnasse.* Marguerite d'Ecosse lui envoya une couronne de lauriers artificiels, à boutons d'or et à feuilles d'argent, avec ces mots : *Marguerite d'Ecosse à Marguerite d'Hélicon.*

Pour faire connaître la manière de versifier de cette *Marguerite* du Pinde je transcrirai celle de ses chansons à qui Berquin doit la meilleure de ses romances. On comparera l'une et l'autre pièces ; peut-être trouvera-t-on celle de *l'Ami des Enfans* plus ingénieuse; mais quel doux épanchement dans les couplets de Clotilde! quel naturel dans les idées! quelle naïveté dans la diction! Si le premier a pour lui quelques beaux esprits, la seconde aura pour elle toutes les mères... et même tous les cœurs.

O cher enfantelet, vray pourtraict de ton pere,
Dors sur le seyn que ta bousche a pressé !
Dors, petiot; cloz, amy, sur le seyn de ta mere,
Tien doulx œillet par le sommo oppressé !

Bel amy, cher petiot, que ta pupille tendre
  Gouste ung sommeil qui plus n'est faict pour moy!
Je veille pour te veoir, te nourrir, te défendre....
  Ains qu'il m'est doulx ne veiller que pour toy!

Dors, mien enfantelet, mon soulcy, mon idole!
  Dors sur mon seyn, le seyn qui t'a porté!
Ne m'esjouit encor le son de ta parole,
  Bien ton soubriz cent fois m'aye enchanté.

O cher enfantelet, etc.

Me soubriras, amy, dez ton réveil peut-estre;
  Tu soubriras à mes regards joyeulx....
Jà prou m'a dict le tien que me savoit cognestre,
  Jà bien appriz te myrer dans mes yeulx.

Quoy! tes blancs doigteletz abandonnent la mamme,
  Où vingt puyser ta bouschette à playzir!....
Ah! dusses la seschier, cher gage de ma flamme,
  N'y puyzerois au gré de mon dezir!

Cher petiot, bel amy, tendre fils que j'adore!
  Cher enfançon, mon soulcy, mon amour!
Te voy tousjours; te voy et veulx te veoir encore:
  Pour ce trop brief me semble nuict et jour.

O cher enfantelet, etc.

Estend ses brasselets; s'espand sur lui le somme:
  Se clost son œil; plus ne bouge.... il s'endort...
N'estoit ce tayn floury des couleurs de la pomme,
  Ne le diriez dans les bras de la mort?....

Arreste, cher enfant!.... j'en frémy toute engtiere!....
  Réveille-toy! chasse ung fatal propoz!....
Mon fils!.... pour ung moment....ah! revoy la lumiere!
  Au prilx du tien rends-moy tout mon repoz!....

Doulce erreur! il dormoit.... c'est assez, je respire;
  Songes légiers, flattés son doulx sommeil!
Ah! quand voyray cestuy pour qui mon cueur souspire,
  Aux miens costez jouir de son réveil!

O cher enfantelet, etc.

Quand te voyra cestuy dont as receu la vie,
Mon jeune espoulx, le plus beau des humains ?
Oui, déjà cuyde veoir ta mere aux cieulx ravie
Que tends vers luy tes innocentes mains !

Comme ira se duyzant à ta prime caresse !
Aux miens bayzers com' t'ira disputant !
Ainz ne compte, à toy seul, d'espuyzer sa tendresse,
A sa Clotilde en garde bien autant....

Qu'aura playzir en toy de cerner son ymaige,
Ses grands yeulx vairs, vifs, et pourtant si doulx !
Ce front noble, et ce tour gracieulx d'ung visaige
Dont l'Amour mesme eust fort esté jaloux !

Voylà ses traictz.... son ayr ! voylà tout ce que j'ayme !
Feu de son œil, et rozes de son teyn....
D'où vient m'en esbahyr ? aultre qu'en tout luy-mesme
Pust-il jamais esclore de mon seyn ?

O cher enfantelet, etc.

Pour moy des siens transportz onc ne seray jalouse
Quand feroy moinz qu'avec toy les partir :
Faiz amy comme luy l'heur d'ugne tendre espouse,
Ainz tant quel uy ne la fasses languir !....

Te parle, et ne m'entends.... Eh ! que dis-je ? insensée !
Plus n'oyroit-il quand fust moult esveillé.....
Povre chier enfançon ! des filz de ta pensée
L'eschevelet n'est encor débroillé....

Tretouz avons esté, comme ez toy, dans ceste heure,
Triste rayzon que trop tost t'adviendra !
En la paix dont jouys, s'est possible, ah ! demeure !
A tes beaux jours mesme il n'en souviendra.

O cher enfantelet, vray pourtraict de ton pere,
Dors sur le seyn que ta bousche a pressé !
Dors, petiot ; cloz, amy, sur le seyn de ta mere,
Tien doulx œillet par le somme oppressé !

Madame de Surville mourut à 90 ou 92 ans, après avoir célébré encore la victoire de Charles VIII à Fornoüe.

SURIE, (Ant. de) natif de Rouen, vivait vers la fin du seizième siècle. « Ses vers français sont imprimés avec *les Ruisseaux de Charles Fontaine.* » Baillet.

SUZE, (Henriette de Coligny, comtesse de la) née à Paris, 1618, y mourut le 10 mars 1673. Ses élégies, ses chansons, ses madrigaux ont de la facilité, de l'élégance, de l'intérêt. Elle a surtout réussi dans l'élégie. M. de la Place a mis au bas de son portrait ces vers qui peignent tout à la fois sa beauté et son talent:

Nul d'entre les mortels ne la peut égaler:
Le maître des neuf Sœurs n'eût point été son maître.
Pour faire des captifs elle n'eut qu'à paraître,
Et pour faire des vers elle n'eut qu'à parler.

SYLVAIN, (Alexandre) flamand, vécut sous Charles IX et Henri III. Dans une de ses pièces il dit aux Muses:

J'ai tout le meilleur de mes ans
Perdu à vos jeux trop plaisans.

Et il disait vrai, à en juger par ses vers.

T.

TABOUROT, (Etienne) né à Dijon, 1547. Il est plus connu sous le nom de *des Accords.* Ses *Bigarrures et Touches,* pleines de quolibets et de mauvais bons mots, sont recherchées par les curieux. Mort en

1590 dans sa patrie, où il était procureur du roi au bailliage.

TACONNET, (Toussaint-Gaspard) né à Paris, 1730, auteur et acteur de la Foire. Des parodies, des parades, des farces. Le cabaret était son Parnasse, et ses héros étaient des ivrognes, des savetiers, des commères. Il jouait lui-même dans ses pièces : on le nommait *le Molière des boulevards*. Les suites de ses débauches le conduisirent à l'hopital de la Charité, où il mourut le 29 décembre 1774. Telle était sa passion pour le vin que, lorsqu'il voulait marquer le peu de cas qu'il faisait de quelqu'un, il disait : *Je le méprise comme un verre d'eau.*

TAHUREAU, (Jacques) né au Mans, 1525, mort dans la même ville, 1555. Odes, sonnets, *mignardises amoureuses, dialogues facétieux*, où il y a plus de gaîté que de poésie.

TAISSONNIÈRE, (Guil. de Channein de la) né en Dombes, fut militaire et versificateur; faisait en 1554 retentir les bords de la Saône de ses *chants amoureux* et de ses *strambotz*, sorte de huitains, dont les six premiers vers sont sur deux rimes croisées, et les deux derniers à rimes plattes, et différentes des premières. L'Arioste et le Tasse ont fait leurs poèmes en stances de cette mesure.

La Taissonnière vint à Paris, et il y fit imprimer en 1569 une pièce de vers sous ce titre, aussi long que bizare : *Idyllie de la modeste et vertueuse Amitié d'un Gentilhomme non courtisan, envers sa Maîtresse.* « Cette lecture, dit Colletet, est une des plus en- « nuyeuses choses que j'aie vues. ».

TALBERT, (Franç.-Xavier) fils d'un conseiller au parlement de Besançon, y naquit en 1725, s'engagea dans l'état ecclésiastique, et fut chanoine de la

métropole. Prédicateur du roi, orateur disert, poète aussi ingénieux que facile, et surtout homme très-aimable, il faisait les délices des sociétés. Ses discours sur divers sujets furent couronnés huit ou dix fois par plusieurs académies, même par l'Académie française, devant laquelle il prêcha deux fois le panégyrique de Saint-Louis. Ses vers lui valurent aussi des lauriers: à Pau ce fut une ode sur *l'Industrie;* à Amiens ce fut un poème sur *les Avantages de l'Adversité.* Ces succès pourtant faillirent à devenir nuisibles à son avancement ecclésiastique. L'évêque d'Autun, dispensateur des bénéfices, lui reprocha ce travail trop profane. « Monseigneur, lui répondit l'abbé Talbert, quand j'ai « eu besoin de vingt-cinq louis je n'ai pas voulu faire « comme plusieurs de mes confrères, les emprunter « d'un banquier au risque de ne pas les rendre; j'ai « mieux aimé tirer une lettre-de-change sur une aca- « démie. M. l'abbé, lui dit aussitôt l'évêque, il n'est « pas donné à tout le monde de se procurer de l'ar- « gent sur de pareils effets. »

Peu de jours après l'abbé Talbert obtint le prieuré de Mont-aux-Malades.

Au lieu des vers héroïques de l'abbé Talbert qui sont imprimés, je citerai quelques couplets qui ne le sont pas, et qui donneront une idée de sa poésie légère et badine. M. de Lacoré, intendant de Franche-Comté, revenait dans sa campagne, où il avait donné ordre de lui former une basse-cour. L'abbé Talbert imagina de lui faire adresser un couplet au nom de chacun des animaux de cette ménagerie domestique. Celui du dindon finissait ainsi:

Pardonne mon audace;
Ton cœur est indulgent:
Plus d'un dindon en face
T'a fait son compliment.

LA POULE.

Sur un peuple qui t'aime
Tu répands tes faveurs.
Ma conduite est l'emblême
De tes soins protecteurs :
Je couvre de mes ailes
Mes timides enfans ;
Et les Comtois fidèles
C'est toi qui les défends.

L'OIE.

Mes cris au Capitole
Chassaient les ennemis :
Je renonce à ce rôle ;
Tu n'as que des amis ;
Et s'il vient quelque belle
Egayer ton réduit,
J'applaudirai de l'aile,
Mais sans faire de bruit.

La révolution et le desir de suivre deux personnes de distinction qu'il aimait, et dont il était chéri, décidèrent l'abbé Talbert à s'expatrier. Il est mort à Lemberg en Gallicie le 4 juin 1803.

Multis ille bonis flebilis occidit,
Nulli flebilior quàm mihi.

TAMISIER, (PIERRE) président en l'élection de Mâcon, vivait, jugeait et rimait dans les tems les plus orageux de la Ligue. Voici un de ses sonnets sur un chef de bandes de ces tems désastreux. Tamisier y paraît aussi matamore que son héros:

De fer, de feu, de sang Mars, Vulcain, Tisiphone
Bastit, forgea, remplit l'ame, le cœur, la main
Du meurtrier, du tyran, du cruel inhumain
Qui meurtrit, brûle et perd la française couronne.

D'un Scythe, d'un Cyclope et d'un fier Lestrigone
La cruauté, l'ardeur et la sanglante faim
Qui l'ameine, l'échauffe et conduit son dessein,
Rien que fer, rien que feu, rien que sang ne résonne.

Qu'il puisse par le fer cruellement mourir,
Ou par le feu du ciel horriblement périr,
Et voir du sang des siens la terre être arrosée!

Soit rouillé, soit éteint, soit séché par la paix,
Le fer, le feu, le sang, cruel, ardent, épais
Qui meurtrit, brûle et perd la France divisée!

Guillaume Colletet dit que *ce sonnet n'est pas du tout si méchant que son sujet* : mais n'oubliez pas que c'est Colletet qui loue cette pièce. Elle ne se trouve ici que pour faire connaître le goût de ce tems-là, et la manière boursoufflée du rimeur.

TANEVOT, (Alexandre) ancien premier commis des finances, né à Versailles, 1691, mort à Paris, 1773. Deux tragédies; *Adam et Eve* et *Sethos*; des fables, des contes, des épîtres, des chansons. Son style est correct et pur, mais trop souvent faible.

TELIN, (Guillaume) né à Cusset, en Bourbonnais vers 1500, fit des vers dans le goût du tems. «Tout est « stérile sous la plume de Télin.» L'abbé Goujet.

TESTU, (Jacques) aumônier et prédicateur du roi, de l'Académie française, mort à Paris en juin 1706, dans un âge très-avancé. Il a mis en vers les plus beaux endroits de l'Ecriture et des Pères; il a fait aussi diverses autres poésies chrétiennes; en particulier des Noëls, dont voici un petit échantillon, qui montre que l'auteur aimait les antithèses:

L'Eternel a pris naissance:
L'impassible est tourmenté;
Le verbe est dans le silence,
Et le soleil sans clarté.

Pour briser toutes nos chaînes
Il s'est mis dans les liens,
Et s'est chargé de nos peines
Pour nous combler de ses biens, etc.

L'abbé Testu, qui parlait bien, aimait aussi à parler beaucoup. On finit par l'appeler : TESTU, TAIS-TOI.

THIARD DE BISSY, (PONTHUS DE) naquit à Bissy au diocèse de Mâcon, 1521, et fut dans la suite évêque de Châlons. Un recueil de *poésies françaises* qui ne peuvent plus se lire : elles consistent en un livre de *vers lyriques*, et trois des *erreurs amoureuses*. Il y nomme sa dame *l'ombre de sa vie;* mais l'exactitude veut qu'on ajoute qu'une fois devenu évêque il oublia tout à fait *sa dame*, et presque entièrement la poésie. Ronsard lui attribue mal à propos l'invention du sonnet; ce genre de poème existait avant Thiard de Bissy, qui vécut sous six rois, et mourut à 84 ans, le 23 septembre 1605.

En bon Bourguignon il aimait le vin, qu'il regardait, avec les poètes du tems d'Horace, comme le meilleur stimulant poétique. « Outre les prises ordinaires de « la journée, où il ne souffrait point d'eau, il avait « coutume de boire encore un pot de vin pur avant que « de s'endormir. » BAILLET.

THIBAULT, comte de Champagne et roi de Navarre, né en 1205, mort à Pampelune en 1253, fut le plus aimable chansonnier de son tems. La reine Blanche, mère de Saint-Louis, fut la Muse qui l'inspira le plus souvent. Il dit en parlant de l'Amour:

Moult me sçut bien éprendre et allumer
Par biau parler et accointement rire;
Nul ne l'oyoit si doncement parler,
Qui ne cuidast de l'Amour être sire.

Parbleu, Amour, ce vous ose bien dire :
On vous doit bien servir et honorer ;
Mais on s'y peut bien d'un peu trop fier.

Chacun pleure sa terre et son pays
Quand il se part de ses joyeux amis ;
Mais il n'est nul congé, quoi que l'on die,
Si douloureux que d'ami et d'amie.

Thibault, comme je l'ai dit ailleurs, est le premier de nos poètes qui ait senti le prix du mélange des rimes masculines et féminines.

THIBOUVILLE, (N. BARON DE) né à Rouen, 1655. mort dans sa terre en 1730, fut très-lié avec Fontenelle, fit des épigrammes, des madrigaux qui ont le mérite de l'à-propos, et qui ne sont pas sans agrément ; mais en général il est monotone et faible coloriste : on le voit surtout par son poème sur *l'Art d'Aimer,* imprimé dans les *OEuvres de Grécourt,* dont il n'eut pourtant jamais ni la chaleur ni la licence.

THIBOUVILLE, (HENRI DE LAMBERT D'AUBIGNY, marquis DE) mort à Paris le 16 juin 1784, a travaillé pour le théâtre. *Ramir,* tragédie, 1759 ; *Thélamire,* autre tragédie de la même année ; *Qui ne Risque Rien n'a Rien,* comédie-proverbe en trois actes et en vers ; *Plus Heureux que Sage,* autre comédie-proverbe en trois actes, et aussi en vers ; *Réponse d'Abailard à Héloïse,* etc. L'obscurité où sont tombés ces ouvrages si peu anciens annoncent leur médiocrité.

THIER, (JEAN DU) secrétaire d'état sous Henri II, fit des vers, et fut le Mécène des rimeurs de son tems. C'est ce que nous apprend Ronsard quand il lui dit :

Tu n'es pas seulement poëte très-parfait ;
Mais si en nostre langue un gentil esprit fait
Epigramme ou sonnet, épistre ou élégie,
Tu lui as tout soudain ta faveur eslargie, etc.

THOMAS, (Ant.) né au diocèse de Clermont, de l'Académie française, mort à Oullins, chez l'archevêque de Lyon, le 17 septembre 1785. Une ode fort belle sur *le Tems*, une *Epître au Peuple*, remplie de beaux vers, un poème assez faible sur la mort de M. de Jumonville, massacré dans le Canada par les Anglais, un poème non achevé, *la Pétréide*, ou *le Czar Pierre*, etc. Les défauts de la versification de Thomas sont ceux de sa prose; un style trop à prétention, des mots trop pompeux, des idées souvent exagérées à force de vouloir être grandes. Ceux qui ont vécu avec lui ont fait le plus grand éloge de son caractère et de son cœur. On dit que ces vers mis au bas de son portrait le peignent parfaitement:

On ne sut en l'aimant ce qu'on chérit le plus
De son ame ou de son génie:
Par ses nobles talens il irrita l'envie,
Et la soumit par ses vertus.

THUILLERIE, (J. Juvenon de la) comédien comme son père, mort à Paris, 1688, à 35 ans. Deux tragédies, *Soliman* et *Hercule*, et deux comédies en vers; *Crispin Précepteur* et *Crispin Bel-Esprit*. On prétend qu'il y fut aidé par l'abbé Abeille : est-ce en faire l'éloge ou la censure?

THYBERGEAU, (Madame) morte à Paris, 1735 dans un âge avancé, a fait quelques jolis vers insérés dans différens recueils. Les œuvres d'Hamilton renferment une épître de cette dame; la pièce commence ainsi:

Les Muses et l'Amour veulent de la jeunesse;
Je rimais autrefois et rimais assez bien:
Aujourd'hui le Parnasse et la douce tendresse
Sont étrangers pour moi; je n'y connais plus rien.

TISSARD, (PIERRE) oratorien, mort en 1740 à Paris, où il était né en 1666. Des vers latins et français : vers de collège.

TORT, (Madame DU) morte vers 1720. On a inséré dans les Mercures et autres recueils plusieurs de ses vers qui n'ont que de la facilité.

M. de Fontenelle dont elle fut l'amie lui a consacré ce sixain:

C'est ici madame *du Tort* :
Qui la voit et ne l'aime *a tort* ;
Mais qui l'entend et ne l'adore
A mille fois plus *tort* encore.
Pour celui qui fit ces vers-ci
Il n'eut aucun *tort*, dieu merci!

TOUCHE, (CL. GUYMOND DE LA) né à Châteauroux en Berri, 1719, fut quelque tems jésuite; après en avoir quitté l'habit il donna la tragédie d'*Iphigénie en Tauride*, qui eut le plus grand succès, quoique durement écrite. Ses *Soupirs du Cloître* ne valent rien; mais son *Epître à l'Amitié* réunit la noblesse au sentiment : rien de plus brillant que son début:

Noble compagne des disgraces,
Sœur et rivale de l'Amour,
Sans ses défauts ayant ses graces,
Et ses plaisirs sans leur retour;
Qui t'enrichis, qui nous consoles
Des pertes chères et frivoles
Qu'il fait dans nos cœurs chaque jour,
O toi dont les douceurs chéries
Font l'objet de mes rêveries,
Entre ces fleurs, sous ce berceau,
Amitié, doux nom qui m'enflamme,
Besoin délicieux de l'ame,
Je reprends pour toi le pinceau. (*)

(*) Voyez la *Petite Encyclopédie Poëtique*, tome IV.

Guymond de la Touche mourut jeune encore à Paris le 14 février 1760.

TOUR, (BÉRENGER DE LA) né à Aubénas. Sa devise était : *Soupir d'espoir.* Epigrammes, élégies, vers à sa *Toute.* Ses chansons charmaient la cour de Henri II, sous lequel ce poète vivait.

TOURNIOL (PHILIPPE DE) était de Guéret, et suivait le barreau à titre d'avocat. Il publia en 1603 un recueil d'hymnes religieux, où la piété respire; et, six mois après, une collection de vers amoureux, comme s'il eût voulu servir le monde et le ciel par semestre. Son style est extrêmement inégal; mais les beautés qu'il laisse entrevoir, prouvent que l'auteur aurait pu s'élever au-dessus de la médiocrité s'il eût travaillé moins vîte et consulté des amis sévères.

TOUTAIN DE LA MAZURIE, (CHARLES) né à Falaise, mort vers 1585, a fait des tragédies, des *Chants de Philosophie,* des *Chants d'Amour,* etc. « Toutes ces pièces ne sont bonnes qu'à occuper une « place dans *la Bibliothèque Bleue.* » LANDINE.

TRELON, (CLAUDE DE) militaire et poète, vivait en 1595. *La Muse Guerrière, le Cavalier Parfait,* etc., sonnets, sixains, quatrains, etc.

TRELON, (N. DE) parent de celui qui précède, fut conseiller au parlement de Toulouse, tint tour à tour la balance de Thémis et le luth d'Erato. *Les Muses Françaises,* imprimées en 1599, nous ont conservé beaucoup de vers de cet auteur, entre autres une assez longue pièce en vers héroïques, intitulée *Combat du Desir et de la Discrétion.* C'était bien là le goût d'un tems où l'on ne savait que faire parler en mauvaises rimes des êtres moraux et fantastiques!

Rigoureux frein d'amour si contraire à ma flamme,
Discrétion, c'est trop ! ou lasche mes desirs,
Ou, durant ces langueurs pour ne voir plus ma dame,
Permets qu'en m'allégeant s'exhalent mes soupirs.
J'accorde qu'avec toi bandé contre moi-même,
J'enfermai mes desirs libres auparavant,
Sachant qu'il faut parfois rudoyer ce qu'on aime,
Et qui moins leur permet les va mieux conservant, etc.

TREMOILLE, (CHARLES-ARMAND-RÉNÉ, duc DE LA) né à Paris. 14 janvier 1708, de l'Académie française, a donné à l'Opéra *les Quatre Parties du Monde*, ouvrage dont il a fait les paroles et la musique. On a de lui des chansons charmantes. J'en citerai une déjà bien connue, et deux qui le sont moins:

Dans ces hameaux il est une bergère
Qui soumet tout au pouvoir de ses loix:
Ses grâces orneraient Cythère;
Le rossignol est jaloux de sa voix.
J'ignore si son cœur est tendre:
Heureux qui pourrait l'enflammer!
Mais qui ne voudrait pas aimer
Ne doit ni la voir ni l'entendre.

Dans ces prés fleuris une abeille
Vole et vient s'enrichir d'un précieux butin;
Mais voit-on sur la fleur les traces du larcin?
Le baiser que j'ai pris sur ta bouche vermeille
En me rendant heureux te laisse ta beauté:
Rose aimable, je suis l'abeille;
Mon bonheur ne t'a rien coûté.

Accusé d'infidélité par une dame, il lui fit cette réponse:

Il est bien vrai je vous ai tout promis;
Mais vous aussi vous m'aviez tout permis:
C'est en amour trop souvent la coutume;
Et vous deviez savoir que les sermens

Qui sont prêtés sur un autel de plume,
Sont aisément emportés par les vents.

M. de la Tremoille, arrière-petit-fils, par sa mère, de la célèbre marquise de la Fayette, mourut à Paris le 23 mai 1741, victime de son amour pour sa femme. Elle était attaquée de la petite vérole qu'elle craignait; et, quoiqu'il ne l'eût pas eue, il voulut pour la rassurer être sa garde-malade : il succomba. Cette cruelle maladie, à laquelle sa femme échappa, l'enleva lui-même à l'âge de 33 ans.

« TRECIGNY, (Madame de) chanoinesse, vivait « dans le dix-huitième siècle. Elle a composé quel- « ques pièces fugitives adressées, sous le nom de *la « Bergère Annette*, à M. de la Louptière, qui les a « insérées dans le recueil des poésies dont il est au- « teur. (*Dictionnaire des Françaises célèbres.*)

TRESSAN, (LOUIS-ELISABETH DE LA VERGNE, comte DE) né au Mans, 1705, de l'Académie française, lieutenant-général des armées. Ses romans de chevalerie ont été lus et se relisent. Ses pièces de vers respirent le sentiment, et sont du meilleur ton, quelquefois pourtant trop caustiques. Sur la fin de ses jours, dans sa retraite de Franconville près de Paris, où il est mort le 31 octobre 1782, il disait encore:

La vieillesse est un doux repos;
Mais il faut l'animer : les jeux de la jeunesse,
Ses plaisirs, ses rians propos
Emousseront pour moi le ciseau d'Atropos.

. . . .

Vieillards, fuyez les tranquilles pavots;
Chantez Bacchus, l'Amour et le dieu de Délos:
Songez que sur le Tems et la faulx qui s'apprête
Un jour heureux de plus est un jour de conquête,
Et le prix des plus longs travaux.

Il eut le tort de la plupart des poètes : quelques couplets trop malins contre des femmes de la cour réfroidirent Louis XV à son égard, et nuisirent à son avancement.

TRICOT, (Laurent) maître de pension à l'Université de Paris, y mourut le 10 décembre 1778. Les écoliers le connaissent par son rudiment; les littérateurs par quelques pièces de vers français assez bien tournés, et répandus dans plusieurs recueils. Il fit cette épigramme contre S*** :

> Certain manœuvre entendant réciter
> Couplets galans, vantés par mainte belle,
> S'est au Parnasse avisé de monter,
> Et d'y glapir petits vers de ruelle,
> Dont loz fameux, chez les gens à truelle
> Et sur le Pinde, a grossi son renom :
> Si que, par ordre émané d'Apollon,
> Pour ne laisser la merveille imparfaite,
> Maçons en corps l'ont couronné poète,
> Et les rimeurs l'ont proclamé maçon.

TRIGUES, (Jean) « cordelier, né au Mans, y fit « imprimer en 1563 un *Recueil de Noëls* de sa com- « position. » Désessarts.

TRIORS, (Claude Odde de) né en Dauphiné d'une famille noble, fit imprimer à Lyon, en 1577, un ouvrage de sa façon, intitulé : *Distiches moraux du très-docte poète espagnol Michel Verrin, traduits en langue vulgaire, par beaux quatrains français, en faveur de la jeunesse française.*

TRISTAN, (Franç.) surnommé *l'Hermite*, parce qu'il comptait parmi ses ancêtres le célèbre *Pierre l'Hermite*, naquit au château de Souliers, dans la Marche, 1601, mort à Paris le 7 septembre 1655. Beaucoup de vers très-communs, sans idées et sans

style ; plusieurs tragédies, parmi lesquelles celle de *Marianne* eut un succès prodigieux et soutenu. Ce poète aurait pu vivre paisible dans sa terre de Souliers, et y cultiver le bien de ses pères; il aima mieux vivre dans le mal-aise à la cour de Gaston d'Orléans. Son indigence était au point que Boileau a dit qu'il

Passait l'été sans linge, et l'hiver sans manteau.

TRONCHET, (ETIENNE DU) né dans le Forez, rimait en 1560 des épîtres et des élégies.

TROYES (DOETE DE) vivait sous le règne de Saint-Louis; « était fameuse par sa beauté, par son esprit « et par sa voix : elle faisait des chansons dont elle « composait les paroles et les airs, et qu'elle chan- « tait ensuite avec beaucoup de grâce. Elle parut « avec distinction à la cour que l'empereur Conrad « tint à Mayence, et elle en fut un des principaux « ornemens. »

« De Troyes la belle Doëte
« Y chantait cette chansonnette : »
Quant revient la seyzon que l'herbe reverdoye, etc.

L'abbé MASSIEU.

Voici cette chanson, transcrite d'après l'éditeur des poésies de Clotilde :

Quant revient la seyzon que l'herbe reverdoye,
Que di fléons cléretz la terre alme s'ondoye,
Qu'esjoïssent oysels de lors gracieux chantz
Li bois et la prée et li chamz,
Soir et matin, filles, n'allez solettes
Quierre ez gazons derraines violettes;
Serpent y gist que n'y mord au talon,
Por ce n'est-il, tendres polettes,
Por ce n'est-il que plus felon.

TURGOT, (Anne-Robert-Jacques) né à Paris, 10 mai 1727, y mourut le 18 mars 1781. La magistrature devint son état comme elle avait été celui de ses aïeux : il fut successivement maître des requêtes, intendant du Limousin, où il fit beaucoup de bien pendant douze ans, et contrôleur général des finances sous Louis XVI.

On a mis au bas de son portrait ces quatre vers d'une de ses épîtres:

Elevé dans la cour dès ma tendre jeunesse,
J'abordai la fortune et n'en eus jamais rien;
Car j'aimai la vertu, cette ingrate maîtresse
Qui fait chercher la gloire et mépriser le bien.

Cette portion de sa vie est étrangère à notre recueil; il n'y est admis que comme poète : pourquoi faut-il que ce soit comme poète satirique! Son poème de *Michel et Michau*, écrit dans le goût du *Pauvre Diable*, est une plaisanterie amère contre les membres du parlement de Paris qui s'opposaient à son systême sur l'administration des grains. Il fit des vers très-violens contre l'abbé de Bernis, qu'il accusait d'avoir fait déclarer la guerre au roi de Prusse, parce que ce monarque avait blâmé la *stérile abondance* de ce poète.

Trois cent mille hommes égorgés!
Bernis, est-ce assez de victimes?
Et les mépris d'un roi pour vos petites rimes,
Vous semblent-ils assez vengés?

Cette humeur satirique tenait aux mœurs sévères de M. Turgot, à sa haine contre tout ce qui lui paraissait opposé au bien général, dont il était enthousiaste, et à ses principes de droiture, dont il ne s'éloigna jamais, et dont il aurait voulu que personne ne s'écartât. C'est là ce qui le porta quelquefois à tremper sa

plume dans le fiel où puisait Juvénal, et qui lui fit dire, quand la cour eut la lâcheté de faire arrêter le prince Edouard :

J'ai vu tomber le sceptre aux pieds de Pompadour ;
Mais fut-il relevé par la main de l'Amour ?
Belle Agnès, tu n'es plus ! le fier Anglais nous dompte,
Et Louis dort en paix dans le sein de la honte.

TURRIN, (CLAUDE) Dijonais, mort vers 1570. Ses poésies ne sont que *soupirs, larmes* et *angoisses amoureuses*. Il a traduit aussi en vers français quelques idylles de Théocrite.

V.

VACE, (N.) Normand, communément appelé maître Vace, fut un des poètes les plus distingués du règne de Philippe Auguste (1200.) Il a mis en vers la *Chronique, ou l'Histoire des ducs de Normandie.*

VACQUETTE (JEAN) était aussi appelé *du Cordonnoi*, nom de sa terre, né à Amiens, 1658. Il y fut pourvu d'une charge de conseiller au présidial, et il l'exerça d'une manière si distinguée, que ses concitoyens le nommèrent deux fois maire de la ville et lieutenant-général de police. Comme il avait des connaissances très-étendues, sa maison devint le rendez-vous de tout ce qui avait quelque goût pour la littérature; et par là il jeta en quelque sorte les fondemens de cette académie qui s'établit à Amiens en 1750. Vacquette a fait des contes en vers libres : on y trouve plus de facilité que de poésie; mais au moins les mœurs n'y sont pas grièvement offensées. Il mourut dans sa patrie en octobre 1739.

VADÉ, (JEAN-JOSEPH) fils d'un marchand de Ham en Picardie, y vit le jour en janvier 1720, et mourut

à Paris, 4 juillet 1757. Beaucoup d'opéra comiques. Il excella dans le genre poissard. On l'a nommé le Téniers de la poésie française. Afin de saisir mieux le style de ses héros il allait souvent à la Grenouillère, aux halles ou sur la place Maübert, provoquer les marchandes de poissons, de fruits ou de fleurs, et se faire dire des injures. Il ne faut pas chercher dans ses écrits la correction et la pureté du langage; le genre qu'il avait adopté ne les comportait pas : cependant on voit, par son joli opéra comique du *Suffisant*, qu'il savait, quand il le voulait, s'élever au-dessus du jargon des halles.

Ses *poésies posthumes* contiennent des contes en vers, des fables, des épitres, de petits poèmes même, parmi lesquels on distingue *la Pipe cassée*, qu'on lit encore lorsqu'on veut se dérider le front.

Du reste, c'était un homme doux, plein d'honneur, bon ami, bon parent, bon convive. Il récitait ses pièces encore mieux qu'on ne les jouait. Par malheur les plaisirs de la société qui le recherchait, et où il portait la joie, terminèrent trop tot sa carrière.

VALAGRE (Etienne) publia en 1587. à Paris, où il vivait, des cantiques sacrés: « Et c'est là, certes, « que l'on peut lire plusieurs quatrains moraux et « spirituels que nos pères chantaient dans leurs fa- « milles avec beaucoup de joie et même beaucoup « d'édification. » G. Colletet.

VALETTE, (Siméon) né aux environs de Montauban, s'est distingué dans les sciences exactes : on prétend même qu'il a donné des leçons de mathématiques à Voltaire, dont le vaste génie embrassait tout. Valette unissait aussi l'art des vers au goût des études sérieuses: il avait versifié dès sa première jeunesse: on lui doit un petit poème sur *l'Astronomie*, une ode sur *l'Hypocrisie*, et quelques autres pièces, où il y a

plus à louer qu'à reprendre. Il mourut dans sa campagne près de Montauban, en janvier 1801, à l'âge de 83 ans.

VALINCOUR, (J.-B. HENRI DU TROUSSET DE) né en 1653, de l'Académie française, mort à Paris, 1730. Il fut l'ami de Racine et de Boileau. Quel plus bel éloge! Après la mort du premier il fut chargé de continuer avec le second l'histoire de Louis XIV; et déjà il avait amassé beaucoup de matériaux lorsqu'un incendie consuma sa maison de Saint-Cloud, où se trouvaient ces manuscrits et une belle bibliothèque. Il prit cet évènement avec assez de sang froid; et comme on s'en étonnait, il dit ce mot, que dans une occasion pareille on a prêté à Fénélon : *Il faudrait que j'eusse bien peu profité de mes livres pour n'avoir pas appris à m'en passer*

Il serait bien difficile que l'ami de Racine et de Boileau n'eût pas fait aussi des vers : M. de Valincour s'est amusé à rimer des stances, des contes, des traductions d'odes d'Horace; mais si les deux amis eussent vécu, il est probable qu'ils ne lui eussent pas permis d'en faire confidence au public; ils auraient du moins fait corriger à leur ami ses négligences, ses fautes même. Par exemple, en parlant de l'homme qui n'est bien nulle part, il dit :

L'homme donc, sans former aucun desir utile,
N'a que de vains emportemens:
Quand il est à la ville il voudrait être aux champs,
Et quand il est aux champs voudrait être à la ville;
Toujours il s'ennuie *où il* est.
Au milieu de Paris le grand bruit lui déplaît, etc.

Certainement Boileau ni Racine ne lui auraient passé cet hiatus *où il*.

VALORY, (N.) jésuite, né à Avignon, 1680, mort à Lyon, 1745. Beaucoup de vers de collège, mais finement pensés et facilement écrits. Je n'en ai retenu que deux petites pièces : l'une est ce madrigal adressé au P. Vanière, qui l'avait prié de revoir quelques feuilles de son grand *Dictionarium poëticum*, et qui l'en avait remercié par une églogue latine. Le P. Valory fit cette réponse:

Quelques loisirs d'un tems jusqu'ici fort stérile,
Employés à revoir ce que l'antiquité
 Eut de plus fin, de plus utile,
 M'ont heureusement mérité
Quelque part aux chansons du rival de Virgile:
 Croirait-on qu'il fût si facile
 D'obtenir l'immortalité?

L'autre morceau est une épigramme communiquée à un envieux qui préparait une satire contre lui. Il faut savoir pour l'entendre que la plus grave des insultes qu'on puisse faire à un homme dans le comtat d'Avignon, c'est de lui dire qu'il descend d'une famille juive:

Fils d'une race de vipère
Qui jadis mit Jésus en croix,
Toi dont chacun connut la mère,
Ou put la connaître à son choix,
Juge de ce que je sais faire
Par l'échantillon que tu vois.

L'épigramme eut son effet; la satire ne parut pas.

VALLÉE, (JACQUES DE LA) principal du collège de Narbonne à Paris, fit imprimer en 1613 un poème sur *les Merveilles de la Sainte-Eucharistie.*

VALLETRYE. (N. DE LA) On le croit d'Angou-

lème; il vivait en 1602. Des épitaphes, des devises, des poèmes, *les Amours, le Faux Honneur des Dames, l'Amour Mercenaire et Friponnier* : il a fait aussi une pastorale en cinq actes, sous le titre de *la Chasteté repentie*.

VALLIER, (François-Charles de) comte du Saussay, colonel d'infanterie, né à Paris, mort en 1778. Il a laissé beaucoup de vers, recherchés par ceux qui font plus de cas du fond des choses que de la manière de les exprimer; de petits poèmes : *le Citoyen, l'Amour de la Patrie;* des odes, des épîtres, où les étincelles de l'esprit percent à travers les négligences; *le Triomphe de Flore*, ballet; *Eglé*, comédie en vers. Voici le début de son *Epître aux Grands*, qui concourut en 1764 pour le prix de poésie de l'Académie française :

Grands du siècle, écoutez : fiers de vos avantages,
Prétendez-vous par eux asservir nos hommages?
Pour vivre indépendans comptez-vous être nés?
La naissance a des droits, mais ces droits sont bornés:
Que l'équité les règle; on s'empresse à s'y rendre:
On se plaît à vous voir, on aime à vous entendre;
On applaudit aux traits qui vous font respecter.
Mais notre hommage est libre; il le faut mériter:
Nous avons tous le droit d'éclairer vos faiblesses;
Vos vices sont nos maux, vos vertus nos richesses.
Vous en devez un compte à la patrie, au roi,
Au moindre citoyen qui le demande, à moi, etc.

VALLIÈRE, (Louis-César de la Baume le Blanc, duc de la) né à Paris le 9 octobre 1708, y mourut le 16 octobre 1780, et avec lui s'éteignit la branche masculine de sa maison. Sa *Bibliothèque du Théâtre Français depuis son origine* est un ouvrage curieux

et justement estimé. Parmi beaucoup de petites pièces de vers qui lui sont attribuées on a retenu la romance intéressante, quoique trop longue, de *Gabrielle de Vergy et de Raoul de Coucy*.

VALOIS, (Charles de) roi de France, neuvième du nom. naquit à Saint-Germain en Laye, 27 juin 1550, mort à Vincennes, 30 mai 1574. « Il aima les « sciences et les lettres, se plut aux arts qui adoucis- « sent l'ame, et nous a même laissé des preuves de son « talent pour la poésie.» Le président Hénault.

J'ai cité ailleurs les vers qu'il fit pour Ronsard; ils sont bien supérieurs à ceux de ce *roi des poètes* de son tems : mais comment le commerce des Muses *n'adoucit-il pas l'ame* féroce de Charles, et n'empêcha-t-il pas les horreurs de la Saint-Barthélemy ?

VAN EFFEN, (Juste) né à Utrecht, mort à Paris, 18 septembre 1735, dans un âge peu avancé, attaché à la partie des subsistances militaires. Beaucoup de traductions de littérature anglaise, un *Parallèle de Chapelain et d'Homère*, assez ingénieux pour avoir été attribué à Fontenelle; des recueils où il se montre critique plein de goût et de sagacité, et où il a inséré plusieurs pièces de vers de sa composition. Son *Savetier Heureux* est écrit avec aisance et légèreté :

Ce savetier matineux,
Quoiqu'aux bords de la disette,
Ne se croit pas malheureux :
Il est époux de Lisette.

S'il travaille nuit et jour
Son ame en est satisfaite,
Quand il songe, plein d'amour,
Qu'il travaille pour Lisette.

Son habit déguenillé
Nullement ne l'inquiefte :
Quoiqu'il soit mal habillé
Il est aimé de Lisette.

Assez grande est à son gré
Sa petite maisonnette :
Peut-il être trop serré
Avec sa chère Lisette !

Son ordinaire est petit ;
Mais il fait chère parfaite :
Car il a bon appétit,
Et mange avec sa Lisette.

Dans des draps bien savonnés
Il se plaît en sa couchette,
Trouvant tous lits bien ornés
Où l'on couche avec Lisette.

VASSELIER, (Joseph) né à Rocroy en 1735, vint à Lyon exercer un emploi dans l'administration des postes. Son esprit l'y fit rechercher ; son caractère l'y fit aimer ; et ses talens l'y firent recevoir à l'Académie : il les consacra surtout à la poésie. On a de ce poète des épîtres, des contes et des couplets. M. de Landine, qui a vécu avec lui, et qui a dû le connaître, parle ainsi de ses ouvrages :

« Il est fâcheux que sa muse soit souvent plutôt une « courtisane qu'une vierge chaste. On a recueilli en « trois petits volumes, après sa mort, la plupart de « ses vers ; et ce recueil eût mérité plus d'estime et de « succès s'il eût pu être mis entre les mains de tous « les lecteurs. »

Je rougirais de transcrire un de ses contes ; je me

borne, pour donner quelque idée de son style, à une épigramme et à un madrigal :

En faisant sa cour bassement
Dans tous les bureaux de la guerre,
Philinte obtint un régiment,
Et répétait complaisamment :
« Pour le succès de mon affaire
« Je n'ai jamais fait un seul pas. »
C'est vrai, dit un vieux militaire :
Quand on rampe on ne marche pas.

ENVOI D'UNE MONTRE.

Petite montre, va trouver
Un doux objet à son lever;
Jamais en repos ne demeures
Si tu veux la servir long-tems.
Sur ton cercle, à ses yeux charmans,
Puisse l'Amour marquer les heures,
Et l'Amitié tous les momens !

M. Vasselier est mort à Lyon au commencement de novembre 1798.

VASSEUR, (JACQUES LE) doyen de la cathédrale de Noyon, publia en 1601 un recueil des divers fruits de sa muse. Le premier livre contient les devises des empereurs, expliquées en quatrains; le second s'appelle *Antithèses, ou Contre-Pointes du Ciel et de la Terre;* le troisième et dernier porte le titre de *Bocage de Jossigny*. On voit par les vers de *le Vasseur* qu'il avait plus respiré l'air des écoles que celui du Parnasse.

VAUCELLES, (MATHIEU DE) poète et imprimeur au Mans, se distingua par ses poésies et par ses éditions. Il rimait en 1539 : c'est tout ce qu'on peut dire de ses vers.

VÉNETTE, (Jean de) né dans le village de ce nom, près de Compiègne, en 1308; entra chez les Carmes de la place Maubert, où il mourut vers 1370. Le roman ou poème *des Trois Maries* est son principal ouvrage; il contient quarante mille vers, et il est devenu très-rare. « C'est, dit l'abbé Massieu, une simple traduc-« tion d'un traité latin qui avait paru sur le même « sujet, et que ce bon religieux ne fit que rimer le « moins mal qu'il put. »

VENTADOUR, (Bernard de) né en Limousin, vivait vers 1180. Il a chanté l'Amour; et ses chansons ont de la fraîcheur. « Les bonnes chansons naissent « toutes du cœur; mais le cœur qui peut l'animer, « si ce n'est l'Amour? Celui qui aime le plus doit « aussi le mieux chanter.

« Amour, si tes peines ont pour moi tant de char-« mes, que dirais-je de tes plaisirs? Fais que j'aime « toujours, même sans être aimé! »

Rousseau a rendu la même pensée quand il a dit:

Du moins, Amour, fais-moi bailler cédule
D'aimer toujours, même sans être aimé.

VERDIER, (Mademoiselle de) de Toulouse, «vé-« cut dans le dix-septième siècle. On trouve plusieurs « de ses poésies dans *le Triomphe de la Violette*, re-« cueil publié par *Robert Toussaint* de Toulouse. » *Dict. des Françaises célèbres.*

VERGIER, (Jacques) né à Lyon, 1657, assassiné à Paris d'un coup de pistolet, à minuit, dans la rue du Bout-du-Monde, le 23 août 1720, par un voleur de la bande de Cartouche. On a de Vergier des odes, des historiettes en vers, *Zeïla, Dom Juan*, des sonnets, des madrigaux, des fables, des parodies, des chansons

et des contes, qui l'ont fait connaître plus que ses autres ouvrages. « Il est à l'égard de *La Fontaine* ce que « *Campistron* est à *Racine;* imitateur faible, mais « naturel. » VOLTAIRE.

Rousseau, qui avait fort connu Vergier, dit : « Nous « n'avons peut-être rien dans notre langue où il y ait « plus de naturel, de noblesse et d'élégance que ses « chansons de table, qui pourraient le faire passer à « bon droit pour l'Anacréon français.

« C'était, ajoute-t-il, un philosophe, homme de so-« ciété, ayant beaucoup d'agrément dans l'esprit, sans « aucun mélange de misantropie ni d'amertume. »

Malgré tous ces éloges on doit dire que le style de Vergier est souvent négligé; que ses vers sont quelquefois prosaïques, et que ses contes passent presque tous les bornes de la gaîté. Voici un de ses plus jolis quatrains :

L'Amour aujourd'hui tout en larmes
S'est plaint hautement de nous deux :
Il prétend que vos yeux ont dérobé ses charmes;
Il prétend que mon cœur a dérobé ses feux.

Je citerai encore sa réponse à La Fontaine, qui, âgé alors de 70 ans, lui avait écrit qu'il s'était égaré de trois lieues en songeant à une jeune et jolie personne qu'il avait vue à la campagne :

Que vous vous trouviez enchanté
D'une beauté jeune et charmante,
L'aventure est peu surprenante;
Quel âge est à couvert des traits de la beauté !
Ulysse au beau parler, non moins vieux, non moins sage
Que vous pouvez l'être aujourd'hui,
Ne se vit-il pas malgré lui

Arrêté par l'Amour sur maint et maint rivage ?
Qu'en suivant cet objet dont vous êtes épris,
Sur le choix des chemins vous vous soyez mépris,
L'accident est encor moins rare :
Eh! qui pourrait être surpris
Lorsque La Fontaine s'égare ?
Tout le cours de ses ans n'est qu'un tissu d'erreurs,
Mais d'erreurs pleines de sagesse :
Les plaisirs l'y guident sans cesse
Par des chemins semés de fleurs.
Les soins de sa famille ou ceux de sa fortune
Ne causent jamais son réveil;
Il laisse à son gré le Soleil
Quitter l'empire de Neptune,
Et dort tant qu'il plaît au Sommeil;
Il se lève au matin sans savoir pourquoi faire;
Il se promène, il va sans dessein, sans objet,
Et se couche le soir sans savoir d'ordinaire
Ce que dans le jour il a fait.

« Il semble que d'écrire à La Fontaine ait porté « bonheur à Vergier; car ces vers sont certainement « au nombre des plus jolis qu'il ait faits. Les quatre « derniers peignent notre fabuliste au naturel, et ce- « lui-ci surtout :

Il dort tant qu'il plaît au Sommeil,

« paraît lui avoir été emprunté. » LA HARPE.

VERMEIL. (ANTOINE DE) Ce rimeur tient une grande place dans la compilation que fit imprimer en 1599 le *sieur d'Espinelle*, sous le titre de *Muses ralliées*, ou *Muses françaises*. J'ignore d'où était ce poète; mais en lisant ses vers j'ai perdu l'envie de le savoir.

Voici le début d'une de ses pièces sur *le Tombeau*

de M. d'Incarville, contrôleur général des finances de France :

Tombeau, lève ton front, porte-le dans les nues;
Tu as dedans ton sein le plus beau des thrésors;
Haulse dedans le ciel toutes les advenues :
Tant de vives vertus, du ciel mesme venues,
Ne doivent si long-tems croupir entre les morts.

VERNES, (JACOB) né en Languedoc, 1728, devint ministre du Saint-Evangile à Genève, où il est mort en 1788. Beaucoup d'ouvrages relatifs à son état, et qui sont estimés.

On met au premier rang des romances celle qu'il fit sur la mort de sa femme :

N'est-il, Amour, sous ton empire
Que des rigueurs ?
S'il faut prévoir quand on soupire
Tous les malheurs,
Tes biens n'offrent qu'un vain délire
Aux tendres cœurs.

J'aimais une jeune bergère,
Belle à ravir, etc.

On trouvera cette romance toute entière au tome VIII de la *Petite Encyclopédie Poétique.*

VERRIÈRES, (JULES-CLAUDE GRAND-VOINET DE) originaire de Franche-Comté, naquit à Paris, 1710, et y décéda, 1745. *Démétrius*, tragédie ; *l'Amour et l'Innocence*, ballet joué sur le théâtre de l'Opéra-Comique l'année même où l'auteur mourut. Les

journaux ont recueilli beaucoup de pièces de cet aimable auteur ; je ne citerai que cet ingénieux madrigal :

Projet flatteur d'enchanter une belle,
Soins concertés de lui faire la cour,
Galans écrits, sermens d'être fidelle,
Airs empressés, vous n'êtes point l'Amour :
Mais se donner sans espoir de retour,
Par le désordre annoncer que l'on aime,
Respect timide avec amour extrême,
Persévérance au comble du bonheur,
Dans sa Philis n'aimer que Philis même,
Voilà l'amour ; mais il n'est qu'en mon cœur.

VERRUE (Barbe de) vivait sous Saint-Louis, et fit des vers.

Voici le commencement d'une de ses odes anacréontiques ; on la dit copiée fidèlement sur un des manuscrits que possédait l'Abbaye Saint-Germain :

Void sien hyvert venir li saiges,
Comme al fin biau jor, belle nuiot.
Scet que sont roses por tos eaiges,
Si por toz eaiges sont ennuict.

De ma primevere tempesta
Ne me remembre sens plesir ;
Ains, qui dança molt à la feste,
Au soir n'a regret de gezir.

Dant (1) que vy cheoir foilles d'altomne,
Belle tretoz m'ont proclame ;
Tretoz ades (2) me dysent *bonne* :
Ne scay le nom qu'ay plus amé.

---

(1) Avant que.

(2) A présent, aujourd'hui.

Heur ne despant de gentillesse ;
Contre li tans n'ay de rancœur.
L'er m'a changié : n'est de vieillesse
Por de qui n'a changié le cœur, etc.

Une autre dame de VERRUE mourut à Paris vers 1720. Elle aimait les vers ; elle en faisait pour sa société, formée de Voltaire, de la Faye et d'autres beaux esprits. Ils la surnommèrent *Dame de Volupté*, attendu son goût pour les arts et les plaisirs. Elle se fit à elle-même l'épitaphe suivante :

Ci-gît dans une paix profonde
Cette *Dame de Volupté*,
Qui pour plus grande sûreté
Fit son paradis en ce monde.

VERTRON, (N. GUYONNET DE) fils d'un receveur des impositions de la généralité de Paris, fit imprimer en 1693, sous le titre de *la nouvelle Pandore*, un *recueil de pièces académiques en prose et en vers sur la Préférence des Sexes*. Ce monument élevé à la gloire des femmes se compose d'abord d'une multitude de faibles vers de l'auteur, qui fait à tout le monde des complimens aussi fades que monotones; ensuite de beaucoup de lambeaux poétiques à la louange du roi, faits par des *femmes illustres du siècle de Louis XIV*, duquel M. de Vertron se qualifie *historiographe*. A l'exception de mesdames des Houlières, de Scudéri et de quelques autres, on ne connait plus aujourd'hui les ouvrages de la plupart des femmes dont il a compilé les madrigaux, les devises et les sonnets ; leurs noms même sont à peine arrivés jusqu'à nous; et cependant, grâce à M. de Vertron, elles sont toutes des Sapho et des dixièmes Muses.

VERVILLE, (Fr. Béroalde de) chanoine de Tours, né à Paris, 1558, mort vers 1612. Il est plus connu par son *Moyen de Parvenir*, plein d'obscénités et de puérilités, que par ses *Appréhensions spirituelles, poèmes, et autres œuvres philosophiques, avec les Recherches de la Pierre Philosophale*, où il ne paraît ni philosophe ni poète.

VIAUD, (Théophile) né à Clérac, 1590, mort à Paris, 26 septembre 1626, après avoir été poursuivi, emprisonné deux ans, brûlé même en effigie pour ses opinions irreligieuses et pour son *Parnasse satirique*. Des stances, des élégies, des sonnets, des odes; une tragédie de *Pyrame et Thisbé*; une autre de *Pasiphaé*; une autre encore de *Socrate mourant*, etc. Poète facile, mais souvent bas et ordurier, faisant assez bien les impromptu. On cite celui-ci sur une dame qui voulait être comparée au Soleil:

> Que me veut donc cette importune?
> Que je la compare au Soleil?
> Il est commun, elle est commune,
> Voilà ce qu'ils ont de pareil.

VICTRAY (Philippe de) vivait sous Louis XI. « Quoiqu'évêque de Meaux, il ne crut pas indigne « de lui de donner quelques-uns de ses momens aux « Muses; il fit des vers français, qui ne manquèrent « pas d'être traduits en latin par des ecclésiastiques « de son diocèse, mais qui n'eurent pas un fort grand « succès. » L'abbé Massieu.

VIDAL, (Arnaud) né à Castelnaudari, fut le premier qui remporta le prix des Jeux Floraux en 1324. On croit que c'est ce Vidal qui devint le chef de la société des *Gailardous*, ou *Médisans du beau Sexe*.

VIDAL, (PIERRE) fils d'un marchand pelletier de Toulouse, vécut vers l'an 1200. « Un mélange bizarre « d'esprit et d'absurdité, de sagesse et de folie le ca-« ractérise tellement, qu'on pourrait l'appeler le Don « Quichotte des Troubadours. »

Pour s'être vanté d'avoir obtenu les faveurs d'une belle dame il eut la langue fendue par le mari.

« Il épousa en Chypre une grecque, dans la per-« suasion qu'elle était nièce de l'empereur d'Orient, « et qu'elle lui transférait des droits à l'empire. »

Devenu amoureux d'une dame de Carcassonne nommée *Loba* (louve), il s'habilla en loup, et se fit poursuivre et chasser par des bergers, qui le traitèrent fort mal.

Ses contes et ses nouvelles eurent de la réputation.

VIGNE, (ANDRÉ DE LA) secrétaire d'Anne de Bretagne, vivait sous Charles VIII. Il fit des triolets, des ballades, des lais, des virelais; il composa surtout *le Vergier d'Honneur,* en vers et en prose : la conquête du royaume de Naples par Charles VIII en fait le sujet; mais au fond c'est plutôt un journal historique qu'un poème.

VIGNE, (ANNE DE LA) née à Vernon-sur-Seine, morte à Paris, à la fleur de son âge, des douleurs de la pierre, en 1684. Ses poésies, dont plusieurs sont recueillies dans le *Parnasse des Dames*, ont de la grâce et des tournures heureuses, mais elles sont quelquefois faibles de coloris et d'harmonie. Elle reçut d'un inconnu une boîte de coco qui renfermait une lyre d'or émaillée, avec des vers à sa louange. Mais quoiqu'on ait dit que l'art de louer commença l'art de plaire, elle parut toujours mettre peu de prix aux cajoleries dont elle fut l'objet. Un homme, qui la pres-

sait de répondre à son affection pour elle, en reçut ce quatrain :

Ah! sur mon cœur, cessez de rien prétendre,
Cessez de le faire souffrir :
Le ciel ne l'a pas fait si sensible et si tendre
Pour aimer ce qui doit périr.

Une des plus agréables pièces de mademoiselle de la Vigne est l'*Eloge du Noir à une belle Dame qui était en deuil d'un oncle fort riche dont elle avait hérité* :

Vous cendamnez le noir, il vous est odieux,
Comtesse, et son malheur me touche.
J'ose appeler à vos beaux yeux
De cet arrêt de votre bouche.

Les filles du Soleil, ces Heures fugitives
Qui partagent tout notre tems,
Du blanc avec le noir mêlent les agrémens :
Si les noires sont les moins vives,
J'en prends à témoin les amans.

Si le ciel, éclatant de blanc et de vermeil,
Présente à vos regards, qu'il offense et qu'il lasse,
Toute la pompe du Soleil,
Trouvez-vous qu'il ait moins de grâce
Lorsque, sans tumulte et sans bruit,
Il paraît sous de sombres voiles,
Mêlant la noirceur de la nuit
Avec le brillant des étoiles ?

Le noir par son contraste est un charmant atour
Pour un agréable visage :
C'est ainsi que l'astre du jour
Nous paraît plus brillant quand il perce un nuage.

Le noir de la beauté redouble la splendeur ;
Son éclat se nourrit sous son ombre épaissie :
La blonde en a moins de fadeur,
Et la piquante brune en paraît éclaircie.

C'est la couleur du deuil, et je prévois, comtesse,
Que ce sera le fort de vos objections ;
Mais s'il convient à la tristesse,
Il convient aux successions.

VIGNE, (GACE DE LA) qui vivait sous Philippe de Valois, 1340, composa, pour faire sa cour à ce prince, *le Roman des Oiseaux*.

« Ce poème était un traité de fauconnerie, où l'auteur décrivait la nature et la propriété des oiseaux de chasse, et enseignait la manière de les dresser. »

L'abbé MASSIEU.

VILLEDIEU. (Madame DE) *Voyez* JARDINS.

VILLE-NEUVE (GUILLAUME DE LA) vivait sous S. Louis. « Il rima les cris de Paris, dessein assez singulier et assez bizarre. Il se plaint dans cet ouvrage que le métier de poète n'enrichit point, et il crie famine presque partout. » L'abbé MASSIEU.

VILLEROI (MADELAINE DE L'AUBESPINE, dame DE) vécut sous les règnes de François II et Charles IX. Lacroix du Maine, dans sa *Bibliothèque*, dit qu'elle traduisit en vers les épîtres d'Ovide, et qu'elle composa de plus *une infinité de poèmes de son invention*. Ronsard finit un sonnet à sa louange par ces vers, que je ne cite pas comme bons, tant s'en faut, mais comme un témoignage de l'estime des contemporains pour cette femme dont ils auraient pu être jaloux :

Je suis en vous voyant heureux et malheureux :
Heureux de voir vos vers, ouvrages généreux ;
Et malheureux de voir ma muse qui se couche
Dessous votre orient. O saint germe nouveau !
De Pallas prenez cœur ; les sœurs n'ont assez d'eau
Sur le mont Hélicon pour laver votre bouche.

L'évêque de Séez Bertaut, son rival en poésie, lui a de même prodigué des éloges.

VILLETTE, (CHARLES, marquis DE) né à Paris, y mourut le 10 juillet 1793, sans être fort avancé en âge. Peu de personnes ont eu plus que lui de la prétention au bel esprit. Le mariage que lui fit faire Voltaire avec une demoiselle du pays de Gex l'unit encore plus à cet oracle de la littérature; et cette liaison ne fit qu'augmenter son amour-propre. Il osa critiquer Boileau dans des questions qu'il publia sous le nom de *Nigood.* Il a fait pour des académies l'éloge de Charles V et celui de Henri IV, pièces qui n'ont pas été couronnées. On a de lui encore des lettres et des poésies : quoique celles-ci aient été louées par Voltaire, ce suffrage de complaisance ou de retour ne les sauve pas de l'oubli.

VILLIERS, (HUBERT-PHILIPPE DE) conseiller en l'élection de Clamecy, vivait en 1580. Son poème de *l'Erynnis française* est obscur, bizarre et empoulé. On sait qu'Erynnis est la déesse de la vengeance.

VILLIERS, (PIERRE DE) d'abord jésuite, puis bénédictin, naquit à Cognac, 1648, mort à Paris, 14 octobre 1728, chez le président Lambert, qui lui avait donné un logement dans sa belle maison de l'île Saint-Louis. Villiers a fait beaucoup de vers, quoiqu'il eut le bon esprit de n'en guère faire de cas. Un poème sur *l'Art de Prêcher;* un autre sur *l'Amitié;* des stances sur *la Solitude,* etc. Son style en général est correct, mais languissant et vide d'harmonie et d'images, ou hérissé de petits détails que l'expression ne relève pas.

Un autre VILLIERS, comédien de l'hôtel de Bourgogne, mort à Paris en 1680, est auteur de plusieurs comédies, dont aucune ne lui a survécu. *Le*

Festin de Pierre, les Trois Visages, les Ramoneurs, etc.

VILLON, (FRANÇOIS) nommé aussi *Corbueil*, né à Paris, 1431, fit des vers et des friponeries. Louis XI lui fit grâce de la peine due aux unes, en faveur de l'esprit des autres. Boileau dit de lui :

Villon sut le premier, dans ces siècles grossiers,
Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.

Villon est effectivement le premier qui ait su établir une différence marquée entre les vers et la prose rimée; mais d'ailleurs ses poésies, écrites dans le genre bas, n'ont qu'un esprit de saillies et de goguettes.

On sait qu'ayant entendu au Châtelet la sentence qui le condamnait à être pendu, il improvisa ce mauvais quatrain :

Je suis François, dont ce me poise,
Né de Paris et près Pontoise :
Or, d'une corde d'une toise
Saura mon col que mon cul poise.

Le roi, comme je l'ai dit, lui fit grâce, mais ne le corrigea pas.

Voici un autre échantillon des vers de ce poète :

Folles amours font les gens bestes :
Salomon en idolâtra ;
Samson y perdit ses lunettes :
Bienheureux est qui rien n'y a !

David le roi, sage prophète,
Crainte de Dieu en oublia,
Voyant laver cuisse bien faite.
Bienheureux est qui rien n'y a !

Hérode, pas ne sont sornettes,
Saint-Jean-Baptiste en décolla
Pour danses, sauts et chansonnettes.
Bienheureux est qui rien n'y a ! etc.

VIONNET, (Georges) jésuite, né en 1712 à Lyon, où il mourut en 1754. Il y enseigna la rhétorique, et y fit deux ou trois tragédies de collège, parmi lesquelles on estime celle de *Xercès*. A l'occasion de celle-ci Voltaire lui écrivit : « Vos manu-« factures de Lyon valent mieux que les nôtres. Il me « paraît que vous êtes un plus grand ennemi de Cré-« billon qué moi; vous avez fait plus de tort à son « *Xercès* que je n'en ai fait à sa *Sémiramis*, » etc.

VIOT, (Anne-Henriette Payan de l'Etang, épouse en troisième noces de M.) commissaire des relations commerciales à Barcelonne, naquit à Dresde, 1746, mourut à la Ramière près de Bagnols le 7 août 1801, en allant rejoindre son époux. Elle a été connue dans la république des lettres sous trois noms différens; d'abord *marquise d'Antremont*, ensuite *baronne de Bourdic*, enfin *madame Viot*. Beaucoup de talent pour les vers : elle fut la des Houlières de nos jours. Ses poésies offrent de la facilité, de l'esprit, de la délicatesse, et lui méritèrent les suffrages de Voltaire. Sa jolie romance du *Pinson et de la Fauvette* ferait honneur à Florian ou à Léonard.

Cœurs sensibles, cœurs fidelles
Qui blâmez l'amour léger,
Cessez vos plaintes cruelles;
Est-ce un crime de changer ?
Si l'Amour porte des ailes
N'est-ce pas pour voltiger ?

Le papillon de la rose
Reçoit le premier soupir;
Le soir, un peu plus éclose,
Elle écoute le Zéphir :
Jouir de la même chose
C'est enfin ne plus jouir.

Apprenez de ma Fauvette
Qu'on se doit au changement;
Par ennui d'être seulette
Elle eut Moineau pour amant,
C'est sûrement être adroite,
Et se pourvoir joliment.

Mais Moineau sera-t-il sage?
Voilà Fauvette en souci.
S'il changeait... dieux! quel dommage!
Mais Moineaux aiment ainsi.
Puisqu'Hercule fut volage,
Moineaux peuvent l'être aussi.

Vous croiriez que la pauvrette
En regrets se consuma:
Au village une fillette
Aurait ces faiblesses-là:
Mais le même jour Fauvette
Avec Pinson s'arrangea.

Quelqu'un blâmera peut-être
Le nouveau choix qu'elle fit:
Un jaseur, uu petit-maître...
C'est pour cela qu'on le prit:
Quand on se venge d'un traître
Peut-on faire trop de bruit?

Le Moineau, dit-on, fit rage;
C'est là le train d'un amant:
Aimez bien, il se dégage;
N'aimez pas, il est constant.
L'imiter, c'est être sage:
Aimons, et changeons souvent.

VISCLEDE, (Ant.-Louis Chalamont de la) né à Tarascon, 1692, mort à Marseille, 1760. On le nommait *le Fontenelle* de la Provence. On disait aussi

qu'il aurait pu faire un médaillier des prix qu'il avait remportés en différentes académies, soit pour sa prose, soit pour ses vers. Mais sa poésie ayant plus d'esprit et de correction que de génie et de verve, son auteur ne sera jamais placé bien haut sur le Parnasse.

VISÉ, (Jean Donneau de) né à Paris, 1640, y mourut, 1710. Il doit bien plus sa petite réputation au *Mercure Galant*, qu'il a rédigé pendant près de quarante années, qu'à une foule de comédies et de vers oubliés aujourd'hui.

VITEL (Jean de) était d'Avranches, vivait en 1570, a fait des vers pleins de poésie, et qui n'ont guère de défauts que ceux de la diction du tems. Des *Tombeaux*, ou *Eloges Funèbres ;* un *Hymne*, ou *Histoire de Pallas*, qui eut beaucoup de succès; un poème, qui ne manque ni de feu ni d'invention, sur la prise du Mont-Saint-Michel par les Protestans, et sa reprise par M. de Matignon : c'est même ce qu'il y a de mieux dans ses *exercices poétiques*.

VOISENON, (Claude-Henri de Fusée de) né au château de Voisenon près de Melun, 8 janvier 1708, y mourut le 22 novembre 1775. Il s'engagea d'abord dans la carrière militaire; mais ayant été obligé de se battre contre un de ses amis, qu'il blessa, il quitta une profession où le point d'honneur étouffe en quelques occurrences les plus douces affections de l'ame : il prit alors le petit collet, et s'abandonna à son goût pour les lettres. Esprit délicat, jovial, et prompt à l'épigramme, il fut recherché, fêté, et bientot admis à l'Académie française, dont il se disait l'*Arlequin*. Un jour il s'y plaignait de ce qu'on lui attribuait des brochures piquantes qu'il n'avait pas faites, en ajoutant avec humeur : « Il ne se débite pas dans Paris une sot-

« tise qu'on ne me la prête.—Monsieur l'abbé, lui dit « d'Alembert, on ne prête qu'aux riches. »

Je ne parlerai pas ici de ses romans et de ses ouvrages en prose; je ne dois voir que le poète. Il a fait des discours en vers, et un assez grand nombre de pièces fugitives, bouquets, madrigaux, etc., où il y a plus de recherche que de naturel, et plus de gentillesse que de trait. Il a aussi beaucoup écrit pour le théâtre; mais ses comédies, sans action, ne font sourire que l'esprit. Les ennemis de Favart ont répandu que ses plus jolies pièces étaient de l'abbé de Voisenon ; ils sont pourtant bien loin l'un de l'autre!

« Presque toutes les bagatelles de l'auteur, dit M. de « la Harpe, avaient paru séparément pendant la vie « de l'abbé, sans beaucoup d'inconvénient : mais cinq « gros tomes de futilités mettent trop en évidence son « esprit, et il ressemble, sous cette forme, à un pa-« pillon écrasé sous un in-folio. »

Ce mot de M. de la Harpe me rappelle les vers de l'abbé de Voisenon à une dame qui venait d'attraper un papillon :

Un Papillon est semblable à l'Amour :
L'un vole autour des fleurs, et l'autre autour des belles ;
L'un promet le bonheur, l'autre annonce un beau jour.
Amour et Papillon sont devenus fidèles ;
Ils cessent de voler, vous les enchaînez tous ;
Et la rapidité des ailes
Ne semble être qu'au tems qu'on passe auprès de vous.

VOITURE, (Vincent) né à Amiens, 1598, décédé à Paris, 27 mai 1648. L'Académie française, dont il était membre, porta son deuil; honneur qu'elle n'a jamais fait à d'autres. « Cet homme, dit madame « de Motteville dans ses *Mémoires*, cet homme avait

« de l'esprit; et, par l'agrément de sa conversation, il « était l'amusement des ruelles, des belles dames qui « font profession de recevoir bonne compagnie. »

Mais ce n'est pas seulement dans les ruelles qu'il brillait, c'est à l'Académie, à l'hôtel de Rambouillet, à l'hôtel de Condé, à la cour. Il fut, sans exagération, le plus bel esprit de son tems : ce n'était pas assez pour en être le meilleur poète, quoiqu'il n'eût à lutter ni contre Boileau, ni contre Racine, qui à sa mort étaient à peine au collège.

Voiture a fait des épîtres, des élégies, des sonnets, des rondeaux, des madrigaux, où il y a plus de jolis vers que de bons, encore ne sont-ils pas en grand nombre. La plupart sont gâtés par un ton trop familier. Son sonnet d'*Uranie* est celui de ses ouvrages qui fit le plus de sensation. *La cour et la ville* se partagèrent entre celui-là et celui de Job par Benserade. Nous avons rapporté le sonnet de ce dernier; il est juste de consigner ici le sonnet de Voiture. Les lecteurs en jugeront, et ils finiront peut-être par dire qu'ils ne méritaient ni l'un ni l'autre de faire tant de fracas :

Il faut finir mes jours en l'amour d'Uranie;
L'absence ni le tems ne m'en sauraient guérir;
Et je ne vois plus rien qui me pût secourir,
Ni qui sût rappeler ma liberté bannie.

Dès long-tems je connais sa rigueur infinie;
Mais, pensant aux beautés pour qui je dois périr,
Je bénis mon martyre; et, content de mourir,
Je n'ose murmurer contre sa tyrannie.

Quelquefois ma raison par de faibles discours
M'invite à la révolte et me promet secours;
Mais lorsqu'à mon besoin je me veux servir d'elle,

Après beaucoup de peine et d'efforts impuissans.
Elle dit qu'Uranie est seule aimable et belle,
Et m'y rengage plus que ne font tous mes sens.

VOLTAIRE, (Marie-François Arouet de) né à Chatenay près de Paris, d'un trésorier-payeur de la chambre-des-comptes, 20 février 1694, mort à Paris, 30 mai 1778, de l'Académie française. Esprit étonnant. Sa prose et ses vers lui ont fait une grande réputation. Depuis l'épopée jusqu'à l'épigramme et au madrigal, il a réussi dans presque tous les genres. *La Henriade*, malgré ses défauts que couvrent tant de beautés, est le seul poème épique qu'un Français puisse opposer aux nations rivales de la nôtre. En vain Piron disait à Voltaire après *Sémiramis : Vous voudriez bien que je l'eusse faite;* en vain après *Mérope* Fontenelle disait : *La représentation de Mérope a fait beaucoup d'honneur à Voltaire, et l'impression à mademoiselle Dumesnil;* ces deux pièces, *Zaïre, Alzire, Brutus, Mahomet, la Mort de César*, etc., placent leur auteur bien près de Corneille et de Racine. S'il échoua dans l'ode, dans l'opéra et dans la comédie, ses satires sont d'un genre de plaisanterie que Regnier et Boileau n'avaient pas connu. (*) Ses poésies fugitives surtout sont écrites d'un si bon ton, avec tant de grâce et tant de légèreté; il a su y mêler si bien la familiarité qui sied à ces sortes d'écrits, avec le respect pour les convenances; il a trouvé le secret rare d'y assortir d'une manière si adroite et si naturelle les fruits de la philosophie avec les fleurs du plus charmant badinage, qu'il est impossible de nommer son égal en ce genre.

(*) J'en excepte pourtant sa *Guerre de Genève*, où l'on ne voit que de la malignité sans talent.

Voyez aussi ce que dit M. de la Harpe sur *la Pucelle*, t. 8 de son *Cours de Littérature*.

Le siècle dernier en avait fait le dieu des vers: mais sans aller à cet égard jusqu'à l'apothéose, on peut dire que la postérité le comptera toujours parmi nos quatre ou cinq plus grands poètes.

A sa mort M. Lebrun fit ce quatrain:

Ô Parnasse ! frémis de douleur et d'effroi.
Pleurez, Muses; brisez vos lyres immortelles:
Toi dont il fatigua les cent voix et les ailes,
Dis que Voltaire est mort, pleure, et repose-toi.

U.

URFÉ, (Honoré d') né à Marseille le 11 février 1567, mort à Villefranche sur la Méditerranée en 1625. Il est auteur du roman de *l'Astrée;* « ouvrage « d'une imagination délicate, ingénieuse et sensible, « qui a donné parmi les Français autant de célébrité « aux rives du *Lignon,* que les poètes Grecs en ont « donné à la vallée de *Tempé.* Ces aimables chimères « prouvent que si les mœurs douces et les sentimens « purs ne sont pas le partage des hommes réunis en « grandes sociétés, du moins la peinture leur en est « toujours chère... Honoré d'Urfé, auteur de cette « pastorale, un peu diffuse, mais remplie de charme « et d'intérêt, était d'une maison illustre du pays de « Forez. » Marnésia.

Outre le roman de l'Astrée, d'Urfé a fait des épîtres morales, des cantiques et le poème de *Sireine,* en trois parties, où il décrit ses amours avec Diane de Châteaumorant, d'abord sa belle-sœur, puis sa femme.

Pour donner une idée de sa manière de versifier je citerai ce madrigal :

De vous, de moi, d'Amour j'ay raison de me plaindre :
De vous qui me bruslez,
Et toutefois gelez ;
De moi qui, me brulant, veux plustôt que d'estaindre
Le moindre de mes feux,
Me consumer en eux ;
Et de l'amour enfin qui dans vos yeux s'arreste ;
Car, quoi qu'il me promette,
Il ne veut, le moqueur,
De vos yeux une fois voler dans vostre cœur.

URFÉ, (ANNE D') frère du précédent, mort comte de Lyon en 1621, à 66 ans, a fait aussi des vers médiocres. Hymnes, sonnets, etc.

W.

WATELET, (CLAUDE-HENRI) mort le 13 janvier 1786, à Paris, où il était né en 1718, receveur général des finances. Il fut admis à l'Académie française pour son poème sur *la Peinture*. « Il a écrit aussi sur « les jardins. Son ouvrage est celui d'un esprit aima- « ble qui a vu avec intelligence, et qui enseigne à « composer avec facilité et avec grâce. »

C'est le témoignage que lui rend M. de Marnésia, qui a fait, comme je l'ai dit ailleurs, un poème intéressant sur *les Paysages*.

M. Watelet avait travaillé d'après ses propres

principes ses charmans jardins de *Moulin-Joli* : c'était la nature embellie ; il les avait ornés de ses vers. Sur l'un des arbres de ses bosquets on lisait ce quatrain qui peint assez bien son goût et son cœur :

Consacrer dans l'obscurité
Ses loisirs à l'étude, à l'amitié sa vie,
Voilà les jours dignes d'envie :
Etre chéri vaut mieux qu'être vanté.

WELLES, (J.-B. Robert Boistel d') trésorier de France à Amiens, sa patrie, où il est mort vers le milieu du siècle dernier. Deux tragédies oubliées, quoiqu'il y ait dans sa *Cléopâtre* quelques scènes intéressantes ; des fugitives dont se souviennent à peine celles où ceux à qui elles furent adressées.

Y.

YART, (Ant.) né à Rouen, 1709, mort curé du Saussay dans le Vexin, connu par un ouvrage intitulé : *Idée de la Poësie anglaise*, et par des vers répandus dans les journaux. Il tournait bien une épigramme.

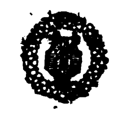
Ce livre est l'*Histoire Secrète*, (*)
Si secrète, que pour lecteur
Elle n'eut que son imprimeur,
Et monsieur *Dubois* qui l'a faite.

Dans un accès d'humeur contre *le Paradis*

(*) Titre de l'ouvrage.

perdu de Mme du Bocage, il se permit ce quatrain :

Sur cet écrit, charmante du Bocage,
Veux-tu savoir quel est mon sentiment ?
Je compte pour perdu, en lisant ton ouvrage,
Le paradis, mon tems, ma peine et mon argent.



. . . . *Habet hos numeratque poetas,*
Ad nostrum tempus.

HOR., ep. 1, lib. 2.

Quand Horace terminait ainsi la nomenclature des poètes qui l'avaient précédé à Rome, il ne prétendait pas sans doute les avoir nommés tous.

Je me flatte encore moins d'avoir épuisé le catalogue des rimeurs, dont la France a toujours compté une foule. Tel fut dans tous les tems notre caractère : à peine au sortir du berceau l'on veut rimer, et l'on rime encore avec un pied dans le Cocyte. Quand M. Titon du Tillet aurait fait son parnasse français aussi élevé que peut l'être la plus haute des pyramides d'Egypte, il ne fût jamais parvenu à y placer tous ceux qui parmi nous ont été inspirés du dieu des vers, ou possédés du démon de la Métromanie.

Si j'avais osé prendre le mot de *poète* dans son acception rigoureuse, mon dictionnaire eût été réduit à bien peu d'arti-

cles. Les qualités qu'Horace désigne si bien par ces mots :

. . . . . . *Mens divinior atque os*
Magna sonaturum,

ne furent jamais les attributs du grand nombre : ce sont là des dons que la nature ne prodigue pas ; ils sont réservés à un petit nombre d'élus :

. . . . *Pauci quos æquus amavit*
Jupiter, aut ardens erexit ad sidera virtus.

Mais de quel droit un particulier sans caractère exclurait-il du temple des Muses tels et tels faiseurs de vers ? L'opinion publique peut seule porter cet arrêt de proscription ; et il faut être bien confiant pour vouloir s'en faire l'interprète. Je n'ai pas cet amour-propre. Ainsi tous les courtisans des neuf Sœurs ont dû être pour moi des *poètes* dans le sens le plus étendu de ce mot.

Il en est pourtant qui sont tellement obscurs, ou dont les ouvrages sont tellement ignorés, que leurs noms sont à peine connus. Les placer ici sans aucun détail n'au-

rait servi qu'à grossir inutilement un volume dont les pages ne sont déjà que trop nombreuses.

Il a donc fallu se borner, et n'offrir le profil ou le portrait que de ceux qui, dans le siècle où ils ont vécu, se sont montrés avec quelque avantage; et même je ne doute pas qu'entre les rimeurs de cette classe, il n'en soit échappé une grande quantité à mes recherches.

Je n'ai cependant rien négligé pour parvenir à les connaître; j'ai mis à contribution tous les livres où j'ai cru pouvoir trouver des lumières sur ce point; j'ai même inséré ici plus de cent articles de versificateurs, dont les auteurs du Dictionnaire historique n'ont pas soupçonné l'existence. Faut-il en être surpris? Tant de gens, comme je l'ai dit en commençant, ont eu la fantaisie ou la rage de rimer! Quel régent de collège, quel maître d'école, quel écolier même n'a pas versifié?

Cette multitude, parmi laquelle il est

difficile de tout voir et de tout saisir, a dû nécessairement occasionner dans mon recueil quelques erreurs de nom, de date, de fixation de lieu ou d'indication d'ouvrages.

Elles étaient inévitables. C'est surtout dans le genre des Dictionnaires historiques qu'il est permis de dire avec Voltaire :

Je tiens qu'il est indubitable
Que pour former œuvre parfait
Il faudrait se donner au diable ;
Et c'est ce que je n'ai pas fait.

Grâce donc pour ces fautes !

. . . . . . *Quas aut incuria fudit,*
Aut humana parum cavit natura.

En conséquence, je prie instamment les personnes qui daigneront prendre quelque intérêt à cette compilation d'envoyer, franches de port, aux libraires dénommés sur le frontispice les observations dont mon travail leur aura paru susceptible.

Les avis seront reçus avec reconnaissance, et suivis avec la déférence convenable.

FIN.

Petite Encyclopédie Poétique, ou *Choix de Poésies dans tous les genres, par une société de gens de lettres. Quinze volumes in-18, bien imprimés sur très-beau papier façon de vélin.*

Il manquait depuis long-tems à nos bibliothèques un recueil de vers choisis et classés suivant leurs genres, une sorte d'anthologie manuelle et portative, enfin un ouvrage classique, utile surtout à ceux qui ne possèdent pas une collection de livres bien étendue.

Il est des *oeuvres* dans lesquelles on ne distingue qu'un ou deux morceaux qui, seuls, ne déterminent pas à se charger d'un ouvrage volumineux. Les personnes même qui se le sont procuré l'ouvrent rarement; et l'ennui de parcourir une foule de pièces médiocres, pour arriver à une seule qui mérite d'être lue, fait que souvent on laisse confondues les bonnes et les mauvaises.

On a placé à la tête de chacun des volumes qui composent cet ouvrage un petit discours, ou avant-propos, qui forme une espèce de poétique du genre que ce volume renferme.

Les genres de poésies contenus dans ces quinze volumes sont classés ainsi qu'il suit:

Le premier volume, *Poèmes sérieux*, parmi lesquels on remarque:

Les Hommes de Prométhée, *par Colardeau.*
Le Jugement de Pâris, *p. Imbert.*
Les Tombeaux, *p. Feutry.*
La Manière de Lire les Vers, *p. François* (de Neufchâteau.)
Narcisse dans l'île de Vénus, *p. Malfilâtre.*
Les Souvenirs, *p. Legouvé.*
L'Art d'Aimer, *p. Bernard.*
La Construction des Hôpitaux, *p. Thévenau.*
La Loi Naturelle, *p. Voltaire.*

Le second volume, *Poèmes badins*, parmi lesquels on distingue:

Ver-Vert, *p. Gresset.*
Les Disputes, *p. Rhulière.*
Tangu et Féline, *p. Laharpe.*
La Journée Champêtre, *p. Parny.*
Les Cabales, *p. Voltaire.*
Les Cerises renversées, *p. mademoiselle Chéron.*
Les Aventures de Thalie, *p. Collin Harleville.*
Les Visites, *p. M. Vigée.*
Le Lutrin vivant, *p. Gresset.*
Caquet Bonbec, *p. Jonquières.*
La Roussillonnade, *p.* l'abbé *Lenoble.*

Le troisième volume, *Epigrammes, Madrigaux, Epitaphes, Inscriptions, Pensées, Sonnets, Rondeaux* et *Triolets.*

Le quatrième volume, *Epîtres morales*, parmi lesquelles sont:

Epître à Duhamel, *p. Colardeau.*
— Au Peuple, *p. Thomas.*
— Sur l'Amour de la Patrie, *p. Marnésia.*
— A M. Laurent, *p. Delille.*
Epître sur la Philosophie de Newton, *p. Voltaire.*
— Sur les Spectacles, *p. François* (de Neufchâteau.)
— A mon Fils, *p. Royou.*

Epître à M. Legouvé, sur l'Utilité de la Critique, *p. Vigée.*
— Contre le Célibat, *p. Ducis.*
— Aux Poètes, *p. Marmontel.*
Epître au Comte de Schowaloff, *p. la Harpe.*
— A un jeune Cultivateur, *p. Laya.*
— A l'Amitié, *p. Guimond de la Touche.*
Epître à mon Curé, *p. Marnésia.*
— A un Ami sur la bonne et la mauvaise Plaisanterie, *p. Lebrun.*
— A la Vieillesse, *par M***.*
— A Clio, *p. Lachaussée.*
— A ma Muse, *p. Gresset.*
— A un Ami revenant de l'armée, *p. Bonnard.*

Le cinquième volume, *Epîtres légères et badines*, parmi lesquelles on remarque:

Les *Vous* et les *Tu*, *p. Voltaire.*
— La Chartreuse, *p. Gresset.*
— A Claudine, *p. Bernard.*
— A Rosire, *p. Dorat.*
— Aux Grâces, *p. Bernis.*
— A la Maîtresse que j'aurai, *p. Pezai.*
— A mon Habit, *p. Sédaine.*
— A madame Denis, *p. Voltaire.*
Epître à Margot, *p. Duclos.*
— A M. le comte de ***, *p. Parny.*
— A Zulmé, *p. Ginguené.*
— A ma Cruelle, *p. Hoffman.*
— De Ninon de Lenclos à M. ***, *p. Dorat.*
— A une Femme que je ne nommerai point, *p. Bertin.*
— A mon Médecin, *p. Barthe.*
— A Rosine, *p. Blin de Saintmore.*
— Aux Turcs, *p.* la comtesse *de B***.*
— A Laure, *p. Bernard.*
Epître à mademoiselle Chéré, *p. Piron.*
— A mon Ami, le jour de sa fête, *p. Colardeau.*
— A Mademoiselle ***, *p. Saint-Lambert.*
— A Glycère, *p. Bonnard.*
— Aux Chevaux de Franconi, *p. A. Charlemagne.*
— A une jolie Dévote, *p. Durand-Maillane.*
— A une Infidelle, *p. Vigée.*
— Au Roi de Prusse, *p. Fanni Beauharnais.*
— Les Ombres, *p. Gresset.*
— A un Ami trahi par sa Maîtresse, *p. Parny.*
— Au Roi de Danemarck, sur la Liberté de la Presse, *p. Voltaire.*
— A J.-B. Rousseau, *p. Lafare.*
— A Une Coquette de six ans, *p. Chazet.*
Sur le Cou, à Mademoiselle***, *p. Barthe.*

Le sixième volume, *Fables.*

Le septième, *Odes.*

Le huitième, *Romances* et *Chansons.*

Le neuvième, *Contes.*

Le dixième, *Dialogues* et *Satires*, parmi lesquelles on trouve:

Satires.

Le Dix-Huitième Siècle, *p. Gilbert.*
Le Russe à Paris, *p. Voltaire.*
Danchet aux Champs-Elysées, *p. Piron.*
Les Grecs et les Romains, *par l'auteur de la Gastronomie.*
L'Ombre de Duclos, *p. Laharpe.*
Pierre Bagnolet aux Grands Hommes du jour, *p. Dorat.*
Les Mœurs, *p. Despaze.*
Le Pauvre Diable, *p. Voltaire.*

Satire quatrième de *Clément*.
Le Bonheur des Fous.
A Midas, *ou* le Bonheur des Sots, *p. Despaze*.

Dialogues.

Mon Apologie, *p. Gilbert*.
Pégase et le Vieillard, *p. Voltaire*.
L'Intrigant et le Provincial, *p. Clément*.
Le Poète et sa Muse, *p. Parny*.
Les Journaux, les Affiches, la Flatterie, *p. Daru*.
Le Prospectus, *p. Armand Charlemagne*.
La Servante Maîtresse, *p. Collin-Harleville*.

Le onzième volume, *Héroïdes*, *Elégies*, *Idylles*, *Eglogues* et *Stances*, parmi lesquelles on remarque :

Héroïdes.

Héloïse à Abeilard, *p. Colardeau*.
Fragment d'une Réponse d'Abeilard à Héloïse, *par le même*.
Réponse d'Abeilard à Héloïse, *par Dorat*.
Sapho à Phaon, *p. Blin de Sainmore*.
Les derniers momens de la présidente de Tourvel, *p. Laya*.
La Mélancolie, *ou* Plaintes de Milord ★★★, *p. Dorat*.
La Duchesse de La Vallière à Louis XIV, *p. Ximénès*.

Elégies.

Aux Mânes de Genonville, *p. Voltaire*.
A ma Sœur, sur ma Convalescence, *p. Gresset*.
Elégie dans le goût ancien, *p. André Chénier*.
Les Funérailles d'Adonis, imitation de Bion, *p. Poinsinet* (de Sivry.)
L'Absence, à Thaïs, *p. Deguerle*.
A mon Arbre, par *Guillaume de la Madelaine*.
Le Bosquet désenchanté, *p. Deguerle*.
L'Inconstance, *p. Parny*.
Le Poète malheureux, *p. Gilbert*.
Aux Mânes d'Eucharis, *p. Bertin*.
Le Raccommodement, *p. Duault*.
Sur un Réfroidissement, *p. Parny*.
L'Amour, *p. Hoffman*.
Elégie première du livre IV des Poésies érotiques *de Parny*.
Elégie II du livre II des Amours *de Bertin*.
L'Arbre mourant, *p. Bernard*.
Sur la Mort de Saint-Lambert.
Elégie XIII du livre IV des Poésies *de Parny*.
Elégie V du livre II des Amours *de Bertin*.
Les Adieux, *p. Hoffman*.
A Fouquet, sur sa Disgrace, *p. La Fontaine*.

Idylles.

Les Moutons, *par madame des Houlières*.
La Colombe, imité de Cavalcanti, *par Chabanon*.
Le Siècle Pastoral, *p. Gresset*, avec les six strophes ajoutées *p. J.-B. Rousseau*.
La Fontaine de Vaucluse, *p. madame Verdier*.
Les Oiseaux, *p. madame des Houlières*.
Les Baisers rendus, *p. Léonard*.
Le Bonheur, *p. Léonard*.
L'Orage, *p. Berquin*.
Philène et Laure, *p. Saint-Péravi*.
Le Hameau, *p. Bernard*.
L'Orage, *p. Hoffman*.
Les Grâces, *p. Berquin*.
Le Ruisseau, *p. madame des Houlières*.
Le Nid de Fauvette, *p. Berquin*.

L'Innocence de l'Amour, *p. Léonard.*

Le Tems passé, *p. madame Bourdic-Viot.*

Eglogues.

L'Absence, *p. Racan.*

Iris, *p. madame des Houlières.*

Ismène, *p. Fontenelle.*

Le Rendez-Vous, *p. l'abbé Mangenot.*

Fragment d'une Eglogue qui a concouru à l'Académie française. (*Extr. par Marmontel.*)

Stances.

Les Plaisirs de la Solitude, *p. Racan.*

Sur le comte de Charnic, *p. Malherbe.*

Sur la Paix, *p. La Fontaine.*

A Parthenisse, *p. Racine.*

Le Père rival de son Fils, *p. Rantchin.*

Le Ruisseau de Champigni, *p. Panard.*

A mon Ami, *p. Colardeau.*

A un ancien Ami, *p. Piis.*

Les Paradis, *p. Saint-Pérari.*

Les Echanges, *p. Dufresny.*

A Madame du Deffant, *p. Voltaire*

Imitation d'Anacréon, *p. Montcrif.*

La Mort, *p Hoffman.*

La Vie humaine, *p. Piis.*

Les Misères de l'Homme, *p. J.-B. Rousseau.*

Le douzième volume, *Mélanges.*

Le treizième, *Poésies Sacrées*, précédées du Discours sur la Poésie des Hébreux, par FLEURY.

Le quatorzième, *Dictionnaire historique portatif des Poètes Français* qui ont existé depuis 1050 jusqu'à 1804, précédé d'un Discours historique sur la Poésie française, par PHILIPON-LA-MADELAINE.

Le quinzième, *Dictionnaire portatif des Rimes*, précédé d'un nouveau Traité de Versification française, par LE MÊME AUTEUR.

PRIX:

Papier vélin, grand raisin satiné, cartonné par Bradel, .	90 fr.
Papier vélin carré, également satiné, et cart. par Bradel, .	60
Papier ordinaire, façon de vélin, broché, ...	30
Franc de port, ...	38
Le même papier, demi-reliure, à dos de maroq. doré, . .	42

Tous les exemplaires cartonnés sont envoyés aux frais des acquéreurs.

Nota. On ne vend plus séparément que les volumes suivans : 1, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 11 et 12. Les tomes, 2, 3 et 10 seront réimprimés.

On vendra chacun des treize premiers volumes que l'on pourra diviser. . . . . 1 f. 80 c.

Le quatorzième volume. 4

Le quinzième volume 5



